

leïla chellabi

roman


Au fil des modes
et aux toi de la vie
leïla chellabi
roman

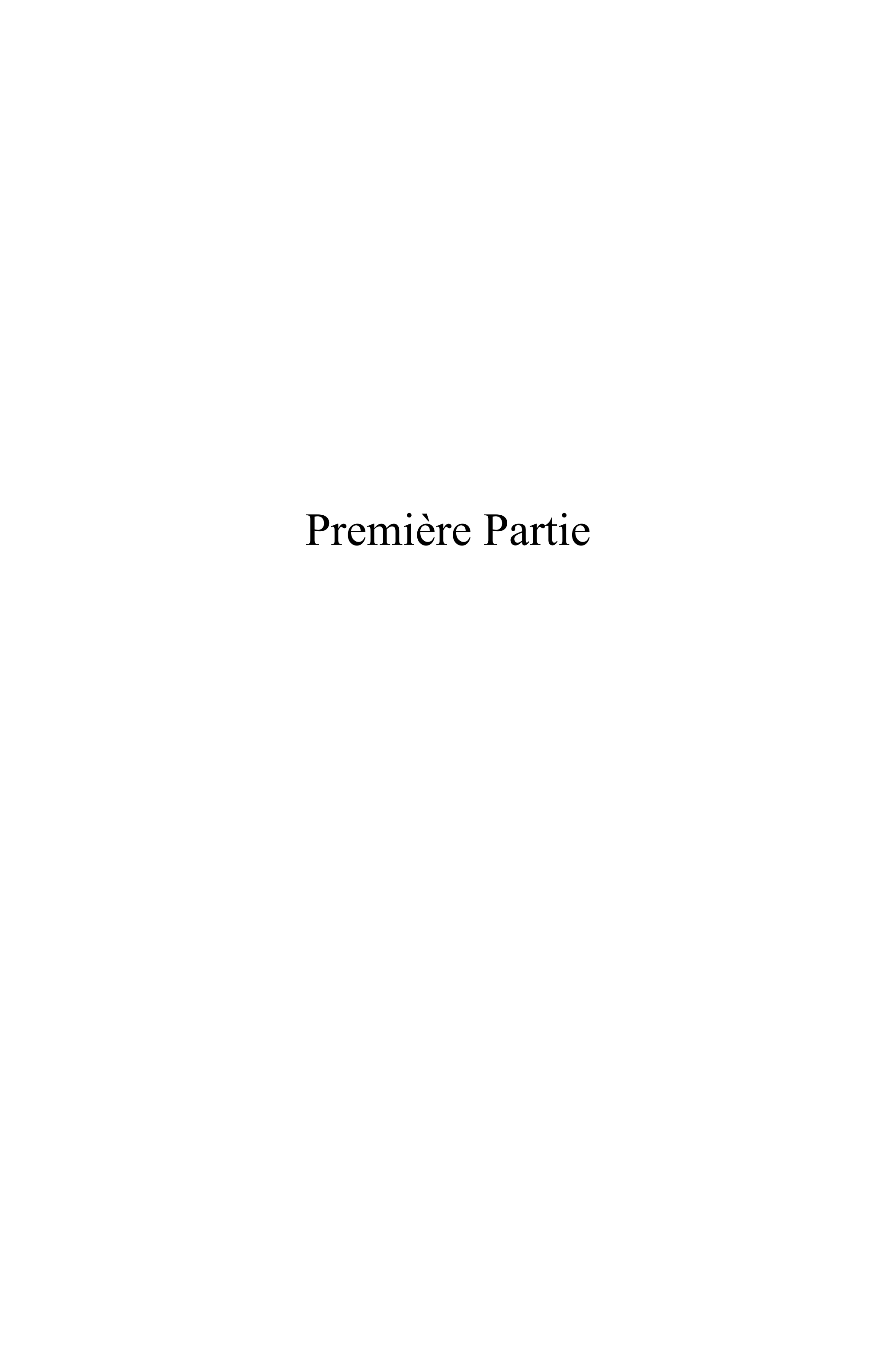
leïla chellabi

Au fil des modes
et aux toi de la vie

LCenteur

À tous ceux qui voudront bien immerger leur âme dans le cœur de Liane, son héroïne, pour quelques rencontres inspirantes où la progression d'une vie suit en les précédant parfois, les mille et un signes que l'inspiration me dicte quand l'imagination, imprégnée par l'inconscient collectif, fait vibrer de vous, lecteurs, des sentiments dont je pare mes personnages.
Un peu de chacun et beaucoup de nous tous dans cette fresque romancée.
J'ai glané des différences pour les offrir en bouquets à votre tolérance.
J'ai perçu des nuances et entendu des mélodies dont les cœurs se font l'écho quand l'amour les visite.
J'ai rempli ces pages de tendresse, de rigueur, de fantaisie, et d'élan pour accompagner de vous ces moments que vous leur consacrerez, pour lesquels je vous remercie et que j'espère emplis, comme mon cœur le fut durant l'écriture, par le bonheur de la découverte pour une fiction pétrie de réalité.

leïla chellabi



Première Partie

Il y avait dans le réduit proche du téléphone, une foultitude de petits objets hétéroclites dont Marine avait oublié jusqu'à l'existence. À l'échelle de l'appartement, elle vivait les pièces, les espaces, mais pas les rangements, comme si ces derniers ne la voulaient pas dans leurs rangs, si bien que rien, derrière les façades des portes lisses, n'était accessible. Elle prenait au hasard entre quelques vêtements ce qui lui servait au jour le jour, avec une ferme détermination à ne pas regarder le désordre, à ne pas aller plus loin dans les fonds des divers armoires et placards regorgeant de couleurs et de voiles.
Seule dans ses murs, Marine voguait comme un troubadour en partance permanente, chantonnant ses airs préférés que ni le rap, ni la techno n'avaient réussi à détrôner.
Son long corps un peu, beaucoup, totalement, se plaisait-elle à penser, androgyne, déambulant une fois de plus sur la marée de vêtements propres à repasser, qu'elle ne trouvait pas le temps de poser ailleurs que par terre, juste sur le passage entre sa chambre et le couloir menant à la salle de bains.
C'est avec un plaisir non dissimulé qu'elle y plonge ses pieds, l'un après l'autre avec délicatesse, de peur d'écraser Poupette, son lapin nain, acheté il y a une quinzaine de jours.

Ce soir Marine dîne dehors.
Un coup d'œil vers la fenêtre pour constater que le crachin n'a pas cessé dehors et que le froid non plus n'a pas reculé. Marine ne sait pas quoi se mettre sur le dos, elle qui n'a de certitude quant à son corps et son allure, que lorsqu'elle est en jean. Elle a beau s'offrir tout un tas de trucs très féminins, des bas, des jarretelles et tout le tintouin, Marine ne se sent bien dans sa peau qu'en jean. Le jean-jean qui plus est. Elle en choisit donc un, qu'elle mettra avec un petit T-shirt ras l'estomac, manches aux coudes, en lycra satiné noir. L'avantage de ce genre de tenue est l'absence de saison qu'elle implique. En août à Saint-Tropez ou à Noël à Courchevel ou Marrakech, c'est bien partout, ça passe… et Marine ne comprend pas pourquoi, malgré son style, elle s'obstine à dépenser son salaire en fringues. Vraiment, je ne comprends pas, se dit-elle encore ce soir, en regardant une poche en plastique qu'elle n'a pas encore vidée de ces vêtements qu'elle vient d'acheter, tout à l'heure en sortant du bureau.
Et Marine soigne un maquillage très sophistiqué, rouge à lèvres noir assorti au T-shirt, elle accentue les yeux qu'elle auréole de doré orangé avant d'allonger ses cils au mascara noir.
C'est kitch, se dit-elle.
Puis se ravisant, elle se trouve tip-top, après avoir enfilé son long manteau de laine noire chinée blanc. C'est ça tip-top, parce que se dit-elle, androgyne oui, du bas, mais pas du haut.
En arrivant chez Karine, Marine ne trouve pas de place pour garer sa voiture. Elle est contrariée, tiraillée entre

le fait de ne pas se garer trop loin pour repartir en pleine nuit et le fait que sans doute un pote la raccompagnera jusqu'à sa voiture si c'est le cas.
Elle finit par trouver une place devant un petit restaurant vietnamien qui a l'air sympa, au moment où un jeune couple entre. En sortant de sa voiture, elle croise le regard magnétique de l'homme qui lui sourit. Elle n'en est pas sûre. Dans le doute, elle sourit. Mais sa tête est ailleurs, elle pense en même temps à Alex surnommé Belam, de Bel Ami, comme elle l'avait décidé il y a de cela quelques années, lorsqu'ils étaient ensemble.
Belam doit venir ce soir avec sa petite amie, une nouvelle, il en a eu cinq sérieuses, depuis cinq ans, déjà…
Marine, célibataire et heureuse de l'être à cause des réflexions constantes que suscite chez les mecs son désordre légendaire, compte bien le rester. Mais Marine, comme toute femme, est un paradoxe vivant. Une épaule serait la bienvenue, c'est vrai, dans sa vie.
Mais ma vie est devenue extraterrestrielle, se dit Marine en montant à pied les trois étages menant chez Karine.
– Salut la Belle ! C'est le cri de Karine qui saute au cou de Marine avec un élan d'enthousiasme effréné.
– Salut, réplique Marine qui se veut posée et digne, parce que vingt-cinq personnes la regardent avec curiosité.
Karine lui en présente quelques-unes qu'elle voit pour la première fois, la débarrasse de son manteau, et voilà Marine ondulant comme une liane entre les invités pour rejoindre près d'une fenêtre Sandra, son amie américaine.

– Sandy, je te croyais à New York pour quelques jours ?
– Oui, j'étais partie pour un mois, je suis restée huit jours. Et me revoilà, comme tu vois, dit Sandy en riant.
– Mais pourquoi ?
– Écoute, je dois te raconter ça. Mais pas ici, on se voit, soit après, ce soir, soit demain ou quand tu peux. Moi je suis libre. Je bosse chez moi.
– D'accord, lui répond Marine. On verra tout à l'heure, sinon, tu m'invites à déjeuner demain ?
– OK ! Et Sandra part en dansant pour aller embrasser un copain qui arrive.
Marine continue son tour de l'appartement. Elle aime beaucoup la salle de bains de Karine et y va juste pour le plaisir, se laver les mains et se parfumer – c'est un pacte entre elles deux – avec un mélange d'arômes que Karine fait elle-même, et que Marine adore.
– Alors, tu t'es « aphrodisiaquée » ? lui demande Karine, en la voyant sortir de la salle de bains.
– Yes ! répond, gourmande, Marine.
La soirée est sympa.
Il y a d'excellentes choses à manger, se dit Marine, en les dégustant. « Des choses », car elle ne sait jamais très bien ce qu'elle mange dès que c'est un peu cuisiné. Elle picore dans le buffet dont les plats variés, dès le premier regard, lui ouvrent l'appétit.
– Liane, liane et belle.
C'est une voix d'homme qui la tire de son face-à-face avec les victuailles. Mais il ne s'adresse pas à elle. Il parle avec un autre homme que Marine ne voit pas de là où elle se trouve. Le brouhaha est intense et cette phrase est tombée curieusement dans une sorte de

silence ou de parenthèse si vite refermée qu'elle se demande si elle a bien entendu ces quelques mots.
– Liane, liane et belle.
Marine a bien entendu, comme la première fois.
Les deux hommes ont disparu.
Karine passe en coup de vent, un plateau qu'elle porte haut en disant :
– Chaud devant, attention…
Elle a, elle aussi, disparu.
Marine se promène alors sans but, un verre à la main, dit bonsoir, sourit, avance vers la cuisine et, réflexion faite, y entre.
Ils sont quatre là-dedans, dont Karine.
– Ah ! te voilà, viens, tu vas m'aider. Viens, tiens, elle tend à Marine deux bouteilles, se ravise, les dépose sur la table et marmonne : non, tu vas rester là avec eux, tiens, je te présente Liane, Liane je te présente Marine.
Liane est, de corps, la jumelle de Marine, à tel point qu'en se voyant elles éclatent de rire, elles sont, de plus, habillées de la même façon. Même top en haut, même jean en bas ! Rires.
Karine, empêtrée entre champagne et vin rouge, dont elle ouvre les bouteilles, lance :
– Je savais que je devais vous présenter toutes les deux, mais jamais eu l'occasion… on dirait des sœurs, non ?
Les deux hommes que Marine ne connaît pas, acquiescent tout en aidant Karine à charger un plateau. Ils sortent tous trois.
Marine et Liane restent face à face dans la cuisine.
Inspection faite des vêtements, ce sont les mêmes

marques et la même taille. C'est drôle.
– Bon, ce ne sont que des jeans et des tops courants, mais l'originalité demeure : mêmes marques, même taille… C'est Liane qui vient de parler comme à elle-même, ce à quoi Marine réplique :
– Mais comment se fait-il que nous ne nous connaissions pas ? Il y a longtemps que tu connais Karine ?
– Huit jours !
– Ah ! d'accord, et comment... ?
Liane qui mange une olive, répond :
– Dans une boutique de fringues où j'étais vendeuse à mes heures perdues. Elle est venue, n'a rien acheté et m'a invitée le soir, après avoir bavardé et déjeuné ensemble durant ma pause déjeuner. Elle n'arrêtait pas de me dire qu'elle avait une amie qui me ressemblait, Marine. Et pourtant, côté visage, on n'a vraiment pas la même façade, hein ?
– C'est vrai ! C'est naturel tes cheveux ? demande Marine en touchant les boucles rousses de Liane qui secoue la tête de gauche à droite.
– Non, pas du tout, je suis châtain clair.
– Ah ! ben moi aussi, dit Marine en passant sa main sur sa tête pour caresser le sommet de son crâne que couvre un demi-centimètre de cheveux…
– Toi non plus alors ?! s'exclame Liane.
Car les cheveux de Marine sont roux aussi. Karine a entendu, elle entre pour aller se passer les mains à l'eau.
– Alors en plus vous avez la même couleur naturelle et vous avez choisi la même coloration, je rêve, c'est too much ! dit-elle en riant. Hé les filles, continue-t-elle, si on se prenait, ensemble, une semaine de vacances

quelque part. Moi je craque, il faut que je bouge.
Les filles se regardent rieuses et répondent, à l'unisson :
– Une semaine quelque part, le pied !!
– Alors ? C'est possible ou c'est pas possible ?
– C'est évidemment possible, on se débrouille !
Elles ont répondu encore une fois en même temps ! Ce qui les fait rire toutes les trois.
– Moi, j'ai des vacances à prendre, dit Karine.
– Moi, je vais en prendre, dit Liane.
– Moi, j'en ai besoin, j'en prends. Mais je crois que j'ai quelques jours à prendre aussi.
Et en chœur, toutes les trois :
– On les prend !
C'est à ce moment-là que reviennent dans la cuisine les deux hommes qui aidaient Karine tout à l'heure.
– Dites-moi les femmes, vous venez ou pas ? On va danser.
– J'ai oublié ! lance Karine qui, aussitôt, fait les présentations.
Marine apprend que Nono et Nana sont les noms de ces deux frères qui n'ont vraiment pas l'air du tout d'être de la même famille tant ils se ressemblent peu.
Nono et Nana les entraînent pour danser.
Marine se dit que ces surnoms sont franchement ridicules, et elle lit dans les regards de ses deux amies qu'elle n'est pas la seule à le penser. C'est pourtant Nana qui, à deux heures du matin, la raccompagne à sa voiture qu'elle avait finalement garée assez loin.
La place St-Michel est aussi vivante, sinon plus, qu'en plein jour. Paris, ce soir, fait la fête, comme tous les soirs, et sur les quais qu'elle prend pour rentrer,

la Seine miroite les lueurs d’une pleine lune qui se joue de sa surface aux reflets de métal.
Paris est beau. Séducteur en diable et si pollué, que Marine se prend à rêver la semaine de vacances en tentant de trouver l’endroit idéal. Mais l’heure ne s’y prête pas. Elle a beau chercher, tout se mélange, le Pacifique, une plage marocaine, un temple maya au Mexique, un Club Med en Italie… Et zut, se dit-elle pour en finir, on verra demain. Contrairement à son habitude, la douche si tardive est fastidieuse à prendre. Marine voudrait ce soir qu’une fée, d’un coup de sa baguette magique, la pose dans son lit sans autre corvée de démaquillage et déshabillage. Mais il n’y a pas de fée, Marine est seule, le désordre la nargue de son ampleur consternante, même pour elle ce soir… vraiment, se dit-elle, c’est une nuit à nulle autre semblable… je suis si fatiguée que je m’endormirais bien sous la douche !
Mais on ne s’endort pas sous la douche, qui le pourrait ? Une sirène peut-être. Et Marine n’est pas une sirène. Et c’est proche du regret à ce sujet, qu’elle entre dans le rituel coutumier qui précède le coucher, une fois de plus.
Et Marine s’endort de lassitude sur une journée agitée sans aucun piment particulier – et c’est sa dernière pensée – qui pourrait la différencier du train-train habituel d’un quotidien que ses trente ans trouvent sans grand intérêt.

Liane a pris tout son temps pour se coucher, elle a allumé une bougie en rentrant chez elle, puis elle a mis de l'encens à brûler, s'est fait couler un bain, y est entrée lentement, avec délice, jusqu'au menton. Dans cette ambiance tamisée-orientale, elle a repensé à cette soirée et surtout à sa jumelle découverte si inopinément grâce à Karine, sa nouvelle amie.
Liane a fait le film à rebours, puis à l'endroit de cette rencontre avec Karine puis avec Marine, ce soir. Comme si elle visionnait des rushes au cinéma. Liane a recommencé pour s'imprégner de ce hasard-là qui va maintenant se poursuivre, sans doute, par une semaine de vacances pour laquelle elle ne veut imaginer aucune destination, laissant à la providence le soin de la diriger là où elles devront se retrouver pour cette semaine au départ insolite que le mouvement spécifique de trois femmes aura déterminé, suscitant par la synthèse de cette rencontre, la surprise de ce fil invisible qui relie, tricote et libère ou retient entre elles toutes les relations durables que proposent ou non les rencontres. Faisant de ces dernières les tremplins justement attendus ou les gouffres inconsciemment vécus de ces troublantes associations que proposent les tournants de la vie à des moments bien précis, comme cette semaine à venir en ce qui concerne Liane.

Ni Karine à laquelle elle ne s'est pas encore confiée, ni Marine ne soupçonnent un seul instant cette mutation qu'assume en ce moment Liane dans le cours tempétueux d'une jeune vie, jalonnée de drames, qui se cherche des repères.

Mais Liane n'a pas envie d'en parler, lucide et responsable, elle égrène dans l'intimité de son cœur les forces qui peuvent la soutenir et celles qui, jaillies aussi du plus profond d'elle-même, peuvent la terrasser si elle n'y prend pas garde. Les événements qui l'ont assaillie n'ont rien à voir là-dedans. Elle sait simplement qu'ils sont tout naturellement le résultat d'un nombre de paramètres incalculables et absolument incontrôlables que nous autorisons de la vie, alors que, sans discernement, nous en suivons le cours sans savoir que cela mérite une embarcation sûre, maniable à volonté et sécurisée par l'entendement des autres et de soi.

C'est tout, se dit Liane.

Il suffit de s'atteler à soi-même pour parvenir aux autres et ainsi décider en toute conscience si, oui ou non, nous avons quelque chose à faire avec eux ou pas. Et l'espoir nous larguant parfois très tôt au cours d'une relation, nous devons larguer l'espoir à notre tour qui, dans ces conditions, n'est productif que de stérilité.

Simple, se dit Liane dont les vingt ans tout ronds concluent ce soir – et elle ne l'a dit à personne – la fin d'une année très difficile dont elle a décidé avec elle-même de pas fêter l'anniversaire ouvrant sur la suivante, que sans espérer meilleure, elle s'est jurée de rendre acceptable en tous points, mettant en application dès ce jour, les rudes leçons d'une vie en voie de développement.

Et Liane de se comparer à un pays dans le même état, avec tout ce que cela représente de déficit budgétaire, de dettes, de blocages, à la fois économiquement essentiels et désespérément en quête de liberté souvent, alors qu'un régime, plus ou moins assisté par de grandes puissances, met sous le joug un chef qui n'en peut plus de ne pas choisir entre corruption et enjeu diplomatico-politique et le rendre plus ou moins crédible…

Liane est en deuxième année de Sciences Po, seule dans un studio près de la rue Saint-Guillaume, elle est fidèle à tous les cours et travaille de son mieux, faisant marcher de sa tête des spontanéités inconnues dans ces études sérieuses qui tentent d'ouvrir l'étudiant aux mécanismes nationaux et mondiaux qui, échappant à tous à l'heure actuelle, font de cette école celle d'un devenir en mouvance dont les lignes inconnues feront du monde ce que je n'aurai pas pu en apprendre, et de la nation une plate-forme encore inconnue, elle aussi, mais dont je connaîtrai les courbes démocratiquement correctes d'une pensée abstraite que certains nous auront, à leur manière, élaborée en concepts, sans les faire atterrir. Dissonance profonde que Liane, tout en réfléchissant dans son bain, libère, pour regarder évoluer en elle d'autres horizons qu'elle se refuse à espérer, se disant qu'elle voudrait bien contribuer à les construire. « À les construire » n'est pas vraiment adéquat, se dit-elle encore, on ne construit pas un horizon, on le dessine ? C'est ce qu'elle fait ce soir, tout en se disant que la semaine de vacances qui coïncide avec la Toussaint sera pour elle, vraiment bienvenue.

Et que sa grand-mère Mum a très bien fait de lui proposer de lui offrir cette semaine pour son anniversaire, dans un lieu de son choix.
C'est Marine, maintenant, qui se superpose à ses pensées. L'image, avec dix ans de plus, lui ressemble tant que Liane ne peut s'empêcher de sourire, quand sous ses paupières closes, elle savoure à nouveau leur premier contact comme une bouffée de joie dont l'oxygène lui a fait du bien ce soir.
Marine est cool.
Peintes en noir, ses lèvres troublantes ressemblent à un interdit, et ce soir, les hommes qui ont horreur en principe de ce maquillage très provocateur, vampirique, n'avaient d'yeux que pour cette bouche sensuellement évocatrice de douceurs et de morsures. Un mec en a parlé, se souvient-elle, et puis ce regard profond et léger à la fois sous ce halo orangé-or d'un fard époustouflant… car il faut oser. Les trente ans de Marine osent. Et c'est bien, se dit Liane qui revoit le visage peint comme un masque dont la mobilité est forcément surprenante et séduisante. C'est vivant, voilà la différence. L'éclatant sourire, le rire rauque, les yeux farceurs ou directement provocants, tout cela fait de Marine une femme à la fois si mystérieusement accessible et si absolument lointaine, que tous craquent, même les femmes. Elle a cette part d'homme et cette part de femme qui font de son magnétisme quelque chose de si clairement irréel que l'on ne peut être que sous le charme lorsque cette « entité » si troublante se met à rire et à parler, comme tout le monde.
Et Liane d'hésiter entre la grande prêtresse et la

zonarde, un temple ou une cité où elle pourrait faire vivre à Marine, depuis son imaginaire, une situation et son contraire de façon si naturelle, que l'on ne pourrait jamais décider, une fois pour toutes, de la personnalité de Marine qui en serait l'héroïne à la fois synthétique et schizo…

Le bain est un peu tiède, sans bouger, Liane se demande si elle le réchauffe ou si elle en sort. Elle sait qu'en bougeant la tiédeur s'accentuera et que l'air pourtant chaud de son studio lui apparaîtra à cette heure, sibérien. Cette idée la coule dans la tiédeur comme pour la retenir… finalement, elle se décide et empoignant, en se levant, le drap de bain à portée de main, elle se lève et se frictionne avec frénésie. Puis se précipitant sous la couette, elle se recroqueville en fœtus, nue dans une quête de chaleur qui, peu à peu, la gagne…

La salle de bains est restée tamisée sur la lumière d'une bougie qui finira sa vie pendant son sommeil.

Liane se détend peu à peu, d'une langueur qui lui vide aussi la tête de toute pensée. Cette nuit sera courte. Il est cinq heures sur Paris qui commence à s'agiter.

Karine est dépassée par le désordre de son appartement d'habitude si rangé et net. Elle constate, un dernier verre d'eau à la main, tout ce qui reste à faire. Les lendemains de fête sont terriblement difficiles pour elle et elle se dit que ce matin, après quelques heures de sommeil, elle n'échappera pas à cette règle qui la fait hésiter à organiser une fête : la dépression du lendemain et le boulot pour nettoyer.
Après avoir bu son dernier verre, Karine se douche rapidement comme pour se laver de tout ce qui stagne en bas dans le living… Si je n'avais pas un duplex qui me permette de ne pas dormir dans cette merde, se dit-elle en enfilant un T-shirt propre, je ne pourrais pas recevoir. C'est trop pénible !! Ce foutoir !
Et Karine, se fermant à cette réalité, plonge pour sombrer dans le sommeil, déterminée à ne pas se laisser pourrir la vie par la logistique ménagère d'un mauvais moment à passer. Sa dernière pensée étant pour l'eau cristalline et transparente du Pacifique quelque part aux Caraïbes, là où le soleil brille, là où la pluie ne fait pas de cadeau, là où passent des gens comme elle, juste pour débrancher d'avec ce fil insupportable d'une agitation atavique que génère une société…
Karine dort, une plage de sable blond vient de

l’accueillir et l’écume de ses rêves frôle les rives d’elle-même, des rêves encore inconnus qu’elle ne soupçonne même pas.
Karine se voyage, d’une autre conscience elle « s’image », pour se retrouver elle-même et d’autres à la fois dans ces situations que les rêves agencent parce que nous les poussons dans nos retranchements qu’ils ont la bienveillance de tracer comme les pistes les plus sûres de nos déplacements intérieurs dans un devenir à décoder pour avancer avec et non contre.
Voyageuse d’elle-même, Karine dort, parcourant ainsi des pistes nouvelles où ses pas la mèneront consciemment si elle sait en retenir les leçons.
Karine dort.
Karine apprend…
Ce qu’au réveil elle aura oublié, afin d’en refaire consciemment le trajet éveillé, seule porte ouverte sur l’avenir à saisir…
Karine dort.

Le vent souffle avec force et les trois silhouettes qui le bravent sont courbées par l'effort. Au loin, la mer exprime ses vagues qui se brisent sur les falaises avec un bruit rejoignant celui des rafales du vent pour en amplifier encore les sifflements dont on ne sait s'ils viennent du ciel ou de l'enfer tant ils sont assourdissants de densité. La tempête est belle parce qu'elle est redoutable, et tout ce qui rend impuissant face aux éléments déchaînés ramène à une échelle humaine microcosmique qui, à la fois, gèle et renforce ces défenses de survie que soutiennent les tuteurs invisibles d'une volonté à se tenir droit quand même, malgré les difficultés à y parvenir. Hier soir, des voitures ont été retournées par le vent, et aujourd'hui, ce dernier, un peu calmé, se promène encore le long de cette côte irlandaise qu'il affectionne tout particulièrement.
Les trois silhouettes, tricolores aux couleurs de la France, se sont engouffrées dans une petite maison abandonnée, sans fenêtre et sans porte, dont les murs de pierres résistent au vent.
La lande est tout à coup déserte, livrée aux seuls bruits de la nature qui y joue sa symphonie la plus emphatique sur le ton de la colère, ou est-ce de la passion ? Avec la nature, on ne sait jamais. Elle porte en ses accents divers de troublantes allégories qui

deviennent parfois la dernière demeure de ces humains qui l'aiment assez pour y entrer, à ce prix-là aussi. Et du ciel ou de la terre, de la mer ou de l'air, seul le feu est ici absent du paysage qu'il domine pourtant dans le cœur qui s'y promène à la fois en rêvant d'un coin de cheminée et de la menace d'un tonnerre qui pourrait éclater, libérant dans le ciel les éclairs de sa lumière ignée. Le Feu est latent. On l'attend presque. C'est curieux comme tout ce qui se rapporte à la nature est facilement régi par le feu en tout, et même quand le soleil en est absent comme en ce moment où rien ne laisse supposer, dans cette tornade, le moindre rayon de chaleur ou de lumière…

Pourtant il fait jour et la lumière de ce jour-là n'est que manque de lumière. Il y a des forces qui la dérangent et des bruits qui l'emplissent, pourtant c'est le manque de clarté de cette lumière qui densifie le paysage seul avec lui-même parce qu'aucun œil ne s'y applique à détecter les détails et bonheurs accessibles, là, parce que tout est déchaîné, justement.

Il y a ici, dans l'air, une parfaite possibilité de communion avec nos propres tempêtes, celles qui poussent les uns et les autres à aller en visiter d'autres qui les dépassent, afin de se laisser rassurer par les cadences naturelles des climats en leurs extrêmes.

Comment ne pas s'extasier devant autant de beautés déchaînées sous nos yeux ? Et comment ne pas en apprécier les symboles ? Je ne suis que l'aube de toi, nous dit la nature quand nous la parcourons, et regarde comme je suis multiple en mes surprenantes facettes et riche en leurs déchaînements. Regarde. En toi, c'est

pareil, ce n'est pas parce qu'elle est humaine que la nature est différente, c'est quand elle est domptée par l'homme en lui-même qu'elle le devient. Mais entre cette maîtrise et sa pratique, il y a des bourrasques et des surprises qui vident le cœur et la tête pour laisser une place à d'autres couleurs que le temps polit de ses nombreuses farces et épreuves où toujours l'homme est le centre.

La lande est vide.

Le jour qui semblait être tombé dès cette aube, ce matin, va réellement tomber maintenant, après avoir lutté contre ses propres ombres comme un humain, sans le savoir. La nuit est-elle un jour qui s'obscurcit ? Dans le petit village qu'ont rejoint les trois silhouettes, on le supposerait presque, tant ce jour-là ressemble à une nuit de plein jour. Sans lune et sans soleil, les jours et les nuits sont jumeaux, ne serait-ce cette tentative humaine de programmer les heures et de les découper pour sécuriser le temps que passent sur terre les hommes et les femmes y demeurant un laps de temps qui continue à leur échapper. Mais c'est une autre histoire.

L'heure irlandaise vient de sonner celle du thé, à peine, et il sera arrosé de scotch parce que l'on se croirait déjà à l'apéritif du soir.

Les trois silhouettes sont entrées dans le Pub, chaleur et fumée les y attendent. Un murmure contraste avec le bruit du dehors sur lequel se ferme une porte épaisse qui lui coupe l'accès à cette ambiance chaude et un peu brumeuse dans un décor de bois où la chaleur humaine a trouvé sa place.

Les trois silhouettes se dirigent vers la table du fond, d'un

même pas, tout en se dévêtant de leurs doudounes et cagoules, de leurs châles et foulards qui éclairent de leurs couleurs crépitantes le décor plutôt sobre, vert et bois, de cet endroit où chacun vient reprendre ses esprits après avoir affronté la tempête à l'extérieur.
Marine, Karine et Liane, vêtues de cols roulés de laine douillette se sont assises et ont commandé trois thés avec du scotch.
Les pommettes rouges, les yeux brillants, son petit nez tout pâle… curieux, se dit Karine dont le tarin est rouge vif... ! les lèvres pommadées contre le froid, Marine avale une gorgée brûlante avant de commander à manger, elle crève de faim, dit-elle. Des scones, donc, pour toutes les trois.
Liane s'est levée pour traverser la salle et se rendre aux toilettes. Brise de murmures sur silence plus ouaté, sa silhouette est magique, en tout cas l'effet de son passage sillonne la salle d'un fuseau de regards qui en suivent la direction. Karine et Marine se sourient, complices. Il est vrai que les trois Françaises, à cette période de l'année, font impression sur l'ensemble de ce petit village où elles ont finalement atterri.
Retour de Liane sur même sillon ravageur.
– Il y a du sexe dans l'air ! Tu ne trouves pas ? murmure Marine à l'oreille de Karine.
– Il y a toujours du sexe dans l'air, rétorque Karine en marmonnant, c'est vrai ça, tu ne trouves pas ?
– Mais qu'est-ce que vous complotez là ? Liane se rassoit et sa question reste en suspens sur les conversations qui reprennent leur ton normal dans la salle.
– Alors ? demande-t-elle devant le silence de ses amies.

C’est Marine, sa fausse jumelle, qui daigne enfin lui dire, entre deux bouchées succulentes de scones tièdes :
– On dirait qu’il y a du sexe dans l’air.
– Il y a toujours du sexe dans l’air, renchérit Karine comme tout à l’heure.
– Eh bien ! Vu la tornade de ce soir ! On va être servies, puis se retournant sur la salle elle continue : Où ? Vous avez vu quelqu’un ? Ou quoi ?
– Même pas ! lance Karine en se goinfrant, comme d’habitude.
– C’est quand tu passes que ça se manifeste, si tu nous la refais cette traversée de salle, on peut peut-être y voir plus clair…
– D’accord les filles ! Si en plus vous vous moquez de moi… sympa !
Et Liane de s’attaquer aux scones avant que le vent d’appétit de ses amies ne les ait dévastés sans elle…
Réchauffées et rieuses, les trois femmes, assises en silence, examinent les clients. Un à un pour Marine, uniquement les hommes pour Karine, et en bloc pour Liane qui voudrait bien, à l’inverse, être interpellée par un regard, une épaule, un cul, ou autres… Tranquilles, repues, elles scrutent la salle dont l’atmosphère s’est un peu épaissie de tout un tas d’invisibles détails, des gens bougent, se rejoignent aux tables, sortent, entrent, vont et viennent tandis que le crescendo des conversations fluctue avec ces mouvements comme un accompagnement naturel qu’orchestrerait un flux et reflux incessant. La tempête à l’extérieur continue sa rage et chaque arrivant en porte les stigmates indescriptibles, malgré sa carapace de Gore-Tex et

l'équipement qui l'emmitoufle.
Il y a dans cette ambiance une foule de réconforts qui ont un effet certain sur chacun, et dont les filles, sensibilisées par le changement de décor et le dépaysement, ont ressenti une sorte de « sérénisation » rassurante. Karine ne veut pas penser au retour, à la seule idée d'affronter à nouveau ce froid glacial, elle flippe, comme elle le dit à ses deux amies.
– Mais tu plaisantes, on est au bout de la rue ! a dit Marine en riant.
– Le bout de la rue par un temps pareil, c'est pour moi le bout du monde, vois-tu ! Je sais, c'est idiot, mais à Paris au moins, on est à l'abri de ce genre de tribulations intempestives, a répondu Karine.
– C'est pour ça qu'on est ici, je te fais remarquer.
C'est Liane qui vient de remettre la pendule des vacances à l'heure. Elle continue :
– Moi, j'aime tout ce qui n'est pas de Paris, à Paris, moi j'aime que le vent me bouscule, qu'il viole mon petit confort de promeneuse tranquille, c'est comme si la main de Dieu me secouait pour me réveiller. Comme si, tout à coup, *Dieu m'a donné la foi !*
Elle a chanté le tube d'Ophélie Winter, avec l'accent qu'y met cette dernière, un tiers pop, un tiers rap, un tiers blues… bref, cela fait rire ses amies.
– Toi au moins tu apprécies, ça fait plaisir, lui accorde Karine, mais moi aussi, finalement. C'est quand même impressionnant.
– Oui, mais allons-nous nous laisser séduire ? Moi oui, a lancé Marine, regard interrogateur tourné vers ses copines…

Cinq jeunes viennent d’entrer, des habitués si l’on en juge par leur comportement familier à l’égard des serveurs et du patron. Ils demandent de la musique. Musique accordée. Ils se mettent à danser dans la salle du fond, une salle que l’on ne voit pas d’ici dans sa totalité, mais grande apparemment. Liane s’est levée. Sans un mot, elle s’est levée pour les rejoindre. Re-sillon ravageur qui entraîne derrière elle quelques personnes. Marine et Karine l’ont maintenant perdue de vue. Ils dansent tous.
– Vous permettez ?
C’est un homme qui vient troubler leur rêverie respective, il a parlé français pour indiquer d’un geste la chaise laissée vide par Liane.
– Mais je vous en prie, Karine, mondaine, a réagi au quart de tour, tandis que Marine s’est laissé surprendre. Elle accommode donc, le temps de se redresser un peu sur sa chaise, le temps d’un sourire, d’un regard, d’un rien.
Il s’est assis.
Sans un mot, il regarde la salle, appelle un serveur et commande un Brandy tout en invitant Marine et Karine à consommer. Ce sera un thé pour Marine et un autre Brandy pour Karine.
La musique du fond leur parvient assourdie, ambiance surchauffée maintenant, le pub est plein.
L’homme sourit, il ne fume pas, sa tranquillité est-elle un leurre ? se demande Marine qui le trouve trop calme, parce qu’en fait, il ne dit rien, se contentant de sourire et de dire bonjour ou bonsoir elle ne sait plus, à ceux qui, nombreux, le saluent. Il a l’air chez lui,

détendu, il a l’air de nulle part et de partout, et dans sa tête, Marine se prête à l’imaginer gentleman-farmer, producteur de disques, publicitaire, musicien, c’est marrant, se dit-elle, tout lui va !
Karine l’a déjà déshabillé du regard. Il est sportif, se dit-elle, mais pas d’âge. C’est peut-être l’éclairage, ici, mais je ne lui donne pas d’âge. Et aussitôt de se demander si elle, non plus, n’a pas d’âge dans cette ambiance feutrée-floue… qui nimbe chacun d’un halo mystérieux et efface les ans avec douceur. Pour les quarante ans de Karine, c’est rassurant.
L’homme ne s’est même pas présenté, c’est ce qu’elle remarque quand il le fait enfin.
– Kevin Janvier, pardonnez-moi, tout le monde me connaît ici… s’excuse-t-il.
– Vous êtes français ? demandent-elles d’une seule voix, ce qui les fait rire tous trois.
– Par mon père que je n’ai pas connu. Irlandais par ma grand-mère, je suis revenu aux sources depuis quelques années déjà.
Il n’a pas parlé de sa mère.
Il n’a pas dit où il était avant de rejoindre ce mini-village. Il a dit sans dire, habitué au silence, peut-être ? se demande Marine qui lance un coup d’œil à Karine subjuguée, elle, par le regard à la fois perçant et léger de Kevin, le Français par son père.
Il s’appelle Janvier, pense Karine, c’est marrant ça, un mois froid pour pays froid…
Elles se présentent donc toutes deux :
– Marine.
– Karine.

Rien d'autre ne sort que les prénoms, comme si Kevin ne voulant pas savoir leur avait communiqué cette discrétion salvatrice ne s'encombrant d'aucun mot de trop, d'aucune étiquette, de rien à part ce qu'elles sont. Et les prénoms dans ces cas-là, sont garants d'essence et non de cette identité que l'on vous colle sur une carte, de manière si administrativement anonyme que l'état civil devient un état de siège à reprendre sans cesse pour ne pas glisser dans la perdition d'une exclusion que l'on vous colle aussi…

Stop ! Stop ! Marine a dit stop à sa pensée qui l'entraîne dans un monologue assez sociétal pour devenir vulgairement sans intérêt. Elle a tout à coup la vision d'horreur d'un bureau d'état civil où pas âme ne vit, hormis ceux qui s'attachent à la gommer des autres en la répertoriant sur des machines qui ne se souviendront que de lettres et de chiffres formant, à leur place, leur référence dans des fichiers. Marine tout à coup, se sentant mal, se lève pour bouger, une fois debout, elle fonce doucement vers la salle du fond, vers l'oxygène des vingt ans de Liane, vers la musique et la danse, vers l'évasion d'une prison que l'état civil barricade de tous côtés pour la répertorier, comme les autres.

Kevin sourit à Karine qui, un peu gênée, lui rend un sourire « empégué » comme on dit dans sa famille. Tête-à-tête.

– Enfin seuls ! Et Kevin commande un thé cette fois et pour Karine un Irish Coffee parce qu'ici c'est un vrai bonheur que d'en boire…

Karine est très attrayante et elle le sait. Depuis ses quarante ans, elle a décidé d'en profiter plus qu'avant.

Elle ne sait pas comment, mais c'est une décision qui tourne dans sa tête le manège vivifiant d'une roue des années que personne ne maîtrise vraiment, lui semble-t-il. Elle se demande quel âge a Kevin. Et il se retourne vers elle, après avoir commandé pour lui dire :
– J'ai quarante ans, et vous ?
La question, abrupte, lui tombe dessus comme ces rafales qui vous bousculent sans tout à fait vous faire tomber.
– J'ai trente-cinq ans ! a-t-elle menti.
Elle ne pouvait que mentir à cette question renversante. Comment a-t-il osé ? Mais ne trouvant aucune réponse à cette question qui le concerne, elle sourit bêtement.
– Et vos amies ?
Il a donc vu Liane, se dit-elle pour répliquer aussitôt :
– Vous le leur demanderez !
– Pardonnez-moi, je suis un rustre ! Mais pour moi, l'âge étant le ferment de la vie, c'est de lui, en lui, avec lui, pour lui, que je vois si le pain a monté… le pain, c'est le quotidien, l'expérience, la vie dans son devenir et pas seulement dans son potentiel. Alors pour moi, demander l'âge de quelqu'un veut dire que je m'intéresse assez à cette personne pour avoir envie de connaître le baromètre de son évolution et le temps, en ce sens, est parfois un précieux allié…
– OK, répond Karine sur un ton lugubre, j'ai quarante ans. Kevin lui sourit, elle rit, soulagée.
– Je savais, dit-il, que vous aviez un peu menti…
– Je ne me vexerai pas, je vous le promets, mais comment ou pourquoi saviez-vous ?

– Parce que ma question vous a prise de court, je l'ai vu. Et que dans ces conditions, l'hésitation et le doute que cela induit portent au mensonge. Vous avez menti de peu parce que réaliste et honnête quand même, vous vous êtes dit que… non, vous ne vous êtes rien dit, tout cela s'est passé très vite et inconsciemment. Mais moi j'ai vu doute et hésitation.
– Vous savez, continue-t-il, je ne suis pas un dragueur.
Comme une petite fille prise en flagrant délit, Karine n'avouera jamais qu'elle le pensait dragueur. Cela ouvrirait la porte de ses propres complexes et cela donnerait à Kevin accès à des troubles et des perplexités sur elle-même qu'elle est loin d'avoir réglés. Comme par exemple de croire tout homme dragueur, a priori. Et c'est vrai que là, ce soir face à Kevin, elle trouve ça idiot. Mais voilà, c'est ce qu'elle pense, d'habitude. Et ce, non pas en regardant et en écoutant l'autre, mais en se fondant sur sa propre expérience qui, de fait, n'en est pas une. Tout juste une projection d'elle dans ou sur les autres, tous les autres…
Quelle horreur, s'avoue-t-elle.
– Beaucoup de femmes sont ainsi, à tous les âges. C'est leur mère qui leur communique ces stupidités qui les rassurent et les font exister.
Karine n'a le temps ni de s'étonner, ni de répondre, Liane vient d'arriver pour boire un coup…
– Tiens, salut, lance-t-elle, naturelle à Kevin.
– Vous vous connaissez ? demande Karine.
– On s'est vus tout à l'heure, au fond, c'est lui qui a mis la musique en route.

Liane a commandé un soda avant de disparaître. Elle semble connaître tout le monde et tous semblent la connaître ! Consternant, se dit Karine, à moins que mes vingt ans soient si éloignés que je ne sache même pas ce qu'ils impliquaient dans les relations.
Une autre demi-heure a passé comme un éclair. Il fait maintenant très chaud. Kevin s'est levé en s'excusant, il revient.
– Je vous propose de dîner avec moi, dit-il, chez moi. Vos amies seront prévenues pour nous rejoindre. J'ai laissé un message à Tommy le patron qui leur indiquera le chemin. Je suis en haut de la rue.
Décidément, se dit Karine, le bout de la rue, haut ou bas a un sens ici, ou quoi ? Elle veut aller parler à Marine et Liane, mais celles-ci dansent comme hypnotisées par l'ambiance, elles ne la voient même pas.
Kevin l'entraîne par le coude vers la sortie, en saluant quelques personnes et en l'aidant à passer sa doudoune.

La rue est glaciale, le vent est un peu tombé, pas tout à fait cependant et un faible crachin a remplacé les rafales. Karine a chaud. Kevin la guide doucement par le coude, toujours.
Il est encore tôt, la boutique d'alimentation est ouverte et Kevin achète des olives et des pruneaux, quelques amandes en vrac et des noix de cajou, pour l'apéritif, dit-il.
– Mais on l'a pris ! lance Karine, avec tout cet alcool ingurgité…
– Ce sera un cocktail de fruits, soupire-t-il.

Posée en haut de la rue sur une sorte de plate-forme point de vue sur le village, la maison de Kevin est toute seule, un peu à l'écart des autres. Le jardin est de lande, rien, et dans la clarté blanche de la pleine lune, le site est tout à fait étonnant, prenant, un tantinet lugubre, un tantinet familier, un tantinet exotique et rude à la fois. Mais qu'est-ce que j'ai de tout sectionner en tantinets, se demande Karine en entrant derrière Kevin.

– Bienvenue dans mon antre de solitude, dit ce dernier.

La pièce est accueillante, chaleureuse, des braises dans la cheminée, sur lesquelles Kevin installe un grill avec du pain dessus, d'emblée.

Il fait très bon, pas chaud, mais bon, juste bien, Karine retire sa doudoune et tend ses mains vers la braise.

– Tenez, si vous voulez laver les pommes de terre et les mettre dans le papier d'alu, dit Kevin en lui montrant le tout, moi je vais monter un peu la chaudière, histoire de faire une soirée pour femmes frileuses. Je reviens.

Karine se met à l'ouvrage, elle sursaute quand un chat se caresse à ses jambes. Il ronronne et il est aussi roux que son maître.

– Comment t'appelles-tu toi ? Bonjour le chat. Ta maison est sympathique et tu as bien de la chance d'y vivre, veinard. C'est vrai, ça ! En es-tu conscient au moins ?

Les ronrons se sont tant accentués que le chat s'en étouffe un peu, ce qui fait rire Karine.

Kevin revient les bras chargés de bois.

– Voilà pour tout à l'heure, j'ai monté un peu la

chaudière, vous devriez vous sentir à l'aise. Ah ! Cups, tu es là ? Vous aimez les chats ?
– J'adore, répond Karine qui dispose les pommes de terre sur la braise. Cups ? Quel drôle de nom !
– C'est-à-dire que je l'ai eu bébé et il a cassé tant de tasses de petit déjeuner en se hissant sur la table par la nappe que je l'ai surnommé Cups !
Cups s'est installé sur le fauteuil de son maître pour une toilette en règle. Il passe et repasse sa patte derrière l'oreille droite, très concentré.
– Il paraît que c'est signe de pluie.
– Foutaises, répond Kevin, il pleut même quand il ne le fait pas !!
Le silence alors s'installe rythmé par le pain qui chante sur le feu, les pommes de terre qui parlent sur la braise, bruit doux et sifflements tranquilles sur lesquels le chat continue sa toilette. Cups est très maniaque, comme tous les félins…
Karine s'est assise les yeux fixés sur la braise, elle aspire à voir les flammes danser et se demande si ses deux amies dansent toujours.
Comme pour lui répondre, Kevin a décroché le téléphone pour appeler le Pub. Elles viennent de partir. Il lui offre à boire, elle refuse pour attendre que les autres arrivent.
Kevin connaît les moindres bruits de la maison et de l'environnement, et malgré les rafales encore soufflées par le vent qui s'était pourtant calmé, il ouvre la porte d'entrée, juste avant qu'elles ne sonnent. Ce qui étonne Marine, Liane et Karine, à l'intérieur. Les filles sont accompagnées d'un homme, jeune, blond, grand et jovial.

– Je me suis invité Kevin, ça va ?
– Je vous présente mon cousin Dug, dit-il à l’intention de Karine qui s’est levée pour les accueillir.
– Bonsoir Dug, dit-elle en le regardant dans les yeux, regard qu’il lui rend, direct et rieur.
– Vous savez, ces deux-là, sur une piste de danse, on ne les arrête pas ! C’est génial !! Je me suis éclaté avec elles ! dit-il en se servant un cocktail de fruits.
Il connaît bien la maison et sans se gêner, il aborde les uns et les choses de façon naturelle, sans ostentation. Juste naturel, se dit Karine qui ne peut lui donner d’âge.
– Dug a vingt-cinq ans, lance Kevin, juste pour information.
Karine se sent découverte et rosit légèrement. Elle se penche alors sur les braises pour tourner les pommes de terre, histoire d’en rendre responsable la chaleur de la cheminée.
– Et alors ? Qu’est-ce qu’on mange ? J’ai une sacrée dalle ! a dit Liane en se rapprochant de Kevin qui met des olives dans un bol.
Karine remarque que Liane est chez elle, on dirait qu’elle connaît cette maison et Kevin depuis toujours, tant elle est à l’aise.
Karine ne sait si c’est son caractère ou ses vingt ans qui la rendent si… elle ne trouve pas le mot. Il n’y a pas de mot, se dit-elle. C’est comme ça, c’est tout.
Kevin va et vient, attentif.
Très simplement cossus, les meubles sont accueillants comme ce canapé de cuir où Marine se vautre. Elle a enlevé ses chaussures pour croiser ses jambes en tailleur. La colonne vertébrale très droite, elle observe

chacun avec attention, découvre des expressions inconnues d'elle chez Karine et Liane – pour cette dernière c'est plus normal – tout en s'émerveillant de la présence de Kevin qui lui semble stabiliser avec beaucoup de douceur cette soirée impromptue. Dug, lui, parle à son cousin avec mesure, cela concerne sans doute leur famille, Kevin approuve du chef tandis qu'il continue de préparer bols et assiettes. Une soupe chauffe sur la gazinière et le parfum en est délicieusement prometteur. Les hommes rient à gorge déployée avant de venir se joindre aux trois femmes qui dégustent l'ambiance, paupières mi-closes. Karine se dit que Paris est dans un autre monde, peut-être sur une autre planète ?
Liane n'a qu'une envie, aller contre l'épaule de Kevin pour décompresser de toute cette solitude amassée depuis quelques années, oublier Sciences Po. Passer à la réalité de la vie dans le confort douillet d'un début d'amitié, quand tout semble possible et quand la seule idée de penser à autre chose que le bonheur – et ce mot tout à coup lui apparaît d'une étrangeté imprévisible ! – n'effleure pas la magie que la vie vous propose. Mais vous la destine-t-elle ? Ça c'est autre chose !
Accroupie devant la cheminée, Liane tourne les pommes de terre sur la braise. Le feu au visage, délicieusement chaude de partout, elle donne à ses gestes des langueurs conscientes et retenues par le fait que personne probablement ne le remarque. Ils discutent tous maintenant de tout et de rien. De la région et du pays, mais pour Liane, rien de tout cela n'est important. Il s'agit de vivre, d'expérimenter, et lieux et paysages,

régions et maisons, à la limite, n'ont absolument rien à voir avec tout ça… cette expérience qui tire de nous-mêmes le meilleur et le pire avec tant de force parfois que toujours la vie a raison, pour finir, de ce qui nous arrive. De ce que nous produisons, de ce que nous destinons aux autres et à nous-mêmes. Car pour Liane la destinée est un équilibre précaire entre ce que la vie nous destine et que nous pouvons refuser, et ce que nous destinons de nous aux autres et qu'ils peuvent refuser. Et ce n'est pas simple cette histoire-là, se dit Liane qui, pour l'instant, ne peut imaginer autre chose au présent, que d'être accroupie devant un feu quelque part en Irlande, en compagnie de ces personnes qui font partie de sa vie ou d'un moment de vie – comment savoir ? – Liane se dit qu'elle a déjà oublié ses camarades de classe, elle ne se souvient même pas de leurs visages, de quelques prénoms tout au plus, qui ne veulent rien dire. Des souvenirs se sont effacés, est-ce parce qu'elle ne les a pas vécus assez intensément avant qu'ils ne deviennent souvenirs ? Ou bien est-ce que les souvenirs, comme elle est tentée de le croire, n'ont pas le moindre intérêt, ils appartiennent à la subjectivité et non, pour elle, à la réalité du moment. Et ce que l'on en fait correspond si peu à la réalité du cours de la vie quotidienne… Liane est tout à coup si nostalgique d'elle-même et de ses vingt années passées comme l'éclair, qu'elle ressent une profonde lassitude. Elle n'aurait jamais pu penser à quel point vingt années pèsent lourd dans le plateau d'une balance dont elle n'a pu encore régler l'équilibre… Il y a ce soir, quelque part en Irlande, une si formidable envie

d’aimer et d’être aimée qui se dégage d’elle, la surprenant, la déroutant, qu’elle se lève d’un coup, comme pour se débarrasser de ce besoin immense né tout de suite – lui semble-t-il – puisqu’elle n’en avait pas idée avant ce jour. Liane s’est toujours sentie libre. Et tout à coup le poids de ses vingt ans qui ont besoin d’amour la rend prisonnière de la vie, d’elle-même. Pourvu que rien ne change, se dit-elle, cela doit se voir… elle ne veut pas que cela se voie. Elle ne veut pas avoir besoin – autant – d’amour. Et je ne suis même pas croyante, c’est désespérant, car alors j’ai besoin des autres. Liane en est à ce point de ses réflexions qui ne la comblent pas de joie, loin de là, lorsque Kevin lui tend un verre de jus de fruit, son cocktail maison, qu’elle accepte avec gratitude, espérant que ce breuvage la fera sortir de ces pensées pour le moins rabat-joie... ! Mais cette boisson, traîtreusement additionnée de… ? elle ne sait pas, mais c’est de l’alcool, la plonge un peu plus dans cette sorte de détresse absurde qui induit à la solitude une forme d’abandon qui ne s’y loge que lorsque l’on se croit vraiment seule, ce que l’on n’est jamais… se dit Liane en terminant le cocktail. Une douce chaleur l’envahit, pas la même que tout à l’heure devant le feu. Celle-ci est née de l’intérieur, comme diffusée par le breuvage orangé de Kevin. Une chaleur qui anime de bien-être chaque cellule de son corps, des doigts de pieds à la tête. C’est drôle, ça ! se dit Liane en observant à nouveau les autres. Mais ils continuent de parler, sans autre anomalie aucune que cet état qui est celui de Liane et elle se demande pourquoi elle se

sent tout à coup aussi bien. C'est incompréhensible, ce n'est pas cette boisson uniquement. Elle connaît l'expérience de l'alcool, non ce n'est pas ça. Liane s'essaye à marcher jusqu'à la cuisine où Kevin la rejoint, non pas parce qu'elle y est, mais parce qu'il a à faire.

– C'est vraiment chouette cette maison, lui dit-elle pour rompre le silence.

Mais Kevin ressort sans répondre, seul un sourire remercie Liane qui reste toute seule, une fois de plus.

La fenêtre donne sur la lande. Une lampe ou un projecteur placé on ne sait où, éclaire l'extérieur et cela semble lugubre à Liane. La pleine lune rivalise sa blanche clarté avec cette lumière électrique et le résultat ne plaît pas à Liane qui s'en détourne. Dug l'appelle, le dîner est prêt.

Comment Liane s'est-elle retrouvée dans une chambre qu'elle ne connaît pas ? Après avoir ouvert un œil puis les deux, il est certain que sa première réaction est de mémoire. Un effort pour se souvenir, se rappeler… l'Irlande, ah ! oui les vacances… Le pub, Kevin, le dîner. Bien sûr ! se dit-elle, pas du tout soulagée de ne pas reconnaître le lieu où elle était censée se coucher, ces trois chambres dont la sienne, dans une maison louée en bas de la rue. Tout lui revient, d'un seul coup. Elle est toute habillée sous les couvertures, et elle se lève d'un bond, ne sachant trop quoi faire dans le silence ambiant. Pas un bruit. La fenêtre donne sur la lande. Pas de surprise. Pas un chat à l'horizon. Pas de surprise. Elle sort doucement, tout doucement de la chambre et le parquet craque de façon infernale. En face, une salle de bains dont la porte est ouverte. Mais Liane se voit mal prendre une douche et réveiller… qui ? Kevin ? Dug ? Et mes copines... ?

Elle descend tout doux jusqu'à la cuisine, lieu déjà presque familier où elle décide de se sustenter. Tout est rangé. L'ordre est parfait. Dans le séjour qu'elle a traversé, aussi. La parfaite maison fantôme… Personne et « clean ». À tout hasard, elle fait du thé pour plusieurs. La grande théière. Elle fait bien. Dug arrive, lumineux et propre, il sort de sa douche. Il ne l'a

sûrement pas prise dans la salle de bains que je viens de voir, se dit Liane, c’est impossible, personne ne peut aller si vite.
Dug se met à préparer la table, il connaît cette maison comme sa poche. Il est assez silencieux, mais joyeux et une sorte de volubilité émane de lui, muette, ce sont les gestes, les regards, les sourires, rassurant tout ça, se dit Liane.
– Alors ? lance-t-elle après le bonjour normal…
– Alors quoi ?! réplique Dug en versant le thé, avant de s’asseoir, bon appétit ajoute-t-il, en levant sa tasse comme pour un toast.
Liane se sent un peu bête… « Alors quoi » ?! Il est pas bien, lui ! On dirait qu’il est normal que je sois là. C’est un comble ça ! Alors quoi !
– Alors qu’est-ce que je fais ici ? C’est ça quoi. Ce n’était pas prévu, non ? Qu’est-ce qui se passe ?
– Écoute, répond Dug mi-sérieux, mi-moqueur, c’est si compliqué, que je préfère laisser à tes amies le soin de te mettre au parfum.
L’accent de Dug est craquant, cela fait sourire Liane qui, sans plus comprendre, attaque le pain de campagne, au miel, appétissant.
– OK. Mais tu avoueras que je peux me poser des questions quant à ma présence ici ?
Dug en faisant un clin d’œil répond :
– Tu peux ! Et comment que tu peux !
Pas plus avancée, Liane décide de passer à autre chose.
– Je vais rentrer prendre une douche et me changer. D’accord ?

– Si tu veux. Évidemment tu peux te doucher ici et je peux te prêter des vêtements et puis nous pourrions aller nous balader et ensuite tu rentrerais. Mais tu fais comme tu veux. D'accord ?
Liane, sans répondre tout de suite, sourit à l'idée de revêtir des vêtements appartenant à Dug. Elle aime l'unisexe, elle aime les longs pulls qui couvrent les mains, bref elle aime. À cette idée, elle est séduite mais réserve un peu sa réponse, juste pour laisser au rationnel une chance de rébellion… qui ne vient pas.
Elle accepte donc.
Et son coup d'œil dans le miroir, une fois douchée et habillée, lui renvoie une image dans laquelle elle se sent vraiment bien. Cool et in… Parce qu'en plus c'est la mode ! En Dug, elle s'aime.
Dug est passé au tabac pour acheter du chewing-gum, prendre le journal et saluer le fils du patron, un copain à lui. Et ils sont partis. Promenade à deux dans la lande déserte jusqu'à ces falaises qu'elles ont découvertes toutes trois hier soir sous la tempête. Ce matin le vent est tombé, le ciel s'est dégagé mais il est toujours gris.
Et cette teinte un peu plombée n'en fait pourtant pas un plafond bas. C'est curieux, mais non, l'espace céleste a repris son infinité comme une évidence que rien ne peut altérer, même en l'absence du soleil dont on devine les radiations sans en constater les effets. Liane est conquise par ce paysage un peu rude qui ne fait de cadeaux qu'à la longue et seulement à ceux qui peuvent voir et apprécier. Liane se prête donc à se dire qu'un jour elle verra cette lande illuminée de soleil et radieuse en sa solitude, comme animée d'une

autre dimension, latente et secrète que rien ni personne, aujourd'hui, ne peut ni prévoir ni provoquer. Les secrets de la lumière appartiennent au ciel et les secrets de la lande leur répondent en alignant leur mystère sur l'intériorité qui les reçoit. Liane est cette intériorité et en marchant, Dug et elle, en silence, apprécient l'un de l'autre, l'un avec l'autre, cet enchantement qui sans les laisser indifférents, trouve en eux l'écho magnifique de toute cette beauté étalée là sous leurs yeux, qu'ils foulent d'un même pas, avec un émerveillement croissant dans leur regard et leur cœur.
Combien de temps cela a-t-il duré ?
Combien de kilomètres ont-ils parcourus ?
Impossible à dire pour Liane.
Quand elle rentre chez elle, cette fois, il est midi et demi et Dug lui a dit qu'à treize heures quinze le déjeuner était prévu chez Kevin.
– On t'attend, alors fais vite. Tu es à trois minutes à pied du haut de la rue. Merci pour cette divine balade !
Dug est déjà loin et ses mots sont tombés, avant de s'envoler avec lui qui remonte maintenant la rue.
Liane est à nouveau dans cet état qui l'a inondée hier soir. Elle ne parvient pas à se rappeler autre chose que cet état. Une sorte d'état vibratoire, comment le définir ? C'est impossible, se dit-elle.
Elle met une machine à laver en marche pour le linge d'hier… et va taper aux chambres de Marine et Karine.
Pas de réponse.
Elle insiste.
Rien.

Elle ouvre… Bien obligée de constater qu'elles n'ont pas couché là ! Ça alors ! Bon… je n'y comprends rien, mais c'est la réalité du jour, alors, autant faire avec…
Liane se sent un peu seule. Elle range des affaires, se maquille, un peu, juste pour le moral qui est bon, continuons… se dit-elle.
Depuis qu'elles ont rencontré Kevin, rien ne se passe comme cela devrait... !
Il y a sûrement de bonnes raisons à cela. La patience est une vertu à l'ordre du jour pour Liane qui accepte dans ce pacte avec l'imprévu, de ne rien brusquer de ce qui vient ou pas à elle. Attendre et vivre. Vivre en attendant. Cela lui semblait insurmontable, pour d'autres raisons, à Paris, c'est nécessaire aujourd'hui… J'apprends, se dit Liane. J'apprends et c'est bien, j'apprends et j'aime apprendre.
En dévorant un rocher au chocolat noir qui traîne dans l'un de ses sacs – pas raisonnable avant de déjeuner – Liane se promet de ne plus invoquer la raison pour un oui, pour un non, comme elle est forcée de le faire trop souvent pour ses études et sa vie… qui vient de prendre un tournant, en Irlande, qu'elle tente de gérer sans l'expliquer ni le comprendre encore totalement.
Il est treize heures dix lorsqu'elle sort pour se rendre chez Kevin où Karine lui ouvre la porte et lui saute au cou comme à une bouée ! Liane n'en revient pas. Apparemment, Karine est rentrée, elle a changé de vêtements et ce sont les siens.
L'accueil est chaleureux dans les yeux de Kevin qui, s'excusant de baiser la main d'une jeune fille, le fait pourtant. Marine se lève pour venir l'embrasser, plus

mesurée dans son élan que Karine. Dug doit être dans la cuisine, on l'entend siffler. Liane, toujours en Dug, elle ne s'est pas changée, avance, telle une princesse, jusqu'au centre du séjour. Karine et Marine l'entourent maintenant, et cette dernière lui demande :
– Alors, comment vas-tu ?
Liane intègre une bonne fois la question avant de répondre :
– Comment je vais ?! Mais bien. C'est à vous de me dire comment vous allez. Je nage en plein rêve moi. Qu'est-ce qui se passe ici ? Je me réveille ailleurs qu'à l'endroit supposé. Dug fait des mystères. Je rentre dans une maison louée, c'est vide ! et j'arrive ici – déjeuner imprévu pour moi – et vous me demandez si je vais bien ?! Non mais je rêve. Les vacances avec les copines, bonjour !
– Calme-toi, je vais t'expliquer.
Kevin s'est avancé, il pousse Marine et Karine vers le canapé et entraîne Liane dans la cuisine où il prépare le déjeuner. Et puis, après avoir demandé à Dug de sortir, il ferme la porte.
– Assieds-toi, tu veux prendre un verre ?
– Je ne sais pas si je veux prendre un verre. Je ne sais pas si je suis en vacances. Je ne sais pas si c'est une bonne idée de m'énerver. Je ne sais pas ce que tu vas me dire et je ne sais pas si je flippe ou non. Voilà.
– Bon, réplique Kevin, tu prends un verre.
Liane accepte enfin le verre, se calme, s'installe sur une chaise que lui désigne Kevin et sur un sourire tout intérieur, attend sagement la suite. Kevin prend son temps pour terminer quelques rangements, met un plat

à gratin dans le four puis se verse un verre, avant de s'installer face à Liane, en lui souriant.
– Ça va ?
– Ça va, répond Liane, dans l'expectative.
– Eh bien voilà, hier, tu nous as, d'une certaine manière, lâchés. À un moment donné de la soirée tu t'es assise, tu as dit que tu étais particulièrement bien, et puis tu as glissé dans une sorte de somnolence. Nous, on n'a pas vraiment fait attention, tu vois, on discutait, on riait. Et à un moment, tandis que l'ambiance redevenait paisible, on s'est tourné vers toi, c'était Dug, je crois, pour te demander si tu étais d'accord sur je ne sais plus quoi… et là nous avons constaté en riant que tu dormais. Mais au bout d'un moment, en y regardant de plus près, nous avons constaté que tu ne dormais pas, c'était une sorte d'état apparemment de sommeil qui n'en était pas.
– Et comment vous avez décidé que ce n'était pas du sommeil ? Que je n'étais pas endormie ? demande Liane un peu agressive, on a le droit de s'endormir avec des amis, non ?
Kevin prend le temps de boire avant de répondre :
– On a le droit ! Vois-tu, nous n'avons pas décidé, nous avons constaté…
Liane lui coupe la parole :
– Mais pourquoi ? lance-t-elle.
– Parce que quand quelqu'un dort, a priori il est possible de le réveiller. Nous n'avons pas pu.
Consternation de Liane devant cette raison imparable.
– Alors, continue Kevin, on t'a montée dans la chambre d'amis, on se voyait mal descendre la rue en pleine

nuit avec ton corps… et on t'a couchée, en se disant que l'on verrait plus tard. Tu avais l'air et le pouls parfaitement paisibles, c'est pourquoi malgré tes mains et tes pieds glacés nous ne nous sommes pas affolés et nous n'avons pas appelé un médecin. Ce que Karine voulait faire au début. Mais je l'en ai dissuadée.

– Je te remercie, et en disant cela, Liane ne sait pas pourquoi elle remercie Kevin de n'avoir pas voulu appeler un médecin.

Avec douceur Kevin demande :

– Est-ce que tu as connaissance que cela te soit déjà arrivé ?

– Pas du tout, réplique Liane, perplexe mais pas inquiète. Pensive, elle continue :

– Moi, je me suis réveillée tout à fait naturellement et je ne savais plus où j'étais mais j'ai très vite retrouvé… la soirée… cependant, je ne sais plus quand j'ai décroché et pourquoi. Je me souviens avoir été très bien effectivement, je me suis même dit que cela ne pouvait pas être dû à l'alcool du cocktail… une sensation d'extrême bien-être dans tout le corps, et puis, plus rien jusqu'à mon réveil. Et vous ? Où étiez-vous ?

Kevin s'est levé pour ouvrir le four et surveiller le plat qui gratine en douceur. Il se rassoit.

– Moi j'étais dans une chambre avec Karine, nous avons passé le reste de la nuit ensemble. Marine et Dug étaient, je ne peux l'affirmer, mais je crois, ensemble aussi, mais…

– Ici ? demande Liane.

– Ici, affirme Kevin.

– Bon, au moins je n'ai pas assisté à vos turpitudes !

C’est déjà ça ! lance Liane en riant. Mais cela n’explique en rien ce qui m’est arrivé !!
– Effectivement. Kevin, après ce mot laconique, se lève et cette fois, le gratin étant prêt, il le sort du four pour le mettre sur une table roulante avec tout un tas de choses là-dessus, auxquelles Liane est loin de prêter attention. Elle se lève aussi.
– On y va ? Et ils sortent de la cuisine pour rejoindre les autres devant la cheminée du séjour. Sur la table basse est dressé le couvert, et ils s’installent sur des coussins posés autour, à terre, afin de profiter au maximum de la beauté du feu qui ronfle d’aise.
– Bon, eh bien je me sens orpheline, moi, chacun sa chacune, et Liane on her own !! dit Liane en se frottant les mains et en observant l’un après l’autre convives et hôte…
– Mais comment peux-tu dire ça ? s’exclame Karine.
– Je plaisante ! réplique Liane devant le ton sérieux de son amie.
Penaude, Karine se tait.
Marine ne dit rien.
Les hommes, fraternels, l’embrassent sur la nuque et le front.
– Quand même, ça fait du bien, dit Liane en riant. Vous recommencez quand vous voulez.
Et le déjeuner se déroule dans une atmosphère dédramatisée par le petit groupe, Liane en tête, qui, elle, se retrouve tout à coup bien dans sa peau face aux deux nouveaux couples qui se cherchent des repères, pour les partenaires féminines, et dont les partenaires masculins, pleins de tact et d’humour, les

entourent toutes trois avec beaucoup de prévenance.
Ça fait du bien, se dit Liane, de se sentir ainsi entourée. Au moment précis où cette pensée se formule en elle, un rayon de soleil vient éclairer, sur la table, la corbeille à pain. Elle en prend un morceau et le croque à pleines dents, si jamais, se dit-elle, la lumière ne s'échappait à nouveau, et elle ne veut rien en perdre.
Kevin a deviné sa pensée, il lui sourit. En lui rendant son sourire avec les yeux parce que sa bouche est occupée à mâcher, Liane se sent vraiment heureuse et pour cela, elle claque des mains, applaudissant ainsi le destin, avant de se servir de ce succulent gratin de pommes de terre, choux-fleurs et oignons, spécialité de Kevin qui s'avère un fin cordon bleu, décidément.
La journée est passée comme une seconde qui n'aurait pas su se continuer, seulement passée, trop pressée pour ralentir la course du temps où les cinq amis ont posé avec beaucoup d'amour et de complicité, d'amitié et de rires, les bases de relations nouvelles et prometteuses.
Marine, le visage totalement naturel, sans un soupçon de maquillage, a perdu dix ans. Liane et les autres la trouvent belle. Karine, habilement démaquillée ou maquillée ? est aussi plus naturelle qu'à Paris bien qu'elle souligne ses yeux et fasse briller sa bouche pulpeuse. Les hommes sont, comme on s'imagine, des hommes, avant d'en avoir expérimenté les failles. Ils sont donc virils, prévenants, attentionnés, tendres et forts ! Rien que ça, se dit Liane en le soufflant à l'oreille de Marine qui acquiesce en souriant.
L'Irlande prête à l'oubli du quotidien, comme certains lieux privilégiés de vacances, où l'on s'évade avec

détermination pour accéder au suc de soi et du temps à partager en toute liberté avec les compagnons d'évasion, choisis.
– Ici, l'aventure est belle, parce qu'elle est avant tout intérieure, a dit Liane, et étant intérieure, elle ouvre à tous cet espace exceptionnel où les autres sont admis au partage parce qu'ils sont là, tout simplement, et que c'est formidable.
Kevin a pris Liane dans ses bras qu'il a refermés sur elle, collé à son dos. Elle a dit ça face à la mer, sur la falaise, Liane. Et c'est là, à cet instant, qu'elle a su qu'aucune relation intime avec un homme quel qu'il soit, ne pourrait plus jamais répondre à ce que supposait cette phrase qu'elle venait de dire, surtout après, avec cet élan de Kevin vers elle. Élan amical, fraternel, qui donnait à Liane non pas l'impression de n'être qu'une femme, mais aussi une âme, un cœur, un esprit trouvant là, par et avec un être humain, cette chaleur virile dont on a besoin sans pour cela penser au sexe, forcément.
C'est si rare, se dit Liane. Si précieux.
Et elle s'étonne de penser cela à seulement vingt ans. Cela devrait venir avec l'âge, supposait-elle. Eh bien non. Cela est ou n'est pas, ne s'acquiert pas, ne se développe pas, ne grandit pas. Ce besoin de l'autre dans la chaleur de son être, dans la polarité qui nous parle de virilité, ce pôle masculin, est une nécessité pour toute femme – elle en est sûre – et de toujours, car elle pense l'avoir toujours ressentie, l'avoir toujours voulue, l'avoir toujours souhaitée sans jamais la connaître.
Et c'est pourquoi, se retournant vers Kevin, elle l'enlace à son tour, l'embrasse sur le bout du nez puis sur les

joues et le serre comme si elle ne voulait plus le lâcher. Kevin la soulève de terre et lui fait faire plusieurs tours. La mer est déchaînée et se brise avec force sur la falaise. Marine et Dug sont enlacés, un peu plus loin et Karine les regarde avec attendrissement.

– L'Irlande, c'est le pied ! s'exclame Liane en venant ensuite prendre le bras de Karine pour faire quelques pas auxquels Kevin se joint en prenant l'autre bras de Karine.

Où se situent les repères ? Dans les racines ? Dans l'éducation ? Dans l'expérience ? À la fois dans tout cela, pense Karine qui a basculé d'une vie de célibataire endurcie à une vie à plein temps avec cet homme, Kevin, en Irlande, pendant ces vacances qui, à la fois lui semblent passer très vite et s'éterniser selon qu'elle se laisse aller ou qu'elle se reprenne. Pourquoi, se demande Karine, me suis-je privée autant d'une présence masculine, d'un amant, soyons clairs, alors que j'aime tant être avec Kevin ? Jour et nuit. Mais c'est Kevin. Non pas qu'il ne soit pas un homme, mais il n'a rien de tous ceux que je côtoie et dont toutes mes amies souffrent les frasques psycho-dramatico-familiales ou adultères en permanence. Rien. Il n'a rien de tout cela.
Karine est dans le séjour, elle retire les cendres de la cheminée pour les mettre dans un seau et ensuite les jeter sur la lande. La maison est vide. Ils sont partis faire des courses et prendre de l'essence à quinze kilomètres dans la première petite ville dont elle ne peut retenir ni prononcer le nom.
Le seau est plein. Elle sort donc pour disperser les cendres, et tout à coup cette expression la fait frémir. Bien sûr, ce ne sont que des cendres de bois. Mais lui revient le souvenir de ce jour où elle a dispersé les

cendres de son mari en mer. Autre temps, autre lieu, autre mer, autre paysage. Pourtant le lieu s'est raccordé dans sa tête, à ce jour-là, à cause de l'association d'idée avec les cendres.
Le vent, ici, comme là-bas, a raison des cendres. Il les disperse où bon lui semble, faisant voyager leurs poussières aux ondes légères qu'il propage avec force ou douceur.
Les cendres… sur la lande, dans le vent irlandais qui va leur faire passer des frontières inimaginables, et pourtant le vent se permet l'impossible, il fait voler, danser, plaque et soulève, sans aucune sorte de prévision… Le vent roule, éloigne, pousse et siffle son passage, à moins que, ne s'engouffrant là où il peut, il n'arrive là où il doit, sans aucun cadeau que lui-même. Il passe et nous enveloppe. Le vent… Karine a pris des cendres dans les yeux, elle les a lancées sur le sol au moment où le vent a changé de cap, juste pour m'embêter, se dit-elle en se frottant les yeux.
Je t'aime, dit-elle à la ronde de ce vent qui vient de la surprendre. Tu es le grand balayage purificateur… Je t'aime, mais je rentre. Je vais t'écouter de l'intérieur… Salut !
Karine est rentrée. Elle a rangé le seau, s'est assise et des fourmillements de curiosité l'agitent au point qu'elle en ouvre les tiroirs du bureau de Kevin, dans la pièce attenante au séjour. Une pièce vraiment belle. Bibliothèque-bureau, simple et cossue, comme le reste. Chaleur des rayonnages couverts de livres où se côtoient des auteurs français et anglais, irlandais et espagnols…

Karine a envie de savoir des choses sur Kevin. Quelles choses ? se demande-t-elle… Toutes ces choses qui font la vie et l'intimité d'un homme jusqu'à ces quarante-cinq ans qui ont atterri dans un lit et une vie, avec elle. Une vie qui les réunit, elle et lui, faisant de leur vie à chacun une autre forme de vie qui se rejoint et les éloigne d'avant, cet avant eux dont, pour sa part, elle ne se souvient qu'avec difficulté, étonnée que quelques jours puissent avoir relégué aux oubliettes une partie de vie pourtant pas si lointaine. C'est fou, ça ! se dit Karine, attirée comme un aimant vers les tiroirs du bureau, qu'elle ouvre. Ils sont pleins de dossiers, des « files » comme disent les Anglais. Il n'y a pas de photos dans cette pièce, comme nulle part ailleurs dans la maison. C'est un peu comme si Kevin avait un passé lisse de tout sillon affectif… C'est possible ça ? se demande Karine. Elle se rend compte qu'elle ne connaît même pas la profession de Kevin. Elle n'a même pas pensé à lui poser la question. Que fait-il ? Qu'a-t-il fait ? Il faut penser à le lui demander. Un vieux réflexe d'honnêteté l'empêche de sortir les papiers et d'ouvrir les dossiers, non, elle ne peut pas. Pourtant, cette curiosité la tenaille assez pour l'y pousser. Mais elle résiste.
Bougeant un peu quelques bricoles, gommes et crayons, stylos, dans un tiroir, elle trouve une photo. C'est une photo d'amateur, couleurs. Sans lunettes, Karine n'y voit rien, elle se saisit donc d'une loupe à portée de main pour examiner cette photo. C'est pris sur un bateau. Il y a là Kevin, avec une casquette sur la tête. En jean, torse nu. Il brandit un drapeau français en riant, un

petit drapeau couplé avec un drapeau européen. À ses côtés, deux personnes. Deux femmes. Les mêmes ! Des jumelles. Sur la photo, on ne peut les différencier. Elles sont très brunes, longs cheveux lisses, même visage, même expression, même sourire, même short en jean, même soutien-gorge de maillot rouge, même mouvement de la même main droite vers l'objectif, même position des jambes, un peu écartées, cherchant leur équilibre. De chaque côté, elles entourent Kevin, à une distance de quelques centimètres, sans le toucher. De la photo se dégagent du rire, de la joie et un certain mystère indéfinissable. Karine se demande si ce sont les jumelles ou si c'est autre chose, invisible à l'image, qui lui donne cette impression imprécise et d'autant plus floue que l'image, elle, est très précise. À se demander si on n'a pas truqué une photo pour mettre la même femme de l'autre côté de Kevin. C'est à ce point troublant, surtout pour la position du corps. Mais en y regardant de plus près, Karine aperçoit au cou de l'une des jumelles, une fine chaîne sans pendentif. Tandis que l'autre porte une chaîne du même gabarit à la cheville droite. C'est tout, cette différence n'est pas visible à première vue. Mais cela fait une différence quand même. Ce qui, de façon incompréhensible, soulage Karine qui se dit que la photo n'est pas truquée. C'est déjà ça. Le mystère demeure cependant, une sorte de perception à la fois gênante et intime qui la met mal à l'aise. Elle repose la photo là où elle était, ferme le tiroir et sort de la pièce comme une voleuse. Sa curiosité n'est pas satisfaite, loin de là, et Karine s'en veut terriblement. Au lieu de découvrir quelque

chose, cette incursion dans la vie et le bureau de Kevin a renforcé ses questions et ajouté au mystère qui l'entoure, maintenant plus que jamais. Quel âge ont ces femmes ? se demande-t-elle encore. Jeunes, vingt-cinq ans ? Elle ne peut même pas répondre à cette question. Vingt-cinq et peut-être pas, vingt-cinq et peut-être plus. Qui sait ? Lui, lui il sait, se dit Karine avec un goût de cendres dans le cœur…
Pas plus avancée, elle se met dans la cuisine à éplucher des carottes pour les râper. Seuls légumes restants, il n'y a plus rien ici.
Karine, se faisant une raison, attend ensuite le petit groupe dans le séjour où elle met la télévision en sirotant un verre de vin rouge accompagné d'olives noires, les dernières.
Karine a dû s'assoupir, le bruit des portières de la voiture qui claquent la réveille. À peine le temps de se ressaisir et Kevin pose une rose rouge sur ses genoux, puis termine son verre de vin rouge posé sur la table.
Ils se précipitent tous dans la cuisine d'où lui parvient le joyeux brouhaha du déballage des courses et autres victuailles. Karine n'a pas bougé. Pas envie de faire le moindre mouvement. À quatre, ils peuvent se débrouiller, non ? se dit-elle en s'étirant.
Kevin revient pour lui annoncer que l'un de ses amis, médecin, viendra prendre le café avec eux.
– C'est un très bon ami, un frère, j'avais envie de vous le présenter. J'ai envie qu'il vous rencontre.
Il pose un baiser sur le sommet du crâne de Karine avant de retourner à la cuisine d'où leur parviennent les voix des trois autres qui se chamaillent une éponge

pour nettoyer la table… l'évier… un tabouret... ! Marine la rejoint sur le canapé, s'assied en silence puis murmure :
– J'ai la sensation de ne pas arrêter de faire le point sur ma vie, et toi ?
– Tu as raison ! répond Karine, moi aussi, mais je ne sais si c'est juste à cause de ma vie amoureuse ou si cela va plus loin ?
– Cela va toujours plus loin, répond Marine, c'est ça le problème. Rien n'est dissocié, c'est vraiment la merde !
– Dis donc, ne soyons pas si pessimistes. Karine regarde Marine qui fixe le feu avec intérêt pour dire :
– Je ne suis pas pessimiste, je suis au contraire très optimiste.
Mais le ton sur lequel elle dit cette phrase est assez lugubre pour faire éclater de rire Karine.
– Cache ta joie, dit cette dernière à Marine qui poursuit :
– Je la cache, parce que je ne peux pas y croire.
– Pourquoi ?
– Parce que, répond Marine, parce que. Il est non seulement plus jeune que moi, mais en plus, il est irlandais, même s'il est aussi français, c'est en Irlande qu'il vit, et moi je vais repartir me faire chier à Paris pour gagner ma vie décemment. Alors tu vois, j'ai de quoi cacher ma joie, non ?
– C'est si sérieux que ça, demande Karine, compatissante…
– C'est plus que ça. On s'aime. Mais lui, à pas encore vingt-cinq ans, il ne trouve ça que merveilleux. Il ne voit pas les problèmes. Alors forcément, je les vois pour deux…
Silence des deux femmes.
Entrent dans ce silence les trois autres, avec du champagne.

– Qu’est-ce qu’on fête ? a demandé Marine.
– Nos huit jours ensemble, c’est un bel anniversaire, lance Dug avec enthousiasme.
Et Marine de murmurer à Karine d’un ton rauque, bas et désespéré :
– Plus que huit jours... !
Tandis que Liane s’exclame :
– Encore huit jours, c’est super !
– Ben voyons ! marmonne encore Marine, effondrée.
« Je ne suis qu’un petit écho intérieur qui se promène dans le monde, je vogue les pensées comme un soupçon de marée qui se meurt sur les rives cachées par chacun dans ces moments secrets et intimes où le mystère prend en notre âme des racines à faire pousser des forêts... ! Voilà, je suis un petit écho intérieur et je me reconnais en vous parce que je vous sais un peu en moi, un peu beaucoup en tous… »
– Mais qu’est-ce qui te prend ? C’est Kevin qui vient d’interrompre cette tirade monologue de son cousin Dug.
– Oh ! Kevin ! Pourquoi l’avoir coupé ? demande Marine en râlant, c’était superbe. Dug ! Merci, merci, c’est beau, c’est de qui ?
– Mais c’est de lui, voyons ! lance Liane. C’est ça qui est beau, continue-t-elle, je ne te savais pas poète ? Tu écris aussi ou pas ?
Dug, arrêté en plein élan poétique, se met dos à la cheminée pour voir tout le monde. Il ferme les yeux. Un silence se fait. À part Kevin qui tousse un peu, discrètement à cause de Cups qui se frotte à son nez… rien ne bouge. Cups ronronne, Dug sourit, sans ouvrir les yeux il poursuit :

« Je ne suis qu'un petit écho intérieur, la trace d'une voix, le trait d'une lumière qui ouvre sur les doutes qu'elle dépasse en ses pointillés fugitifs qui ne marquent que la conscience qui s'y reconnaît vivante assez pour aller de l'avant sur une ligne ascendante que je trace en silence. Écho, es-tu là ? »
Un silence et il continue :
« Je suis là. Je poursuis la chaîne inviolable de ces ronds que font dans l'air les crépuscules de vos dieux perdus dans la mare glauque où vous les noyez à force de ne plus y croire.
Je suis là, je me continue en vos pensées légères comme du coton, formant ainsi les images de ces regrets qui vous assaillent quand, trop présent à vos souvenirs et n'en retenant aucun, je précipite sur vous les voiles lourds que je m'applique à travailler avec toute l'imagination que je trouve en toi qui me sais sans savoir écouter ni entendre de moi ces douceurs acides que mes variances génèrent, tandis qu'écho infini je me loge au plus profond de ton âme afin de te dérouter mieux encore, si possible. »
Un silence. Personne ne bouge, chacun est suspendu aux lèvres de Dug. Kevin éternue. Cups ronronne sur ses genoux paupières closes, filtrantes, sur œil d'agate dorée. Dug poursuit :
« Je ne suis qu'un petit écho intérieur, tu me donnes vie, je te prends d'assaut quand ta route s'ouvre à toi-même sans que tu ne puisses te décider à la suivre ou pas, et je me libère en toi pour mieux te confronter tandis qu'indifférent à tout, tout se bouscule en toi, soulevé par le sillon léger du son que je demeure. Je

suis l’écho, je murmure, je crie, je pars pour revenir, tandis que tu ne perçois de moi que le simple malaise que j’installe en toi. Je suis l’écho séculaire, millénaire de ton passé, je te sais. Écoute, écoute, avant tout bruit de voix ou son, après toute formulation ou cri, c’est moi l’écho de ta propre destinée qui se heurte en toi au présent que tu te rêves assez, pour éteindre de moi toute tentative à te dire, à t’éveiller, à te rendre encore plus toi que tu ne le pourrais sans mon intervention constante, déterminée, à t’aider malgré tout.
Je suis l’écho fait de conscience qui ne peut jamais s’éteindre, qui ne peut que continuer la route infinie que nous avons toi et moi commencée à jamais.
Je suis l’écho qui scelle de ton destin tous les festins et les épreuves, tous, qui sans moi ne seraient que vénaux et insipides. Je suis l’écho de ton intériorité,
Pour te servir. »
Dug termine d’un salut jusqu’à terre et d’un geste du bras droit balayant le séjour et les incluant tous.
Puis il ouvre ses yeux rieurs, interrogatifs, un peu farceurs, étonnés de les voir si attentifs.
Un silence accueille cette fin spectaculaire.
– Eh bien dis-donc ! Toi quand tu t’y mets ! C’est Liane qui réagit la première et va spontanément l’embrasser en le remerciant.
Marine qui avait posé la tête sur l’épaule de Karine en écoutant, la relève pour dire mi-murmure, mi-évidence :
– Et comment je peux survivre à tout ça moi ?
Karine se contente d’un :
– Dug ! C’est magnifique ! Magnifique !
Quant à Kevin, il propose un bon café chaud à

l'irlandaise et se lève pour aller le faire en disant :
– Ce Dug est trop doué. Mais il n'en fait rien et c'est vraiment dommage.
Et Dug dit en s'étirant :
– Je peux recommencer sur n'importe quel mot qui me vient à l'esprit.
Vous me donnez un mot, et je recommence.
– Non, par pitié ! lui dit Marine qui se lève pour l'embrasser afin de l'en empêcher. Non, lui dit-elle tendrement, c'est trop dur quand tu t'arrêtes, surtout que moi dans huit jours, je pars… et qu'est-ce que je fais avec ça ?!
Dug la soulève, lui fait faire un tour de pièce en tournant sur lui-même et chante, l'air de rien, qu'ils s'aiment trop pour se quitter ! On peut toujours le chanter, se dit Marine qui se laisse emporter avec plaisir dans ce tourbillon d'espoir auquel elle ne croit pas vraiment. Mais ça lui fait du bien.
Karine a rejoint Kevin dans la cuisine.
– Et toi, qu'est-ce que tu en dis ? demande ce dernier.
– Moi je dis que quinze jours, c'est une plaisanterie et que c'est injuste de vivre une plaisanterie aussi intensément. Ça peut laisser des traces indélébiles, tu comprend ? Voilà ce que j'en dis.
Kevin l'embrasse, sur la bouche.
Le temps s'en va voir ailleurs si quelqu'un attend quelqu'un d'autre, ces deux-là en sont sortis, la durée s'est fait la malle…
Puis ils reviennent, Kevin porte sur un plateau de quoi réchauffer tout le monde et il commence à les servir.
Liane se pelotonne dans un fauteuil, toute seule,

comme d'habitude – pense-t-elle – tandis qu'elle assiste un peu nostalgique aux exubérances amoureuses de ses amis.
Tout à coup Karine, s'adressant à Kevin :
– Au fait, ton ami médecin qui devait venir ?
– Ah oui ! J'avais oublié ! C'est qu'on ne s'ennuie pas ici, maintenant ! Et je ne comprends pas pourquoi il n'est pas là ? Un empêchement sans doute. Il est chirurgien… alors... !
Un silence s'installe, profond, rythmé par le bruit de l'horloge au-dessus de la cheminée. Kevin a disparu dans son bureau, Karine médite, les yeux perdus dans les flammes, Marine se lève en disant :
– Je rentre, à tout à l'heure.
Aussitôt sur ses talons, Dug lance :
– Attends, je t'accompagne.
Exit le couple d'amoureux.
Liane a une folle envie de sucer son pouce, ce qu'elle s'interdit avec une grande véhémence tout intérieure. Cups vient se coucher sur elle en ronronnant et cela la réconforte. Toujours pelotonnée sur le canapé, elle ferme les yeux afin de profiter de l'instant qui ne passe pas…
Dans l'atmosphère paisible du séjour, chaque meuble est doré par les flammes, c'est la réflexion que se fait Karine en observant des reflets très mobiles sur la table basse. Le visage de Liane, tourné vers le feu, est lui aussi maquillé d'ondes mobiles qui ravivent les couleurs naturelles de la bouche et des pommettes.

Il y a dans les cœurs des mécanismes qu'actionnent

les sentiments, eux-mêmes devenus mécaniques, à force de s'en tenir à eux-mêmes, quel que soit le ou les partenaires, la ou les relations. Karine chemine à l'envers sa vie amoureuse et dans un contexte certes flatteur, elle en revoit les échecs et les duperies, les tricheries qu'avec elle-même, elle n'a pas su éviter. C'est vraiment incroyable, se dit-elle, dans le recul où je me trouve, que de riens, que d'inutilités, que de bavures psycho-caractérielles, que de virages inconsciemment pris… Comment cela se peut-il ? Et bien qu'une petite voix lui murmure à la fois les bons moments et les petits bonheurs, elle se surprend à les avoir presque oubliés. C'est bizarre cette façon de ne toujours voir que ce qui a raté. Je suis absolument irrécupérable, je suis pire que Marine. Parce que moi, je retourne en arrière pour me faire mal. Et puis ça ne me fait pas mal ! Même pas. Alors c'est vraiment du temps perdu ! Vraiment.

Kevin revient dans le séjour pour embrasser Karine. Elle lui sourit, air languissant et regard langoureux. Il s'assied à côté d'elle, sur le bras du fauteuil confortable.

– On n'a pas déjeuné, on va se faire un dîner pantagruélique. J'ai faim, dit-il.

– Si on goûtait ?

Échange de voix feutrées car Liane, la bouche entrouverte, dort paisiblement, ainsi que Cups qui est roulé en boule au creux de la position fœtale qu'elle a adoptée.

– On y va ?

Et cela se termine par une omelette, du pain grillé et du vin rouge, accompagnés de quelques tranches de

navet cru, assaisonnées et relevées, façon Kevin.
– Encore huit jours…
– Déjà huit jours, répond Kevin en souriant.
Karine le regarde. Il est posé sur le temps de manière intemporelle… Il est là, rien ne semble avoir changé pour lui. De même… Karine s'en veut : comment savoir si quelque chose est changé, je ne le connais pas.
Kevin la regarde pour dire doucement :
– Tu as donc vu la photo ?
Aussitôt saisie au plexus, Karine décode : tu as fouillé dans mes affaires. Kevin enchaîne :
– Ce n'est pas vraiment le fait que tu aies fouillé dans mes affaires – un peu de vin ? – ni que tu aies trouvé la photo – tu veux un peu plus d'omelette ? – c'est que tu ne m'aies rien dit du tout. – Veux-tu un peu de fromage ? – et cette photo ne peut pas t'avoir laissée indifférente. – Bon, moi je veux une crème caramel, et toi ? – Alors pourquoi ? Il la regarde droit dans les yeux.
Déroutée Karine ? Pas tant que ça ! Sincère :
– Je ne sais pas Kevin, je ne sais pas.
– Bon. Admettons. Mais tu as fait ça quand même, pourquoi ?
– Curiosité malsaine, s'entend-elle répondre.
– Pourquoi malsaine ?
– Parce que cela ne me regarde pas.
– Non, lui répond Kevin, cela peut te regarder, et j'en suis flatté, mais alors, tu demandes.
– Mais je demande quoi ? Karine est surprise.
– Tu demandes, tu me demandes ce que tu veux savoir. Mais en agissant ainsi, tu tombes sur l'inconnu,

l'inattendu, c'est pire à la fois pour toi et pour moi. Il y a des moments pour certaines choses intimes à livrer. Il y a des moments. Pour la photo, ce n'est pas le bon moment.
Karine a le plexus noué. Ce que lui dit Kevin ajoute au mystère, elle n'a pas besoin de ça, mais elle est consciente qu'elle a été à la pêche aux emmerdes, en agissant ainsi. Bien fait pour moi, ça m'apprendra.
La maison est très silencieuse. De manière dense. Un silence à découper en tranches… C'est moi qui me découpe en tranches, se dit Karine, c'est moi qui m'épaissis de connerie…
Karine, plongée dans ce sentiment d'avoir tout gâché, ne remarque pas le regard tendre de Kevin. Il l'observe, attentif, conscient de sa douleur, de son malaise, d'une souffrance bien mentale qui, en lui nouant le plexus, la coupe de lui. Mais elle ne le voit pas. Elle ne regarde qu'à l'intérieur d'elle, où le spectacle n'est vraiment pas folichon !

Au bas de la rue, Marine, nue dans les bras de Dug, regarde par la fenêtre de la chambre donnant sur la lande. Il n'y a rien à l'horizon que le chien des voisins qui galope pour rejoindre ses maîtres quelque part, mais j'extrapole, dit en riant Marine, il se balade c'est tout !
Dug la serre encore plus fort, pour ensuite l'entraîner sur le lit. Marine ne résiste pas. Sous la couette, ils s'abandonnent l'un à l'autre dans un élan de passion-tendresse curieux que Marine découvre avec Dug.
L'après-midi sera chaud.
Et la promenade qu'ils se promettent ensuite sera

d'autant plus agréable.
Faim l'un de l'autre.
Huit est devenu le chiffre médian fatidique que rumine Marine. Huit déjà. Huit encore. Elle hésite entre l'optimisme et le pessimisme. Opte pour la frénésie passionnelle du présent. Ne veut plus penser en termes de jours quand il y a, comme ça, autant d'amour et de sexe dans l'air du temps !
Quelques heures inoubliables, croit-elle encore, dans un lit, en Irlande, au cœur de la lande, avec pour témoin la balade d'un chien qui passe.
Marine, finalement, se décore le cœur d'optimisme certain. Et elle est bien, comme l'est Dug.

Il y a des branches de cristal, illuminées de l'intérieur qui brillent comme des opalines étoilées. Mais où sont les arbres ? Il n'y en a pas. Simplement des branches ainsi posées dans l'espace, ornent ce lieu magnifique où des multitudes d'oiseaux de toutes couleurs arrivent sur des lignes fines qui sillonnent leurs vols ainsi que des lasers. Et ainsi, un réseau multicolore comme un treillis sur le ciel, ouvre ses encablures au monde. C'est très beau. Dans ces allers et venues incessants, un regard de femme se promène, suivant les vols et leurs sillons lumineux jusqu'à perte de vue. Mais voilà, il n'y a pas perte de vue. L'œil se retrouve toujours en début ou en fin de vol pour aussitôt reprendre, saisir le prochain mouvement d'un sillon renouvelé. C'est tout à fait extraordinaire. Le ciel est aménagé en volière surréaliste. C'est un peu ça.
D'un coup d'œil vers le bas, on peut voir la lande,

avec son paysage aride, rude, gris ardoise et même le vent, invisible, est pourtant d'ici, visible comme une entité à part entière avec ses propres ondes de lumière agissante par larges cercles ou lignes droites, victimes de retours brusques créant tourbillons et rafales violentes. Des fourmis qui se déplacent avec les feuilles qui volent. Des fourmis à deux pattes, comme des tout petits hommes et femmes qui agitent leurs jambes et leurs bras parfois pour avancer, s'arrêter, se tenir l'un, l'autre. C'est rigolo comme tout. Et un peu triste parce que personne ne lève les yeux vers le spectacle magnifique du ciel par-dessus les nuages. Des nuages invisibles, qui forment un mur opaque entre le ciel et la terre. Il faut vraiment vouloir en passer la frontière pour arriver à ce paysage à la fois réel et surréaliste, il faut y être déterminé. Quelques ombres de-ci, de-là tentent de s'accrocher aux branches cristallines et lumineuses, sans y parvenir. Non, ces branches n'accueillent que les oiseaux et les lumières qu'elles alchimisent en leur rayonnement pour diffuser plus de lumière et éclairer encore plus cette partie des cieux qui échappe à beaucoup.

Des promeneurs, rares, se croisent dans un espace réservé à des corps légers se laissant porter, comme des oiseaux dans leur vol, par des courants qui impriment dans l'espace, les sillons du vol des oiseaux. Tout cela est absolument indescriptible. Et pourtant, y être et s'y mouvoir, y demeurer tout en étant ailleurs est une bien curieuse sensation propre à ces promeneurs qui voguent leur plaisir avec le chatoiement des tonalités que les couleurs expriment, comme si elles parlaient…

un autre langage que les sens habitent différemment. Sons porteurs, comme les sillons et ondes diverses.
Des empreintes de pas, des empreintes de mains, comme à Hollywood, sont ici sculptées de lumières diverses ayant caractérisé leurs détenteurs, leurs propriétaires ? Comment dit-on ? Bref, tous ceux qui ont eu le privilège de fouler ces sentiers de lumière où ils ont trouvé leur inspiration pour un monde meilleur, novateur, différent.
Dans cette trame de lumière, multiple en ses sens et luminescences, il y a aussi un immense livre ouvert dont les pages correspondent à des pays, et les lignes des textes à des autoroutes. Les textes ne sont que ce que font les hommes et les femmes, les citoyens et les politiques, de leur pays. Cet ouvrage est énorme, il recense toute l'histoire et en même temps tous les potentiels, les choix et ceux qui furent possibles. C'est tout à fait étonnant. L'ONU a sa page, infinie, comme toutes les autres pages de lumière où les mots gravés de noir ou de rouge, soulignés, rappellent quelques ratés du Conseil de sécurité à cause de certains pays moins neutres que d'autres, moins démocratiquement fiables que d'autres. Et puis cette page consacrée à l'Europe avec toutes les difficultés mais aussi tous les traits positifs cependant contrés par des mentions négatives attribuées à ses détracteurs qui induisent leurs pensées et actions négatives. Ce livre du monde est absolument complet. C'est le livre du pour et du contre. De la lumière et de l'ombre. Des lumières et de leurs ombres, portées au sens par des consciences nébuleuses aux impatiences des pouvoirs qu'elles convoitent.

Fabriques de sens, ces consciences-là n'en ont aucun. Elles ne font que donner des sens sans être capables d'en trouver aucun.
Dans ce panorama révélateur, parfois inquiétant, du monde, tant de lumière que l'on ne peut se laisser aller, ici, au pessimisme. Et puis ces étoiles, partout. Ces étoiles à la mesure des hommes et des femmes bâtisseurs d'avenir, il y en a plein finalement, et c'est rassurant.
Cet endroit est un lieu de lumière fait par et pour la lumière, pour tous ceux qui s'en prévalent, tentent de la faire en eux. Alors, par moments, ils se retrouvent ici, de façon toute magique, entre nulle part et ailleurs, ou est-ce le contraire ? Et là, ils sont acteurs et spectateurs d'eux, des autres et des nécessités du monde. Comment ne pas se féliciter d'un tel lieu disponible pour tous et alimenté, créé par chacune des pensées de chacun. C'est magnifique. C'est magnifique.
Un bruit léger gagne ces merveilles, sans savoir trop d'où il vient, on pourrait penser qu'il en est extérieur. Aucun bruit ici à part le souffle léger des étoiles qui vont et viennent dans les lumières respectives de ce réseau de couleurs brillantes, étincelantes même. Le bruit s'intensifie, c'est une sorte de ronflement doux, ouaté presque, avec un rythme de respiration lent, mais d'où cela peut-il bien provenir... ? tandis que défilent à toute allure les lumières à rebours et que les immenses pages de l'énorme livre géant se fondent en douceur. Ce bruit, comme un léger sifflement, comme un doux ronflement. C'est un ronflement.
C'est sur cette pensée que Liane ouvre les yeux pour constater que Cups ronfle doucement, couché en boule

au creux de son ventre. Elle a ouvert un œil, puis l’autre. Sans bouger, comme pour devenir spectatrice d’un atterrissage dont elle ne mesure pas encore l’ampleur, toute pelotonnée sur le canapé. À part Cups, pas âme qui vive. Ce dernier ouvre un œil, à moitié, prévenu du réveil de Liane par on ne sait quelle antenne intuitive, il salue son retour avant de remettre son museau sous sa patte, bien au chaud pour continuer un somme bien mérité.
Liane le caresse, tout doux. Il fait bon, le feu flambe doucement, lui aussi, les braises rougissent et une bûche se consume lentement. Rien à signaler dans la maison de Kevin, à part l’émerveillement que Liane rapporte d’une autre dimension, bien réelle lui semble-t-il, qu’elle quitte à peine.
La position du fœtus a ceci d’agréable que, même seul, on a l’impression d’être protégé par je ne sais quelle présence adoucissant la solitude sans l’envahir. Ce doit être tellement gravé au fer rouge dans l’inconscient collectif avec tous ces bébés que nous avons été, ceux qui viennent comme ceux qui viendront, que chaque être humain connaît, sans avoir à l’apprendre, cette position naturelle et sécurisante.
Liane n’a certes pas envie de philosopher. Elle parcourt le champ de vision, restreint dans cette position, que lui offre une partie de la pièce. Il n’y a vraiment rien à signaler. Pas un bruit. Rien que moi et Cups.
Un coup de sonnette retentit. Strident dans cette atmosphère paisible. Liane n’étant pas chez elle, juge qu’elle n’a pas à ouvrir. C’est pour Kevin et s’il n’est pas là, ce n’est pas à elle de répondre pour lui. De toute

façon elle est trop bien pour pouvoir bouger, elle ne veut pas bouger. S'enfonçant un peu plus dans le cocon fœtal qu'elle s'est organisé avec Cups au centre, Liane reste indifférente à un second coup de sonnette, puis au troisième et enfin à un tambourinement sur la porte qu'elle juge sans gêne. Un silence, enfin. Et le bruit de la clé dans la porte qui s'ouvre. Liane ne bouge pas. Aucune curiosité. C'est sûrement Kevin. Elle ferme les yeux. Une éternité s'écoule. Glissements, pas, l'air bouge, un peu…

Liane ne remue toujours pas, sans un signe apparent de vie, j'ai sûrement l'air de dormir, se dit-elle.

Le silence à nouveau.

Liane ouvre les yeux, après un million d'années, se dit-elle, passées à faire semblant de dormir.

Jambes écartées, mains sur les hanches, un géant – vu de là où elle se trouve – la regarde en silence, avec l'air expectatif de quelqu'un qui se pose des questions.

– Bonjour Karine, dit-il, enfin.

– Cela mérite que je me lève, n'est-ce pas ? dit-elle à Cups en le dérangeant à peine, il suit son mouvement et reste couché sur ses cuisses, une fois Liane assise.

– Bonjour, dit-elle d'une voix rauquement feutrée, comme d'habitude.

– Vous êtes Karine n'est-ce pas ? dit l'homme.

– Mais qui êtes-vous ? rétorque-t-elle. Qui êtes-vous pour avoir la clé et connaître l'existence de Karine ? demande Liane.

– Je suis Crups, un ami, un très bon ami de Kevin.

– Bon, au moins c'est clair.

– Vous êtes Karine ? N'est-ce pas ? réitère-t-il.

– Qu’en pensez-vous ? Puisque c’est un très bon…
– Eh bien, dit Crups en enlevant gants et bonnet, vous êtes son type, alors je serais tenté de dire que vous êtes Karine, si un je ne sais quoi, en moi, ne m’en empêchait…
– Un je ne sais quoi... ?
– Oui, mais dites-le moi, êtes-vous Karine ?
– Non. Je m’appelle Liane.
Crups a l’air soulagé, ce que Liane ne comprend pas bien. Peut-être est-il jaloux en amitié ?!
– Un je ne sais quoi ? répète-t-elle en le regardant d’un œil interrogatif.
– Je crois pouvoir dire que c’était un soupçon d’espoir.
– Tiens donc ! Et pourquoi ?
– Parce que, voyez-vous, nos goûts – les mêmes en matière de femmes – sont semblables en tout, alors j’espérais que vous n’étiez pas Karine. Voilà tout.
Liane sourit, mais à vingt ans, on lui a fait tant de compliments sans autre fondement que la baise, qu’elle ne relève même pas ce qu’il vient de dire.
– J’ai soif, pas vous ? Je vais faire du thé, a dit Crups en se dirigeant vers la cuisine. Liane le laisse faire.
Et Liane de penser, c’est comme dans les romans, on bouffe, on baise ou on prend le thé ! La pensée qu’elle est peut-être dans un roman la fait sourire, et aussitôt s’impose à elle l’image du grand livre géant. Si ça se trouve, se dit-elle, on est tous dans un roman énorme, les personnages d’une histoire où chacun a son rôle dans la vie en général ? Et pourquoi pas ? Cette idée l’amuse. Elle pose Cups sur le canapé pour rejoindre Crups dans la cuisine et tenir son rôle d’amie

française de Kevin et de vacancière en Irlande.
Les reliefs du repas de Karine et Kevin sont restés sur la table. Crups est en train de tout ranger, parfait dans son rôle de meilleur ami, célibataire, d'un célibataire...
Liane décide de ne rien faire. Et elle tient son rôle à la perfection. Elle fouine quand même à la recherche de chocolat. Magnésium et euphorisant, c'est tout à fait ce dont elle a besoin. Mais Crups lui signale que le chocolat est dans un meuble du séjour. Tiroir de droite en bas. Elle se précipite et revient avec une tablette de chocolat noir, son favori, et quelques « smarties » de toutes les couleurs, ça lui rappelle des souvenirs…
Crups a fait un thé à l'anglaise, dans les règles. Délicieux. Et il a trouvé des biscuits au gingembre et à la cannelle dont Liane raffole. Il est sympa ce mec, se dit-elle, assise en face de lui. Elle lui demande :
– Qu'est-ce que vous faites ?
– Chirurgien.
Il a de très belles mains, fines, des doigts délicats. Ce doit être un bon chirurgien, pense-t-elle, il a l'air de bien faire ce qu'il fait.
– Et vous ?
– Sciences politiques, à Paris.
– Et ça vous plaît ?
Liane répond que ça lui plaît et que ça ne lui plaît pas, à la fois. Et qu'elle ne sait pas pourquoi.
– Et vous ? ajoute-t-elle.
– Moi, c'est une véritable vocation. J'avais à peine cinq ans que je voulais déjà raccommoder les gens, les arranger, quand je les voyais boiter dans la rue.

– Vous êtes traumatologue ? demande Liane.
– Oui. Mais je suis aussi ophtalmo, sauf que je n’exerce pas. Ce serait une trop longue histoire à vous raconter. Et vous, qu’est-ce que vous voulez faire plus tard ? demande-t-il.
– Je ne sais que ce que je ne veux pas faire : l’E.N.A.
– Ah ! comme je vous comprends.
– Mais vous êtes français ? Vous aussi ?
– Moi aussi ! J’ai quitté la France pour m’installer ici par amour.
– Et alors ? demande Liane.
– Et alors elle est partie… et moi je suis installé à Belfast, et je viens me ressourcer ici. Je vais rester une semaine. Juste le temps pour nous de faire connaissance, dit-il rieur, très renseigné et plein d’humour dans le vert profond de ses yeux, posés sur Liane avec douceur.
Liane se ressert du thé, lui en propose.
Les biscuits ont disparu, grignotés par Liane, gourmande. Il n’y a pas touché.

Le bruit d’une voiture dehors, c’est le 4 x 4 de Kevin qui arrive avec Karine. On les entend rire. Puis l’exclamation de Kevin devant la voiture de son ami.
– On dirait que Crups est arrivé ? Viens vite, s’il est tout seul, il va me faire la sérénade du copain largué... ! lance-t-il en courant vers la maison. Liane qui les a observés avec Crups, le regarde interrogative.
– C’est vrai ça ? demande-t-elle.
– Chacun ses faiblesses, répond-il en souriant, c’est vrai !

Ils se retrouvent dans le séjour.
– Ainsi voilà Karine, dit Crups.
– Je te présente Karine, en effet, dit Kevin, je vois que vous avez fait connaissance.
– Oui, Liane m'a tenu compagnie.
Un regard de connivence entre les deux hommes, dont Liane saisit le sens. Karine est montée. Liane la suit, laissant les deux amis à leurs retrouvailles entre hommes.
– Karine, tu t'installes ici ? demande Liane devant le sac débordant de vêtements à peine rangés que ramène son amie.
– Oui. Je ne veux pas perdre une seconde de temps à passer tous les deux. Tu comprends ?
– Et Marine ? demande Liane.
– Marine je ne sais pas, tu lui demanderas. Je ne crois pas qu'elle viendra, mais Dug pourrait bien déménager, lui. Je ne sais pas.
Liane a pris un grand pull rouge décoré de drapeaux divers brodés, en grosse laine. Elle le pose sur ses épaules, puis le met devant elle, cela lui donne bonne mine le rouge.
– Il est chouette ton pull.
Karine se fait une beauté dans la salle de bains, posant un brillant sur ses lèvres, du bout des doigts. Joli, c'est joli, pense Liane qui en met, elle aussi, histoire de faire quelque chose.
– Il est sympa ce Crups ?
– Il est sympa, il a de très belles mains.
Karine regarde Liane.
– Il te plairait que ça ne m'étonnerait pas ! dit-elle en riant.

– Il me plaît, et ça m’étonne, tu vois.
– Ah ! Et pourquoi ?
– Je me sens tout à coup nulle, moche, gamine et odieuse, répond Liane en mâchant les mots et en se regardant dans le miroir en pied de la salle de bains.
– Ça, c’est de la lucidité ou de la dépression !! Je ne te connais pas encore assez pour affirmer l’une ou l’autre !
– C’est parce que je suis lucide que je déprime, dit Liane sans avoir l’air du tout de se prendre au sérieux.
– Tu es belle, tu le sais, dit Karine qui change de haut. Elle troque son gros pull contre un sweat-shirt douillet mais plus léger aux tons arc-en-ciel. Liane, pensive :
– Tu vois, Karine, l’ennui avec moi c’est que j’adore baiser, mais je me l’interdis. Là, c’était bien, vous êtes deux et deux, et moi… et puis crac, un mec se pointe, il me plaît et je commence à tout compliquer. Je m’interdis, tu comprends ?
– Mal, dit Karine, je comprends mal. Pourquoi ? Pourquoi tu t’interdis ?
– Parce que j’ai peur qu’on me quitte. Je ne le supporte pas. C’est terrible, ça me panique. Liane, regardant Karine, continue :
– Ne dis rien Karine, tout ce que tu peux me dire de raisonnable, je me le suis dit mille et une fois, sinon plus. Mais je ne peux pas raisonner cette débilité profonde dont je suis atteinte. Je ne le peux, ça me torture !
Karine est prête, elle prend les mains de Liane dans les siennes et lui sourit en disant :
– Tu vas voir, ça va aller très bien. Après tout, c’est la

première fois que tu viens en Irlande et donc que tu y rencontres un homme. Tu vas voir, ça va aller très bien comme toutes les premières fois. Viens.
Docile, Liane, superbement auréolée par son incertitude sur elle-même, suit Karine…

Aube lumineuse sur versant est d'un mont de merveille, Liane a compris, à vingt ans, que la vie donne et reprend, sans prévenir, de façon brusque et parfois inopportune. Des millénaires d'injustices et de magnificences, sublimes pour ces dernières, sévères pour les premières, pavent les vies avec pour levure première tout ce qui fait lever ou non ces aliments qui en résultent afin de nous donner à tous cette becquée dont la providence nous sustente.
S'il fait bon vivre, il fait bon s'accompagner de lumière puisée au plus profond de ces néants que l'on traverse dans l'inconscience absolue, au début, qui ne sont que fondements de ces lumières à saisir et intégrer tandis que l'horreur ou la souffrance en pave encore le fond jamais atteint, encore renouvelé, prévisible dans le jaillissement même des éclairs du jour qu'ils illuminent pourtant autrement.
Aube lumineuse, Liane, en Irlande, fait un retour sur elle-même qui ne concerne que Marine et Karine. Et c'est si surprenant cette manière de se vivre en l'autre par le miroir sans tain d'une intériorité, de deux intériorités qui la remettent dans des situations sourceuses de conscience nostalgique. Comme si de ces nombreuses vies antérieures dont parlent les bouddhistes, Liane revivait ou vivait au présent, des

retours et des reculs ne concernant que l'évolution et elle seule, quoi que fassent et qui que soient ceux qui l'entourent, celles par qui ils arrivent vers elle et le contexte flamboyant de ces vacances de vent et de froid, de gel et de lande…

Assise dans le bureau de la petite maison qu'elles ont louée, Liane travaille, elle lit un journal du coin et se navre et s'enthousiasme tour à tour devant les reliquats et récidives d'attentats, et devant le processus de paix qu'elle espère durable.

Posant le journal, elle perd le fil de cette politique-là pour repenser à la conversation qu'ils ont eue hier soir avec Crups et Kevin. En effet, ici en Irlande, dix pour cent de taxes seulement pour les entreprises. Un vrai paradis fiscal. Liane se demande si ce n'est pas lié à cette guerre de religions comme elle la surnomme, à ces troubles depuis tant d'années… Mais c'est intéressant. D'ailleurs Crups qui a, parallèlement à son métier, une petite entreprise, est là à cause de ces taxes, c'est sûr, il ne le cache d'ailleurs pas. Liane se promet de lui demander durant le déjeuner, puisqu'il l'a invitée, tous les détails, et surtout ce qu'est cette entreprise.

Liane pense à la rue Saint-Guillaume, Paris, Sciences Po. Au fond, elle en a marre. C'est ce qui ressort de ces dix jours ici, passés à revenir et aller sans cesse de Paris et du passé, au présent dans cette région.

Liane qui est encore en pyjama se lève pour faire sa toilette. Dix heures déjà. Elle apprécie pleinement le fait d'avoir maintenant la maison pour elle toute seule. Ses amies ont finalement élu domicile auprès

de leur jules… C’est vraiment sympa. Dans la cheminée, flambe un feu clair et haut comme elle les aime.
Il y a, sur le canapé, Cups, le chat de Kevin qui, dégoûté par tous ces changements chez lui, est venu rejoindre Liane, la suivant dans la rue, jusqu’ici, hier soir. Il a mangé ici, et se trouve très bien, d’autant, a dit Kevin, que sa mère, quand elle vient lui rendre visite, refuse de venir habiter chez son fils et loue cette maison que Cups connaît donc bien, puisqu’elle le garde parfois en l’absence de son fils Kevin.
Liane a du mal à aligner les pensées dont les mots, abstraits, dès que formulés, se chevauchent un peu. Il faut que je mette de l’ordre… Liane se dit qu’elle pourrait rester ici indéfiniment. Ce paysage, cette lande, ces couleurs, ce vent qu’elle aime tant, ce ciel, tout la séduit assez pour l’inviter à y demeurer…
Liane y pense.
Sous la douche, elle se refait une santé mentale en évacuant – le temps de l’eau coulant sur son corps de la tête aux pieds – toute pensée. Un vide rempli du seul bien-être de son corps la rassure le temps d’une chanson. Une mélodie de Céline Dion, qu’elle affectionne tout particulièrement… *On ne change pas* tout en se disant que, franchement, Goldman qui a composé ce petit bijou, est vraiment très pessimiste… et d’un rire, elle balaye cette pensée, pour laisser entrer en elle ces notes-là qui l’enchantent. L’eau est délicieuse, plus que d’habitude, et Liane remercie tous les elfes et élémentaux qui y président ainsi que les premières concernées : les ondines.
Cette douche vraiment est un réel plaisir.

Crups est à l'heure. Pile treize heures.
– On y va ? dit-il sans entrer.
– On y va, dit-elle en sortant.
Une fois dans la voiture, Liane demande :
– Où va-t-on ?
– Au paradis, dit-il énigmatique. Puis le silence s'installe.
Liane est éblouie par cette lande, le soleil brille aujourd'hui et le ciel est d'une clarté surprenante. De temps en temps, une maison accrochée au flanc d'une colline douce, basse, ou alors sur un mini-plateau de rochers, dominant la lande. La mer est proche. L'air en est imprégné.
C'est au bout de vingt minutes qu'ils se sont garés devant une maison. De la fumée sort de la cheminée, sur le toit. La porte s'est ouverte et une jeune femme en est sortie. Elle est à peine plus âgée que Liane. Le teint mat, elle n'est pas d'ici, se dit Liane qui se demande encore où ils se trouvent et qui est cette fille ? Elle est française.
– Bonjour monsieur, bonjour mademoiselle, entrez, il fait beau mais froid n'est-ce pas ?
– Bonjour Sandrine, je vous présente Liane, elle est en vacances ici, c'est une amie de Kevin.
– Tout est prêt, dit Sandrine en enlevant son tablier, Sunny dort, mais vous l'entendrez, elle est dans sa chambre. Moi j'y vais, je serai là vers seize heures, ça vous va ?
– Très bien Sandrine, merci. Où est votre voiture ?
– Au garage monsieur. Il gèle le matin, je préfère. Bon, dit-elle en jetant un regard sur la table qui est

mise, j'espère n'avoir rien oublié ? À tout à l'heure.
– À tout à l'heure Sandrine, ne vous pressez pas. Pas de stress, prenez le temps qu'il faut.
Sandrine est partie. La voiture passe devant celle de Crups quelques minutes après et Liane, devant la fenêtre, voit s'éloigner une petite Rover vert bouteille en se demandant chez qui elle est ?!
Crups a disparu au premier étage après l'avoir aidée à enlever son manteau. Il a seulement dit :
– Je reviens, installez-vous.
Liane note que le four est allumé et que les plats y sont au chaud. La maison est douillette. Murs blancs et bois clair. Parquets et rideaux imprimés dans les tons vert amande… L'ambiance est tonique et douce. C'est une décoration plutôt féminine, se dit-elle, se reprenant aussitôt pour se dire que cette réflexion est stupide.
Là-haut, que se passe-t-il ?
Puis Crups descend et elle voit d'abord arriver ses pieds et ses jambes… Il tient dans ses bras une fillette de quelques mois… neuf ? dix ? a-t-elle un an ? Aucune idée. Le bébé est souriant, heureux. Crups aussi.
– Liane, je vous présente Sunny, ma fille. Sunny, voici Liane.
Liane est très surprise. Sunny lui tend les bras et Crups lui passe l'enfant pour aller sortir les plats du four et tout installer sur la table. Puis il disparaît dans une pièce adjacente pour revenir avec un parc d'enfant qu'il déplie et met à côté d'eux, dans la salle à manger. Quelques jouets, un tapis de jeu, Crups ensuite vient chercher Sunny pour l'y installer à son tour.

Elle ne cesse de gazouiller. Elle est très amusante. Une vraie petite bonne femme.
– Elle a quel âge ? demande Liane.
– Elle a dix-huit mois.
Liane prend conscience de son inexpérience dans ce domaine, séduite par Sunny qui n'arrête pas de lui parler sans mots mais d'un ton très amène.
– Voilà ! Nous pouvons déjeuner. Installez-vous Liane.
Liane s'assied. Elle n'ose pas poser de questions. Surprise de se voir avec Crups, en baby-sitter impromptue…
– Sandrine est la « nounou » en quelque sorte de Sunny, vous l'avez compris ? C'est une perle et je suis très content d'avoir eu la chance de la trouver ! Puis regardant Liane dans les yeux : vous pouvez poser toutes les questions que vous voulez. Toutes. J'y répondrai.
Liane ne se sent pas plus à l'aise après cette invitation. Par quoi commencer ? Que dire ? Par où commencer ?
– La maison… est…
– Est à moi, oui, nous sommes chez moi. Je l'ai achetée il y a un an pour y installer Sunny et Sandrine. Je n'y habite pas, mais elle est à moi.
– Où habitez-vous ?
– À Belfast. Mais je bouge beaucoup. Je participe à la recherche et je suis sans arrêt en voyage, ou presque…
– Et la maman de Sunny ? Liane n'a pas osé dire « votre femme »…
– Morte. Sunny avait six mois. Et ce fut un très gros choc. Sandrine était déjà avec nous, c'est ma femme qui l'avait engagée.

Liane est à la fois surprise, sous le choc, non pas parce que la femme de Crups est morte, mais qu'il l'ait emmenée ici, dans cette maison qui lui semble à la fois une sorte de retraite protégée et un lieu particulier…
Crups coupe ses réflexions en disant :
– J'avais prévenu Sandrine que je serais accompagné. Il n'y a que Kevin qui vienne ici. Je viens, pour ma part, toujours seul.
Bon, se dit Liane, mais pourquoi m'a-t-il emmenée ?
Le repas se passe à bavarder de choses et d'autres, avec Sunny qui joue en observant très sérieusement son père et Liane qu'elle invective de temps en temps en leur tendant l'un de ses jouets qu'ils acceptent l'un et l'autre, avant de le lui rendre avec des commentaires qui la ravissent…
Déjà le moteur de la voiture de Sandrine se fait entendre. Machinalement, Liane regarde l'heure, il est seize heures vingt-cinq. Ils ont pris un café qu'ils viennent juste de finir.
Crups se lève pour accueillir Sandrine qui entre avec deux paniers lourds de courses, de couches…
Crups l'aide.
Elle disparaît au premier avec les couches puis revient ranger le reste. Sandrine est à la fois discrète, sympathique, énergique et de bonne humeur, souriante.
Liane s'est levée pour l'aider tandis que Crups a pris Sunny avec laquelle il discute, sur ses genoux.
– Elle est très mignonne, dit Liane.
– Oh ! C'est peu de le dire, répond Sandrine, c'est une enfant si mûre, que parfois je me demande si ce n'est pas elle qui est adulte ! C'est troublant, vous

savez. Mais elle est vraiment mignonne, oui.
Discrète, Sandrine n'a pas évoqué la mère de Sunny. Liane tend une perche, à tout hasard :
– Elle ressemble à son père, vous trouvez ?
– Un peu. La réponse de Sandrine ne révèlera rien de plus.
Pourtant Crups est blond et Sunny a des cheveux de jais ! Mais non, elle ne dira rien de plus, peine perdue, Liane reste bredouille avec sa question piège !
C'est l'heure de partir.
Il est dix-sept heures à peu près lorsque Liane prend congé de Sunny et Sandrine après une promenade autour de la maison avec Crups. Elle n'est pas montée au premier. Il y avait des toilettes en bas... !
Avant de partir Crups dit à Sandrine :
– Je suis chez Kevin où vous pouvez me joindre, je reviendrai demain et après-demain, merci Sandrine. À quelle heure revient Tom ?
– Oh ! Vers dix-huit heures. À demain Monsieur.
Et Sunny et elle font au revoir de la main…
– Qui est Tom ? demande Liane.
– Tom est un copain à moi, c'est le parrain de Sunny, il a pris une année sabbatique qu'il passe ici. Et c'est bien que Sandrine ne soit pas seule, même s'il n'y a aucun danger.
– Ah ! le parrain de Sunny.
– Oui, le parrain de Sunny.
Crups raconte à Liane des histoires drôles en rentrant. Il fait déjà presque nuit lorsqu'ils arrivent au village.
– Je vous dépose chez vous ? ou chez Kevin ?
– Vous me déposez chez moi, je vous invite à prendre

un verre et nous irons ensemble chez Kevin, ça vous dit ? Il est encore tôt.
– Programme que j'accepte, dit Crups en se garant devant la petite maison louée, puis il ajoute en riant : j'avais oublié le nom de cette maison ! C'est marrant !
En effet la maison louée est baptisée « Who », ce qui lui va comme un gant avec le nombre de vacanciers et locataires défilant là au cours de l'année !
Liane est montée dans sa chambre pour se changer tandis que Crups leur verse un jus de fruit. Elle a envie de thé, le lui dit, de bonne composition, il se met à le faire.
Elle se demande pourquoi Crups l'a emmenée là-bas ? Pour lui dire vous voyez, je suis pris, j'ai dans ma vie un bout de femme de dix-huit mois qui ne me laisse pas de temps pour une autre… Je suis bête ! se dit-elle. Il n'y a rien entre Crups et moi. C'est vrai, il me plaît. Parce que j'aime les mecs de quarante ans. C'est tout ! Mais de là à imaginer plus qu'une aventure. Bon !
Liane s'habille, après avoir maquillé son visage comme à Paris, parce que tout à coup elle a besoin de se rassurer ? Elle ne sait pas, n'y pense pas. Juste se maquiller parce que cela détend et demande de la concentration, à la fois. Voilà ! Et c'est la robe longue, de laine, offerte par sa grand-mère qu'elle met. Je m'aime en Chacok ! se dit-elle dans la glace qui lui renvoie la longiligne silhouette et les cheveux casqués, gominés qu'elle vient de lisser pour faire ressortir yeux et bouche, comme sur ces photos de magazine… Je m'aime en Chacok et ici, comme ça,

pour affronter cette soirée avec le plus de courage possible. Et en descendant les escaliers, elle se demande pourquoi il lui faut du courage ? Je suis idiote, se dit-elle encore, bien dans ma peau ce soir, mais un peu braque. C'est pas grave…
– On y va ? demande-t-elle à Crups qui a bu son thé et lui en tend une tasse, qu'elle avale d'un trait, brûlante, sous son regard étonné. Il la trouve élégante. Il lui a épargné le mot « belle », elle lui en est reconnaissante.
– C'est une soirée spéciale ce soir, lui dit-elle.
– Et pourquoi donc ?
– J'ai rencontré un amour de Sunny !
Ils sortent sur un rire, attendri côté Crups, pour se rendre chez Kevin rejoindre les autres.

Chez Kevin, c'est la fête. Ils boivent du champagne, déjà ! Marine danse sur un air disco que la radio déverse et Karine est pliée en deux de rire, sur le canapé à côté de Dug qui fait le clown. Seul Kevin est absent, ou au premier ?
– Salut ! Qu'est-ce que tu es belle, lance Dug à Liane.
Marine qui approuve vient l'embrasser, interrompant sa danse, avant de se verser une autre coupe de champagne. L'ambiance est colorée car les femmes qui ne se sont pourtant pas donné le mot, sont toutes trois aux couleurs de Chacok, dans des tons différents, mais c'est amusant de les découvrir ainsi avec cette même idée qui les a mobilisées pour cette soirée avec une intention particulière et le même choix de vêtements.
Cela les fait rire.

– Ah ! dit Karine qui s'est calmée un peu, on est amies ou on ne l'est pas ! Et quand on l'est, eh bien, les mêmes folies vous passent parfois par la tête !
– Espérons que ce n'est que pour les vêtements et la fête, pas pour les mecs ! lance Marine en riant, avec ce même pessimisme qui la caractérise d'habitude…
Crups a foncé vers le téléphone.
Il appelle on ne sait qui comme si sa vie en dépendait. Liane n'entend pas de là où elle est, et elle n'a qu'une peur, qu'il leur annonce qu'il ne peut pas rester. Mais c'est le contraire. Il vient de décommander un rendez-vous ; saurai-je un jour avec qui, se demande Liane qui s'est mise au champagne, plus gai que le thé !
Liane est montée dans la chambre de Kevin où Karine lui a demandé d'aller chercher les Beedis, ces petites cigarettes indiennes réservées aux jours de fête, car Karine ne fume pas d'ordinaire.
Le lit est défait, il sent Guerlain, le parfum de Karine, et Liane sourit en se disant que finalement ces vacances sont très particulières et plutôt gaies dans l'ensemble, ne serait-ce sa propre incertitude envers elle-même, elle n'arrive pas à s'y situer convenablement. Mais ce n'est pas un problème, se dit-elle, je ne suis qu'une incertitude déterminante, ambulante et inévitable par rapport à moi-même. C'est un fait, on ne va pas en faire un fromage, non, se dit-elle encore en passant devant un miroir pour se faire taire d'un regard sévère.
– Je suis fatiguée de tes conneries, lance-t-elle à son image séduisante au sourire un peu moqueur, fatigué.
Puis elle descend, très digne, très droite, en se préparant une beedie qu'elle veut fumer.

Crups lui tend du feu, une braise au bout des pinces de la cheminée. Elle lui sourit avant d'y allumer sa cigarette. Au moment où Kevin entre, portant un panier d'osier rempli de bois pour la cheminée. Il ôte ses bottes et dit bonjour à Liane et Crups.
– Liane, tu veux bien m'aider ? lui demande-t-il en se dirigeant vers la cuisine.
– Of course, a répondu Liane en le suivant, cigarette au bec.
– Alors, dit-il en lui tendant un paquet de chips et un saladier – tiens, mets ça là-dedans – alors, qu'est-ce que vous avez fait ?
– Nous avons déjeuné avec Sunny, dit Liane, sobre.
– C'est bien ce que je pensais, dit-il, sombre.
– Qu'est-ce que tu veux dire par-là ? demande Liane. Qu'est-ce que tu pensais ?
Kevin ne dit d'abord rien, affairé à sortir le dîner à décongeler. Du lapin, c'est du lapin, se dit Liane. Un plat tout fait. Puis Kevin répond après quelques instants de silence :
– C'est bien ce que je pensais, répète-t-il, Crups en pince pour toi. Tu es tout à fait son type, alors !!
– Et le tien aussi, non ? demande Liane…
Kevin la regarde droit dans les yeux.
– Ah ! Il t'a dit ?! jette-t-il un tantinet indifférent à ce qu'elle le sache.
– Mais oui, il ne m'a même dit que ça ! dit Liane, ajoutant : il ne m'a pas dit qu'il en pinçait pour moi, comme tu dis !
– Évidemment, puisqu'il en pince pour toi, répond Kevin. De toute évidence, continue-t-il, tu n'as rien

compris au film, toi ?! C’est incroyable les bonnes femmes ! Vous ne voyez rien !
– Dis donc, tu ne nous mets pas toutes dans le même sac, d’accord ? Comment veux-tu que l’on puisse décoder des comportements de mecs aussi hermétiques ? Hein ? Comment ! Moi j’ai vu que c’était tout le contraire et qu’il mettait Sunny en avant pour se débarrasser de moi, lance Liane d’une traite, rapidement, un rien furieuse.
– Ben voyons ! dit Kevin, laconique. Il la regarde, lui sourit et ajoute : tu es excusée parce que tu as vingt ans. Et pas une grande expérience des vrais mecs. C’est plutôt rassurant pour mon meilleur ami. Dès qu’une gonzesse arrive, je m’inquiète pour lui. Il n’est pas du tout dragueur, c’est son drame, dit Kevin en ouvrant une boîte.
– Toi en revanche... ?
– Moi, dit-il, je pars en courant en sens inverse de mes attirances, moi je ne suis pas un modèle de courage !
– Ça veut dire que Karine ne te plaisait pas au début ? demande Liane à voix basse, de peur que Karine n’arrive et n’entende.
– Ça veut dire que ce n’est pas elle qui m’attirait le plus, c’est vrai. Mais cela ne veut pas dire qu’elle ne me plaisait pas, dit Kevin en marmonnant lui aussi.
– C’est un scoop, tu caches bien ton jeu ! Liane a repris sa voix normale pour dire ça.
– Je n’ai pas à me plaindre, répond Kevin en souriant, sans la regarder.
Crups arrive pour prendre les chips que tout le monde attend.

– Mais qu'est-ce que vous faites ? dit-il, impatient, on a faim…
– On discute, tu permets ? lance Kevin ronchon.
– Oh ! là là ! Mon Dieu qu'est-ce que c'est que cette humeur ! Mais qu'est-ce que tu as ? demande-t-il en sortant, sans attendre la réponse.
– Il est sympa ton pote ! lance Liane.
– Il est très sympa, mais il bluffe à cause de toi ! Non, je dis n'importe quoi, excuse-moi…
– Bon, tu ne crois pas qu'on devrait y aller ! Ça y est, tu as mis tes trucs à réchauffer ?
– J'ai mis mes trucs à réchauffer, on y va, viens, dit Kevin en sortant avec des amuse-gueule pour l'apéritif. Viens, dit-il en la poussant dehors.
Dans le séjour, Crups danse un slow avec Karine qui regarde Liane entrer en souriant, comme attendrie que Marine et Dug flirtent encore. Ils s'embrassent sans cesse ces deux-là, se dit Liane amusée.
– Et si on allait en boîte plutôt ? demande Liane.
– Non, trop loin, on est à cent kilomètres de la première Discothèque. Trop loin vraiment, dit Crups.
– Mais on est bien ici, dit Marine entre deux baisers.
– C'est vrai qu'on est bien ici, dit Karine en abandonnant Crups pour Kevin, tout en disant à Liane : je te le rends.
Crups tend les bras ouverts à Liane qui les accepte pour la fin du slow. Ils ne disent rien. Liane se demande ce qui a pris à Karine ? Je te le rends, c'est une phrase stupide, se dit-elle. Stupide.
C'est après dîner que tout a été très vite.
Les deux couples d'amoureux sont montés, laissant

Crups avec Liane ou cette dernière avec lui, comment savoir qui laisse qui à qui ?!
Cette pensée a traversé la tête de Liane, rapidement, sans laisser de trace.
Crups tout naturellement l'a prise dans ses bras, ou plutôt l'a gardée puisqu'ils dansaient encore. Puis ils se sont embrassés et Liane ne jurerait pas ne pas avoir précipité la chose…
Combien a duré ce moment suspendu ? Combien ont duré ces secondes de sensations libérées de tout, même de soi, tant l'autre est avec soi en osmose que rien de personnel n'a plus cours. C'est une délivrance absolue de soi par et en l'autre avec le retour et l'échange que cela devrait toujours supposer, intégrer, dans toute relation intime.
Et pour être intime à ce point, a pensé Liane à un moment, c'est que l'on se connaît depuis toujours… et c'est assez magnifique pour en souligner l'extase en gommant de ce dernier mot tout ce que l'on y a mis intellectuellement sans s'en rendre compte.
Quand plus aucune question n'est à l'ordre du moment, quand plus rien, ni personne ne peut casser le moment ou s'y immiscer impromptu, alors l'enchantement ne peut être rompu.
Et le temps et sa durée n'ont rien à faire là. C'est une question d'intensité.
Et l'intensité est une affaire que l'Amour mène rondement lorsqu'en plus, l'on parvient à lui en laisser les rênes tout en calmant de soi les passions qui pourraient interférer.
À ce stade de leur intimité toute neuve, l'un et l'autre,

aussi bien Crups que Liane, sont parfaitement calmes et sans se laisser déborder, ont déjà posé les bases justes et fortes d'une relation qui d'emblée, est solide. Mais ils ne le savent pas encore, du moins Liane ne le sait pas encore. Crups est un homme aux lendemains précieux depuis la mort de sa femme, dans lesquels est inscrit l'avenir d'un bout de chou de Sunny, et pour lui, les lendemains comptent et sont déterminants par la seule façon d'aborder au présent, l'instant et ses surprises, bonnes ou mauvaises.
Ce soir, la vie offre une bonne surprise à Crups.
Et il en est conscient.

Crups a raccompagné Liane en voiture.
– Tu entres, un dernier verre ? a-t-elle dit.
Après un silence, Crups a été net :
– Liane, pour moi, ce n'est pas une passade, comme ces amours de vacances qui meurent avec un départ. Pour moi, c'est sérieux. Assez sérieux pour que je te présente Sunny avant que quoi que ce soit n'arrive ou pas, car cela dépendait de toi. Et maintenant tu sais. Tu sais que j'ai Sunny qui est le centre, et que cela compte et fait de moi un père. Tu as rencontré l'homme, je t'ai révélé d'emblée le père, mais je sais que je peux être un mari et que j'ai envie avec toi d'être un mari-amant, pas pour quelques jours seulement.
Je suis clair parce que ce que je pressentais de nous deux existe réellement et que je ne vais pas m'embarquer ce soir dans une simple aventure. Je n'en ai pas envie avec toi. Mais bien entendu, c'est toi qui décides. Je veux être honnête.
– Bon, a dit Liane, que Crups vient de faire atterrir. Je crois qu'un verre s'impose, tu viens ?
Ils sont entrés, et Crups a fait du feu dans la cheminée du bureau où ils se sont installés devant une infusion.
Puis Liane a demandé :
– Crups, je dois entendre que tu me demandes en mariage ? Ou bien je rêve ? Et je rêve… ajoute-t-elle en souriant.

– Tu ne rêves pas, c’est une demande en mariage, dit-il en souriant pour auréoler son sérieux de la joie qu’il a à être compris.
– Mais… Liane ne sait pas trop quoi dire… mais, poursuit-elle, tu ne me connais pas, ni ma famille, ni ce que cela peut donner toi et moi dans un lit.
Crups la coupe :
– C’est toi que j’épouse et pas ta famille, on s’arrangera quelle qu’elle soit. Et toi et moi dans un lit, je sais. Et ça me rassure, si besoin est, que tu ne le saches pas ! Il n’y a aucun obstacle. Moi, je ne monterai pas ces marches qui montent à ta chambre, la nôtre ensuite, si ce n’est pas pour y demeurer ensemble, où que soit cette chambre à l’avenir, à vie. C’est mon problème. Avec toi, c’est tout ou rien. C’est comme ça. Et c’est toi qui décides.
– Tu es toujours comme ça ? demande Liane.
– Question idiote, répond-il, non. Je ne suis jamais comme ça, comme tu dis. C’est comme ça avec toi. À prendre ou à laisser.
– Tu sais, on peut passer d’excellentes vacances sans engagement aucun, juste en copains. On peut. Ce ne sera pas un drame, ni pour toi, ni pour les autres. Moi je m’arrangerai avec moi pour me faire une raison. Et puis ensuite le temps… Mais c’est comme ça.
– Tu te rends compte du bouleversement de vie ? Pour moi j’entends… mes études…
– De toute façon tu en as marre, et ce ne sont pas les raisons qui manquent de soulever le problème. Mais cela ne compte pas. Je te demande de devenir ma femme. Tu peux dire non.

Là-dessus Crups qui a bu son infusion, prend la main de Liane, la baise, la retourne pour en caresser la paume. Puis il se lève et remettant son blouson…
– Non, attends, dit Liane en se levant. Non, c’est vrai que c’est une surprise et un choc, je ne m’y attendais pas. Mais reste, je t’en prie, reste.
– Tu veux dire que tu acceptes ? demande Crups en posant son blouson.
– Je veux dire qu’à tout ça, dit-elle avec un mouvement des mains, je dis oui. Je ne peux pas dire non, tu vois. Et le fait de ne pas pouvoir dire oui est bien moindre que de ne pas pouvoir dire non. Donc le oui l’emporte. Je dis oui, et Liane se précipite contre Crups comme pour exorciser elle ne sait quel mauvais sort qui pourrait, aux aguets, attendre d’elle un faux pas.
Crups la prend dans ses bras, la soulève et monte ainsi les escaliers en disant :
– Future Madame, cette nuit magique et votre oui nous unissent à jamais pour le meilleur, parce qu’ainsi, ensemble, nous serons à même d’éviter le pire.
Liane, les bras autour de son cou, s’est pelotonnée comme elle aime à le faire quand elle est seule. Mais ce soir elle ne l’est plus. Elle tourne une page d’un livre de contes qui ne serait que le début d’une autre histoire à écrire à deux.
Et cette nuit-là, l’histoire a commencé dans le secret intime d’une chambre perdue dans un village quelque part en Irlande, où les fées et les gnomes, les elfes et les devas du lieu, ont fêté à leur façon, par les éléments et leurs bruits joyeux, l’union de deux êtres auxquels ils offrent ainsi le meilleur du moment pour une vie

qui commence sous les auspices de cette nature-là qui voit naître un amour de plus. Et c'est beau.

Ce n'est que deux jours plus tard, journées auprès de Sunny, que Crups a décidé d'avertir Kevin de leur prochain mariage et de lui demander d'être son témoin. Liane a tenu à informer Sandrine en premier, cette dernière, heureuse pour Crups et Sunny, en fut très touchée.
Liane gardait la nouvelle comme une friandise à ne pas terminer pour en savourer un peu plus longtemps l'exquise volupté. Puis elle a quand même appelé sa grand-mère pour le lui dire. Ses exclamations de joie l'ont tout de suite rassurée quant à l'abandon de ses études… C'est drôle, s'est dit Liane, on ne peut jamais présumer des réactions des gens.
Enfin, quand tout le petit groupe et le village furent au courant, tout le monde réclama une fête. Mais Crups ne l'entendait pas ainsi, en riant, ils refusèrent tous deux. Liane était si euphorique maintenant que chaque seconde était une fête pour elle mais le deuil de Crups n'était pas si éloigné pour qu'une fête soit souhaitable. Crups et Liane, sans en parler réellement, étaient tous deux sur la même longueur d'ondes… à part Marine qui ne put s'empêcher de dire à Liane toutes ses craintes quant à une décision aussi brusque, alors que Liane ne connaissait Crups que depuis quelques heures... Bref, Liane ne lui en veut pas. C'est normal après tout, ce n'est vraiment pas courant de décider aussi vite un tel tournant de vie, de le gérer, de le prendre et de le faire avec toute la conscience

requise à l'inhabituel qui y préside.
Liane et Crups sont concentrés sur le présent et ce qui suit, puisque des déplacements professionnels prévus depuis plusieurs mois sont en cours, pour lui, dès la semaine suivante. Liane l'accompagnera, c'est ce qu'ils souhaitent tous deux. Et bien entendu, il faut s'organiser. Un déménagement pour Liane et peut-être pour Crups, car, resteront-ils à Belfast où Crups réside, ou bien changeront-ils de lieu ?
Tant de choses à faire, à arranger pour l'un et l'autre, que Crups décide de prendre quinze jours à Noël pour tout régler une bonne fois pour toutes. Et puis il faut aller voir la grand-mère de Liane à Grasse en France. Tant de détails les assaillent tous deux que Liane a demandé à ses amis de ne plus poser toutes ces questions auxquelles ils n'ont pas eux-mêmes le temps de répondre.

La veille du départ de Marine et Karine, l'effervescence est à son comble. Ces deux-là ne savent plus où donner du cœur dans une tête obsédée, l'une et l'autre, par ces vacances particulières qui débouchent sur un mariage surprise que le mouvement de l'amour a conclu comme une ouverture pour l'avenir.
Dug a demandé à Marine de rester, ou du moins de ne pas rompre cette relation en se réservant une possibilité de vie ensemble ici ou quelque part ailleurs. Mais Marine est pessimiste, n'est-ce pas ? Et pour une telle mentalité, la prudence est affaire importante. Marine ne peut dire ni oui, non elle ne le peut pas, ni non, oui elle a du mal. Alors cette affaire de cœur ne se termine

pas tout en se terminant pour se terminer finalement par un départ qui va mettre entre eux des milliers de kilomètres et deux occupations qui ne cadrent pas avec la folie d'un choix amoureux. Et quoi ? se dit Marine. Que faire ? Ce à quoi elle se garde bien de répondre.

Karine elle, non moins perturbée par ce choix impossible que Kevin ne lui a pas demandé de faire, se montre en apparence bonne joueuse.
Amour de vacances. Vacances terminées, on se quitte, on se reverra peut-être ou pas, qu'importe, mais on est adulte, on assume et on reste bons amis. C'est pire que tout pour elle. C'est pourquoi dans le train qu'elle prend avec Marine, sans Liane, elle craque et pleure tout son soûl.
Liane les a embrassées, elle ne se doute pas qu'à cet instant ultime, ses deux amies l'ont presque haïe tant elle semblait rayonnante.
Paisible cœur que celui de Liane quand elle voit s'éloigner ses amies en voiture vers la gare à vingt kilomètres, où Dug les accompagne.
Liane enlacée à Crups a ensuite déjeuné avec Kevin avant de déménager ses affaires pour les porter chez Crups où elle va s'installer, avant de partir dans huit jours.
– Si vous pouvez vous désenlacer, a dit Kevin en s'asseyant à table, c'est plus pratique pour déjeuner…
– Bien sûr, a répondu Liane en venant l'embrasser sur les deux joues. Alors un peu triste ? ajoute-t-elle.
– Même pas, soulagé ! a répondu Kevin sans ostentation.
– Salaud ! a dit Crups en souriant.

– Réaliste, a répliqué Kevin en riant.
– Pas amoureux, a dit Liane, mais tu caches bien ton jeu…
– Non, j’ai pris du plaisir, Karine est une femme, une vraie, ce n’est pas tout à fait reposant. Mais je suis content de la connaître. Alors, et vous deux ? Ça ne m’étonne pas, tu sais, dit-il en regardant Crups, j’ai su que tu étais amoureux dès le premier jour, dès que tu as vu Liane !
Timidement Liane dit alors :
– Et je crois que pour moi, c’était pareil !
– Oui, répond Kevin, mais les femmes c’est toujours plus compliqué. Liane, minoritaire avec deux hommes, se tait en souriant quand même parce que Kevin, pense-t-elle, n’a pas tort.
Il fait soleil brillant une fois encore et la lande semble fêter l’événement, Liane en a l’impression et dans le moment qui passe, elle pose avec beaucoup de joie son choix pour le mariage avec Crups comme un cadeau, se disant aussi que, comme tout cadeau, il y a là de quoi considérer sa valeur, précieuse, à chaque seconde de ces jours et de ces nuits qui s’annoncent. Liane est consciente que de cet instant où ils ont scellé leur engagement l’un envers l’autre, il y a quelques jours, de cette minute même, s’annonce à jamais une continuité pour trois vies puisque Sunny, le bout de chou, en est aussi le centre.
Tout cela apparaît avec sérieux à Liane, étonnée d’être ainsi prise par l’inattendu. Le tournant est donc pris et sans lâcher la main de Crups, ce qui agace et amuse, à la fois, Kevin, elle aborde cette journée

comme, se promet-elle, toutes celles qui suivront, avec une sorte d'enthousiasme tranquille dont les Sages, se dit-elle, ont le secret, s'étonnant sur ce dernier point, de pouvoir séréniser les bouleversements annoncés. Et cela commence aujourd'hui, en laissant partir Marine et Karine, elle a tout à coup marqué ce premier pas d'une longue marche dont l'aventure maritale a, pour elle, débuté dans les bras de Crups lors de leur première nuit.
Faisant taire cette impression, gênante par ailleurs, que lui murmure sans cesse une petite voix qu'elle ne connaissait pas en elle ; murmures insinuant qu'elle ne sait rien de celui qu'elle choisit pour époux. À part le principal, sa fille, réplique-t-elle intérieurement, et c'est l'essentiel. Mais la voix insiste, et tandis que les hommes discutent à bâtons rompus, sur un problème de résidence pour Liane et Crups… résidence fiscale ou résidence tout court, Liane fait taire ces murmures qui, sans l'inquiéter, soulèvent une problématique d'inconnu incompatible, à son avis, avec l'amour.
Se perdant alors entre elle et elle-même, piégée par ses propres efforts à ne pas se perdre, elle se lève soudain en murmurant :
– Excusez-moi, je reviens.
Les deux hommes n'ont pas réagi, préoccupés par leur conversation et les solutions multiples qui s'offrent au couple.
Liane met son blouson et sort prendre l'air en piquant au passage une cigarette à Kevin, elle qui ne fume pas, a besoin tout à coup d'une béquille, celle-ci fera l'affaire…

Liane fait le tour de la maison, en fumant et avalant la fumée. Détente douce dans sa tête, émerveillement d'un horizon pur sous soleil froid en sa présence radieuse. Emmitouflée dans son blouson, elle serre son écharpe autour de son cou, frileuse à l'intérieur sous marche cadencée… trois fois le tour de la maison. Elle n'a pas fini la cigarette, mais en garde le bout au tiers fumé afin de le jeter dans la poubelle.
Dans sa tête, elle va de la rue Saint-Guillaume à l'appartement de Karine, puis chez Marine. Deux amies ? Oui deux amies. Célibataires, solitudes organisées dans pages de vie mondaine où les amis, les copains et les fringues ont leur importance. Elle entre chez Karine, la découvre se maquillant, non, s'habillant, non, faisant un thé pour les copines à l'heure de l'apéritif parce qu'elle rentre tard… Elle entre chez Marine, dans le capharnaüm de cet appartement où elle est bien la seule à toujours retrouver ce dont elle a besoin. Là, c'est le délire d'une dépression accompagnée de logorrhée verbale avec pointes de pessimisme et quelques sommets aussi, juste pour exprimer cette euphorie factice, sorte de survie qui la prend lorsque la pente a été trop dure. Et la pente est dure, Liane en est sûre, pour Marine à ce retour d'Irlande où elle laisse le beau Dug, c'est dur. Un bruit de voiture, Liane se retourne, c'est Dug justement qui revient. Il se gare et court vers elle, la prend dans ses bras et la fait tourner avec lui… avant de la poser à terre en disant :
– C'était pas la joie ! Elles pleurent, sans larmes, mais elles pleurent les vacances, toi, ton mariage, ton amour, ton amitié qui s'éloigne de quelques kilomètres et

accessoirement, Kevin et moi. C’est pas la joie ! dit-il.
– Et toi, tu vas ? demande Liane en riant.
– C’est la vie, une pièce de puzzle s’en va, une autre va venir… Et c’est toujours la surprise qui est à chacun des tournants de nos vies qui m’enthousiasme, pas le départ de Marine qui me fait mal. Mais qu’est-ce que je peux faire ? Rien, ma belle amie, rien, et joueur, il l’embrasse sur les lèvres, à l’américaine.
– Je rejoins mes deux potes, tu viens ?
– Je viens.
Tous deux s’engouffrent dans la chaleur douillette qui règne à l’intérieur. Crups et Kevin sont toujours en train de discuter, mais cette fois il est question de maison et de style ! Architectural, permis de construire…
Liane monte pour se laver les mains et remettre du rouge à lèvres… indispensable, se surprend-elle à penser de façon ironique… Pourquoi ai-je ainsi la bougeotte ? se demande-t-elle, sans pouvoir répondre à cette question, non plus.
En bas, ils en sont au café que Dug prend en mangeant. Il a faim, après toutes ces émotions.
Crups prend Liane dans ses bras en lui murmurant à l’oreille :
– As-tu remarqué que je ne t’ai jamais dit que tu étais belle ?
– C’est vrai, Liane sourit, pourquoi ?
– Parce que souligner l’évidence à ce point serait une sorte de pléonasme, sorte... d’affront à la nature.
Il la serre contre lui tendrement.
Kevin sert du cognac mais Dug refuse ainsi que Liane.
Les deux inséparables en prennent donc.

– Tu sais, dit Liane à Kevin, tu sais que c’est Crups que j’épouse ?
– Oh ! oui je sais, lui répond Kevin, mais vous me ferez ma place de meilleur ami du mari, célibataire et un peu pique-assiettes, non ?
– Bien sûr, mais seulement si c’est clair pour tout le monde, après, nous assumerons ensemble.
– D’accord, répond-il en riant à Liane qui vient de s’exprimer avec netteté. J’assumerai ce rôle ingrat qui me va comme un gant. Qui nous ira comme un seul gant.
Dug rit en hochant la tête…
– Ces deux-là, dit-il, sont probablement venus ensemble à une même époque sur terre, pour faire chier tout le monde dans l’environnement… une vie pour deux, deux pour une vie, tu prends ça comme tu veux Liane, mais ils sont inséparables.
– Bon ! On a des limites auxquelles nous sommes enfin parvenus. J’épouse Liane, pas lui… Qu’on se le dise, lance Crups en s’asseyant avec Liane sur ses genoux.
– Qu’on se le dise ! répète Kevin en levant son verre à la santé du couple. Liane, tu deviens ma sœur et je t’aime et te jure fidélité et soutien comme telle. Merci d’être venue et de nous avoir apporté la lumière de l’amour qui nous manquait, merci.
Il vient embrasser Liane sur le front.
Il est très tendre et sérieux. Il pense ce qu’il dit, Liane qui l’embrasse à son tour en est persuadée.
– Tout cela est très touchant et très émouvant, il n’y a pas de raison que je sois exclu, non ? lance Dug en se levant pour venir embrasser à son tour Liane en affirmant : je te jure, ma sœur, fidélité et soutien.

C’est un pacte fait ce jour, et nous nous y tiendrons sur l’honneur, n’est-ce pas ?
– Sur l’honneur, répète Kevin avec emphase, cette fois.
– Et notre vie à quatre commence ?! demande, en l’affirmant, Liane qui applaudit des deux mains, heureuse de se sentir aussi protégée soudain, elle qui n’a pas connu son père, ce que personne, ici, ne sait encore.

Une route lisse et large, sur laquelle Liane marche aux côtés d'un homme qu'elle ne connaît pas, qu'elle ne peut identifier. Et la voilà qui se demande, déjà, pourquoi ce n'est pas Crups ? Pourquoi est-elle accompagnée et pourtant seule ? Elle n'avait pas envisagé le mariage ainsi. Liane avance et c'est, à la fois, vers un lever et un coucher de soleil qu'elle le fait, en se demandant si c'est un coucher ou un lever ? Ce qui la laisse perplexe. Car en même temps, elle voit et vit un coucher de soleil et une aube qui l'appelle. Il n'y a rien là que des couleurs, elle ne sait pas les décrire, ne les a jamais vues avant et délibérant en elle-même à ce sujet, elle se dit qu'il faudra en parler à Crups. Que c'est très important pour elle, pour lui et pour Sunny, dont le prénom s'inscrit maintenant en lettres de feu sur l'horizon. Qui a bien pu écrire cela ? se demande Liane, c'est comparable à ces publicités faites par des avions et leurs loopings dans le ciel, ou encore ceux qui traînent une banderole… Qui a bien pu savoir que je viendrais ici et que je marcherais là, qui a eu l'idée des lettres de Feu ? Et c'est vraiment de Feu avec un F puisque chaque lettre brûle, c'est d'ailleurs très joli vu d'ici. Mais pourquoi ? Tout ce Feu tombe maintenant de ces lettres du prénom de Sunny, pour

arriver en pluie sur le paysage vide et Liane, ainsi que sur ce compagnon mystérieux qui s'embrase et se met à la devancer de quelques pas, auréolé d'une quantité de flammèches brillantes. La silhouette que Liane peut maintenant observer devant elle est entièrement ignée… et c'est très beau. L'homme a l'air à l'aise dans cet élément. Cela rassure Liane qui lui trouve une allure familière, sans comprendre pourquoi.

Puis tout à coup ce Feu la gagne, elle s'embrase à son tour et devient si légère qu'il lui semble qu'elle vole.

C'est à cet instant même, habitée d'une joie profonde, qu'elle tombe longtemps, jusqu'à ce choc qui la réveille, sur son lit. Un instant déroutée, elle se blottit contre Crups qui grogne de plaisir, avant de continuer sa nuit, il n'est en effet que trois heures.

Les vacances se sont terminées pour Crups et Liane parce que tout a une fin. Et c'est le moment pour eux de régler certains détails, pour Liane en France et pour Crups, en Irlande et en Angleterre... Il faut le faire. Ils se séparent donc sans gaieté de cœur, dans l'espoir de ne pas trop se manquer l'un, l'autre. Presque trois semaines qu'ils se sont rencontrés et tant de changements pour eux, que le mariage prévu pour le printemps, ils ne savent pas où encore, ne peut se faire avant, comme ils auraient envie de l'organiser pour en faire un vrai partage avec tous leurs amis.
Crups et Liane ont pris l'avion au même aéroport pour deux destinations différentes.
Rendez-vous est pris dans deux semaines.
À Grasse dans le fief de la grand-mère de Liane.
Cette dernière est un peu déçue de ne pas suivre Crups pour une série de réunions prévues depuis longtemps, mais ils ont abandonné cette idée pour ne pas retarder à la fois le mariage et les affaires de Liane, à régler, en repoussant ainsi les problèmes.
C'est donc la mort dans l'âme qu'ils se quittent, mais cela ne sera pas long, a dit Crups, juste le temps pour toi de régler toutes ces choses empoisonnantes régies par la société, et qui briment notre liberté de mobilité… À bientôt donc, je t'appelle aussi souvent que je le

peux. Et surtout ne m'oublie pas, a ajouté Crups en la serrant dans ses bras.
– Toi non plus, sinon gare à toi, a répliqué Liane en riant… Tchao.
Un dernier regard.
Un dernier signe de la main.
Un autre baiser envolé des paumes de la main vers chacun…
Et cette pensée furtive qui jaillit et passe comme un éclair dans la tête de Liane, cette phrase de la chanson de Céline Dion :
« Entre ailleurs et l'infini, ...
Dans un autre monde,
Une autre vie… »
Phrase qu'elle chasse, sans savoir pourquoi, elle qui pourtant adore cette chanson…



Deuxième Partie

L'enfant court en hurlant, après un petit camion blanc qui se cache et réapparaît derrière les arbres autour desquels il court, lui aussi.
Vêtue d'une salopette de jean et d'un col roulé rouge, la petite fille est l'incarnation même de la liberté ; elle tire à elle des jouets qu'elle rejette pour en saisir d'autres qu'elle lance loin, qui atterrissent à quelques mètres. Cela la fait rire. Seule, absorbée dans ses jeux, elle a oublié le caniche qui, de guerre lasse, est venu se coucher aux pieds de Sandrine.
Sandrine lit, attentive aux moindres gestes de Sunny, car c'est elle, bientôt quatre ans, qui s'agite et se parle, interpellant aussi le ciel, les arbres, les fleurs et la terre entière.
Le printemps en est à son tout début et la tiédeur de l'air est si agréable dans ce pays, se dit Sandrine. Les pentes douces des collines, tout autour et face à elle, sont couvertes de petites et grandes maisons organisant leur vie intérieure dans une végétation de garrigue. C'est un beau spectacle.
– Alors Sandrine, tout va bien ?
– Tout va bien Madame, répond Sandrine qui se lève pour renouer le lacet de Sunny qui s'est défait.
– Je pense que Liane ne devrait pas tarder, voulez-vous toujours aller prendre votre déjeuner ou vous joindrez-vous à nous ?

Sunny au son de cette voix s'est retournée, abandonnant jouets et chien pour se précipiter en courant vers sa « Mumy », comme elle l'appelle…
– Ma chérie, dit cette dernière, je vois que tu t'amuses bien, comme d'habitude. Nous aurons aujourd'hui une crème caramel, je sais que tu aimes beaucoup ça, n'est-ce pas ?
Mais Sunny qui a embrassé la vieille dame se précipite à nouveau dans le jardin, indifférente à la crème caramel de Mumy.
– Bon, je vois que je t'intéresse, dit Mumy en riant, alors Sandrine, que décidez-vous ?
– Je vais prendre mon déjeuner Madame, puisque vous me l'avez proposé. Je serai de retour vers seize heures lorsque Sunny se réveillera. Je suppose que Liane peut la coucher ?
– Ne vous inquiétez pas Sandrine, nous ferons le nécessaire comme d'habitude. Alors, à tout à l'heure… dit-elle en s'asseyant non loin de Sunny qui joue toujours.
La grand-mère de Liane est lasse, heureuse mais lasse. La vie a repris un cours si trépidant depuis deux ans qu'elle ne sait plus très bien avec quoi pourrait rimer à nouveau sa tranquille solitude, cette sorte de havre indicible où elle se calfeutrait avant que Liane, Sunny, Sandrine… ne fassent irruption dans sa demeure calme et sa vie organisée comme une partition de musique de chambre, sans surprise…
Sunny est une enfant adorable, certes, mais les enfants sont des boules d'énergie en mouvement constant. Et ce n'est plus de son âge. Elle les aime, quand elle ne s'en occupe pas. Bien sûr Sandrine est toujours là.

Bien sûr Liane est souvent là. Bien sûr Lucette, la gouvernante, s'occupe de tout. Bien sûr. Mais cependant, quand l'on a décidé, comme elle l'avait fait avant cette irruption dans sa vie… de ne plus penser qu'à préparer sa mort, alors là, tout ce charivari est quelque peu désorientant. C'est la vie qui est arrivée alors qu'elle n'attendait plus que la mort.
Dérangeant dans la tête, perturbant et un peu angoissant, avec malgré tout, ce que cela suppose de joie, de tendresse renouvelée et de richesses insoupçonnées. Et puis s'était-elle dit, qu'est-ce que j'aurais fait de tout cet argent ? Mon argent. Autant qu'elles en profitent de mon vivant. Après, il sera temps de ne plus s'en préoccuper… héritage et partage sont toujours si délicats. Là au moins, on sait ce que l'on en fait, et c'est utile. Parfait !
Sunny s'est assise par terre, elle tourne dans ses petites mains un caillou lisse, blanc cassé, qui la fascine, auquel elle parle avec beaucoup de sérieux. Allez savoir, se dit Mumy, comment ça se passe dans cette petite tête-là ! La vie devant soi, à cet âge, et la pente abrupte des épreuves déjà commencées, sans la moindre conscience que ce sont des épreuves. C'est un monde que je voudrais bien appréhender à nouveau, mais je ne suis plus assez vierge dans mon mental et mon intellect pour le faire. Je ne peux plus que comparer, me référer, savoir, alors que l'on ne sait jamais vraiment ce que représente pour l'autre, épreuves et joies. On ne fait jamais que le supposer par rapport à soi-même. Troublant. Tout cela est à la fois dérangeant et rassurant, comme si l'indicible n'appartenant qu'à

lui-même, pouvait, seul, faire la différence. C'est rassurant. Mais quand il quitte cette vie, et qu'il continue son voyage ailleurs, quelles sont les relations qu'il entretient alors avec lui et l'environnement nouveau ? Troublée assez pour tousser sans en éprouver le besoin, Mumy coule toutes ses pensées dans l'espoir chrétien d'un retour aux sources qui aurait pour nom Dieu.
Une façon en somme de prévenir le pire en s'équipant pour le meilleur. Mumy ne sait pas si elle est franchement convaincue de sa foi ou si elle l'apprivoise afin de s'en faire une amie, la meilleure ces derniers temps.
Et Sunny qui continue de dialoguer avec la pierre blanche, faisant demandes et réponses, est très loin des préoccupations d'une vieille radoteuse comme moi. Pourtant, ce dialogue de toute petite fille est déjà une assurance prise sur la vie. En questionnant et en répondant elle-même, Sunny fait de son jeu d'enfant le fondement de toute vie. En effet, personne ne peut répondre à une question intime, que celui ou celle qui, la posant, apporte l'embryon d'une réponse à venir. C'est vrai, se dit Mumy, que toutes les réponses qui sont venues de l'extérieur n'ont jamais répondu aux véritables préoccupations de ma longue vie. Longue ? Cela passe si vite ! Et cette enfant que je ne connaissais pas il y a deux ans, est devenue ma dose quotidienne familière quant à l'écoute de la vie et son spectacle renversant qui s'impose, alors que l'on n'en attendait plus rien.
Curieux retour des choses.
Quand on voit partir la vie d'un mari aimé et que soudain la réponse à cette question : pourquoi ? vient

alors d'une enfant qui serait elle-même incapable de formuler et de comprendre la question…
Mumy est perdue dans ses pensées, son mari est mort à cinquante ans, tout jeune ! Et fidèle à son amour, elle en garde en mémoire le passé tranquillement obsédant qui les avait unis pour le meilleur – vécu avec lui – et le pire, après lui. Sans jamais vouloir ni se remarier, ni un compagnon, Mumy vit son union sans lui, avec lui et sans se plaindre à quiconque. Elle avait quarante ans lorsqu'il est mort, la fleur de l'âge, se dit-elle aujourd'hui, alors qu'à l'époque, elle se croyait vieille et finie sans lui. Quarante ans, veuve. Quelques aventures, oui, après lui. Quarante ans ! Jamais elle n'aurait cru cela possible. Et puis cette longue épreuve qui n'en finit pas, d'une vie sans l'être aimé, le seul comptant vraiment.
Mumy est revenue tout naturellement à son passé dans lequel elle fait circuler ses mémoires en y promenant des constatations plus que des souvenirs, des apprentissages plus que des épreuves, des découvertes plus que des regrets. Jamais Mumy n'a été nostalgique, jamais. Elle était trop occupée par la passion vivace qu'elle n'était plus que seule à porter. C'est lourd à porter et il faut être vigilant, c'est indispensable, sinon le temps vous joue le tour de l'oubli, de l'habitude, de la nostalgie et que sais-je encore ! Non. Jamais. Non. Mumy a toujours assumé pour deux sa vie de solitude, bien que très entourée et bien servie, elle a travaillé à ne pas se laisser aller seule au monde, aux amants, non plus qu'aux enfants. Avec Liane sa petite fille, c'est très différent, très différent.

Le temps de la vie a toujours trouvé en Mumy des accents violents qu'elle a pris l'habitude de régaler de douceur. Violences et douceurs sont les partenaires privilégiés d'une jeune veuve devenue vieille dame sans y renoncer pour autant. Elles la font vibrer, ressentir par-delà l'âge, la réalité de ces conflits que les autres suscitent en vous lorsqu'ils vous côtoient sans entrer dans votre intimité. C'est cela, se dit Mumy, c'est exactement ce qui se passe dans les relations. Sauf avec Liane, Sunny – et c'est normal, c'est un bébé – Sandrine aussi. C'est comme si d'un seul coup, toute la féminité qui a été brimée en Mumy s'exprimait de façon triptyque par un triangle sauveur propulsant dans sa vie tant d'énergies qu'il lui fallait les intégrer avant que d'être capable de les aimer comme soi-même. Mais Mumy n'est pas si sûre de s'aimer. Pourtant, en acceptant cette invasion énergétiquement féminine dans sa vie, Mumy s'est réconciliée avec elle-même de manière douce, faisant taire les violences et les frustrations qu'elle s'était imposées. Quel incroyable parcours que le mien, se dit Mumy en embrassant la petite tête blonde qui vient se blottir contre ses genoux pour lui présenter sa pierre, son beau caillou blanc.

Vivre et aimer, Mumy aura toujours le sentiment de ne pas avoir aimé assez. Et c'est nouveau. Ce sentiment-là est arrivé en même temps que Sunny, dès qu'elle a posé son regard, la première fois, sur ce petit bout de chose. Comment dire alors, ce qui a envahi Mumy ? Elle en est incapable elle-même. Elle a été submergée par des années de vide où elle avait enfermé son amour en toute solitude. Peine perdue, l'amour ne s'y prête

pas, surtout sans partenaire. Quel gâchis, s'est dit Mumy, alors que Sunny la regardait sérieusement comme l'invitant à entrer dans cette intimité toute neuve qu'elle offrait tout entière dans son regard profond d'enfant. Et Mumy a dû se faire violence pour ne pas mettre sur cette enfant-là ses propres idées et pensées au sujet de sa jeune vie. Avec succès. Mumy a réussi, peut-être pour la première fois de sa vie à ne pas affubler quelqu'un d'autre de ses propres problèmes. Sunny, elle aussi, a donc, ce jour-là, appris beaucoup. Elle en est pleine de gratitude. Sunny, on dirait, sait qu'elles ont un échange et que cette relation n'est pas seulement celle d'un bébé avec une grand-mère… non pas seulement. Mumy en jurerait, Sunny le sait.
Et ainsi Mumy entretient avec Sunny et inversement, une relation privilégiée qui émerveille et attendrit la grand-mère pour enchanter la petite fille pour laquelle elle est déjà devenue une héroïne de la vie.
Mumy a les yeux perdus dans le ciel clair de cette fin de matinée avancée quand elle entend la voix de Liane qui s'adresse à la gouvernante pour prendre de ses nouvelles. Liane vient d'arriver, Dieu soit loué, se dit Mumy, tout est bien.
La main de Liane sur son épaule.
Le cœur de Liane dans son cœur.
Les yeux de Liane dans les siens.
Joie et douceur de ces retrouvailles après deux semaines d'absence…
Et Sunny qui accourt pour sauter dans les bras de Liane, en riant aux éclats, ce qui fait rire à leur tour les deux femmes.

Trois générations très espacées dans le temps se contemplent d'un air rieur que le soleil approuve de sa chaleur. Il est près de treize heures, Sunny a mangé avec Sandrine, Liane la couche donc au premier dans sa chambre avant de descendre pour déjeuner avec sa grand-mère nouvellement rebaptisée Mumy, à cause de Sunny… c'est plus simple ainsi pour tout le monde.
Les baies vitrées de la salle à manger inondent la pièce de lumière. Le ciel est très présent dans cette pièce et la clarté de sa couleur bleue est de transparence, parsemée de quelques légers nuages d'un blanc immaculé.
Il fait très bon.
Liane, constate Mumy, est très élégante dans son tailleur jaune – c'est sûrement un Chanel – et Mumy la regarde avec beaucoup d'insistance pour savoir si oui ou non l'humeur est belle ?
Liane raconte ses démêlés avec le chef d'atelier de MUSK, l'entreprise grossiste de vêtements dont elle est la P.-D.G.. Propulsée ainsi dans le monde du prêt-à-porter londonien, elle travaille avec de jeunes créateurs et a beaucoup de mal à se faire des amis au conseil d'administration qu'elle préside. Elle en parle avec mesure, passionnée et calme à la fois. Elle aime Londres, et son hôtel particulier est un petit bijou qu'elle aime aussi habiter, y invitant ses amis et Mumy qui vient y passer du temps parfois avec Sunny et Sandrine. La vie s'est organisée, Liane est très occupée, travaille vingt-quatre heures sur vingt-quatre et soutient beaucoup la création et le monde indéfini des créateurs qui au début de leur carrière sont toujours confrontés à mille

et une difficultés. Elle sait, elle comprend, elle aide. Elle a acquis une renommée non usurpée, due entièrement à son travail de fond, de terrain, qu'elle simplifie autant que faire se peut, pour que les jeunes créateurs soient en contact avec leurs clientes et clients afin de toujours faire atterrir au plus juste les beautés qu'ils médiatisent, et de les rendre compatibles avec la vie moderne.
– C'est passionnant, dit-elle.
– Je vois ça ma chérie, et j'en suis si heureuse pour toi. C'est une grande chance que tu sois parvenue à entrer dans ce métier, dit Mumy.
– Une grande chance ? dit Liane pensive, c'est grâce à Crups, sans aucun doute grâce à lui, murmure-t-elle pour finir.
– Certainement, dit Mumy pensive à son tour.
Puis le cours de la vie a repris, rythmé, comme à chaque retour de Liane qui, ici décompresse, se détend, apprend à aimer autrement, avec plus de douceur, moins d'agressivité et consacre beaucoup de son temps à chacune. Sunny bien sûr est privilégiée et elle se met à hurler quand l'appelant Mum, Liane lui dit qu'elle n'est pas sa mère. Si bien que, de guerre lasse, elle laisse Sunny l'appeler Mum, car ni elle ni l'enfant ne sont dupes, bien sûr elle n'est pas sa mère, mais c'est la seule mère disponible pour Sunny qui adore Sandrine et fait bien la différence.
Mumy se demande parfois pourquoi les habitudes et les heures bien réglées de la maison ne créent pas la même apparence de rythme que lorsque Liane est là ? Elle n'a jamais compris et s'en étonne à chaque fois. Pourtant le rythme est différent, c'est certain. Ne

cherchant plus à comprendre, elle l'accepte avec bonheur, c'est un printemps de plus lorsque Liane les honore de sa présence, et il est doux, à son âge d'en profiter avec toute la sagesse qu'elle devrait avoir acquise et dont elle est encore loin. Loin et lucide… un rire intérieur… quelques baisers envolés vers Sunny qui dort là-haut, le plaisir de parler avec Liane, le régal d'un déjeuner bio, et déjà Sandrine revient juste à temps pour lever Sunny.
La vie continue, suivant le cours des rivières de chacun, avec ce calme qu'elle précipite lorsque les évènements se bousculent trop et qu'il faut bien trouver quelque part la force de les assumer avec toute la sérénité dont on ne se savait pas encore capable…
La vie continue.
Et c'est une chance d'en faire encore partie, se dit Mumy avec beaucoup de gratitude envers le ciel, la terre et tous ceux qui l'entourent désormais.
Le ton qui se voulait joyeux n'était pas tendre lorsque Liane a dit :
– Tu sais grand-mère, il ne faut pas t'inquiéter pour moi, je t'assure, tout va bien et mon boulot me plaît, j'ai beaucoup de chance.
Mumy a noté qu'elle avait dit solennellement « grand-mère » comme dans les grandes occasions. Qu'est-ce que cela cachait au juste ? Mais impossible de répondre à cette question. Il suffit d'attendre, je la connais comme si je l'avais faite, ce que j'ai un peu fait quand même. Donc attendons.
C'est le soleil, dans cette région cannoise, qui flambe les cœurs avec beaucoup d'insistance dès que le

printemps s’en vient. Mais c’est valable en toutes saisons, cette lumière étonnante qui ravit les yeux et embellit le paysage. Elle se glisse aux couleurs des fleurs et des maisons dont les roses et ocres se nacrent dans ses rayons, même quand il fait frais. C’est un pur enchantement pour Liane après Londres et ses brumes opaques et bruyantes qui envahissent la ville et les parcs. Même les parcs. Pourtant Londres est agréable. Mobile, internationale, cosmopolite, les teints d’ambre clair y côtoient les teints rosés, très anglais et les regards y jouent leurs surprises, coutumières de ce fait quotidien, qui vous fait côtoyer le monde entier dans une même rue.

Liane est absolument fascinée par Tony Blair. Il a tout ce qu’une femme peut souhaiter. Elle en est persuadée. Et puis elle aime sa dynamique, sa politique pleine de « discipline ». Elle ne sait pas pourquoi ce mot lui vient à l’esprit. Mais elle le trouve plein de joie, de rigueur et de discipline cet homme-là. Un homme d’État hors des sentiers battus avec un charisme certain et une présence indiscutable. Elle le trouve brillant, intelligent, diplomate avec fermeté, peu hâbleur, pas du tout, et direct. Le rêve, se dit Liane, le rêve pour un homme d’État.

Et puis, tandis qu’elle range sa chambre, un regard sur les collines environnantes la rassure, que c’est drôle de penser à Tony Blair, ici, à Grasse, dans mon lieu témoin d’enfance et dans ce havre du « Mildou », la propriété familiale. Que c’est drôle, se dit Liane, se prenant à rêver qu’elle aimerait accueillir ici Tony Blair avec sa femme afin de leur faire les honneurs de la région. Je suis folle ! se dit-elle encore, pourquoi est-ce

que je pense toujours à des choses irrationnelles et irréalisables ?
« Pour compenser », lui dit une petite voix en elle.
« À vingt-deux ans, tu compenses ma vieille, quel programme pour l'avenir !! »
Et sans plus s'attarder sur son nombril qui ne la passionne pas, Liane se décide à appeler Karine.
– Salut ma beauté, lui dit cette dernière une fois en ligne, que se passe-t-il... ? Tu vas ?
– Je vais – C'est énervant cette façon qu'ils ont tous de me demander si je vais ! – Je vais, répond-elle. Par hasard, vous ne viendriez pas passer le week-end avec nous, ici ?
– OK ! Moi je ne dis pas non, Marine je ne sais pas, elle était en Irlande le week-end dernier et je ne sais pas où elle en est, ça va trop vite pour moi... ! Mais moi, pourquoi pas, oui ! Comment va Mumy ? Elle est d'accord ?
– Elle est d'accord, tu le sais bien, avec tout ce que j'organise. Bon, je prépare ta chambre, on t'attend. Tu me donnes un horaire, j'irai te chercher à Nice, OK ?
– C'est bon, mais je pense que ce sera douze heures comme d'habitude ! Je me réjouis de venir papoter avec toi et accessoirement du temps et du soleil. Ici le temps est pourri et la pollution agressante. Salut, à vendredi.
Elle a raccroché.
Liane, pensive, raccroche. C'est super ! Et elle saute de joie à l'idée de voir Karine. La vie tout d'un coup lui envoie une éclaircie dans la grisaille de ses pensées solitaires qui n'ouvrent que sur l'horizon de l'absence.

Et Liane apprécie pleinement cette lumière qui s'annonce, l'amitié de Karine qui s'est renforcée avec le temps. Elle est contente de l'avoir appelée, contente qu'elle ait accepté de venir, contente de la recevoir. Contente. Très contente.
C'est une belle journée, profitons de cette fin d'après-midi pour rendre les autres… heureux.
Et elle descend pour s'y appliquer.

Karine est enfin arrivée, embaumant Guerlain, parfum auquel elle est décidément très fidèle ! Elle a décoloré ses cheveux qu'elle arbore d'un blond platine étonnant dans une coiffure ébouriffée, courte, qui la rajeunit de dix ans.
– Mais c'est super ta coiffure ! Quand as-tu fait cela ?! Tu es digne de Londres ! C'est la mode bouclée là-bas, ici tu es en avance !! dit Liane en regardant autour d'elle les regards que la coiffure de Karine attire ! Ils sont médusés, ajoute-t-elle en riant. Tu sais que ça te va vraiment bien !
– Toi en revanche, je te trouve bien sage, réplique Karine en regardant son amie, tu nous a habitués à plus de fantaisie branchée, comme tu dis. Tu ne joues plus à te maquiller ? À te coiffer ? À…
– Ne te fatigue pas, répond Liane, en lui coupant la parole. Ce n'est pas que je me sois assagie, mais ma folie s'est faite plus intérieure. Tu as raison, j'ai l'air sage, mais pas la chanson et c'est dommage, vois-tu !! Mais ça reviendra peut-être ! Qui sait… ma fantaisie est sous le boisseau des apparences… Allez viens, viens on rentre.
Le trajet de Nice à Grasse est source d'exclamations pour Karine qui aime cette côte, cette région, et qui brûle de joie d'avoir retrouvé Liane pour deux jours pleins.

– Tu exagères de ne jamais être venue à Londres encore ! Sans blague, tu te décideras un jour ? Ça vaut le coup tu sais. Est-ce que Marine t'a raconté ?
– Oui, Marine m'a dit que tu vivais entourée comme une princesse. Tu t'y plais n'est-ce pas ?
– Absolument, bien que Sunny me manque là-bas, mais j'ai tant de boulot que franchement, elle est mieux ici. J'aime ce que je fais, dit Liane.
– J'ai vu la vidéo cassette de ta collection, la dernière, Marine me l'a montrée, c'est vraiment très original. Ce sont de jeunes créateurs de talent. Je viendrai un jour, peut-être le mois prochain, à ton retour là-bas.
– On peut aussi partir ensemble, si tu préfères. Voyager à deux c'est sympa, non ? Enfin tu vois. D'accord ?
Mumy attend les filles avec impatience.
Karine l'embrasse affectueusement, ce qu'elle lui rend bien.
Sunny, Sandrine, tout le monde est là et participe à cette arrivée joyeuse, le soleil est bien sûr présent et Karine lui rend hommage après avoir embrassé tout le monde, en ouvrant ses bras face à la vue depuis la terrasse de la maison, cette vue qu'elle est si heureuse de contempler à nouveau.
Et ce fut la fête, promenade dans le parc, achats dans les parfumeries de Grasse, potins parisiens échangés sur le ton de la confidence… le temps de rire et déjà le moment a changé de camp, c'est de Londres dont il est question, avec sa magie, ses trépidances, son mouvement innovant incessant. C'est une fête que toute la maison, des cuisines aux terrasses et au parc, partage avec une insouciance bienvenue. Karine a

changé, elle est plus légère, plus libre, moins coincée en elle-même. Est-ce Kevin ? qu'elle revoit, entretenant une liaison sans attache, libre et sans contrainte ? Il y a là du nouveau pour Karine qui a tant souffert avec et par les hommes jusque-là… jusqu'à Kevin avec lequel le modus vivendi est fluide comme une permission de l'un de l'autre, l'un sans l'autre, l'un avec l'autre, dépendant du moment et des possibilités, des humeurs et des nécessités. C'est une vie qui va bien à Karine, elle a perdu dix ans, est devenue très séduisante comme toute personne libérée de ses peurs et de ses craintes à propos des autres.
Liane se réjouit de voir son amie si rayonnante. Qui aurait cru, il y a deux ans, que les choses tourneraient ainsi ? Personne n'aurait pu le supposer. Liane est confondue par cette mouvance que la vie met en tout. Il y a des virages que l'on ne prend pas, ceux que l'on ne voit pas et ceux qui vous font crasher, tomber, sortir de la route… C'est ainsi. La vie est une vaste route pleine de tournants qui en cachent d'autres ainsi que leurs significations, à venir, à découvrir, à comprendre, à intégrer, pour vivre avec ensuite le mieux possible, quels que soient les effets ainsi provoqués, invités, subis ou acquis… Mon Dieu, je deviens chiante, se dit Liane en se resservant de taboulé. Karine s'extasie sur le vin de Bordeaux, il est vrai que la cave de Mumy, qui ne boit jamais, est fort bien nantie pour les réceptions qu'elle continue de donner deux fois l'an.
Il y a dans l'air une note fraîche dont se réjouissent les humeurs allant de Sunny la plus jeune, à Mumy la plus âgée, en passant par les autres femmes de la maison,

dont Karine est responsable. Elle est arrivée pleine d'entrain, pleine de projets, de joie et manifestement comblée en amour. C'est une joie partagée que de la voir et de parler avec elle. Chacune, à part Sunny qui n'analyse rien et pour cause ! se dit Liane, prend un plaisir immense à l'écouter, à la regarder, à l'aimer tranquillement, comme un cadeau arrivé de Paris pour toute la famille... ! Ce qui fait sourire Liane.
Liane qui a l'impression qu'en deux ans, depuis la demande en mariage de Crups et son mariage, quelques siècles ont passé leurs lenteurs sur sa vie, y imprimant à jamais des marques qu'elle ne parviendra pas à oublier, à effacer ? Ce mot lui-même lui échappe, le mot juste s'entend, pour décrire plusieurs vies que ces deux ans ont à jamais inscrites au livre de son destin.
C'est fou, se dit Liane qui déguste elle aussi avec plaisir ce grand vin de Bordeaux, en faisant à sa grand-mère un clin d'œil heureux, plein de malice.

Quand les fêtes se finissent, leurs reliefs restent encore dans le cœur et la tête comme des restes abandonnés sur une desserte que l'on a du mal à enlever. Il y a là des douceurs et des élixirs qui ne sont plus destinés à personne et que l'on garde comme des souvenirs à ne pas perdre encore…
Liane a profité pleinement de Karine, elles ont bavardé, seules, en tête à tête. Elles ont fait leur traditionnel dîner au Carlton, habillées de rêve et pleines de secrets à en craquer ensemble. Il y a eu les rires et les étonnements, les surprises et les farces que l'on invente

afin de mieux faire passer l'inavouable que l'on dit pourtant, en le taisant un peu, juste ce qu'il faut pour en garder le mystère. Liane s'étonnant de la jeunesse de Karine et cette dernière émue par la maturité de Liane. Un échange parfait où l'on apprend de soi ce que l'autre sait vous livrer d'elle-même comme une porte à ouvrir vers des horizons insoupçonnables dont on se fait des imaginations cocasses en se demandant si c'est possible, et ça l'est.

Le *Carlton* est un lieu assez idéal pour cela. Le service y est parfaitement feutré, les clients discrets, ce jour-là, et le personnel qui voit tout, ne sait rien, ne retient rien, ne dit rien, vous laissant le privilège du vide à combler par vous-même, tout en étant aux petits soins pour vous, et c'est une sensation sublime qu'elles aiment toutes deux assez pour venir dîner là dès que se présente l'occasion. Les week-ends de Karine à Grasse sont l'occasion dont elles profitent avec une indécence lucide, se prêtant l'une et l'autre à cette orgie de confidences, exutoire nécessaire, impérieux, pour Liane surtout, pour Karine toujours.

Elles ont abordé le sujet du couple de Marine. Dug s'est marié l'année suivante avec une anglaise bon teint qui est rigolote comme tout, vive et pleine d'humour acide. Bien sûr, Marine ne cesse d'être à ce sujet en dépression, dès que le nom de Dug est prononcé devant elle. Elle vit toujours dans un foutoir et ne peut se défaire d'une nostalgie certaine en ce qui concerne l'Irlande. C'est ainsi qu'elle a piqué une crise de larmes dans une exposition aux Galeries Lafayette sur l'Irlande ! Pourquoi s'y est-elle rendue ? Pour

retrouver ce ciel de vacances, inoubliable dans son contexte parisien. La chimie n'a pas pris, elle a craqué, une fois de plus !
Il y a dans les yeux de Liane des retours sans lendemain et des soirées perdues à jamais. Il y a des allers pour une destination inconnue où elle refuse de se rendre pour ne pas agiter en elle des abîmes de néant auxquels elle a été confrontée.
Dans son tête-à-tête avec Karine, elle n'en parle plus, consciente que Karine sait et qu'elle comprend. Les mots sont donc inutiles, et c'est bien.
C'est une véritable douche à la sortie du restaurant. Il pleut des cordes et le temps d'arriver à la voiture, leurs cheveux sont trempés, ce qui les fait rire. Le rideau d'eau est si dru et épais que Liane, n'y voyant rien, lui propose de se rendre au bar du Grand Hôtel pour prendre un verre en attendant que ça se calme, ce qu'elles font.
Après une deuxième douche, elles se retrouvent attablées dans l'établissement, ambiance feutrée, tamisée, Karine se détend en soupirant. Elle passe sa main droite dans ses cheveux pour les ébouriffer, tandis que Liane lisse les siens à deux mains.
– Et alors les filles, on sort toutes seules ?! Heureusement que je suis là, non ?
L'accent léger les surprend, c'est Liane qui la première s'exclame :
– Dug ! Mais qu'est-ce que tu fais là ?!
Baisers à profusion.
– Et bien, figure-toi que j'allais t'appeler demain matin, on m'a dit à Londres que tu étais ici. Moi j'arrive, il y

a tout juste deux heures, le temps d'un dîner avec un copain, tiens, je vous présente Mic, et s'adressant à Mic qui arrive : les voilà, je t'ai parlé d'elles, remember ?
– Oh ! yes. Nice to meet you, répond Mic.
– Mais il parle français aussi bien que vous. Il est interprète, c'est dire ! Bon, on s'assoit ? Champagne ! demande-t-il au garçon qui passe, puis : Alors les femmes ? Où est votre troisième larronne ?
– À Paris, comme d'habitude, répond Karine en souriant. As-tu vu Kevin dernièrement ?
– Hier, dit-il, nous avons déjeuné ensemble.
Une conversation légère s'engage, c'est Liane qui demande :
– Et ta femme ?
– Oh ! Ma femme, elle est aux Seychelles, elle bosse sur un contrat immobilier en or. Il faut bien que quelqu'un ramène des sous ! Non ? Elle s'en charge. Et moi je les dépense avec vous ici à Cannes !
– Oh ! Mais he's joking, bien sûr, dit Mic, mais c'est vrai, elle bosse aux Seychelles.
– Sympa ! Karine en a des rêves plein les yeux.
Ils trinquent au champagne. Mic est très mignon. Liane le dit, rieuse. Karine approuve et elles sont sûres qu'il a rougi, mais c'est dommage, dans cette lumière on n'y voit rien.
– Je suis vraiment heureux de vous connaître, dit Mic, Dug ne parle que de vous, ce qui énerve beaucoup Barbara, sa femme. Et à moi aussi, il m'a beaucoup parlé de vous trois et de ces fameuses vacances. Vous êtes retournées en Irlande ?
– Moi oui, dit Liane, l'œil un peu fuyant ou sombre,

on ne sait pas vraiment dans cette lumière, se dit Karine avant de répondre à son tour :
– Moi aussi, toujours chez Kevin et vraiment, c'est à chaque fois différent mais c'est le même enchantement qui préside à nos retrouvailles avec ce pays curieux, quand même.
– C'est lugubre, dit Mic, moi je ne sais pas comment vous ressentez cette lande sous un ciel gris de pluie, mais moi je trouve ça lugubre au possible.
Mais Karine ne trouve pas.
Liane ne dit rien à ce sujet, préférant le présent et Londres dont elle parle avec Dug.
– Es-tu heureux ? lui demande-t-elle.
– Je ne sais pas, franchement je ne sais pas, vois-tu. Barbara est une femme épatante, mais je me demande si je ne les aime pas un peu plus complexes… du genre qui, comme moi ne sait pas ou…
Liane le coupe :
– Comme Marine bien entendu !
– Je ne t'apprends rien si je te dis que je crois l'aimer ? Et je ne sais pas si je dois dire encore ou toujours… Mais c'est vrai qu'avec elle, la vie rime avec sens… dessus dessous. Jamais plus depuis, je n'ai eu autant de désordre dans une chambre, et ça me manque !
– Ben voyons ! dit Liane, mais tu es marié mon vieux, quelle idée aussi de te marier !
Dug la regarde sans rien dire, puis :
– Tu sais aussi bien que moi que le mariage est une véritable loterie, non ? Alors ! Il faut bien, un jour ou l'autre, jouer à cette loterie-là et tenter sa chance. Et moi, et toi, et nous ne sommes pas les seuls, l'avons fait ! Voilà ! Il n'y a aucune explication. C'est le destin, c'est tout.

– Tu as raison, mais comment l'apprivoiser celui-là, je veux parler du destin. C'est vraiment tout un problème. Quand on fait blanc il voit noir, et quand on dit noir il fait blanc. Il n'en fait qu'à ses têtes ! Il a ses têtes je veux dire…
– Tu sais Liane, dit alors Dug, on en prend tous plein la poire, pas de la même façon, non. Mais ça ne change rien, on en prend plein la poire !! Je me sens parfois comme un bohémien à la recherche de son Esméralda ! Je suis idiot !
– Comme nous tous.
Liane a répondu en une phrase si rapide que Dug n'est pas sûr d'avoir bien entendu.
– Oui, Dug, comme nous tous enchaîne-t-elle, nous sommes tous, à tour de rôle, l'Esméralda ou/et le Quasimodo de quelqu'un. Nous sommes tous à la recherche d'un Prince ou d'une Princesse et quand, par le plus grand des hasards ou des bonheurs, au choix, on l'a trouvé, alors, le destin, lui, commence à s'en mêler. Le destin veut tenir les rênes. Il en a besoin, c'est lui qui a le pouvoir, et ce qu'il fomente nous échappe. C'est vrai pour nous tous, tu ne crois pas ?
– Je le crois ! lance Dug en s'affalant dans son fauteuil. Je le crois. Et parfois même, le destin a combiné des choses que tu ne vois pas encore, ou tout de suite. Il combine toujours tout. Et moi je suis marié avec Barbara et c'est Marine que j'aime, c'est pas beau ça ?
– Tu exagères, répond Liane, tu savais que tu aimais Marine, c'est toi qui a choisi en toute connaissance de cause…
– Oui, de cause… Marine n'a jamais répondu, elle ne

savait pas. Et moi j'ai cru que Barbara, je l'aimais, je l'ai vraiment cru, c'est le temps qui nous montre nos erreurs. Le temps, dit Dug, effondré et comique.
– Tu n'avais qu'à laisser le temps au temps… maintenant c'est Marine qui déprime ! Alors tu vois, quand c'est pas toi, c'est elle et inversement, vous auriez mieux fait de déprimer ensemble, c'est plus confortable pour les moments heureux, on les prend aussi à domicile, ensemble !
Liane est rieuse, elle pirouette pour dire ça…
Quant à Dug, il sirote son champagne avec délice. Il y a dans ses yeux des mirages passés qui chevauchent ceux à venir comme si Dug ne pouvait faire autrement que de courir après des chimères qu'il invite avec détermination, comme un homme heureux de ne pas être heureux, vraiment.
La soirée est agréable. Karine est plongée dans un tête-à-tête avec Mic, dialogue sur les bords de la Méditerranée… Cannes, bien sûr, mais aussi Nice, Menton, Monte-Carlo… il y a de quoi dire, voir, visiter, rêver.
Mic est un homme doux malgré sa stature imposante digne d'un footballeur américain ! Il a un charme certain et ses yeux sont envoûtants. C'est vrai, Mic est un très bel homme, se dit Liane en les regardant lui et Karine. Et puis c'est un ami de Kevin, un autre. Kevin est bien pourvu en amis. Elle se remémore les deux inséparables. Maintenant, c'est avec Dug, Mic, – ces deux-là sont inséparables – que leur soirée s'en va rejoindre tout doucement un passé qui n'en finit pas de ressembler à chacun dès qu'un souvenir est évoqué, dès qu'un sourire s'ébauche, comme avant, là-bas, lorsque

ces vacances en Irlande étaient encore d'actualité, étaient le présent d'un groupe d'amis que rien ne pourrait plus séparer, en tout cas dans la tête, se dit Liane qui observe maintenant, comme le fait Dug, la salle. Il y a du monde, pas trop de fumée, très bonne aération, se félicite Liane, dans cet établissement qu'elle a choisi parce que rendez-vous était pris avec Dug et Mic par un destin obstinément récidiviste…

Dug regarde Liane qui regarde les clients qui, eux, la regardent lorsqu'elle se lève pour se rendre aux lavabos. Extrêmement propres ces lavabos pour femmes. Un vrai petit salon, agréable. Une femme mûre est assise sur l'un des tabourets, elle se repoudre et met du rouge. Quand Liane sort des W.-C. pour se laver les mains, elle est toujours là. Elle regarde Liane en souriant.

– Hi ! Vous êtes très jolie, belle robe… Son accent est à couper au couteau, et elle a inversé les deux mots, pas très sûre d'elle. La cinquantaine superbe, Liane reconnaît une robe de grand couturier et lui rend son compliment avec le sourire.

– Asseoir vous là, venir me parler, ils sont tout le monde fous folie curieuse ! dit-elle d'une traite avec un tas de r…

Liane qui s'assied l'écoute, tandis qu'elle-même se repoudre et remet du rouge ou plutôt du chocolat sur ses lèvres.

– Vous doit savoir que je n'ai bu pas. Pas du tout. Je suis fatiguée par ce monde-là qui me court toujours – elle veut probablement dire faire la cour, se dit Liane – partout où moi voyage beaucoup. Vous française ? Vous internationale ! termine-t-elle en l'affirmant.

Liane n’a pas envie de montrer qu’elle parle anglais, elle s’exprime donc en français.
– Vous êtes en vacances ?
– Oh ! Je suis chez ma maison en vacances, yes. Je suis russe et je parle français pas bien, anglais un petit très peu, et allemand pas du tout, dit-elle en riant.
– Et que faites-vous à Cannes ? Vous travaillez ? dit Liane en se disant que là, elle provoque…
– Yes, Da, je travaille avec services pas secrets qui me demandent secrets sur des gens trop bien à faire descendre pour compromission étatique.
Liane se dit que c’est trop gros pour être faux…
Il y a tant de mystère à ne pas en faire que cette clarté même devient une nébuleuse, en soi, qui pourrait bien recueillir d’entre les relations la semence nécessaire à des complots et autres terrorismes indésirables.
– Moi, j’ai travaillé pour le KGB, s’entend dire Liane… surréaliste, pense-t-elle, elle ne peut pas marcher... !
Mais la dame marche.
– KGB, dépassé, fini ! Tout est maintenant différent.
Liane s’émerveille de l’entendre aligner ces mots pour une vraie phrase.
– Oui, vous avez raison, dit-elle, c’est fini, et moi aussi j’en ai fini avec ça.
– Avec ça, répond la Russe, on ne finit jamais. Si vous êtes dedans alors vous devoir continuer si vous voulez ou non, c’est comme ça, jamais fini. Et moi aujourd’hui fatiguée avec espionnage. Dites, promesse moi que vous dites rien du tout de mes affaires à KGB fini, on sait jamais si fini est fini ou non ?! Promesse ?

– Je vous le promets, dit Liane en se levant.
– Mais pourquoi vous venir non chez moi ? lui dit la dame en lui tendant une carte de visite rose pastel. Venir et boire thé ou vodka avec moi et mes amis pas espionnes. D'accord ?
Liane prend la carte en disant :
– Je vous remercie beaucoup madame, je tâcherai de passer la semaine prochaine.
– Semaine prochaine c'est idéaux, bien. Moi j'attends votre venir parce que vous très jolie robe, très belle, elle se reprend : vous très belle, robe très jolie.
– À bientôt… Liane est sortie, laissant la superbe quinquagénaire à ses fatigues et à ses roubles…
Liane a une fois pour toutes décidé de ne jamais fermer d'emblée sa porte au destin. C'est ainsi. Elle range donc la carte de « Saïda » dans son sac en se disant que cela n'a pas l'air d'un nom russe. Pourtant l'accent, lui, est authentique.
Liane jette un coup d'œil dehors avant de regagner la table. Il ne pleut plus.
– Bon, dit-elle à la ronde, il ne pleut plus, si nous rentrions ?
– La mort dans l'âme, dit Dug, car nous restons à Cannes et vous regagnez vos pénates ?
– Eh oui ! C'est la vie, il y a toujours un mauvais moment à passer, c'est ainsi pour toute rencontre, toute séparation ? Allez, on se reverra quand tu passeras par Londres ? dit Liane.
– J'y habite, dit Dug.
– Justement, ce n'est pas là où tu demeures que tu es le plus souvent. Tâche de venir me voir à Londres.

Puis Liane se tournant vers Mic :
– J’ai été ravie de te rencontrer, à bientôt ?
– So long, répond en souriant Mic qui embrasse Karine en même temps. So long, à bientôt ! répète-t-il en regardant Liane dans les yeux.
Déjà, Liane qui est sortie rapidement, démarre tandis que Karine traîne sur le pas de la porte avec les deux hommes. Déjà il est une heure, c’est fou ce que ça passe vite. Déjà !
Encore une soirée partant de l’Irlande, rappelant l’Irlande à Karine et Liane. L’Irlande, pays de feu et de sang qui marque de ses beautés les cœurs qui viennent à elle.
Le retour est silencieux, ce que respecte Karine qui sent que Liane n’a pas envie de parler. Elle a, sur ce plan-là, fait le plein pour ce soir. Et déjà l’aube... !

Il y a des aubes difficiles, assorties à ces lendemains qui y ressassent leur morosité avec force circonvolutions dans la tête et parfois même dans le cœur, mais ce n'est pas le cas ce matin pour Liane, dans le corps.
Il lui a fallu du temps pour s'endormir.
Il lui faut du temps pour se réveiller.
De son lit, par la fenêtre ouverte, elle entend Sunny qui joue au soleil dans le jardin. Lignes brillantes et claires dans la pénombre de ces rayons qui se faufilent entre les volets. Il y a de la tiédeur dans l'air après une nuit bien fraîche. Liane a la tête lourde, lourde comme une valise trop pleine. Elle se précipite donc sous une douche, fraîche, revigorante. Rien de tel après quelques pensées de trop qu'une douche matinale qui vous efface de partout ce qui dépasse un peu trop ! Cette phrase qui lui vient à l'esprit la fait sourire, elle la trouve idiote. Mais je l'ai formulée mentalement… s'inquiète-t-elle…
Nue sous son drap de bain drapé, elle ouvre les volets pour voir, devant son petit déjeuner, Karine qui lit un journal. Ce doit être Nice-Matin, se dit-elle. À moins qu'elle n'ait apporté avec elle Le Monde ? Mais je m'en moque, se dit Liane, quelle préoccupation idiote. Et cela encore l'agace, il lui semble tout à coup qu'elle soit devenue spectatrice d'elle-même et cela ne lui

plaît pas du tout. Cette sorte de recul qui déphase au présent, elle n'aime pas ça, pas du tout.
Sans raison elle pense tout à coup à Saïda, la Russe d'hier soir. Une drôle de rencontre, un personnage de film.
Liane s'habille, lentement, elle se trouve et se sent floue, bancale, hors circuit, hors système, hors… Je ne suis pas dans mes baskets aujourd'hui, elle constate sans plaisir aucun que cela coïncide avec le passage de Karine et se dit qu'elle doit faire un effort. C'est impératif ! Je dois faire un effort. Ouh ! Que c'est dur tout ça, surtout quand je m'arrête de travailler, dans l'agitation londonienne, ça va, ici, c'est très dur.
Sunny joue comme une petite maman, ses poupées de chiffons sont alignées et elle les lave avec de l'eau, sans savon car la dernière fois elle en avait mangé un petit bout. Affolement général. Depuis, on ne lui en donne plus. Sunny est privée de savon ! Et sur cette pensée, la déridant un peu, Liane descend les escaliers avec allant.
C'est à ce moment-là que la gouvernante lui a tendu le téléphone sans fil, en bas de l'escalier.
– C'est pour vous Madame, un certain Jones.
– Jones ? Passez-le-moi, merci… Liane ne connaît pas de Jones.
– Allô ?
– Ah ! Bonjour Liane, c'est la voix de Dug. J'ai bien cru que tu ne viendrais pas, je te passe quelqu'un.
– Allô ? Bonjour Liane, c'est Mic.
– Ah ! Bonjour Mic, dit Liane un peu déroutée de n'avoir pu parler à Dug, c'est vous Jones ?
– C'est moi, dit-il en riant.

– Oui ? Vous vouliez me parler ?
– Voilà, j'habite Londres et je ne peux pas vous dire au téléphone, mais pouvez-vous venir me rendre visite chez moi ? S'il vous plaît…
Cela fait rire Liane, ce s'il vous plaît, presque implorant.
– Oh ! Vous le demandez si gentiment que je ne peux pas refuser. Oui d'accord, mais rappelez-moi là-bas, demandez à Dug mon numéro personnel et appelez-moi. Je viendrai, promis.
– Merci Liane, à bientôt.
Il a raccroché. Hésitante, Liane va poser le récepteur sur son socle. Elle est surprise et pas vraiment. Mais que veut-il ? se demande-t-elle. Puis vidant sa tête de ce sujet, elle court jusqu'à la table où est installée Karine.
– Tu es resplendissante, lui dit son amie.
– Ah bon ? Pourtant je me sens comme dans les jours sans, où rien ne va… murmure Liane en se servant.
– Et ce coup de fil n'y serait pas pour quelque chose, par hasard ? Karine a l'air amusé.
– Qui sait, dit simplement Liane, la tête à autre chose puis elle enchaîne : veux-tu que nous allions à St Cézaire nous promener, il y a une jeune femme que je dois rencontrer, tu veux bien ? Tu me donneras ton avis.
– Pour quoi faire ? La jeune femme je veux dire.
– Oh ! répond Liane, c'est parce qu'elle fait des broderies étonnantes et je vais peut-être lui en commander.
– D'accord pour les broderies ! Karine s'est levée pour aller jouer un peu avec Sunny qui n'est pas intéressée, elle revient donc.
– Elle ressemble vraiment à son père, caractère décidé… dit-elle en regardant Sunny.

– Oui, elle lui ressemble vraiment. Je trouve aussi et de plus en plus.
Puis se levant, elle va chercher un sweat de coton pour le jeter sur ses épaules en nouant les manches sur son cœur.
– On y va ? Il est dix heures, c’est parfait. Allez tu viens ? Mumy le sait, on peut y aller.

Liane a toujours aimé St Cézaire, ce village d’arrière-pays typique et ensoleillé dans son écrin de ciel et de verdure. Karine découvre et apprécie :
– Nous devrions voyager plus souvent ensemble, dit-elle.
– Tu trouves ? L’Irlande comme coup d’essai fut un coup de maître mémorable, non ?
Karine rit.
– C’est vrai, mais c’est rare quand même.
– Eh ! Ça on ne sait pas ! Il faut voyager pour savoir. Finalement, toi avec Kevin, vous voyagez non ?
– Tu parles, répond Karine, mais pas du tout ! C’est moi qui, trois fois sur quatre, vais là-bas. Pas du tout.
Liane cherche l’adresse, demande puis se gare devant une maison adorable, nichée dans la verdure d’un jardin un peu fou. Une jeune femme est assise dans ce jardin, la tête renversée en arrière, le visage offert au ciel et les yeux perdus, elle est immobile. On dirait un tableau.
– On dirait une sculpture, dit Karine. C’est sans doute parce qu’elle est en collant et qu’elle ne bouge pas.
Liane tire la petite clochette devant le portail. La jeune femme ne bouge pas. Liane récidive… La jeune femme se lève, elle se déplie, le mot est plus juste car

elle est immense. Droite et altière, elle avance maintenant vers le portail tout en criant :
– Mais entrez donc, ce n’est pas fermé.
Liane pousse le battant du portail de bois, entraînant Karine dans le jardin.
– Bonjour, que puis-je pour vous ? demande la jeune femme.
– Bonjour, je suis Liane.
– Ah oui ! Vous venez de Londres, oui, oui, entrez je vous en prie, elle les guide à l’extrémité de la maison dans une pièce très agréable et claire, regorgeant de dentelles et de broderies sur toutes sortes de tissus. C’est très gai comme atelier, il y a des mannequins drapés dans de longs tissus brodés d’or, d’argent et de toutes les couleurs possibles et imaginables.
– Voilà, vous êtes dans mon antre créatif, et j’avoue qu’autant de choses à voir n’aident pas, mais j’ai dessiné tant de motifs que j’ai ensuite réalisés, que je dois bien les mettre quelque part, n’est-ce pas ? Et bien sûr la famille n’en veut pas. Liane croit savoir que la famille se résume à une mère, ancien mannequin et reconvertie dans la photo.
– Vous voyez, continue la jeune femme, vous avez vraiment le choix, d’autant que je travaille à la fois sur commande et de façon inventive et très créative, créant pour certaines occasions, il suffit d’en discuter. Mais je ne sais pas ce que vous voulez.
Liane qui se promène entre les tables et les mannequins répond tout en tâtant les matériaux :
– Je ne le sais pas non plus. En fait je voudrais créer pour ma prochaine collection quelques modèles

totalement différents, faits de broderies sur des tissus précieux mais aussi des tissus comme le coton ou certains voiles… je ne sais pas, peut-être serez-vous inspirée pour me proposer vos créations si vous voyez ma dernière collection ? J'en ai une vidéo que j'ai apportée, je peux vous la laisser le temps de vous faire une idée puis nous en parlerons ensuite, qu'en pensez-vous ?
– Oui, c'est bien, répond la jeune femme, aimeriez-vous voir les modèles que j'ai créés à partir de mes broderies ? Si vous permettez, j'ai un prototype pour une robe du soir, que j'aime tout particulièrement, ça vous dit ?
– Bien sûr, allez-y, montrez-moi, Liane est curieuse de découvrir un vrai talent, qui sait ?
La jeune femme a disparu, Liane continue de fouiller et Karine regarde des photos dans un album. Puis la jeune femme revient, pieds nus, elle porte une robe qui entoure et moule son corps tout en n'étant que broderies. Cette robe épouse les formes, les cache et les met en valeur, par une alternance de motifs brodés réunis les uns aux autres, qui dévoilent des morceaux du corps. Comment dire ? se demande Liane. Les motifs forment un écrin incompréhensible avec des espaces où la peau est reine, et il est impossible de détecter la moindre fermeture ou agrafe. C'est prodigieux, pense Liane. Karine en a le souffle coupé.
Les tons sont de parme et violet avec des broderies tintinnabulantes en verre autour du décolleté. C'est vraiment une création étonnante et Liane le dit en ajoutant :

– Êtes-vous mannequin ? Parce que vous portez très bien ce genre de vêtement, et ce n'est pas le cas de toutes celles que je connais.
Rire de la jeune femme.
– Non ! Pas du tout. Mais je suis souvent sollicitée, je n'ai jamais accepté, je me réserve pour mes modèles si un jour ils faisaient l'objet d'une collection. C'est vrai que je les porte bien parce que je les aime, j'en connais les moindres secrets et points. Et vous savez, ça y fait beaucoup.
– Vous aimeriez participer à un projet de collection ?
– Bien sûr, répond la jeune femme, mais jusqu'à présent j'ai travaillé de façon artisanale avec beaucoup de difficultés. On commence à remarquer mes broderies parce qu'un magazine féminin m'a consacré deux pages pleines avec photos. La rédactrice en vacances à Cannes est tombée amoureuse de mon travail, j'avais fait sur commande un motif pour orner le fourreau d'une actrice américaine, Sharon Stone, qui avait oublié un spencer brodé. Et donc je lui ai fait des motifs que nous avons cousus sur un boléro blanc qu'elle avait, tout simple. C'était réussi, j'étais très contente.
– Ah ! C'était donc vous, dit Liane, en effet j'avais remarqué ce boléro que j'avais trouvé très original, dans des tons blancs et bleutés, n'est-ce pas ?
– C'est ça !
– Pardonnez-moi, j'ai oublié votre prénom, dit encore Liane, je suis confuse.
– Fatah.
– Et pourtant, dit Liane, c'est le genre de prénom qui

ne s'oublie pas ! Moyen-Orient ? demande-t-elle.
– Moyen-Orient et de très mauvais souvenirs dont je n'aime pas parler.
– Je m'en excuse, murmure Liane qui continue : bon, Fatah, je vous propose de visionner la vidéo, puis vous me direz après cela si vous acceptez de venir à Londres pour la collection, dans notre atelier où je vous donnerai carte blanche sur quatre modèles. Deux du soir, deux tout aller. Qu'en dites-vous ?
– Mais c'est formidable, répond Fatah, enthousiaste. Bien sûr. Et ce que j'apprécie, c'est que vous ne cantonnez pas la broderie aux soirées. Vous la faites descendre, de jour, dans la rue. Ça c'est bien !
Elles parlent un peu encore de couleurs et de jean, la toile jean, puis Liane et Karine prennent congé. Fatah les raccompagne. Il fait un temps radieux et le regard de Fatah est animé, elle est rose de plaisir dans ce collant qu'elle a enfilé vite fait après avoir retiré sa robe somptueuse.
Des signes de la main pour dire au revoir et Fatah se retourne, la vidéo serrée contre elle, pour rentrer la regarder, vite.

Ce soir Sunny a droit, comme tous les soirs passés ici à Grasse, à une histoire racontée par Liane qui lui a rapporté des livres de contes anglais. Avec Sandrine, Sunny continue de parler anglais, avec Liane aussi, avec Mumy et tous les autres, elle parle français. Ou plutôt, on lui parle français, car elle baragouine plus qu'elle ne le parle. Mais ça vient…

La chambre de Sunny est bleu très pâle et blanc. Il y a des touches de fuchsia et c'est très joli. Des mobiles, des jouets, un ordre parfait que maintient Sandrine et un grand lit comme pour les adultes, c'est Sunny qui a tenu à ce lit dès que le lit cage a été abandonné.

Sunny est un être simple, direct et parfois si l'on n'y prend garde, autoritaire. C'est ainsi, elle est autoritaire, sait ce qu'elle veut, le dit, puis fait ce qui est en son pouvoir pour l'obtenir.

Sunny ce soir n'a d'yeux que pour le pendentif de Liane, une étoile de diamant à cinq branches, qui scintillent sur l'écrin noir de son pull-over. Alors Sunny la prend dans ses mains, lui parle, puis regarde Liane, prouvant ainsi à cette dernière qu'elle entretient les meilleures relations du monde avec son étoile, et qu'après tout, ce serait vraiment bien de la lui laisser pour la nuit. Demain, demain elle la lui rendra. Au début, Liane qui ouvre un livre afin de choisir une

histoire aux dessins doucement colorés de pastels, fait la sourde oreille. Mais Sunny lui prenant le livre des mains, le ferme et le jette à terre sur la descente de lit, en souriant, gentiment, pour lui montrer que ses intentions sont ailleurs.
Et Sunny, assise très droite sur son lit, met les mains sur ses hanches de façon déterminée en disant :
– L'étoile, elle a une histoire, l'étoile. Je veux l'histoire de l'étoile… Liane est décontenancée, lire oui, inventer, c'est autre chose.
– Oui ma chérie, elle a sûrement une histoire, mais je…
– C'est moi qui raconte, interrompt Sunny.
– Alors d'accord, je t'écoute, lui dit Liane.
Et Sunny lui montre qu'il faudrait qu'elle tienne l'étoile entre ses mains de façon confortable. Finalement Liane défait sa chaîne, la referme pour ne pas que l'on égare l'étoile entre lit, sol et drap, et la tend à Sunny qui exulte de joie.
« Il y a là-haut, Sunny montre le ciel, un grand grand avion, il est comme ça, – elle montre l'étoile – beau, brillant, et grand, grand comme ça – elle ouvre très loin ses bras en croix… – Sunny n'a pas posé l'étoile pour autant, ramenant ses bras, elle ouvre sa main droite sur la petite paume de laquelle l'étoile paraît bien plus grande. »
« Alors, continue-t-elle, cette grande étoile avion est très belle, elle se promène dans le ciel, la nuit et le jour. La nuit on la voit, le jour on la voit pas. Mais elle est toujours là, et tous les petits enfants comme moi le savent. »
Elle réfléchit, semblant plongée dans l'étoile et sa

brillance qu'elle contemple très sérieusement.
Liane est silencieuse. Il est vrai que Sunny a parlé très tôt anglais, et moins bien français, mais ce soir, est-ce la magie du lieu entre elle et l'histoire ? Elle et l'étoile ? Elle et son imagination ? Sunny s'exprime parfaitement en français, ce qui est pour Liane, tout à fait stupéfiant. C'est fou cette histoire ! se dit Liane, mais Sunny enchaîne :
« Dans cette grande étoile qui vole – elle fait le geste de la main – il y a beaucoup d'enfants comme moi et tout petits aussi, – elle fait les gestes – et puis des parents. »
Le regard de Sunny s'est attristé, elle continue :
« Et les enfants, ils savent qu'ils sont dans une grosse étoile qui vole, et dans la main, ils tiennent, comme ça, une étoile plus petite, brillante – elle ferme sa main sur l'étoile et regardant Liane – mais les parents ne savent pas qu'ils sont dans une grande étoile qui vole et ils ne voient jamais l'étoile, petite, qui est dans la main de tous les enfants. Ils ne savent pas, ils ne voient pas… »
Sunny, tout à coup, est devenue très triste, si triste que quelques larmes coulent sur ses joues, alors Liane en voulant la prendre dans ses bras – ce qu'elle refuse – lui dit :
– Sunny, ma chérie, pourquoi cela te rend triste ainsi ?
Sunny, qui s'est dégagée de la tentative d'enlacement, est toujours assise bien droite sur son lit. Un silence s'installe qu'elle rompt pour dire :
« Les parents sont très gentils, ils partent dans l'étoile, mais ils ne veulent pas que les petits enfants les suivent. Alors les enfants sont tristes, forcément. » dit-elle.

Elle essuie ses larmes.
Sunny a l'air bouleversé par l'étoile, elle regarde Liane pour demander :
– C'est Papa qui t'a donné l'étoile ?
– Oui ma chérie, c'est Papa qui me l'a donnée.
– Alors il y a longtemps, longtemps que tu l'as l'étoile ?
– Oui, répond Liane, se disant que le temps pour une enfant est relatif à tant de paramètres inconnus des adultes…
– Et c'est la première fois que tu mets l'étoile ?
Liane est surprise par cette question, c'est effectivement la première fois qu'elle la met.
– Tu vois, Papa est dans la grosse, grande étoile, toi tu es la petite, moi il faut me la prêter aussi, et il ne veut pas Papa qu'on soit dans l'étoile avec lui.
Liane est bouleversée par Sunny qui, elle, sourit à nouveau en demandant de son air charmeur :
– Tu me la prêtes cette nuit l'étoile ? Je vais monter dedans moi aussi, elle met l'étoile sous son oreiller, regarde Liane et ajoute :
– Moi je connais la grande étoile et la petite étoile. Quand on a la petite étoile, on est encore tout petit. Papa il est grand. Mais toi et moi on est tout petit, petit, elle fait un geste entre son petit pouce et son petit auriculaire… on est toutes petites, répète-t-elle en regardant Liane.
Liane a les larmes aux yeux, elle ne dit rien, ne trouve rien à dire.
Sunny ajoute en souriant :
– Il faut que nous mangions de la soupe pour grandir et la meilleure c'est la lumière qui est dans l'étoile, il

ne faut pas oublier la lumière de l'étoile, jamais. Et moi, avec toi, il faut qu'on grandisse.
Liane est bouleversée. Immobile elle regarde cette petite bonne femme qui va avoir cinq ans dans deux mois. Elle ne sait que dire.
– Et maintenant, c'est moi qui vais te raconter des histoires le soir avant d'aller dormir. C'est moi, d'accord ? Tu dormiras mieux et moi aussi. Tu vois quand une histoire nous raconte aussi, c'est mieux. Moi je préfère. Et il faut que l'étoile nous aide toutes les deux, tous les jours. Demain je te la rendrai. Tu reviendras vite, dis ?
– Oui ma chérie, je reviendrai vite, je te le promets.
Liane, toujours bouleversée, a pris Sunny dans ses bras, qu'elle serre comme une bouée dans ce désarroi où l'a plongée l'enfant de façon si brutale et douce à la fois. Sunny la serre de toute la force de ses petits bras.
– Maintenant on va dormir, dit-elle, en jetant un regard ravi vers son oreiller où dort aussi l'étoile.
– Tu vois, elle dort déjà, et moi je vais la rejoindre, dit-elle en se couchant.
Liane la borde, éteint la lumière et sort en fermant la porte contre laquelle elle s'appuie un instant, soulevée encore par une émotion forte qu'elle laisse aller en quelques larmes qui coulent malgré elle le long de ses joues. La maison est silencieuse. Elle n'a pas envie de retourner en bas avec Mumy et Karine. Elle gagne donc sa chambre, prend sa douche, appelle la gouvernante pour prévenir qu'elle se couche parce qu'elle est fatiguée et demande de transmettre ses excuses pour ce soir.
Puis vêtue pour la nuit, elle s'allonge sur son lit. La

fenêtre est ouverte et des étoiles, innombrables ce soir, illuminent le ciel comme jamais. Un ciel limpide, marine et or, somptueux. Il faudrait en faire une copie, se dit-elle, se vêtir de ces beautés et aller voler parmi elles pour entrer en relation avec ces couleurs vibratoires qu'elle devine porteuses de vie et de joie. Pourtant Liane pleure. Doucement, tranquillement, elle prend, ce soir, le temps de pleurer, d'être triste, de rêver et d'aimer. D'aimer tous ceux qu'elle aime, plus encore si possible qu'elle ne sait le leur montrer. C'est ce qui est difficile, montrer, il y a tant d'interférences, n'est-ce pas ? La vie est si polluée par nous et par tous. Alors le temps de pleurer et le temps d'aimer ont-ils un prix ? Oui, celui de l'Amour, de la tendresse, de l'élan et de la tristesse aussi parce que rien, jamais, n'est parfait ou comme on le voudrait. Rien !

Liane sent la maison vivre sous elle. Elle suit de la pensée les habitudes de Sunny, celles de Mumy, et Karine un peu. À la cuisine se terminent les rangements, comme tous les soirs, la gouvernante va rentrer chez elle pour revenir demain à huit heures. Quand Liane est là, c'est ce qu'elle fait. Quand Liane n'est pas là, elle reste à demeure. Les habitudes, les cycles, les rythmes de la vie, de nos vies qui s'ajoutent et se complètent à moins qu'ils ne se soustraient pour se rejeter dans des mouvements imprévisibles, opportuns ou non, dont nous sommes les protagonistes inconscients, le plus souvent.

Le regard de Sunny tout à l'heure, sa joie et ses larmes douces sont pour Liane une forme de maturité anticipée que la vie a donnée à la vie. C'est un curieux

débat que celui-là ! Que représente la vie et où se situe-t-elle lorsque l'âme en quête s'en fait l'adjointe tout en ne renonçant jamais à ces formes invisibles qui ouvrent de nous, en nous, avec les autres, des relations légères et denses que les formes ne retiennent pas. C'est toute la magie de la vie ça, se dit Liane qui doucement continue à pleurer.
Il y a dans le cœur des capacités insondables à vivre et revivre, à aimer, à donner, tout le reste, tout ce qui dévie de cela ou s'en sert, ne provient pas du cœur, mais de ces aspérités de nous à s'y accrocher pour s'en prévaloir et avoir, prendre, tirer à soi.
Liane en connaît qui vivent et agissent ainsi. Mais Liane en connaît aussi dont le cœur, immense, renaît sans cesse à lui en se replongeant dans ses propres capacités-là, qui ne sont tournées alors que vers les autres.
Et tranquillement, dans le confort douillet de la maison de son enfance, de celle de Sunny, Liane pleure. Qui pourrait croire possible une chose pareille ? se dit-elle. Elle pleure doucement ces rivières du monde qui passent par elle et sa vie, en se disant que jamais elle ne pourra arrêter ces flots de larmes brillantes comme le cristal qui s'écrasent sur son oreiller en coulant de chaque côté de ses tempes aussi.
Combien de temps, combien de fois a-t-elle retenu toutes ces larmes qu'elle s'autorise ce soir ? Peine perdue, Liane ne peut les compter, il y en a tant. Ce soir, elle ressent une aspiration forte à se débarrasser de toutes ces fois qui restent et vous oppriment, qui restent et vous étouffent comme des trop-pleins de soi et des autres que l'on évite de voir ou d'accepter, afin

de ne pas leur donner trop d'importance. Mais ces larmes ont de l'importance, ces flots font partie de notre existence et les barrages construits pour elles sont des constructions indignes de la vie, juste compatibles avec les apparences de la vie, et encore !
Liane a l'impression d'être éventrée sur son lit. De ne plus ressentir que torture dans ses membres et dans son corps. Et ces sources inépuisables qui coulent, déclenchées par Sunny la sage, Sunny la belle, lui font penser à ces exutoires qu'il nous faut vivre afin de ne pas en crever. Il y a là des immensités de soi dévastées par soi-même et les épreuves que l'on croit surmontées. Il y a là des multitudes, des foules que l'on a pourtant connues de soi mais nous sont encore étrangères. Il y a là des souffles nouveaux qui tentent de s'imposer, auxquels l'on aspire et qui s'éteignent sous les pressions diverses que nous leur imposons. Il y a là, tant et tant de projets, de négations, d'affirmations et d'enjeux que jamais nous n'aurions pensé en être chargés à ce point.
Liane monte, descend, sort et revient à des heures, des moments, des jours. Et, se dit-elle, qu'ils soient porteurs de joies ou de tristesses, ils ne reviennent pas par les faits, mais par ce qu'ils ont laissé comme tracas dans la chair invisible d'une subjectivité hyper sensibilisée qui n'a pu que, maladroitement, tenter de les cacher en effaçant, en dédramatisant ce qu'avaient impliqué, en nous, ces faits justement.
Liane pleure. Elle pleure toujours.
Et peu à peu, c'est une autre forme de passivité qui entre en elle. Une sorte de vide fait, et non plus subi.

Une sorte de languissant bien-être qui se cherche un nom, un espace, une raison à venir. Une sorte d'horizon nouveau, avec toutes ces étoiles dans le ciel que Liane voit sans les voir, avec cette ambiance fraîche et douce d'une soirée grassoise. Avec tout ce que ses vingt-quatre ans ont déjà supporté et avec l'infinitude à venir qui déjà a commencé son défilé par la voix d'une petite fille en peine de Papa.

Liane regarde la réalité avec fermeté tout à coup, et les larmes qui continuent de couler en font partie. Elles en font partie comme moi, comme Sunny, comme Londres et une vie ici, Mumy, Karine, Dug, Mic et les autres…
Liane aborde la réalité de sa vie autrement comme si une soudaine détermination à la fermeté consistant à ne pas se faire de cadeaux était née là, entre l'histoire de Sunny, l'étoile, et cet instant, après quelques heures passées allongée sur son lit à pleurer toutes les larmes de sa vie, de plusieurs vies peut-être ? Liane pleure tant qu'elle se dit qu'il y a là d'autres vies, d'autres gens, d'autres êtres aimés qui se sont glissés, impromptus, pour se faire laver des relations qu'elle a entretenues avec eux. Une sorte de baptême des pleurs que la grâce d'une enfant a déclenché, que le temps des vacances a suscité, que le destin a programmé, car il était sans doute impossible de continuer ainsi. Qui sait ? Qui le saura jamais ?
La fenêtre est toujours grande ouverte,
L'aube naissante a remplacé le ciel de nuit étoilé,
Liane a dû dormir, bien sûr, elle se réveille sous les couvertures, bien au chaud, la pensée lui vient que c'est une couette et pas des couvertures. L'oreiller est

mouillé, humide en tout cas, et en dormant elle a dû tirer à elle le second oreiller si bien que sa tête est dans le creux des deux…
Le ciel encore sombre est nimbé d'orangé et la lumière s'y installe, déterminée à entrer le jour pour de bon. Il y a là de la beauté, de la couleur, de l'espoir et de la sérénité. Le tout, passant par la fenêtre, fait la fête à Liane qui se retourne et s'étire de tout son long. La maison est encore tranquille, elle dort au rythme de ses occupants et Liane ne sent rien. Elle n'est ni ci ni ça… elle est dans son lit, encore endormie, de moins en moins, et vidée comme une femme perdue, surprise de se trouver dans un lieu si familier ne cadrant pas avec le reste.
Le reste ? Quel reste ?
Il y a, en dehors de cet état familier, tout le reste. Et ce n'est pas de la tarte. Et ce n'est pas vain. Et c'est une réalité.
L'image de Fatah lui vient à l'esprit.
Fatah dans sa somptueuse robe de broderies aux tons délicatement parmés de violet… Oui, se dit Liane, inventons des mots pour tenter de remettre sur la vie des couleurs au présent. Oui. Ornons de pierreries cristallines comme des larmes gelées ces vêtements dont nous affuble le destin en des circonstances que nous n'avons pas choisies. Oui, oui, ouvrons à l'inconnu ce qui se prépare même quand les prémices en sont douloureuses ou cruelles. Oui. Oui.

Je suis femme liane au cœur du monde
Je suis Liane,
Femme d'âme, et le monde me dit mes

Quatre vérités que je recueille aux
Quatre coins de ces
Quatre points cardinaux que je voyage.
Quatre est donc pour moi,
Femme liane,
L'assise et l'envol que je force en moi
Quand dans mes retranchements
Je me libère de mes frontières.
Je suis l'épreuve et les larmes qui en
Coulent.
Je suis la joie qui revient et les rires qui en
Témoignent.
Je suis au ciel de mon destin,
Je suis au deuil de mes lendemains.
Je suis à l'innovation et à la création,
Je suis et demeure une lumière
Irradiant l'hommage à l'univers tout
Entier. Je suis et je sais, j'apprends et
Je vois, déterminée à ne plus rien me
Cacher, à savoir ne plus me mentir,
Pour accéder enfin à l'essence du cœur de
La Vie pour moi-même et les autres et
Ainsi : Servir le monde.
L'humanité est en moi comme je suis en elle
Sans être tout à fait que
L'Esprit qui l'anime et la
Lumière qui l'éclaire,
Je suis et j'aime.
Je suis, libérée, et je libère.
Je suis, aimée de Dieu et je l'aime.
Je suis l'aube, le début,

Le moyen et la manière pour
Mettre en œuvre ce qui de moi peut
Servir le plus grand nombre.
Je suis l’éclat de l’infinitissime,
Je suis la parcelle d’incommensurable,
Je suis le départ et l’arrivée,
Je suis l’atelier, l’établi et les outils,
À la fois, et en même temps je suis dans
Le ciel et sur la Terre, le
Témoignage vivant de la Lumière du
Christ et ainsi, je peux, et ainsi, je dois,
Et ainsi, j’ouvre mon cœur à l’innombrable,
Je suis cet innombrable, ce
Multiple, et en moi s’agence d’eux la
Synthèse à vivre ici, tandis que chacun se
Forge de lui, en lui, les prémices et la base de
Ce formidable destin qui en nous accueillant
Nous retrouve afin de nous guider au mieux
Tout au long du chemin qu’il déroule de
Vie Une et infinie à nos pieds comme des
Princesses et des Princes de Lumière
Échoués volontairement sur la plage des
Incontinences mentales qui menacent de
Mort et d’étouffement les vies en général.
Je suis et je demeure, je suis et je vis,
Je suis et j’augmente de moi tout ce qui a
Été établi par Dieu afin de servir les hommes
En leur retour vers Lui.
Je suis et j’apprends.
Je suis et mon Dieu, j’ai besoin de
Savoir que je suis aimée de vous, comme

Nous tous ici-bas.
Ce besoin sous-tend ma foi, sans doute.
Mais cette nécessité est la réalité qui
Motive ce retour à ma source, la nôtre, enfin.
Je suis parce que je comprends.
Je suis parce que je n'espère plus.
Je suis, en Vous, Seigneur, la
Servante et la fille qui s'agenouille dans la
Paix que je vais devoir trouver en Vous, par
Moi-même. Je suis…

Un monologue intérieur jaillit de Liane qui le reçoit comme une sorte de vertige soulevant tout son être vers ce ciel pur qui a enfin émergé totalement de l'aube pastelisée de tout à l'heure.
Debout face à la fenêtre grande ouverte, le ciel est une invite à l'infini, à une autre phase de sa propre vie qu'elle sent sous-jacente et vraiment proche. Quelques larmes encore la surprennent, coulant sur ses joues comme une toilette du matin, tièdes et salées, elle en récupère les fins de sillons sur ses lèvres ourlées. La journée commence, un autre jour, et tout à coup Liane se remémore Sunny, celle par qui ce cataclysme intérieur est arrivé. Se précipitant sous sa douche, Liane veut vite aller la retrouver.

Devant la chambre de Sunny, Sandrine, qui en sort, la regarde en mettant le doigt sur sa bouche avant de murmurer :
– C'est étrange, elle est toujours debout à cette heure-ci, mais elle dort comme un ange.
– Ah bon ? Elle va bien au moins ?

– Tout à fait, simplement, elle dort… ne vous inquiétez pas, je vous appelle dès qu'elle se réveille.
– Merci Sandrine, je vais déjeuner, vous savez où me trouver. À tout à l'heure.
Décidément, se dit Liane, tout le monde dort. Elle est en effet la première à petit déjeuner alors qu'à cette heure-là, Mumy est toujours levée elle aussi, et Karine qui fait la grasse matinée n'est pas non plus descendue.
Alors Liane se régale de pain bio, de croissants bio, de confiture bio, le tout arrosé de thé bio… car Mumy ne plaisante pas à ce sujet !
Et c'est bon, se dit Liane, c'est bien meilleur au goût aussi. Liane se régale vraiment. Pas seulement de nourriture mais aussi de solitude en cette matinée splendide pas tout à fait comme les autres. La salle à manger est lumineuse et les baies vitrées largement ouvertes sur la pelouse. C'est beau, ces couleurs. Toutefois, une certaine nostalgie s'empare de Liane. Incompréhensible. Puis quand elle entend la voix de Sunny, Sandrine vient d'ouvrir la fenêtre… alors elle réalise que c'est tout à fait compréhensible.
Abandonnant son petit déjeuner en plein milieu, elle court vers Sunny. Depuis le couloir, le bruit des protestations vives de Sunny qui s'adresse à Sandrine. Liane arrive en courant, essoufflée.
– Ah ! Lany – c'est ainsi qu'elle appelle Liane quand elle est perturbée – Lany, regarde, Sandrine veut prendre l'étoile, puis à Sandrine : non, non ! C'est Papa qui a donné l'étoile à Lany et c'est moi qui lui donne maintenant, et elle court vers Liane à laquelle elle tend l'étoile.

Liane s'accroupit pour la serrer dans ses bras après avoir pris l'étoile.
– Je te remercie Sunny, et elle met tant de choses dans cette petite phrase que Sandrine qui leur tournait le dos, occupée à ranger, se retourne pour les regarder, étonnée. Puis Sunny qui a rendu ses baisers à Liane avec fougue revient vers Sandrine pour lui dire d'un air très sérieux :
– Tu vois Sandrine, dans la vie il n'y a pas que les rangements.
À la grande stupéfaction de Sandrine qui n'a jamais entendu Sunny parler ainsi. La petite fille se retourne pour dire :
– Eh oui ! C'est comme ça maintenant. Je grandis moi, qu'est-ce que tu crois ?
Ce qui fait éclater de rire les deux femmes.
Et Karine sort à ce moment-là de sa chambre, les rejoint et assiste éberluée à cette nouvelle affirmation de Sunny.
– On me croit toujours plus petite que je ne suis. Il faut bien admettre que j'ai grandi, sinon, où va-t-on ?!
– Et si on allait déjeuner, demande Karine à la ronde.
Et Sunny de répondre :
– Vous voyez, quand je dis quelque chose de sérieux, tout de suite quelqu'un fait récréation…
En riant, tout le monde descend pour aller se sustenter.

Je suis un tout petit enfant,
Je ne sais que grandir,
Je suis une toute petite fille,
Ton anima, ta mouvance, ton essence
Je suis en toi et je vis avec toi.

Ton évolution est la mienne et
J’essaye la tienne quand tu veux bien
Remarquer de moi ce qui,
Remarquable, t’échappait pourtant
Depuis longtemps.
Je suis ta raison d’être et la
Raison de ton être.
J’ai besoin que tu viennes vers moi,
J’ai besoin que tu me rencontres vraiment,
J’ai besoin que tu me connaisses afin de
Mieux te comprendre toi-même,
J’ai besoin de toi et tu ne peux te
Dissocier de moi.
Alors, faisons la paix en toi, et
Avançons main dans la main,
Ensemble à jamais.

Sunny a pris la main de Liane pour descendre les escaliers. Et dans le regard qu’elles ont échangé, Liane a de nouveau plongé en elle-même où la voix du monologue intérieur de ce matin déjà, s’est exprimée à nouveau. Liane trouve belle cette voix qui sait dire en elle tout ce qu’elle-même se tait. Pleine de gratitude, elle serre la petite main de Sunny qui la regarde joyeusement. Et Liane de se dire… que jamais elle ne pouvait penser un seul instant combien un petit bout de chou de cet âge pouvait apporter et lui faire découvrir des monceaux d’inconnues, à ce point. Sunny est-elle consciente que quelque chose s’est passé hier soir, et ce matin ? Pour elle c’est sûrement aussi important pour parler ainsi de façon si inattendue pour tout le monde.

Mais Sunny est une petite fille qui prend son petit déjeuner avant d'aller jouer. Et c'est à Axel, le lapin en peluche, son préféré, qu'elle raconte maintenant une autre histoire.
Liane se dit que c'est ainsi, exactement, qu'il faudrait être. Une chose après l'autre. Passer à autre chose sans tenter de retenir ce moment ou cette personne ou une chose passée… Liane apprend de Sunny, elle apprend tant que ses yeux, à cette idée, se mouillent à nouveau.
Il y a un temps pour tout, se dit Liane, j'ai pleuré, ça va comme ça et tentant de retenir ses larmes, elle croise le regard de Karine qui bien évidemment s'en aperçoit et lui demande :
– Ça va ?
Question idiote s'il en est, pour laquelle elle s'excuse aussitôt.
Liane n'a pas répondu.
Sunny qui a fini, s'est levée après avoir demandé la permission, en disant :
– Tu sais Karine, quand on pleure, ça fait du bien, c'est pas la peine de croire qu'on est triste. Des fois oui, des fois non ! Lany n'est pas triste, elle a juste besoin de pleurer, de faire partir beaucoup de larmes parce qu'elle ne les a pas laissées couler, tu comprends ? C'est pas grave.
Et Sunny de partir en parlant avec Axel qui, lui, comprend, dit-elle à Liane.
Le silence s'installe, Sandrine passe pour plier la serviette de Sunny, avant de la rejoindre avec un livre dans le jardin. La gouvernante débarrasse et leur apprend que ce matin Mumy a déjeuné dans sa chambre, ce qu'elle fait parfois.

Il y a dans l'air un silence remarquable que seuls les oiseaux emplissent de leurs pépiements.
Liane et Karine sont silencieuses, presque méditatives. Besoin de rien, besoin de vous tous, pense Liane avec tant de force que Karine dit :
– Tu sais que tu peux me parler, anytime. Je veux que tu le saches, c'est tout.
– Je le sais, merci, répond Liane avec un sourire, encore mouillé de larmes, mais tu vois, continue-t-elle, si je le fais maintenant, aujourd'hui, ce matin, alors j'ai bien peur de déclencher les chutes personnelles de mon Niagara. J'aime autant éviter. Nous sommes là pour nous détendre, non ?
– Justement, mais c'est anytime, your time.
– C'est marrant, lui dit Liane, cette habitude que tu as prise de parler moitié anglais... ! depuis Kevin.
– C'est vrai ça, je n'arrête pas et c'est agaçant…
– Non, non proteste Liane, moi je vis à Londres, et ils font tous ça. Mais toi tu vis à Paris, pourtant !
– Oh ! tu sais, avec Kevin nous sommes souvent en Irlande et quelquefois à Londres aussi, alors, je me suis vraiment bien mise à l'anglais. Tellement bien que je ne peux plus m'en passer, comme tu peux le constater !
– C'est plutôt positif ! Et Liane en parlant ainsi à son amie, a réussi à maîtriser les larmes qui s'annonçaient.
Dire ou ne rien dire, ce n'est pas la question ou le problème, pense Liane, et pourtant depuis hier soir, depuis cette fulgurante histoire de Sunny qui a déclenché une véritable prise de conscience ou en tout cas si ce n'est pas une véritable prise de conscience, alors c'est un choc

provoquant l'éveil de certaines énergies inconnues d'elle, il y a là matière à retour sur soi, sur les autres et sur la vie, et Liane qui tripote son étoile de diamant à nouveau autour de son cou, se demande comment une simple détonation aussi douce qu'une lumière d'étoile, peut mettre sens dessus dessous tout un monde en elle qu'elle croyait bien au chaud, bien quiet et bien rangé…
Et puis il y a eu Dug, son pote et Karine, des coïncidences trop bien agencées pour ne pas y voir la main redoutable du destin qui n'entend pas se faire oublier ainsi. Il y a eu beaucoup de choses en deux ans de sa toute jeune vie, et Liane aurait tendance à croire que le plein était fait, mais non, pas du tout, ça continue toujours, ça continue encore et encore, comme le chante Francis Cabrel, et il a raison !

De ces mondes qui vous habitent,
De ces rues qui nous parcourent avec
Leur trafic de pensées bruyantes ou bien
Garées jusqu'à une prochaine stimulation,
Je n'entrevois que les portes à ouvrir en
Remettant aux lendemains cet acte
Suprême qui consiste à pousser de soi, dans
L'inconnu, le regard oppressé de celle qui
Découvre et a peur de comprendre.
De ces mondes je suis le fantôme et à la fois
Le démon qui en moi me retiennent de
Dieu, le meilleur.
Dans l'union ou la désunion, dans la mort
Ou la survie, je tente désespérément l'impossible

Qui ne fait que répondre à l'aspiration de
L'absolu, tandis que lovée dans ma vie et
M'y agitant, j'oublie de moi tous les
Trésors que me rendent au centuple ces
Richesses que je vaux bien.
Déchoir ou surseoir ? Voilà qui est clair,
Comment se dégager de soi sans se perdre à
Jamais ? Et quand le ciel vous tombe sur la
Tête, comme il m'est tombé dessus hier soir,
Avec l'étoile brillante d'une vie rédemptée
Par une toute petite fille, alors je ne me pose plus
Aucune question, me contentant de vivre
Pour deux ce que d'aucuns croient de la
Vie… Cette vie que je poursuis, qui m'échappe,
Que je saisis, qui m'enchante pourtant
Quand d'une voix d'enfant comme moyen
Elle touche de mon cœur les fibres les plus
Secrètes.
Itinérante, je suis l'ombre et la matière,
L'Esprit et la lumière et sans cesse je me
Cours après pour en synthétiser l'espérance au
Cœur de tous. Et j'aime comme on fuit
Pour ne pas tomber encore sous les coups du
Destin qui m'effraient assez pour
M'abstraire de ce qui m'attire en me
Plongeant dans ce que je redoute.
Je ne suis qu'une femme, vulnérable et
Un peu sotte parfois quand, l'avouant
L'on me croit alors assez perverse pour en jouer.
Ce que je ne fais point !

Londres à nouveau pour Liane, à laquelle Marine a annoncé qu'elle viendrait passer le week-end suivant. La trépidante vie de Liane à Londres s'est calmée. S'est-elle calmée ? Non, se dit Liane, simplement il est passé en elle des tourbillons tels, que l'agitation qu'elle a connue ici, s'est relativisée. Il y a plus de travail, toujours autant de monde et de clients, mais il y a en elle moins de remue-ménage. En gros, c'est un peu ça. Pour le reste, idem. Ce qui gêne le plus Liane depuis ce retour de Grasse, c'est le fait qu'elle soit obligée d'accepter des invitations dont elle avait pris l'engagement, alors qu'elle n'a pas envie de sortir, pour l'instant. C'est d'ailleurs d'autant plus curieux pour elle qu'elle est partie pour la France dans une sorte d'état de fébrilité avancée, et qu'elle revient dans un tout autre état. Plus calme, plus posée, plus prête à dire non à tout un tas de choses qui lui apparaissent soudain comme dépourvues d'intérêt.
Ce soir par exemple, invitée par Page, le plus grand producteur de vidéo-clips d'Europe, elle se demande pourquoi elle a accepté ?! Elle pose la question à son assistante, Pam, qui lui répond :
– Mais voyons, il veut faire réaliser un clip-vidéo de ta collection par Godard, il s'est juré qu'il y arriverait !
– Mon Dieu, s'exclame Liane, il est fou ! Godard

aussi, mais encore beaucoup trop sage, lui, pour entrer dans ce monde éphémère de la mode. Ça me barbe Pam, tu ne veux pas me remplacer ?
– Ah ! Mais je ne peux pas ! Je sors de mon côté…
– Alors dis-lui de ma part que ce n'est pas moi qu'il faut qu'il invite, mais Godard !
– Tu es vraiment gonflée ! dit Pam en prenant le téléphone.
Liane sort pour se rendre une minute à l'atelier où on lui demande de confirmer une couleur. À son retour, Pam est au téléphone avec Page. Elle lui fait des tas de signes en articulant des mots sans le moindre son pour que Page n'entende pas, et Liane n'y comprend rien. Alors Pam met sa paume sur le récepteur pour dire :
– Il dit que Godard sera là. Qu'est-ce que tu fais ? Qu'est-ce que je dis ?
– Dis qu'il m'appelle demain si Godard est intéressé, et on se verra tous les trois, je les invite chez moi.
Mais Page veut lui parler, elle prend le récepteur que lui tend Pam :
– Oui, Page ?
– Darling, tu viens ce soir, tu ne peux pas me faire ça, n'est-ce pas ? Moi j'ai invité Jean-Luc pour toi et ta putain de collection…
– S'il te plaît, dit Liane en soupirant, évite-moi tes grossièretés. C'est toi qui veux faire cette vidéo, non ?
– Oui, excuse-moi, mais tu es terrible. Viens je t'en prie.
– Page, je suis sens dessus dessous, tu comprends ? Je ne serai pas drôle, pas belle, pas agréable, j'ai besoin d'un bain et d'un gros dodo. Alors sois mignon, comprends-le, comprends-moi !

– Bon, Darling, mais vraiment tu me fais de la peine, je t'assure.
– Merci Page, je te revaudrai ça. Merci. Salut.
Et Liane a raccroché avant qu'il ne recommence à geindre. En raccrochant, elle a souri. Dieu que la vie est belle ! Et pourtant, pas simple tout ça. Avant de rentrer chez elle, elle doit encore assumer une réunion d'atelier. Elle est fatiguée Liane. Pam l'observe du coin de l'œil en se demandant si elle est amoureuse ? Mais non, se dit Pam, c'est tout autre chose. Elle a changé et on ne dirait pas… bref, encore du boulot, la journée n'étant pas finie, Pam passe à la priorité suivante.
Londres fourmille à cette heure, comme toujours, et Liane laisse voguer son regard sur cette marée humaine d'une pensée distraite lorsque le téléphone sonne :
– Allô ?
– Lany ? Bonjour c'est Sunny, qu'est-ce que tu fais ? Je m'ennuie de toi et Mumy aussi. Comment va l'étoile, tu la gardes sur toi, tu m'as promis ? Bon maintenant je te passe Mumy et je t'embrasse très fort. So long.
Liane qui n'en a pas placé une, sourit en entendant Mumy.
– Liane ma chérie, Sunny a vraiment insisté pour t'appeler, je ne voulais le faire que ce soir. Comment vas-tu ?
– Une bonne surprise votre coup de fil. Merci. Moi aussi je m'ennuie ! Je suis un peu fatiguée de cette course folle pourtant agréable ici à Londres, mais quand même ! Je vais bien. Et vous ?
– Tout baigne !
– Et c'est bien, dit Liane en riant, je ne sors pas ce

soir, je rentre après le boulot, direct chez moi. Sais-tu que Marine vient ici ce week-end ? Je suis contente de la revoir.
– Oui, elle a appelé hier avec Karine qui voulait me remercier pour son séjour, et Marine m'a dit qu'elle prévoyait un week-end à Londres. Ne faites pas de folies ! s'amuse Mumy.
– Oh ! Y'a pas de danger ! Je me sens casanière à souhait. Je vous embrasse. À plus tard.
– Au revoir ma chérie, nous t'embrassons aussi.
Pam est revenue confirmer l'arrivée de Fatah dans huit jours, elle restera une semaine. « Je lui ai réservé une chambre au *Dorchester*. C'est elle qui a suggéré. »
– Nous aurons une réunion d'atelier le premier matin de son séjour, dit Liane, tu la prévois, tu préviens tout le monde. Et ensuite elle aura carte blanche pendant huit jours afin de nous proposer quatre modèles. Huit jours c'est peu, mais assez pour se faire une idée, ensuite nous lui laisserons du temps à nouveau, plus tard, pour retravailler. Voilà pour le programme avec Fatah. Et tu organises une cocktail-party à son hôtel, dans l'un des salons du *Dorchester*, pour la présenter aux journalistes. On est OK ? Questions ?
– Pas pour le moment, répond Pam qui a tout noté rapidement. Est-ce que tu assisteras à la première réunion ?
– Je ne sais pas encore, répond Liane en prenant son sac pour la noter sur son agenda personnel.
Très vite Liane a rangé son bureau tout en discutant avec Pam rapidement, les mots tombent d'un phrasé concis, hachés par une urgence que devine Pam sans

pouvoir la cerner. Tout va bien. Les temps sont respectés, qu'est-ce qui fait courir Liane ? se demande-t-elle.
Mais on ne voit jamais de façon évidente la ou les causes de cette sorte de fébrilité d'action qui pousse la fuite de chacun en avant, comme malgré lui ! Invisible cette force intérieure, ou est-ce une fragilité qui actionne par à-coups ou en permanence, les rouages complexes de ces mécanismes que le mental emballe et dont les nerfs accusent les chocs avec impatience ?
Où se trouvent, où gisent ces besoins pressants de courir à ce qui suit, au point de l'anticiper dans la tête et de ne plus être présent, réellement, à ce que l'on fait ?
Pam, qui continue de noter en prenant le temps d'écouter Liane par-delà la forme rapide, trop rapide de ses directives, se demande comment arrêter cette machine de l'autre, alors que l'on n'est pas capable d'en détecter l'insolite dérapage chez soi. Car Pam connaît cette fébrilité, non pas pour y glisser ou s'y sentir tomber, mais pour s'y voir lorsque, y succombant, elle prend tout à coup, par miracle, conscience que quelque chose tourne trop vite et pas rond.
Il y a du feu dans l'air du bureau de Liane où elles travaillent. Ça bouge comme les lueurs des flammes dans une cheminée, c'est épuisant, se dit Pam, mais c'est intéressant.
Soudain, sans transition, Liane s'arrête, regarde Pam en la traversant du regard, s'assied sur son fauteuil, respire un bon coup, tente de se calmer, y parvient et d'un ton posé dit :
– Mais qu'est-ce qui m'arrive ?
Pam lui sourit pour questionner :

– Le stress ?
– Mais qu'est-ce qui m'arrive ? En répétant cette petite phrase, le regard bleu de Sunny lui vient en mémoire ou est-ce en cœur ? Ou en sentiment ? Ou en nostalgie ? Elle ne saurait dire. Ce qui est sûr, c'est que ce regard la bouleverse au point d'éclater en larmes, de vrais sanglots de petite fille s'ensuivent.
Pam, consternée, ne sait quoi faire, elle n'a jamais vu son boss dans cet état ! Elle ne sait trop quelle attitude adopter. Puis, spontanément, elle se lève et vient prendre Liane dans ses bras. Celle-ci s'y laisse aller, reconnaissante, pleine de gratitude, c'est exactement le besoin du moment.
Un temps de silence entrecoupé de sanglots, durant lequel les deux femmes s'égarent, l'une dans la réalité du moment que traverse l'autre. Une sorte d'échange énergétique pur et vif, poignant, où Pam ressent et vit toute la détresse et la tristesse de Liane, tandis que cette dernière apprécie le calme écrin des bras de son amie qui prend conscience que sa déroute qui lui semblait n'être liée qu'à Liane, est aussi la sienne. Curieux instant d'une osmose énergétique improbable en plein cœur de Londres dans cette petite rue non loin de Trafalgar Square, où deux femmes se côtoyant depuis deux ans, découvrent l'une par l'autre des vulnérabilités et des silences qui font des sanglots de Liane, les sanglots de tous, et de sa détresse, celle du monde. Comme si elle n'était que le vase communicant d'une autre dimension dans laquelle, rien n'étant séparé de personne, tout devient accessible à chacun.
C'est un instant de magie pure et même dans cette

sorte de désenchantement qui perce ces sanglots, déjà un espoir est sensiblement présent. C'est aussi, pense Pam, une sorte d'exorcisation de trop de souffrance, à laquelle on avait sans doute fermé les yeux parce qu'elle ne touche pas une seule intériorité, mais tous ceux et celles qui font partie de l'histoire personnelle d'un moment d'humanité.
Quelque chose vient de se nouer entre Pam et Liane, dans cet entendement réciproque dont l'empathie serait le résultat si dans cet échange muet, rythmé par les seuls sanglots de Liane, il n'y avait bien plus que de la compassion. Cette dernière s'ajoutant à la sensation toute physique qu'elles ressentent et vivent toutes deux par-delà une quelconque analyse intellectuelle de cette situation. Énergétiquement, et Pam ne voit pas, ne trouve pas d'autre mot, le contact est devenu énergétique et ce serait d'invisiblement concret qu'il faudrait le traiter sans doute ! Quand des points précis sont touchés en chacune, qui roulent ou tournent la même sensation de manière différente – elles le sauront plus tard en en parlant – alors peut-on parler seulement de ce que ces effets qui sont une crise de larmes accompagnées de sanglots, impliquent et supposent de causes dans les liens inextricablement invisibles qui nous relient, chacun, à l'autre dans toutes les relations que nous entretenons de manière professionnelle, ou privée.
Liane, agrippée à Pam, se détend petit à petit, elle se dégage de ces bras fraternels pour prendre un mouchoir en papier dans son sac et se moucher bruyamment. Son visage est magnifique, constate Pam, surprise. Il y a là

de la détente et une sérénité jamais observées auparavant. Liane respire à fond, ce qui est difficile à cause de son nez bouché, ce qui les fait rire. Rupture brutale du rire sur les larmes, une forme de survie compatible avec des sensations indicibles qui ne reposent que sur la harpe fragile des nerfs dont les mécanismes salvateurs, aussi, échappent à tout contrôle objectivement conscient.

Liane va se rafraîchir, c'est la pause et personne ne la croisera dans les couloirs, ce qui fait de cet instant un lien tout à fait spécifique entre elle et Pam. Ce n'est pas plus mal, se dit-elle, mais qui peut dire si cette intimité partagée n'a pas eu le moindre effet sur ceux qui sans y assister l'ont pourtant vécue derrière les cloisons qui séparent son bureau des autres et de l'atelier ? Personne ne peut dire une chose pareille. L'intimité ici ne s'est pas révélée visuelle… elle ne s'est pas révélée physique, seulement, elle les a plongées dans cet échange à un autre niveau qui ne peut être qualifié que d'énergétique. Et c'est troublant tant la réalité et l'évidence de cette relation-là ouvrent aux deux femmes un autre horizon où les relations, quelles qu'elles soient, sont et deviennent des sources de paramètres inconnus, incontrôlables et directs, avec force et douceur à la fois.

C'est une journée que ni Liane, ni Pam ne pourront oublier. C'est un point de départ vers une autre façon de vivre et de comprendre les contacts, c'est une vraie révolution mentale à laquelle il leur faut maintenant s'habituer.

D'un commun accord, ayant besoin de solitude après cet épisode de leur vie, commune et personnelle, elles ont décidé exceptionnellement de cesser leur journée de travail plus tôt.

– De toute façon, a dit Pam, tout est en ordre.
Puis elle a pris les mains de Liane et, la regardant, lui a simplement, de façon touchante, dit : « Merci ».
– Arrête ! a répondu Liane en souriant, tu vas me faire repleurer ! Puis tendrement à son tour, elle a dit merci à Pam, en l'embrassant sur les deux joues.
Ensuite, la solitude régénérante les a récupérées toutes deux pour une fin de journée riche en amitié, riche en amour, riche en confiance, dictant à Pam comme à Liane la beauté et la responsabilité que toute relation, pour elles, désormais, incluait à jamais. Il y a trop d'intimité dans la moindre relation, trop d'intimité énergétiquement incontrôlable pour nouer des relations sans prendre en compte ce paramètre-là, nouveau pour elles, mais si important dorénavant.

Toute ville importante, et les capitales a fortiori, sont un entrepôt contenant, abritant des réserves de pollutions que le vent ne disperse pas toujours, et des stocks de forces et d'énergies provenant de chacun de tous ceux qui y résident, formant des amalgames d'invisibles déchets qui sont suspendus dans l'air, traînent au sol ou se baladent, d'une personne à une autre, avec le risque de se coller sur n'importe quel passant. Si ce dernier est un peu plus sensible qu'un autre, il sentira et vivra les désagréments de ces sangsues ayant pour formes diverses les constantes manipulations que chacun provoque inconsciemment dans la matière subtile astrale et/ou mentale. La somme invisible des déchets de ces formes-pensées, captées ou non, est un flot incessant, mouvant et/ou stagnant qui atteint de plein fouet les énergies de ce corps que l'on m'a dit subtil, pense Pam, qui en rentrant chez elle, n'est pas loin de penser qu'avec Liane, elles viennent d'expérimenter ce réseau, réservoir invisible que génère et remplit allègrement chacun des habitants de la planète. Tout ceci est assez troublant et fort réel pour susciter de sa part une réflexion profonde à ce sujet.
C'est pourquoi Pam de son côté, en rentrant chez elle, appelle la seule amie capable de lui en dire un peu plus. Ingénieur, Rima est brésilienne d'origine, née en

Angleterre et anglaise. Elle travaille avec des chercheurs du CNRS en France, est employée dans un laboratoire en relation avec la NASA et se spécialise dans toutes les énergies renouvelables, afin de trouver les moyens futurs de ne pas polluer la planète. Outre tout cela, déjà fort intéressant, Rima fait de la danse et montre ouvertement une véritable passion pour tout ce qui est parallèle, ésotérique, énergétique, psychique… et que sais-je encore ! se dit Pam en composant le numéro du laboratoire puisque c'est une heure de bureau.

Après les exclamations d'usage, les deux jeunes femmes s'excusent mutuellement de ne pas s'être donné de nouvelles, puis Pam lui demande si elle est libre ce soir pour venir dîner chez elle. Rima est presque libre, son petit frère est de passage à Londres et il sera avec elle.

– Quel âge ton petit frère ? demande Pam.

– Il a trente ans et toutes ses dents ! dit en riant Rima…

– Bon, eh bien tu l'emmènes. Mais je veux te parler d'énergies humaines et invisibles et tangibles, je suis complètement bouleversée par un évènement qui s'est passé aujourd'hui avec quelqu'un, et je veux t'en parler. Tu crois que cela ne va pas le barber ? demande Pam.

– Tu plaisantes, il va adorer ! C'est un fou d'ésotérisme. C'est d'accord, dix-neuf heures ?

– C'est bon, je vous attends et je fais simple ! réplique Pam avant de raccrocher.

Elle a fait simple. On ne peut plus, en commandant un « take away » chez le chinois du coin, un festin pour trois. Elle s'est préparée jolie pour se rassurer,

un peu. A mis des bougies partout comme elle aime. Une musique en sourdine très cool, Vangelis. A préparé un cocktail de fruits et des amuse-gueules chips de crevettes chinoises.

Et ils ont sonné.

Arrivée gaie, presque tumultueuse car Rima n'est pas ce que l'on peut appeler une introvertie. Son frère est fort sympa, petit et sympa…

– Je te présente Axel, mon jeune frère.

– Eh, nous n'avons jamais que deux ans de différence, mais elle joue l'aînée avec beaucoup de fermeté !

Rima l'embrasse en riant.

L'ambiance est chaleureuse et amicale, détendue. Chacun choisit sa place et Axel s'assied par terre sur le tapis, dos au canapé où sa sœur a pris place. Pam, de l'autre côté de la table rectangulaire basse, leur fait face. Tout est sur la table pour l'apéritif et Axel les sert, c'est bien agréable, elle peut attaquer d'entrée.

– Tu sais Rima, si je vous ai demandé de venir si vite, c'est que j'ai vécu aujourd'hui pour la première fois une chose troublante et j'aimerais bien savoir s'il y a à cela une explication scientifique quelconque, dit Pam.

– On t'écoute, vas-y, lui dit Rima, attentive.

– Eh bien, mon boss, Liane, avec laquelle j'ai de très bonnes relations de boulot, a craqué, elle a tout à coup, alors que nous étions toutes deux en réunion, craqué comme on dit. D'où crise de larmes et sanglots. Je ne savais pas trop quoi faire, alors je l'ai tout simplement prise dans mes bras, et ce fut spontané. Là, il s'est passé pour nous deux, sans parler, mais je le sais, et elle le sait, parce que nous l'avons vécu, là tout à coup,

une sorte d’osmose curieuse où j’avais l’impression d’être elle et moi en même temps, et de son côté c’était pareil. Ce qui me vient à l’esprit, vous voyez, c’est un échange intime impressionnant au niveau énergétique. Il y avait des pulsations ici pour moi, dit-elle en montrant son plexus solaire, et elle avait comme une dépression ici, dit-elle en montrant la tête, et tout en gardant notre identité propre et nos propres sensations, nous étions l’une et l’autre, l’autre et soi, à la fois. C’était si réel, si dense, si invisible et si concret, que nous en avons été bouleversées toutes deux au point de cesser notre journée de travail avant l’heure tant le besoin de solitude ensuite était intense. Je suis rentrée et je t’ai appelée mais en même temps, j’ai eu, pardonnez-moi, mais j’ai eu des gaz de façon incroyable ! Alors voilà, besoin de le dire et besoin de voir si je suis, nous sommes, folles ou si c’est… et elle hésite avant de dire « normal. »
Axel rit à propos de ce dernier mot.
– Dans ce domaine, « normal » ne veut rien dire. C’est beau cette expérience, dit-il ensuite sérieusement, vous entrez de pleine énergie dans ce que seront probablement les années 2050 pour la majorité des êtres humains vivants sur cette planète. Déjà certains vivent ainsi, la preuve !
– Ah bon ? s’exclame Pam.
– Oui. Il y une évolution de l’Humanité tout entière qui se fait par chacun à son niveau. Cette évolution a une incidence sur les cellules et sur l’énergie du corps physique mais aussi des corps subtils.
Pam l’interrompt pour demander :

– Qu’est-ce que tu appelles corps subtils ?
– Il y a ton corps émotionnel composé de toute ta sensibilité émotionnelle qui a une vibration, une fréquence particulière. Il y a ton corps mental qui est une construction de l’éducation, de la tradition, de la culture, de la religion et de l’inconscient collectif de l’humanité avec ses archétypes, et enfin il y a le corps éthérique qui te relie à tous les êtres vivant sur cette planète, à l’univers, et qui est dérangé ou pas, par les fréquences vibratoires qui s’en dégagent. Alors bien sûr c’est très perceptible dans l’environnement direct et dans les relations quotidiennes. Pour l’instant très peu de gens ressentent et vibrent réellement à ces corps. Aujourd’hui c’est ce qui t’est arrivé, sans le provoquer, mais le catalyseur, je dirais, a été la crise de sanglots qui a installé une fréquence vibratoire propice à cet échange que vous avez eu.
Un silence puis :
– Est-ce que tu comprends ?
Pam est pensive mais très concentrée.
– C’est très clair, dit-elle, très clair. Mais on ne sait pas tout ça... ?
Et pour elle, la soirée continue riche en enseignement sur des « choses », comme elle dit, dont elle n’avait véritablement aucune idée.
Pam, de surprise en surprise, découvre un monde et une vie invisibles qu’elle était loin de soupçonner jusqu’à ce jour et pour lesquels grâce à son expérience vécue avec Liane aujourd’hui, elle se passionne, montrant un intérêt qui fait rire Rima de plaisir.
Des titres de livres sont donnés à Pam par Axel, Rima

en ajoute deux à la liste déjà longue, et lorsqu'ils se séparent après cette soirée inattendue et passionnante, Pam est à même de se documenter dès le lendemain en lisant, ce qu'elle ne manquera pas de faire, ouvrant les bras, le cœur et l'âme à une vie nouvelle pour elle, qui ne fait que commencer.

Pam va se coucher avec calme, ses gestes sont mesurés, et avant de se mettre au lit, après une seconde d'hésitation, elle s'agenouille, met sa tête sur le lit, visage contre couette et laisse couler d'elle ce qu'elle n'y soupçonnait pas il y a quelques heures : un appel à la lumière, à la beauté, à l'amour qui se déverse aussi, curieusement, par quelques larmes qui roulent au silence calme de son corps abandonné, comme le ruisseau libérateur d'une autre manière d'appréhender à travers les autres et le monde, son environnement, cette quête de soi qu'elle se découvre si forte sans en avoir soupçonné l'existence jusqu'à cette minute même où, se glissant dans son lit, elle s'endort enfin sur le tapis lumineux que déroule la route nouvelle qu'elle vient d'emprunter.

La journée a été si belle.

Même à Londres, l'aube a des accents roses qui de temps à autre donnent au ciel anglais, ici, des allures insolites dès que le trafic s'en fait l'écho. Pour Liane, rien ne vaut les aubes grassoises quand depuis son lit elle en contemple les lueurs du levant dans un ciel qui l'a vue naître. Mais en ce lendemain comme aucun autre, à son habitude elle salue le ciel, la terre et leur créateur dans un élan intérieur qu'elle a toujours eu, dès que, l'œil ouvert, une nouvelle journée s'annonce pour elle.
Et comment définir ce qui ce matin la lie un peu plus à Pam ? Car sa première pensée est pour Pam. La petite silhouette brune de son assistante frôle sa pensée pour imprimer à nouveau dans son corps cette sensation de chaleur douce qu'elles ont expérimentée hier, ensemble.
Liane est croyante, pas pratiquante mais croyante. Famille protestante du côté paternel, catholique par sa mère, chrétienne en somme. Et c'est tout naturellement dans et avec le Christ que Liane a trouvé le baume nécessaire aux épreuves qu'elle a dû traverser. La prière, elle ne sait pas trop ce que veulent dire les seuls mots prononcés, elle se les invente, ses monologues alors prennent des allures d'hymnes, sortes d'invocation qu'elle module de mots parfois inconnus. Elle se dit que c'est le seul moyen de s'adresser au Père, n'est-ce

pas, des mots neufs qu'Il nous met en bouche pour Le louer et rendre grâce devant tout ce qui est vivant et fait les merveilles de notre existence terrestre. Pour Liane, Dieu est un familier, son intimité avec Lui est remplie de tout ce qu'Il daigne y mettre et de tout ce qu'elle est capable d'en faire. Dans cette relation tendant à toujours mieux et plus, Liane n'est qu'une orpheline parmi d'autres, le Père est silencieux. Son silence même est la Présence par laquelle Il se manifeste et dans les couloirs de Sa multitude infinie, Il visite Liane dès qu'elle accorde son temps au Sien, dans les accents toniques ou sereins que sa musique intérieure compose de Lui.

Aussi loin qu'elle se souvienne, Liane s'est toujours réfugiée en Lui, cet Être qu'elle se refuse à imaginer mais dont elle accède à la Présence avec une ferveur parfois violente. C'est drôle, se dit-elle, je ne me suis jamais confiée là-dessus à personne. Jamais. Même pas à Crups. C'est curieux. Liane ne s'explique pas cette retenue, ce secret, cette sorte de non-aveu d'une puissance qu'elle ressent jusqu'à la moelle. C'est pourquoi ce qui s'est passé hier dans son bureau avec Pam est, pour elle, l'aboutissement de ce dialogue intime de l'oraison constante, intérieure, qu'elle vit avec tant d'amour que ce dernier est capable maintenant de se transfuser en l'autre, comme elle le reçoit de l'autre, dans une sorte d'échange intérieur réel bien qu'indicible. Elle imagine les rapports de Jésus ainsi, avec Madeleine et les autres. Se surprenant à savoir soudain le Christ au centre, non plus intellectuellement à travers des textes aussi sacrés soient-ils, mais par pure expérience

avec l’autre, elle se trouve bien imprudente ! Et un élan la pousse vers Sa lumière, qu’elle ourle de mots et tonalise de mélodie fortement inspirée par l’expérience qu’elle a vécue avec Pam :

Il y a en Toi, Seigneur tout ce que Tu es en
Moi et en tous, ajouté à tout ce que
Je suis en Toi et de tous.
De cet échange permanent dont la
Lumière est génitrice et l’Amour
Amplificateur, Tu as désigné le Christ pour
Témoigner en chacun par le biais de toutes
Tes créatures.
Vase et creuset, je suis l’un et l’autre avec
Chacun de Tes enfants et moi-même Ta
Fille, je m’agenouille en Toi pour
Rendre grâce dès que mise en contact
Avec le cœur de l’autre, c’est encore Toi que
Je trouve.
Dans la paix qui Te caractérise, je
M’agite pourtant et pleure quand soudain,
Sans m’en apercevoir, Tu t’approches assez
Près pour que je me sente m’éloigner. En
Effet dans la fréquence de Vie que Tu
Répands en ondes énergétiques dans mon
Corps, je suis et demeure la vibration de Toi que
Je reconnais et à laquelle j’aspire quand
En aimant assez mes frères je puis m’
Abandonner à leurs bras comme
Dans l’épanchement sacré que Tu demandes
De moi à eux lorsque, attentive à Tes

Souhaits je les comprends concernant
L'humanité tout entière, à chaque fois qu'une
Relation se fait par la grâce de Ta providence
Sage qui recueille de nous tous le meilleur à
Donner sans cesse à chacun.
Seigneur que les relations sont belles, dans
Les peines ou dans les joies lorsque, avec
Humilité nous les reconnaissons Tiennes avant
Tout et ne s'adressant en chacun qu'à
L'étincelle que Tu y mets quand d'amour
Tu fais vibrer au cœur des autres avec pour
Lumière renouvelée la grâce dont Tu nous
Abreuves encore et toujours.
Je suis ta servante Seigneur, et ce faisant
C'est le monde que je sers et tous mes frères.
Du Bien Général que tu instaures en tous,
Je suis la messagère consentante et ma vie
À tes côtés ici-bas n'est que l'imperfection
Posée entre nous par le voile invisible qui nous
Sépare de Ta Présence.
Ce voile est déjà une grâce que je recueille
Comme telle avec pour aspiration Ta
Joie et pour alternative
Toi et Toi seul.
Je suis, Ton enfant.

Liane, plongée dans la Présence qu'elle invoque, n'a pas bougé. Assise dans son lit, elle ouvre enfin les yeux sur le jour complètement levé, maintenant. Dans son regard, les traces roses d'une aube passée qui poursuivent doucement les premières heures de cette matinée afin

d'en nimber d'essentiel toute la journée.
Et Liane pense à Pam puis sans transition, et pourquoi ?, à Fatah qui arrive bientôt. Que de femmes dans une vie, se dit-elle. Sunny aussi dont les yeux bleus lui vont droit au cœur dès qu'elle en évoque la douceur, la tendresse, la malice ou la détermination.
Y aurait-il de nous des forces incontournables que nous retrouvons systématiquement en tous ? En certains ? Et pourquoi je dis nous ? Parce que je ne me dissocie pas des autres. Ils ne sont qu'un peu plus de moi à découvrir. Je ne suis qu'un peu d'eux à comprendre en plus… Y aurait-il des chimies et des alchimies qui, se préparant en d'autres, aboutissent d'eux à nous dans une sorte de courant complémentaire faisant de nous des partenaires de destin et de vie, que nous le voulions ou pas ?
Que de questions, ce matin, comme d'habitude, que de réponses à ne pas trouver afin de laisser aux portes ainsi poussées des opportunités d'infini à révéler pour passer des seuils où l'on ne fait que dépasser de soi des barrières enfin brisées. Que de renoncements et que de choix, que de tournants et que d'inconnues à aborder encore, à susciter en soi pour parvenir à créer avec fougue et à gérer aussi ce qui fait du talent ou du génie, la marche vers Dieu que l'on monte enfin, sans la comprendre, mais en rendant grâce pour l'avoir trouvée.
C'est ce que fait Liane en permanence qui, n'expliquant rien, avance avec détermination dans le jardin intérieur de cette cité de Dieu où elle réside, entourée d'hommes et de femmes, comme elle, qui posent ou non des questions, les mêmes ou pas, sans espoir de réponse, avec constance jusqu'à cette ultime voie où la

Présence à elle seule n'étant pas les réponses, devient la synthèse effaçant tout besoin d'elles.
Liane est toujours assise dans son lit.
Il faut pourtant que je me lève et que j'aille au bureau. Mais la maison, Londres, son bureau et le programme de la journée lui semblent appartenir à une planète étrangère où elle ne serait que de passage.
Oui. Mais quand sa pensée glisse alors vers le service et l'humanité, le Bien Général et le Père qui y préside en chacun pourvu que l'on Lui en laisse le loisir et l'ouverture, alors, étrangère sur cette planète pourtant familière, Liane se lève d'un bond en offrant sa journée au Seigneur et à Sa seule volonté.
Un autre jour commence où personne autour d'elle ne soupçonnera un seul instant ce que la vie intérieure de Liane est vraiment. À cette idée elle sourit maintenant en se disant que Pam, probablement, est la seule confidente directe d'une intériorité, la sienne, à laquelle pourtant elle n'a toujours pas dit un mot à ce sujet.
Puis quand Liane sort de chez elle, elle est happée par les mille et un bruits, par les rendez-vous et les attentes d'un atelier dont le quotidien lui sert le pragmatisme frénétique sur le plateau des moyens pour servir et être utile au plus grand nombre.
C'est dans cet état d'esprit, le cœur léger en son ouverture aux autres, que Liane part à pied pour rejoindre son bureau. En route, elle achète de quoi petit-déjeuner. Elle prendra son thé au bureau. On ne peut pas prier et se nourrir l'âme sans faire l'impasse sur quelques habitudes sans importance qui ne sauraient masquer l'essentiel. Et à cela Liane se prête volontiers. Pour

elle, l'essentiel est essentiel.
Au bureau, Pam est déjà au travail.
Arrivée une heure plus tôt, elle a rattrapé la journée d'hier et le thé est servi pour Liane qui apprécie et la remercie. Elles se mettent d'emblée sur les modèles à choisir pour la prochaine collection. Des croquis sont sur le bureau, déployés en éventail et Pam les commente ainsi que leurs créateurs…
Liane est très concentrée, Pam est enthousiaste, c'est un bon tandem pour ne pas se laisser aller à n'importe quel coup de foudre qui n'en serait pas un.
– Au fait, s'exclame Pam, j'ai oublié, que penses-tu de ceux-là ?
Elle est allée chercher un dossier dans son bureau et étale une dizaine de dessins sur les autres.
– Regarde, qu'est-ce que tu penses de ça ?
Les dessins aux traits sûrs sont dignes des très grands, classique et original à la fois, le style est pur et très élégant. Cela change complètement de tout ce que l'on dit branché pour désigner des loufoqueries et autres bizarreries de bon ton actuellement. Liane examine avec attention chaque planche.
– C'est superbe. C'est vraiment magnifique, dit-elle, qui est-ce ?
– C'est une surprise, il va passer tout à l'heure, il attend le verdict avec impatience, dit-elle mi-mystérieuse, mi-rieuse…
– Mais dis-moi quand même si je le connais ?
– J'ai promis-juré de ne rien dire, dit Pam qui n'en dit pas plus pour passer à nouveau aux autres dessins.
Examen à nouveau, en détail, de toutes les planches

déjà vues. Liane doit choisir en tout trente modèles plus ceux déjà choisis la semaine dernière, cela fera cinquante. Avec les quatre de Fatah et peut-être quelques-uns de ceux qu'a montrés Pam tout de suite, cela fera le compte, et nous pourrons toujours en rajouter si ce n'est pas suffisant.
Le travail concernant le choix qui précède à la réalisation est minutieux, il faut penser à tout, imaginer la couleur et le matériau proposés par le créateur pour ensuite éventuellement en rediscuter avec lui, elle…
Liane est la seule à Londres à composer une collection avec différents créateurs. Son plateau pour le défilé est aménagé comme une scène et les mannequins respectent une chorégraphie de mise en scène fort élaborée qu'un danseur règle avec beaucoup de précision. Tout cela est un travail monumental qui prend du temps et les répétitions ajoutées aux travaux en atelier et aux essayages prennent en compte une vingtaine de mannequins à temps plein durant un mois au moins. Mais tous les top models se bousculent pour y participer, c'est le défilé le plus original de tout Londres. C'est à la fois un spectacle et un son et lumières auquel les créateurs participent aussi. C'était il y a deux ans une sorte de happening, c'est devenu un vrai show de professionnels que les journalistes et photographes apprécient pleinement. Liane et Pam ont travaillé ainsi plusieurs heures d'affilée quand le téléphone sonne, c'est l'accueil qui demande Pam.
– Qu'il entre, dit cette dernière d'un air mystérieux, en regardant Liane, elle sourit.
On tape à la porte, Liane lance un « come in » tonitruant qui la défoule de sa concentration et de son attention

durant ces quelques heures passées penchée sur son bureau.
– Salut, lance Dug de façon aussi forte.
– Mon Dieu, mais qu'est-ce que tu fais là, nous avons un rendez-vous, dit Liane en lui sautant au cou. Tu aurais pu prévenir ?
– Je suis ton rendez-vous.
– Non ! Je ne le crois pas ! C'est lui ?! demande-t-elle à Pam.
– Hé ! dit Pam en clignant de l'œil avant de sortir pour les laisser en tête à tête, vous m'appelez quand vous voulez, je vais passer des coups de fil. À tout à l'heure.
Liane s'est assise derrière son bureau et Dug s'est assis sur le coin de la table, il regarde ses croquis.
– Alors ? Qu'est-ce que tu en penses ? Tu sais, j'ai bénéficié de la complicité de Pam, elle m'a dit qu'il fallait tenter le coup. Je crois que ça lui plaît.
– Elle a raison, répond Liane, c'est excellent. Mais depuis quand dessines-tu ainsi ?
– Depuis toujours, je n'ai jamais rien montré à personne, je n'osais pas. C'est Pam qui a suggéré de te montrer le dossier. J'ai accepté. Je le savais déjà à Cannes mais j'ai tenu ma langue pour ne pas influencer ton avis. C'est vrai quand on connaît quelqu'un, c'est toujours différent.
– Tu as raison ! C'est idiot mais tu as raison. Ça ne devrait pas pourtant, dit Liane.
– Non, ça ne devrait pas, mais c'est comme ça ! dit-il. Alors qu'est-ce que tu peux en faire ?
– Nous allons les inclure à la collection. Il va falloir que tu sois là pour la réalisation…

Dug coupe Liane.
– Non, Liane, ça je ne saurai pas, mais est-ce que je peux venir voir, en discuter éventuellement et te laisser le soin de réaliser ça au mieux ? Dis-moi oui, je t'en supplie.
– Oui, dit Liane, mais tu n'assumes pas jusqu'au bout !
– J'assume de ne pas assumer jusqu'au bout, répond Dug en riant.
– Bon, eh bien au moins c'est clair ! D'accord. Mais c'est vraiment bien Dug, tu ne devrais pas faire ça en amateur ! C'est très bien.
– On verra en un second temps, après la collection d'accord ? dit Dug en l'embrassant sur le front. On appelle Pam ? Je dois me sauver.
Pam accourt, le temps de la remercier, et Dug les a déjà quittées.
– C'est un courant d'air cet homme-là, il est toujours comme ça ?
– Toujours ! répond Liane, toujours mais il est plein de fantaisie, de joie, d'amitié… et de talent, dit-elle en regardant une dernière fois, pour aujourd'hui, les croquis qu'elle remet dans le dossier marqué d'un D. majuscule.
– Bon, il va falloir mettre au point nous-mêmes la réalisation des modèles, il ne veut pas, nous le ferons toi et moi avec l'atelier. OK ?
– C'est bon, dit Pam toujours partante.
Elles n'ont, ni l'une ni l'autre, fait allusion à cette journée d'hier, ni à leur soirée respective. Rien. Juste une entente tacite, harmonieuse qui se passe de mots et continue leur collaboration avec ce plus d'intimité pudique que l'une et l'autre mettent dans leur relation

comme s'il y avait un consensus à un autre niveau. C'est étrange, se dit Pam, mais elle sent que ce n'est pas le moment de voir Liane en tête à tête en dehors du travail au bureau. Sentiment partagé par Liane. Elles se quittent donc après une journée bien remplie, un peu différente des autres et pourtant si semblable que l'on pourrait se demander sincèrement ce qui diffère ?!

Les soirées de Liane sont devenues un peu chaotiques, très mondaines de par son métier qui l'exige, elle décommande et s'excuse en permanence depuis qu'elle est revenue de France. Tout le monde s'en étonne. Mais l'urgence qui la pousse à la solitude devient une réelle menace dès qu'elle n'y cède pas. Et comment expliquer l'inexplicable à ceux qui ne le vivent pas ? Comment ? Alors Liane a décidé de simplement dire qu'elle passait une crise de solitude aiguë avec besoin pressant de s'adonner sans modération à cette drogue peu dangereuse qui la comble et lui ouvre sans cesse en elle, d'elle, des portes directement sur l'émerveillement, l'enchantement, dès que le stress vers d'autres occupations est fermement géré.

Quant à Pam, depuis son dîner avec Rima et Alex, elle se calfeutre chez elle dès la sortie du bureau, à peine le temps de passer au Bio pour ses courses, et elle bouquine comme jamais, plongée dans ces ouvrages passionnants que lui ont conseillés ses deux amis.

Cheminant parallèlement et ensemble, à la fois, Pam tout comme Liane ne s'épanchent ni l'une, ni l'autre, sur leur parcours, une sorte d'entente les relie l'une à l'autre, elles se disent qu'un jour, un soir, qui sait ? elles se retrouveront avec chacune assez de matériau

spirituel tissé de part et d'autre pour donner libre cours à cette formidable transformation que préserve leur solitude. Et ainsi, l'entreprise, qui tourne rond durant tout ce temps, ne soupçonne pas que les deux têtes chercheuses et penseuses du projet de la future collection qui occupe tout le monde, sont à la fois dans un travail mené en commun et dans une sorte de vie que l'on peut certes qualifier d'intérieure mais qui par la solitude même où cette vie les plonge, l'une et l'autre, est le maillon invisible qui relie inconsciemment tout ce petit monde et Londres, à elles deux, ou plutôt à ce qu'elles sont en train de devenir.
Pam se dit parfois, et cela la fait sourire, que cette vie est un peu schizoïde et surprenante, compte tenu du fait que rien ne paraît à l'extérieur, et que pourtant l'alchimie qui préside en elle à chaque instant, dans tout ce qu'elle fait, est une façon de se désintégrer des vieilles habitudes tout en construisant l'inconnu, ce qui la met en porte-à-faux avec tout ce qu'elle faisait de manière machinale. Par exemple, le matin, elle ne sait plus comment se vêtir ! Elle qui piquait dans sa garde-robe exactement de quoi s'habiller, avec une totale sûreté, une infinie certitude, elle ne sait plus, en ce moment, comment se mettre, que choisir, et elle perd un temps fou à sortir et ranger des vêtements qui lui semblent ne plus du tout lui convenir. C'est vraiment un problème !
Cette garde-robe, Ô combien fournie, lui semble dorénavant complètement obsolète, comme si elle ne lui appartenait plus ! Elle n'a plus envie de porter du noir, c'était la base de sa garde-robe qui avec ses yeux clairs et ses cheveux auburn foncé lui allait magnifiquement.

Elle se trouve « charbon laiteux » en noir et ne peut plus porter cette couleur ! Pam est déconcertée et elle décide donc de s'acheter d'autres vêtements puisqu'elle a des prix de gros partout dans Londres !
Quant à Liane, vouée au blanc depuis maintenant une semaine, elle ne peut absolument plus porter une autre couleur ! Ce qui pose un problème car elle ne trouve rien qui aille avec rien... ! Que des pièces séparées qu'elle a du mal à coordonner, et pour cela elle décide de se faire faire quelques vêtements à son idée, écru et blanc.
Tout cela, bien sûr, n'est pas dramatique, mais ajouté à une vie bien remplie côté travail, aux rendez-vous, aux affaires et aux relations internationales, sans compter le site Internet à revoir et à reconceptualiser pour la collection... ! Ça fait beaucoup, et peu de temps pour se préoccuper d'une garde-robe qui, il y a encore quinze jours, était parfaite.
Pam, elle, a des douleurs dans le corps, tandis que Liane se sent des « trucs » sur la tête, comme si une légère capeline de gaze bougeait sous une bise invisible, dérangeant les pétales d'une immense fleur dont elle sent une sorte de racine qui la chatouille, au sommet du crâne.
Pam, comme Liane, ne parlent à personne de tous ces petits inconvénients qui font dorénavant partie de leur vie… Elles imaginent qu'on les prendrait pour des folles ou des illuminées, et elles n'en disent mot, persuadées qu'elles vivent quelque chose de « normal », mais d'inusité… c'est le moins que l'on puisse dire ! Sachant que depuis leur fameuse expérience, il se passe quelque chose pour chacune, une sorte de pacte

du silence les tient, qu'elles respectent l'une envers l'autre, se disant que l'essentiel n'est pas d'en parler, mais de le vivre afin, de part et d'autre, de ne rien en louper… afin de parvenir peut-être à comprendre par elles-mêmes ce qui leur arrive, dont elles n'ont jamais entendu parler et qui les propulse dans un monde parallèle, invisible et assez présent et concret pour avoir une incidence sur leur corps physique et pas seulement d'un point de vue psychique.
Cette énergie psychique qu'elles ressentent différemment, il est vrai, est bel et bien concrète et elles ne peuvent plus faire quoi que ce soit sans faire avec. C'est donc dans cette ambiance un peu particulière que se fait la préparation de la collection, et ce n'est pas une mince affaire.
En même temps, une vague d'enthousiasme et d'énergie peu commune soulève toute la maison. Le C.C.L., Centre des Créateurs Londoniens, issu de MUSK, connaît une effervescence, un bouillonnement d'idées comme jamais jusqu'à ce jour. Il y a en Pam et Liane, et cette dernière le voit beaucoup plus clairement que la première, une formidable énergie passionnelle qui fait de leur tandem une symbiose très attractive pour tous ceux avec lesquels elles traitent. Le C.C.L. est devenu une plate-forme incontournable pour tous les couturiers en place, avec laquelle ils doivent compter et sur laquelle certains voudraient bien évoluer pour participer par quelques modèles à cette période de vent en poupe dont Liane et Pam sont responsables, à plusieurs niveaux, ce dont personne bien entendu ne se doute !

Pour Liane, la famille à Grasse est devenue une sorte de planète si lointaine que seuls les yeux et le rire de Sunny en sont maintenant la seule image et l'écho. Elle n'arrive pas à croire qu'il y a à peine quinze jours, elle y était, prenant des vacances et devisant avec Karine. C'est si loin, déjà ! Des années-lumière de solitude organisée l'en séparent pourtant, et elle n'a pas envie de réduire cette distance infinie !
Et de ces aubes, ou soirées galériennes où tout se bouscule dans un chambardement dont l'habitacle du corps est le lieu, il y a des ressorts d'énergie qui se tendent et se détendent de manière, à la fois, inhabituelle et impromptue !

C'est un de ces jours, comme les autres – en ce qui concerne l'environnement – que Pam reçoit un coup de fil d'Alex, l'invitant à une conférence pour le soir même. Il ne l'a pas su plus tôt et lui propose de le rejoindre car c'est à deux pas de chez lui, dans Soho. Pam a tout noté, même le titre : *Le corps énergétique, ses surprises et ses secrets*. Comme elle était dans le bureau de Liane lorsqu'elle a pris l'appel, rien du titre n'a échappé à cette dernière qui lui dit :
– Si c'est une conférence publique, cela m'intéresse.
– Alors viens, a répondu Pam. Il nous faut y être à dix-huit heures trente, c'est un peu tôt non ?
– Non, a répondu Liane, on y sera.
Et elles y sont.
Liane n'a posé aucune question, et elle salue chaleureusement Alex qui les accueille devant chez lui pour dire :
– On y va, nous pourrons, si vous le souhaitez, monter prendre quelque chose après ?

– On y va, disent ensemble Pam et Liane.

La conférencière est française mais elle intervient en anglais, Londres oblige…
La salle est pleine, trois cents personnes à peu près, déjà installées ; les gens attendent en silence. Une odeur d'encens vient de l'estrade où est installée une table.
Ils s'installent tous trois, Liane en bout d'allée, Alex puis Pam.
Il y a, pour Pam, des mystères dans l'atmosphère d'attente qui règne, Liane est décontractée, dubitative… Quant à Axel il connaît bien Ludmila, la conférencière, une femme remarquable, d'après lui, parce que loin de tous les zozotérismes ambiants en ce début de siècle. Il y a là des jeunes, des moins jeunes, le public est éclectique… se dit Pam, en regardant autour d'elle, des cadres, des ménagères... des mères de famille et pas mal d'hommes, ce qui l'étonne.
On s'attend à voir arriver une sorte de gourou très sérieux et très concentré, quelqu'un qui sait… des choses que l'on découvre…
Et c'est une jeune femme dynamique qui entre en scène. Vêtue de blanc, elle porte un jean et un tee-shirt, sous une veste rouge, très élégante. Ses cheveux sont courts, frisés et parsemés de fils d'argent. Elle sourit, salue à la ronde et s'installe, règle son micro, demande si tout le monde l'entend, regarde chacun dans le public, dirait-on, lui sourit et commence. Cette apparition moderne, qui pourrait être une collaboratrice de travail rencontrée au quotidien, étonne Pam. Ne serait-ce le charisme et la voix tonique très particulière, cette femme est comme

elle ou Liane, avec quelques années de plus certes, mais c'est une femme à laquelle on pourrait, l'on voudrait s'identifier. Liane tourne la tête pour sourire à Pam en lui signifiant d'un geste du pouce que ça commence bien. Ce qu'approuve Pam. Alex, lui, a l'habitude.

Puis l'intervention déroule des mystères qui apparaissent comme étant si naturels dans la bouche de Ludmila que ni Liane ni Pam – qui se regardent de temps en temps – n'ont l'impression de se sentir à part ou différentes. Le naturel de Ludmila affirmant une vie énergétique pleine, riche en surprises, et tout de même pionnière en ce sens qu'aucun référent encore n'existe, conforte Liane et Pam qui se retrouvent, devant le témoignage de Ludmila, en terrain plus confortable et familier. Tout cela est si inattendu, si pleinement normal, tout cela semble couler de source pour le vingt-et-unième siècle, au point qu'avant de vivre ainsi, on peut se demander si on est tout à fait dans le temps et le moment d'une vie en incarnation coïncidant avec la mutation de cette société démocratique, mais aussi de la vie planétaire en général. C'est que Ludmila, sans rester sur le nombril de chacun, ouvre la vision qu'elle a du monde au plus grand nombre en invoquant la responsabilité et la citoyenneté comme moyens d'avancer ensemble tout en assurant, chacun énergétiquement, les assises individuelles par une évolution utile au plus grand nombre.

Ce discours est si inhabituel, si inattendu pour Pam qui pensait venir chercher de l'ésotérisme et des mystères insondables, qu'elle est agréablement surprise de constater que la spiritualité a quelque chose de carrément concret avec les pieds bien sur terre pour cette femme qui leur

parle à cœur ouvert et témoigne de sa propre expérience avec tant de naturel.
Pam se sent très bien, joyeuse, comme si elle venait de retrouver une amie de toujours qu'elle aurait, un moment, perdue de vue.
Liane est dans l'écoute totale de Ludmila et s'y retrouve tant qu'elle se demande si c'est le cas pour chacun dans cette salle ? Alex, les yeux clos, a pris la main de Pam qu'il serre pour affirmer son bien-être. Pam qui ne comprend pas pourquoi, le laisse faire, absorbée qu'elle est par cette intervention charismatique.
Il y a tant de choses données ici que Liane est inquiète, sera-t-elle capable d'en retenir l'essentiel ? Chaque mot lui semble essentiel, chaque phrase déterminante et son adhésion intérieure est, de fait, si intimement liée à tout ce que vit Ludmila et dont elle témoigne, que l'aube du vingt-et-unième siècle, se dit-elle, pourrait bien devenir le pas spirituel déterminant d'une humanité en quête que quelques individus ont trouvé et vécu depuis un moment, anticipant de leur expérience incroyable l'état d'un avenir humain qui passe par chacun.
L'intervention, excellente, mettant à portée de la compréhension de tous ce qu'est le corps énergétique, de quoi se compose sa structure invisible, comment il vit et régit certains phénomènes que nous ne sentons et vivons – dans la majorité – que plus tard… bref, c'est passionnant. Ludmila inclut à cela une étude simple et utile des centres d'énergie dans le corps, appelés chakras par les Orientaux, les Asiatiques.
Il y a là une mine de connaissance à laquelle peuvent puiser les recherches et les expériences de chacun.

C'est véritablement très intéressant de constater à quel point Ludmila, qui s'adresse à tous, est reçue par chacun là où est son besoin. Cette conférence trouble Pam, tout en l'enthousiasmant comme Liane.
Le temps d'écouter, et voilà que celui qui écoute est l'écoute elle-même dans toutes les variantes que sa personnalité apporte de son expérience qu'il retrouve, anticipe ou prévoit dans ce qui est dit et vécu par Ludmila.
Le débat qui suit n'a rien d'un débat et c'est tant mieux, dit Alex aux deux femmes. Des questions auxquelles Ludmila répond le plus simplement possible. À chaque fois Pam remarque que les questions qui la concernent le moins, pense-t-elle, attirent des réponses pour elle… Liane fait la même constatation. Alex sourit, il connaît, il sait.
Le temps s'est-il arrêté ? Comment est-ce possible ? Il est déjà vingt-deux heures lorsqu'ils se retrouvent tous trois sur le trottoir devant la salle.
– Vous voulez monter un moment ? Je vous raccompagnerai ensuite, propose Alex.
Mais ni Liane, ni Pam ne se sentent d'humeur à monter papoter après une si belle dynamique intérieure…
Liane décline donc l'invitation, Pam aussi, en s'excusant toutes deux. Liane fait signe à un taxi, mais Alex se fâche, il insiste pour les raccompagner en voiture. La sienne est garée juste en face et il les y entraîne en disant :
– Vous n'allez pas commencer à jouer les nanas infernales, pas après une belle soirée. Ça me fait plaisir de vous raccompagner.
– Alors, c'est bon, allons-y ! Et Liane, philosophe, le

suit en prenant le bras de Pam.
Durant le trajet il respectera le silence de Liane et de Pam. Et parce qu'elles habitent dans deux immeubles mitoyens, il ne fera qu'un seul arrêt.
– À bientôt, vous deux. Et merci d'être venues.
– Merci à toi, Alex, salut.
– Au revoir, à bientôt, a dit Liane à son tour, on dînera un soir, OK ? D'un signe amical de la main, Alex a dit oui…
Puis Liane et Pam se sont embrassées avant de rentrer sagement chez elles, emportant les trésors rendus disponibles par la conférence de Ludmila.

Liane va avoir vingt-cinq ans. À la tête d'une entreprise dont l'essor constant valorise toute l'équipe et tous les créateurs qui viennent à elle, Liane se félicite de n'avoir jamais cédé à certaines compromissions qui veulent que nous allions systématiquement chercher dans l'institutionnel ou ailleurs, le parrainage des aînés, de ceux qui ont tracé leur sillon. Non, Liane a toujours voulu initier elle-même le propre sillon qui porterait ou non l'équipe et son sens de la coopération dans le travail de création. Et c'est réussi. Vraiment. C'est maintenant le contraire, les aînés viennent à elle, l'institutionnel aussi, puisque le ministère de la Culture lui a demandé si elle serait d'accord pour des échanges au niveau mondial, avec des créateurs…
C'est une idée superbe.
Liane a demandé réflexion pour le principe, elle sait qu'elle acceptera avec toute l'équipe derrière elle. Mais il n'est pas question de prendre une décision aussi importante seule. Les circuits institutionnels ont cela de bon qu'ils servent, s'ils sont bien utilisés, le citoyen, tous les citoyens. Liane en a conscience. Ce qu'elle pense réellement c'est que sans leur demander leur aide, il faut faire ses preuves afin qu'ils se rendent compte, là-dedans, se dit-elle, que ce serait mieux avec vous que sans et qu'ainsi la démarche vienne d'eux.

Demander de l'aide, Liane n'a jamais voulu. Se mettre ainsi en situation de dépendance sans savoir où l'on va et comment, très peu pour elle. Il est vrai que Crups lui a appris tout cela, et elle a eu beaucoup de chance… si tant est que ce soit une chance – qui peut savoir ? – de se retrouver chef d'entreprise à vingt-deux ans, seule face au monde, donc à l'adversité. Mais Liane n'a jamais joué ce jeu-là, alors on l'a traitée d'individualiste ! Et alors ?! À partir du moment où le boulot est fait sans agresser personne, où est le problème ?
Pour elle et son équipe, cela a marché. Et aujourd'hui Liane est lancée dans ce monde festif, magique et rude de la mode. Elle pense sincèrement qu'il n'y a qu'à Londres que l'on puisse réussir ainsi et si jeune. Connaissant bien la France – et pour cause ! – elle n'aurait jamais pu faire le même parcours là-bas. Elle en est sûre. Ici, elle a pu créer son équipe en rassemblant des affinités pour une chimie à réussir. Là-bas, à cause de toutes les règles bloquantes liées à l'emploi et à l'administration trop lourde qui sévissaient alors, elle aurait créé une structure sans pouvoir tester ensemble, dans la mobilité créative, ce qui par magie ? hasard ? chance ? soude une équipe, non pas par des lois et règles administratives seulement mais par tout le liant qui justement ne se trouve et ne s'épanouit qu'au contact les uns des autres. Et un ou deux mois d'essai n'y font rien… Elle se souvient de cette jeune couturière pleine de talent qui a travaillé huit mois avec elle. Une caractérielle, emmerdeuse, incapable de se contrôler ! En France, elle l'aurait eue sur les bras et cela aurait pu tourner au drame. Ici, sans problème, cela n'allait

plus, alors on a arrêté de travailler ensemble ! Aussi simple. Impossible en France où vous vous retrouvez avec des pointures impossibles à suivre et qui ne suivront jamais. On dirait qu'ils ne sont là que pour vous faire chier ! se dit Liane en souriant malgré tout. Les Anglais sont intelligents, plus intelligents ? En tout cas Tony Blair l'est, lui. Et puis Liane pense à la France, à la politique, aux partis politiques et à leur implication dans la vie de la société, à leur éloignement des citoyens et au clivage qui en résulte… Réflexion de jeune femme responsable, immigrée au pays de la folie, de la fantaisie, du talent et de la création…
J'ai bien fait de rester ici, conclut-elle.
J'ai très bien fait.

C'est ce matin qu'arrive Fatah, et l'équipe est très excitée à l'idée de travailler avec une nouvelle créatrice. Ils aiment la mobilité dans cette équipe dont l'atelier se maintient ainsi en forme, capable de tout, même de l'impossible, dit la première en riant. Il y a là de la joie dans les relations, de l'écoute, de l'enthousiasme, et le mot impossible, qu'il soit prononcé en anglais ou en français, n'a plus cours depuis très longtemps. D'ailleurs Liane se demande s'il l'a jamais été, elle ne l'a en tout cas jamais entendu, sauf pour en plaisanter.
C'est une belle journée londonienne, et dans la rue, on est vraiment à Londres, tout, absolument tout est typique… Liane se dit que pas une rue, pas un pub ne lui rappelle une autre ville. Même les magasins et leurs vitrines sont typically british. C'est une ambiance aussi. Il y a tant de villes où, à certains endroits, c'est

le seul côté uniformisé, international qui transparaît. Ici non, mais peut-être ne les ai-je jamais vus ? se dit Liane. Le soleil daigne alléger et réchauffer la journée de ses rayons brillants sur le macadam humide, il a plu cette nuit.
Piccadilly Circus est comme d'habitude très animé. Liane a pris un taxi pour aller chez son dentiste et revenir au bureau très rapidement. Elle se refuse à conduire dans Londres. Plus pratique ainsi. Son dentiste est indien, doux et compétent et elle n'a plus peur depuis qu'elle le connaît. L'épreuve d'aller chez le dentiste s'est transformée en plaisir. Il philosophe tout en soignant et vous donne des petites phrases, d'abord en sanscrit, qu'il traduit ensuite pour le plus grand intérêt de Liane qui l'écoute avec bonheur. C'est apaisant. Dommage qu'il ne soit pas masseur ou coiffeur, elle irait plus souvent le voir.
Il la reçoit comme d'habitude, avec beaucoup de calme, un sourire illuminant son visage tout comme le cœur de Liane, qui y trouve toujours quelque chose de très émouvant. C'est un plaisir. On ne dirait jamais qu'il va vous trifouiller les dents mais qu'il va vous offrir un thé à partager. C'est reposant. Ananda est un homme magnifique, secret en même temps mais si accessible d'apparence que Liane a toujours la sensation qu'elle sait tout de lui, de sa vie, de ses pensées. Il a une si belle capacité d'accueillir que l'ouverture est infinie, dans ses yeux, ses gestes, ses mots et même son phrasé qui lui donne cet accent léger qu'elle aime beaucoup. Cela donne un autre corps à la langue anglaise.

Ses séances chez le dentiste sont des moments rares, privilégiés, et Liane se demande si c'est ça le nirvana. En tout cas elle a l'impression en venant ici, de s'en approcher drôlement. Ici, quand Ananda se tait, concentré sur ce qu'il fait, Liane imagine l'époque des Maharajas, l'Inde, toute cette chaleur dans les couleurs et les paysages ainsi que dans les yeux d'Ananda penché sur elle. Il y a là des senteurs et des fleurs qui n'existent pas, qu'elle n'a jamais vues, des animaux et des arbres différents, gros comme des éléphants. Il y a des regards d'enfants et des saris de soie bruissant ou de coton aux couleurs vibrantes de lumière. Des couleurs naturelles dont les pigments s'élèvent de la nature où les femmes vont les chercher. Il y a des voitures en panne sur le bord des routes et des chemins de terre avec des bus surpeuplés qui roulent en cahotant. Et puis des trains où l'on mange, dort, travaille, lit, discute avec tous et toutes, où l'on échange des victuailles et où jamais on ne vous laisse avoir faim.
Et puis des maisons riches ou pauvres, toujours « très… », où l'on vous accueille toujours comme une princesse ou un prince. Il y a des lenteurs agréables, des blocages pacifiants qui ne motivent en vous que la patience, seule possible face à eux. Une sorte de placidité qui vous dit sans cesse que cela passera, cela fait partie du mouvement de la vie et ce n'est donc qu'un instant, dans votre éternité. Ce n'est pas si grave, juste un instant dans l'infini, qui rejoint de vous ce que vous devez, ici, en attendant, apprendre.
Liane s'envole en Inde sur le tapis volant que lui

déroule Ananda en la soignant. Elle s'interroge, est-ce que tous ceux qui viennent subissent ainsi le charme de ce pays à travers la personne même d'Ananda ? Elle aimerait que cela soit vrai. En même temps, elle apprécie d'être la seule… même Ananda n'en sait rien, quoique… avec lui et le mystère qui s'en dégage – que je lui prête ? – ce ne serait pas impossible qu'il se doute de ces allers et retours de Liane entre Londres et son pays.
Après la séance qui termine un travail ne nécessitant pas d'autre rendez-vous, Liane lui dit :
– Vous me faites voyager, Ananda, il faudrait venir me voir avec votre épouse, cela me ferait plaisir de vous montrer une collection.
Et il sourit pour répondre :
– Je ne suis pas marié, mais vous pouvez m'envoyer une invitation, je viendrai.
Liane ne cache pas sa surprise et dit en riant :
– D'accord, venez apprécier ce que vous offrirez à votre future épouse. Merci. À très bientôt.
Une fois dans la rue où Liane reprend un taxi direction le C.C.L., Liane s'arrachant au monde indien envoûtant qu'elle revisite à chaque séance… se branche sur la journée qui commence seulement vraiment et sur l'arrivée de Fatah. Elle a demandé au chauffeur de passer par le *Dorchester* où Fatah devrait se trouver avec Pam. S'assurant qu'elles sont bien arrivées, Liane paye le chauffeur et appelle la chambre en disant qu'elle monte.
Fatah est dans la salle de bains et c'est Pam qui lui ouvre la porte en disant :
– Mais elle est superbe ! Si ses créations sont à la hauteur de sa beauté, ça promet ! On dirait un mannequin... !

Tu lui as proposé de défiler ?
Liane en riant :
– Je l'ai vue défiler pour moi, elle est Tip Top !!
– Ah ! Au fait Marine ton amie a appelé en se plaignant de ne pouvoir te joindre, elle arrive vendredi soir.
– Bonne nouvelle, merci Pam.
– Alors Fatah ? Bon voyage ?
Celle-ci, sortant de la salle de bains, lui dit bonjour, elle vient apparemment de se changer et remonte la fermeture d'un jean. Je serai plus neutre, dit-elle en montrant le tailleur original qu'elle portait en arrivant – sa propre création – sur le lit, pour enchaîner, comme ça l'atelier ne sera pas influencé d'emblée, ils me découvriront dans le travail !
– Bon, dit Liane. C'est bien. Voulez-vous venir maintenant avec nous, ou vous prenez votre temps et vous nous rejoignez après déjeuner vers quatorze heures ?
– J'hésite, dit Fatah. Envie de venir et en même temps envie de voir Londres de jour, ce qui ne sera plus le cas dès que je travaillerai, je ne verrai plus le jour !
– Alors rejoignez-nous tout à l'heure et profitez du quartier ? de la ville ? Voyez… Pam, tu veux rester avec elle ? Moi j'y vais.
Décision prise, Pam reste pour montrer un peu de sa ville à Fatah avec qui elle a sympathisé d'entrée, dès l'aéroport.

Liane avertit tout le monde que Fatah est là et qu'elle sera présentée à l'atelier en début d'après-midi. Puis elle appelle Marine qui est encore chez elle. Comme elle s'en étonne, Marine, l'air sombre, lance :
– Tous des cons, j'ai été virée !

– Non ! s’exclame Liane, mais pourquoi ?
– Harcèlement sexuel.
– Mais tu attaques, réplique Liane.
– Non je laisse tomber, je suis écœurée par le machisme ambiant dans cette boîte pourrie, et encore plus par l’hypocrisie et la lâcheté des femmes… quelle merde.
Apparemment le fait d’être grossière soulage Marine.
– Bon tu viens quand ? Vendredi, m’a dit Pam ?
– Ça ne te dérange pas ?
– Tu rigoles ! Je suis ravie. Bon, donne-moi ton vol et l’heure d’arrivée.
Ce que fait Marine.
En raccrochant, Liane se dit, pas de pot ! C’est fou comme Marine attire les merdes, comme elle dit ! C’est fou ça ! Puis Liane passe à l’ordre du jour, la mise sur rails de Fatah, dès cet après-midi. Elle sort des échantillons d’une chemise que l’on a mise sur son bureau avec la mention « urgent ». Le matériau est beau, mais pas facile à travailler, et Liane ne veut que des fibres naturelles pour tous les modèles qui sortent de son atelier. C’est ça le luxe actuellement où tout n’est que polyester et compagnie... ! Donc elle rejette ceux-là, qui contiennent quinze pour cent de polyamide, en mettant une croix rouge sur le dossier. Affaire réglée.
Liane n’est plus sur son nuage indien, dommage, pense-t-elle, en appelant un magazine féminin qui a laissé un message au sujet de Fatah. Mais cependant le rêve indien est un aliment sûr qui source vers elle de nombreuses lignes invisibles contribuant à ce qui, ensuite, s’exprimera dans la mise en scène ou la

composition de la collection. Et il en est de même pour nous tous. Indien, Français, Anglais, Irlandais, Espagnol, chaque lettre de chacun de ces mots, en toutes les langues, forment ensemble des quantités de combinaisons qui se retrouvent dans toutes les créations et compositions créatives du monde enrichissant toutes les cultures par le biais des créateurs qui en ont capté le fil léger les reliant entre eux par le biais des traditions et des peuples. Nous ne cessons d'apprendre de tous, nous ne cessons de donner à chacun de ceux que nous rencontrons et qui vont leur chemin, semant des uns aux autres les graines que chaque relation laisse tomber dans le sillon qu'elle crée qui, forcément, attend déjà les pas qui l'emprunteront pour alchimiser, à leur tour, l'essence venant d'ailleurs qui fermentera ici et fera lever les plus belles réalisations humaines. C'est magnifique, pense Liane les yeux perdus dans le ciel, face à sa fenêtre de bureau où elle vient de signer du courrier à destination de plusieurs pays.

Le rêve n'est pas qu'américain, le grand rêve est humain, cosmopolite et fraternel et dans ces conditions trouvées et réunies, il devient le sol fertile d'une coopération civique, citoyenne, individuelle qui ne se préoccupe que du collectif et du bien général. Liane a déjà passé quelques coups de fil, en français, en anglais, en espagnol, et elle continue en anglais avec ce magazine qu'elle obtient enfin. Rendez-vous photos et article – interview donc – pour après-demain.

Le rêve n'est pas qu'américain, non, mais c'est là-bas qu'il est né parce que des poignées d'immigrés de

tous pays ont su regarder en avant et pas en arrière, et pour cela il faut savoir, pouvoir rêver. Bien sûr Liane n'évoque pas les cauchemars qui peuvent aussi en découler… par exemple le massacre des Indiens. Mais quand tout le monde rêve, se dit-elle, forcément certains vont trop loin jusqu'au cauchemar qui lui aussi demeure malgré tout, pour eux, un rêve.
Et il semblerait, se dit Liane, que le grand rêve européen commencé par Schuman, Monnet, de Gasperi, soit en train de reprendre de l'imagination et de la créativité. Elle se sent une bâtisseuse à ce niveau et s'étonne de trouver l'exemple dans une Angleterre qui n'a pas sauté dans l'Union à pieds joints et les yeux fermés. C'est pour ça peut-être... ! car c'est ici, pour Liane, que commence le grand rêve européen et qu'il devient possible, ici, en Angleterre, avec Tony Blair, au moment où elle s'y est installée en tout cas ! Légendaire Albion qui se redonne un coup d'éclat créatif en laissant les résidents et les Anglais vivre leurs folies et en faire fortune tout en enrichissant le pays. Ici c'est la porte des États-Unis avec cette touche de patine donnée par les ans, les siècles et la tradition monarchique. Ça bouge, ça roule, ça business bien et ça se coule de fantaisie quand ce n'est pas de rire, les deux n'étant pas incompatibles.
Liane aime cette ville, ce pays, sans abandonner le sol français bien sûr, mais en coupant les amarres avec des pratiques administratives lourdes auxquelles elle est rebelle, elle vient de choisir son camp, il sera européen, anglo-saxon et mondial, sans oublier que la nation française, son berceau, est un bien beau pays

où dès que l'on tente de travailler, tout le monde, l'État en premier, tire sur vous à vue ! C'est pas terrible tout ça… Liane a quand même le sourire. Quoique… se dit-elle, avec ce nouveau départ depuis les présidentielles de 2002, l'espoir semble renaître, ce n'était pas trop tôt !
L'Europe, un rêve de fraternité d'union et de force, pour Liane, qui la construit d'énergie créative, positive et dynamique, l'Europe, une façon de vivre mieux ensemble avec une monnaie qui existera face au dollar, et puis l'Europe, c'est un rêve qui poursuit sa course de tête en tête, ses pères, Schuman, Monnet, de Gasperi, bref, l'Europe c'est un peu de chacun pour faire autrement, ensemble, mais Liane se dit que peut-être tout le monde s'en fout à part les pouvoirs divers qui ne concernent hélas pas le citoyen puisqu'on l'en prive. Et justement, c'est ça qui l'ennuie, ça me concerne, ça me regarde, et il faut faire avec… que « je », alors, fasse aussi avec, comme chacun…
La matinée, le sandwich – pas le temps de déjeuner – les coups de fil, les rendez-vous, tout cela a passé comme une seconde… Liane n'en revient pas de voir déjà entrer dans son bureau Pam qui lui amène Fatah !
– Tu as l'air débordée ? constate Pam.
– Comme d'habitude, répond Liane, mais entrez, je pense que nous devrions aller dans l'atelier tout de suite vous présenter, qu'en pensez-vous, Fatah ? Ou bien préférez-vous vous installer ici d'abord et me montrer vos projets ?
– Oh ! c'est comme vous voulez, dit Fatah, moi je n'ai rien à vous montrer, vous avez tout vu en France,

je n'ai rien à dire pour l'instant, sauf que je compte travailler dans l'inspiration de l'instant et le faire avec l'équipe, c'est-à-dire que je ne suis que conceptrice et les idées ensuite, toutes créatives, nous sont propres à tous, je travaille avec ce matériau-là, du moins c'est ce que j'ai envie de faire, voyez-vous ? Car c'est la première fois que je vais essayer. J'ai toujours eu cela en tête. Il y a sûrement des détails techniques qui amènent à différer la pensée première qui doit, à mon sens, demeurer souple afin d'explorer la créativité et non pas imposer ses idées uniquement. C'est une façon de donner libre cours à chaque potentiel créatif, en le libérant de ses cloisonnements individuels par une collaboration fluide où chacun apporte ce qu'il a – et parfois, il ou elle ne le sait pas encore – voilà comment j'ai envie de travailler, vous comprendrez que j'arrive vierge et sans a priori ou idée préconçue ?
– Eh bien ! Mais c'est magnifique. Les filles vont être contentes, et les deux boys aussi ! Venez, on y va.
Fatah fait une entrée remarquée. Vêtue d'un jean et d'un T-shirt blanc sur lequel elle porte une veste créée par elle, elle sourit à tous. Ils sont cinq. Du moins ce sont ceux avec qui elle va collaborer directement. La première, deux couturières coupeuses et deux hommes, l'un s'occupe des accessoires, l'autre de la cabine des mannequins dont il est le chef. C'est ce dernier qui l'embrasse, comme un frère, le premier. Puis les autres en font autant, et elle est ravie de constater que tout protocole de bienséance est remplacé, ici, par un fraternel accueil qui la met très à l'aise. C'est la première, Anaïs, qui lui fait faire le tour de l'immense

atelier, lui montrant tout en détail, ainsi que son bureau, une grande table qu'on lui a réservée. Il y a des fleurs dessus, des mimosas, s'il vous plaît ! – où les ont-ils trouvés ? – charmante attention lui rappelant sa région.
Et Anaïs d'ajouter en riant :
– Nous les remplacerons demain car Teresa et Flavio sont allergiques !
Ce qui fait rire tout le monde. Ils ont pensé à tout, Fatah s'est ensuite mise face à eux, un verre à la main, pour dire :
– Permettez-moi de récapituler : Anaïs est la première, chef d'atelier en quelque sorte, Teresa et Daisy sont couturières-coupeuses, il y a Flavio qui est chef de cabine et Dan qui s'occupe des accessoires ?
– C'est ça, enchaîne Anaïs, mais Flavio et Dan sont aussi coupeurs et couturiers, ici tout le monde fait tout, nous sommes complémentaires oui, mais interchangeables aussi ! C'est ça la vie moderne !
– C'est formidable, dit Fatah, moi je pense aussi que pour bien travailler, il faut pouvoir faire tout. Par exemple, cette veste – elle montre celle qu'elle porte – je l'ai dessinée, coupée, cousue… de a à z, quoi ! Alors je comprends qu'ici, ce soit idéal, non ? dit-elle en regardant Liane qui répond :
– Ne vous y fiez pas ! Il est clair qu'ils ont aussi leur caractère ! et que leurs compétences sont brillantes. Mais parfois, ils sont chiants !
Rires de tout le monde.
Flavio s'exclame :
– Pauvre Liane, avec Pam, elles sont toujours minoritaires en cas de conflits, mais pourtant c'est elle qui

doit trancher, d’où des séances parfois houleuses !!
Pam est assise sur la table réservée à Fatah et celle-ci s’approche d’elle pour lui glisser à l’oreille :
– Qu’est-ce que c’est sympa ! Huit jours me paraissent déjà trop courts !
– Mais vous resterez ! Où est le problème ?
– Il n’y a pas de problème, lance Liane qui a entendu, il n’y a que des solutions et Pam est une grande spécialiste des solutions, mettez-vous bien avec elle, elle est superbe pour ça et imbattable. Fatah est donc restée avec l’équipe pour attaquer tout de suite. À son bureau, elle commence à dessiner tandis que les autres, silencieux, continuent ce qui était en train avant son arrivée.

Liane n'est pas très à l'aise, a-t-elle mangé quelque chose ne lui convenant pas ? Pas très frais ? Mais elle a beau chercher, non, sa nourriture vapeur en ce moment ne laisse aucune chance à une indigestion ou autre barbouillement purement alimentaire. Non plus le stress. En ce moment, avec Fatah et le déroulement des opérations pour la collection, tout le monde est sur le pont, comme elle aime, de façon sereine parce que chacun est concentré et à l'écoute des autres à la fois, ce qui libère les énergies de manière juste, sans dispersion ou congestion. Ce n'est donc pas le stress non plus. Alors quoi ? se demande-t-elle en jetant un reste de thé dans l'évier de la cuisine. Quoi ? De plus, elle sent au-dessus de sa tête des mouvements qui lui appartiennent puisqu'elle peut en suivre les ondulations étranges, sans les voir. Bon, il y a des choses que l'on ne voit pas comme la douleur par exemple, mais elle a pour sa part, toujours une cause. Et pour ces volutes bizarres qui ondulent autour et au-dessus de sa tête, Liane ne voit rien, rien du tout. Elle ressent aussi une sorte de pression, comme si quelque chose voulait s'engouffrer là, et atterrir dans son corps tout entier, sollicitant pourtant le haut du corps tout particulièrement.
Et Liane d'aller d'une pièce à une autre, chez elle, c'est dimanche aujourd'hui, elle déjeune à treize

heures avec Fatah au restaurant indien de Bond Street qu'elle affectionne et jusque-là, rien sinon les mille et un rangements qu'elle ne peut faire dans la semaine. Il est sept heures, Liane a de longues heures devant elle, et comme une puce sur le dos d'un chien agité, elle va d'un point à un autre, sans trop savoir où se poser et par où commencer. Elle a déjà pris sa douche. Déjeuner – impossible de manger quoi que ce soit – et la voilà en peignoir de bain entre la cuisine et les autres pièces, comme une âme en peine qui trimbalerait une couronne invisible faite d'aiguilles d'énergies évoluant entre elle et l'invisible de façon si forte et précise, qu'elle se passe la main dans les cheveux, puis les deux mains, tentant de façon concrète d'arrêter ces mouvements qu'elle ne comprend pas et dont elle ignore la cause.
Dans sa chambre, Liane décide tout à coup de se débarrasser de son peignoir de bain, de l'enlever, il lui semble tout à coup trop chaud. Dans son dressing elle enfile une robe longue en coton blanc, achetée chez Laura Ashley il y a des années et qu'elle aime retrouver lorsqu'elle reste seule chez elle… Un peu plus à l'aise, elle va pendre son peignoir dans la salle de bains, se passe les mains à l'eau, tamponne son visage, et retourne dans le séjour, toujours aussi incertaine.
De fait, Liane a l'impression de devoir faire quelque chose, mais sans savoir quoi, et franchement, ce n'est pas évident, car elle doute, à la fois, d'avoir quelque chose de si précis à faire dont elle ignorerait en même temps tout ! C'est un peu insupportable, pas vraiment, mais une insistance en elle la pousse… comme elle

ne sait pas où, elle vole d'une pièce à l'autre, met de la musique qu'elle doit arrêter très vite car les ondulations s'intensifient sur sa tête… et en désespoir de cause, elle s'assied à son bureau pour regarder, les larmes aux yeux, la photo de Sunny qui s'y trouve.
C'est là tout à coup qu'elle sait qu'il faut qu'elle écrive. Pensant écrire à Sunny, elle sort papier et stylo de son tiroir à droite du bureau et, toujours les larmes aux yeux, se met… non pas à écrire, mais à dessiner. Tout de suite prise par l'intensité de l'action présente, pas même surprise – pas le temps – de constater qu'elle peut dessiner, Liane aboutit en moins de dix minutes à deux modèles de robes sans référent. Aériennes et sculptées à la fois, du tombant et un mouvement, une petite merveille d'architecture dans le genre avec pour style un futurisme tout à fait présent, né de racines intérieures profondes envolant leur sève créatrice vers les sommets de ces lignes que trace Liane avec fièvre et enthousiasme.
Les mouvements au-dessus de sa tête se sont calmés dès qu'a commencé le dessin, comme s'ils s'engouffraient en elle, par la tête, le sommet du crâne, investissant de chaleur tout son être et la faisant rosir en lui donnant le feu aux joues. Mais Liane n'a rien analysé, juste vécu ces sensations qui passant de l'invisible à sa chair, lui ont donné le goût et la précision du geste avec tant de perfection à l'arrivée qu'en regardant maintenant ces deux dessins, les robes qu'ils représentent sur des silhouettes venues d'ailleurs, lui apparaissent comme totalement novatrices avec ce quelque chose en plus que l'on ne peut définir tant la

résonance linéaire en est à la fois imprégnée et épurée.
Les ondulations ont disparu, Liane a retrouvé son état normal, mais celui-ci était-il anormal ? Quand on voit le résultat, on ne peut pas dire cela, à moins que la créativité qui les a inspirées ne soit, elle, un état anormal ? Et qui pourrait le dire ? Pas Liane ! Pas elle qui a toujours cru, su, défendu corps et âme, bec et ongles que la créativité était l'état le plus naturel de l'être humain abîmé par tout un tas de formations et déformations… professionnelles, sociales et autres structures asphyxiant la spontanéité de l'imaginaire de chacun.
Une sorte de plénitude s'est installée, Liane est à nouveau – mais elle n'avait cessé de l'être, se rend-elle compte – dans son élément naturel, la vie quotidienne, avec tout le punch qui a sans doute aussi provoqué ce moment qu'elle vit, créativement, pour la première fois. Et elle voit tout à coup les égards et les joies qu'elle distribue à ceux qui créent et qu'elle aide depuis deux ans… Fatah, il lui tarde de revoir Fatah.
Liane s'habille, sans y réfléchir, elle met exactement ce qui sied aujourd'hui à son état flamboyant, secret, un rien saturnien, du rouge et du noir. Le premier pour l'explosion de l'énergie passionnelle, le second pour la protection de son secret de vie. Liane se sait radieuse, comme souvent, mais aujourd'hui est un autre jour, un début, une initiation qu'elle sait importante et pour laquelle elle consent à gérer son impatience. Il lui reste maintenant quatre heures avant de rejoindre son amie Fatah.
C'est pourquoi, plutôt que de les passer à ne rien faire,

elle décide d'aller se promener dans les rues endimanchées de Londres. Rues plus calmes et peu encombrées. Elle se rendra à pied au restaurant. Il fait beau, elle enfile quand même sa parka sur son tailleur et allègrement sort, la ville est à elle, et le monde aussi.

La salle immense du restaurant indien est presque pleine, Fatah est déjà là qui attend à la table réservée par Pam qui doit venir prendre le dessert et le café avec elles à quinze heures… Pam qui déjeune avec sa mère.
Fatah se lève pour embrasser Liane et aussitôt tous les regards se tournent vers elles. Est-ce le rayonnement des deux jeunes femmes, leur tenue, leur regard, leur silhouette ? Le tout un peu sans doute. Il se dégage de chacune d'elles une aura magnétique que la rencontre intensifie, multipliant par deux ou plus tout ce qu'elles font et disent. Ce doit être ça la synergie, pense Liane en souriant à Fatah qui demeure extérieure à cet envoûtement exercé sur les clients du restaurant. Et Liane se dit, elle est tellement dedans qu'elle en paraît extérieure, et bien sûr cela décuple le mystère, si mystère est ressenti…
Après avoir commandé, elles se regardent, levant leur tasse de thé déjà servi à la collection, à elles, au succès et à la créativité… À tout hasard, Liane a pris un dossier avec ses deux dessins, sans être sûre de les montrer, mais d'emblée, dans l'instant, elle ouvre la chemise, sort les deux dessins qu'elle tourne vers Fatah en demandant :
– Tiens, regarde, j'ai reçu ça, qu'en penses-tu ?
Fatah regarde, prend l'un, puis l'autre, les examine attentivement, lève les yeux, regarde à nouveau. Puis elle prend son sac pour en sortir un Kleenex et se

moucher. Le tout sans un mot. Liane respecte ce silence, lui laissant tout son temps, elle sirote son thé indien, un Darjeeling, patiente devant l'éternité que représente pour elle le silence de Fatah. Enfin cette dernière dit doucement :
– Tu me le présentes quand ?
– Qui ? demande Liane.
– Le gars qui a fait ces deux dessins, tu me le présentes quand ?
Liane un peu décontenancée sourit pour dire :
– Mais qui te dit que c'est un mec ?
– Tout, répond Fatah en riant, ton mystère, les lignes de ces dessins, elles sont viriles mais avec cette féminité absolue que savent donner ceux qui n'en ont pas peur en eux. Le futurisme, très avant-gardiste mais en même temps si actuel, à cause de traditions enracinées et oubliées pour n'aller que de l'avant. Et puis, cette puissance dans le trait qui atterrit sans hésitation sur la feuille comme venant d'ailleurs – et c'est toujours le cas – je suis bien placée pour le savoir. Venant d'un coin de la créativité que l'on ne soupçonnait pas. Voilà. Pour moi c'est viril aussi. Et j'aimerais bien le rencontrer parce que c'est terriblement exceptionnel et irrémédiablement attirant, donc excitant. Alors, tu me le présentes quand ?
Liane est sauvée par le maître d'hôtel qui vient leur demander si elles sont sûres de vouloir le curry aux légumes épicés, parce qu'il est très « hot »… oui, elles le veulent… ce qui a laissé à Liane le temps de reprendre ses esprits que la tirade de Fatah avait quelque peu chahutés ! Voilà que Fatah la prenait pour

un homme ! Mais non, se dit-elle, ce n'est pas moi mais les dessins. Donc la créativité… Elle calme son cœur qui bat et l'esprit qui le suit dans un envol qu'elle freine pour en faire atterrir les désordres.
Un sourire mystérieux et charmeur pour dire à Fatah :
– Si tu es bien sage et productive... ! eh bien je te le présenterai dans la semaine.
– Super ! murmure Fatah en ajoutant confidentiellement, super oui, mais à ta place j'inclurais ces deux modèles à la prochaine collection.
– Pas trop tard ? demande Liane.
– Tu plaisantes ? C'est une architecture si parfaitement lisible que même moi, je te les façonne et réalise quand tu veux et à temps, alors les ouvrières de l'atelier... !
– C'est bon, répond Liane, on va demander l'avis de Pam tout à l'heure.
– Parce qu'elle ne les connaît pas ?
– Eh non ! dit Liane, je les ai reçus chez moi !
Le curry « hot » étant servi, elles attaquent en silence pour en savourer tout l'arôme.
L'ambiance du restaurant, malgré la taille de la salle, est très feutrée. Liane et Fatah, heureuses d'être ensemble, et le soleil à l'extérieur anime la ville d'une aura printanière inhabituelle à cette époque de l'année.
Fatah est enchantée par l'atelier où à part quelques difficultés avec l'un des deux hommes qu'elle ne nommera pas, tout se passe dans la convivialité, le talent et le professionnalisme avec beaucoup de grâce quant au silence qui y est respecté, ce qu'elle trouve rare, dit-elle à Liane. Ses travaux avancent bien, elle reste quelquefois tard le soir, n'arrivant pas à travailler

à l'hôtel, elle préfère tout faire sur place à l'atelier. Parfois l'un ou l'autre de ses nouveaux collaborateurs reste avec elle et ils dînent sur place d'un « take away » chinois ou indien, c'est selon l'humeur et la « dalle » du moment, dit Fatah en riant.
C'est à ce moment-là que maquillée d'or et de lumière, Pam est arrivée. Maquillage subtil qui laisse Fatah et Liane rêveuses quant à un déjeuner avec une mère ! Pam qui a deviné leur pensée s'exclame en riant :
– Eh bien oui quoi ! Il y a eu changement de programme ! Je n'ai pas déjeuné avec ma mère.
– Bon, bon, interrompt Liane, tu es superbe c'est tout ! On ne veut rien savoir d'autre.
– Pourtant vous allez savoir quand même, parce que je dois vous dire que je suis amoureuse !
– Allons, quelle merveille ! dit Fatah.
– On lève son verre à ton amour, longue vie… et Liane joignant le geste à la parole, sert une tasse de thé à Pam avant de trinquer toutes trois leur porcelaine et boire le thé sage des méditations d'un Orient doux aux sens et aux cœurs...
Les trois femmes sont à la fois réservées et éclatantes. Ce contraste entre leur comportement discret et leur débordement de vie intérieure, secrète et avouée, en fait un point focal d'attraction pour des regards qui se posent sur elles sans plus les troubler. Car ces regards ne sont pas agressifs, simplement magnétisés par ce fourmillement de vie animant ce trio d'une extrême douceur conviviale dans une profusion discrète d'énergies à dominante tonique. Et c'est sûr, par les temps qui courent, ce rare mélange devient inconsciemment

une panacée contre la morosité mondiale qui tout naturellement s'épanouit ici, à Londres, où un certain libéralisme de gauche n'en empêche pas l'éclosion. C'est magnifique, se disent les trois femmes, conscientes de la chance qu'elles ont, venant d'horizons si différents, de se retrouver de façon harmonieuse à Londres pour partager et mettre en commun le meilleur de chacune pour une œuvre à caractère collectif que la créativité et la beauté rendent possible.
C'est dans une sorte d'émerveillement commun à la fois au trio ainsi formé et aux clients qui y participent sans autre intention que leur présence dans ce restaurant aujourd'hui, à ce même moment, que se termine le déjeuner. Les trois femmes partent en dernier comme pour sceller à cette salle un avenir commun fait de leur collaboration mais aussi de ce public dont les regards font le succès, public multiple, jamais le même et toujours présent dont les envies et les aspirations trouvent leurs réponses dans les créations défilant sous leurs yeux enchantés par autant d'émerveillement disponible, à intégrer.
Sur le trottoir, Liane invite ses amies à prendre un dernier thé chez elle, mais Fatah leur demande comme une faveur de le faire dans sa suite au *Dorchester*. C'est à pied, par ce beau soleil radieux, qu'elles s'y rendent.
Fatah s'est aussitôt mise à l'aise, invitant ses amies à se déchausser aussi, elle a disparu dans la salle de bains pour revenir revêtue d'une soie d'intérieur drapée qui n'a pas l'air cousue du tout. Les trois femmes se sont donc assises, l'une sur le canapé,

l’autre, Pam, sur la moquette et Fatah sur le lit pour commander du thé et des petits fours aux amandes. L’amitié ça creuse, a-t-elle dit en souriant, de sa voix tout à coup feutrée.
C’est alors que Liane a sorti la chemise de son sac pour en dévoiler à Pam les dessins. Fatah est allée ouvrir la porte pour ne pas avoir à se lever quand arriverait le thé. Puis elle s’est allongée sur le ventre sur son lit, la tête au pied du lit et les pieds sur l’oreiller, pour regarder à nouveau les deux dessins posés devant Pam, sur la moquette.
Pam assise en tailleur, le dos appuyé contre le lit, regarde intensément – comme à son accoutumée – les deux planches, en silence. Elle fait le tour des silhouettes, remonte du regard les fluidités architecturées des robes, l’une après l’autre, pour redescendre en tournant l’esquisse des hanches minces sous les lignes du tissu à imaginer qui en drape les contours féminins finement gainés de liberté comme une caresse que l’ange de la créativité aurait habillée de lignes efficaces à souhait.
Pam demeure silencieuse un long moment et on apporte le thé. Finalement Fatah se relève pour fermer le verrou et mettre la chaîne à la porte. Elle s’allonge à nouveau dans la même position. Liane observe Pam, après avoir demandé la permission, elle sort une cigarette bio aux herbes qu’elle fume doucement avec délice et sensualité. Sa bouche gourmande enserre le bout filtré comme une planche ou un radeau auquel son imagination se plaît à porter les dessins loin dans le monde, sur les mers bleues et vertes des sentiments ou des émotions qu’ils seront capables de soulever. Liane a

déjà enlevé sa veste. Et tandis que Pam regarde et voyage les dessins avec attention, tandis que Fatah se retourne sur le dos en fermant les yeux, se laissant porter par l'instant, Liane enlève sa jupe droite pour être plus à l'aise, allongeant ensuite ses jambes gainées de bas fins noirs tenant seuls, à hauteur de cuisses encerclées de leurs dentelles. Le petit haut noir qui emprisonne son buste laisse une bande de peau entre lui et son slip brésilien, qu'elle caresse et tapote pour évaluer la digestion, sans doute…
Pam a alors levé les yeux vers Liane :
– Tu me le présentes quand ?
Et Fatah s'est retournée sur le ventre pour étouffer son rire dans les couvertures… tandis que Liane regarde Pam, sans stupeur cette fois.
– Comme Fatah, tu penses que c'est un homme ? demande-t-elle.
– Aucun doute à ce sujet. Mais c'est magnifique, il faut inclure ces deux modèles à la collection sans tarder, dit Pam.
– Bien sûr. Liane bouge ses doigts de pieds gainés de noir, les observe, s'étire et lance :
– Ce mec a donc du talent ?!
– Et comment ! réplique Pam, c'est vraiment mieux que bien et très novateur en plus. Nous sommes preneurs, n'est-ce pas ?
– Nous le sommes, dit Liane.
– Bon, on se sert de thé ? Ne bougez pas, j'y vais.
Aussitôt dit, aussitôt fait, Pam s'est levée pour les servir.
Fatah s'est relevée pour pouvoir boire, elle est maintenant adossée à ses oreillers, sur l'immense lit elle

paraît toute menue dans sa soie blanche dont l'épaule unique a glissé, laissant apparaître un sein tout rond et ferme. En lui tendant sa tasse, les yeux de Pam ont caressé cette douceur découverte en souriant et Liane depuis le canapé aussi. Cheveux défaits, Fatah est douceur d'ambre et épice fruitée à l'orientale. C'est un parfum qui envahit la chambre et dont elles respirent toutes trois les effluves invisibles à la façon de chacune, mêlant de leur imagination olfactive et visuelle, des touches personnelles qui, partant de Fatah les nimbent toutes trois de réalité si diversement inexprimée que peu à peu une sorte d'envoûtement sensuellement discret investit la chambre puis chacune d'elles. Elles boivent en silence et Fatah se lève pour aller chercher les petits fours et fruits déguisés laissés sur une table du salon de la suite. Et la soie blanche qui la découvre si joliment glisse alors complètement sur ce joli corps révélant ses formes doucement pleines sur sa minceur, ce qui surprend Liane et Pam qui échangent un regard lourd et léger à la fois comme une ondée de sens se posant en papillon sur une soudaine poussée de désir assez surprenante pour devenir tout à fait naturelle. Fatah a continué vers le salon où elle a disparu, tout à fait à l'aise, emportant dans son sillage de chair jolie les regards osés qui lui caressent le dos. Elle est revenue le plateau en mains, belle et digne, longue et touchante de chair tendrement ferme et satinée. Le triangle de son pubis impeccablement dessiné et précis. Elle a posé le plateau sur la table basse devant le canapé où est assise, jambes allongées, Liane. Puis elle a pris une pâte d'amande

verte, en a grignoté délicatement le bout, et l'a présentée à la bouche de Liane qui en a mordu le même bout avec une volupté non dissimulée par le silence qui s'est installé. Comme une danseuse, Fatah a présenté la même pâte d'amande à Pam, assise à même la moquette, d'un geste long et gracieux du bras qui a mis en valeur sa poitrine offerte à leur regard. Elle a ensuite mangé ce qu'il restait de cette petite pâte d'amande, avec délicatesse. Et se penchant vers Liane elle a, de ses lèvres sucrées à la pistache, effleuré ses lèvres pleines avec tant de douceur légère que Liane a ressenti un bien-être envahissant tout son corps, si intense que la surprise encore une fois a agi, en la décontractant de façon extrême jusqu'à avoir l'envie irrésistible de répondre à ce baiser de manière plus intense encore. Et Fatah, prenant la main de Liane, l'a posée sur l'un de ses seins dont la pointe tendue a fini d'exciter Liane, si besoin était.

Tout chavire en Liane, elle ne se savait pas si vulnérable érotiquement parlant, et en même temps, incapable de penser de façon rationnelle, elle entre dans l'inconnu avec un plaisir qui décuple et multiplie l'étonnement et la beauté d'un moment de spontanéité totale que personne ici n'a voulu. C'est un peu ce concours de circonstances, l'imprévu, le hasard non, Liane n'y croit pas depuis longtemps. Dans sa tête se bousculent quelques bribes de pensées que son mental lui envoie comme des signaux plus familiers tandis que des sensations nouvelles lui ouvrent des portes par lesquelles son corps passe, avec les sens pour gouvernail, navire en partance pour l'univers secret d'un voyage intime

au cœur de l’humain et de ses mystérieux et complexes mécanismes lorsque restent encore des réponses à ces appétits que l’on croit pourtant mesurés ou maîtrisés, à moins que l’on ne les tienne en laisse, comme des pulsions familières auxquelles on accorde, le temps d’un amour, des vertus que l’on sait amoureuses et que l’on veut d’absolu. Comme quoi !
Liane s’est abandonnée, elle ne sait comment Pam les a rejointes et pourquoi ces quelques heures furent si agréablement importantes, et cette journée si particulièrement fertile en créativité le matin puis, en érotisme et en voluptueuses et insistantes sensations ensuite, dans une complicité qu’elle n’aurait certes pas cru possible avec ces deux femmes auxquelles l’unit le travail, avant tout.
Et tout cela est assez troublant pour vouloir éviter d’y penser. Y penser : une erreur que ne feront pas ces trois femelles belles et conscientes, pour lesquelles rien n’arrive sans un consentement déterminé, dans ces cas-là, de l’ardeur à être ce que l’on ne sait pas encore, que l’on doit découvrir et qui ne comble que l’évolution qui en est semée à jamais, soit et à la fois, des graines et des fertilités qui serviront aussi à des élagages où tout reprend sa place dans une relativité plus saine quant à la suite d’une vie amoureuse quelle qu’elle soit, avec pour repère l’important, l’essentiel, le superficiel, le tout détaché de ces sensibilités érotiquement déconcertantes qui font de nous tous avant tout – et c’est rassurant – des hommes et des femmes imparfaits en quête de soi, à l’écoute des autres, et démystifient le sexe autant que faire se peut, en entrant dans ses arcanes, pour le plaisir

ensuite de pouvoir ne pas s'y laisser entraîner par autre chose que la stabilité à savoir le faire sans autre conséquence que la liberté de vivre, ce qui aidera à aller plus loin en quelque autre temps à venir.
Après une bonne douche chacune agrémentée par les crèmes de corps de Fatah, subtilement parfumées au goût de chacune, les trois femmes se sont séparées sans un mot sur ce qui venait de les lier autrement, n'avouant que la journée du lendemain et les rendez-vous de presse, comme si l'essentiel était là, et leur récréation érotiquement concrète, peu importante somme toute.
Fatah avait remis sa soie blanche telle une parure de pureté jamais quittée. Son sourire était toujours aussi radieux et son corps avait retrouvé le mystère de ces regards qu'elle posait sur ses deux amies comme des promesses tenues ou/et à venir ? Ni Liane, ni Pam ne firent de commentaires à ce sujet lorsqu'elles se retrouvèrent dans la rue pour prendre ensemble un taxi jusqu'à leur immeuble mitoyen.
Il y a dans le monde en général, pour nous tous, et à Londres, New York ou Paris, des parenthèses qu'il faut remplir d'autant d'intensité à vivre que de vie, c'est ainsi que l'innocence de certains jeux, en extirpant le vice de là où les pensées pourraient le figer de façon pathologique, reste et demeure cette innocence que seule la spontanéité sait trouver et dont elle peut se lasser, avec bonheur, quand, sans la brimer on lui laisse l'espace de vie qu'elle mérite afin de ne pas ternir à jamais, par ses frustrations, ce qu'en voyage intellectuel et mental de fantasmes l'on pourrait

ensuite regretter de ne pas avoir vécu.
Silencieuses dans ce taxi londonien respectable et traditionnel, Liane et Pam ne pensent pas réellement. Un vide serein les habite qui les transporte dans le seul instant présent où rien d'autre ne compte que ce parcours en taxi qui les ramène chez elles.
Il y a en plus une tendresse, une complicité… n'est pas le mot réel, une tendresse est plus juste, qui se savoure ensemble pour ne s'exprimer individuellement qu'intérieurement tant cet état fait de liberté ne met en exergue cette dernière que quand elle est vécue individuellement comme un cadeau à toutes les trois.
Il n'y a pas de lien, pas d'obligation, pas de contrat affectif qui puissent donner à un bel après-midi la saveur qu'autorisent les fruits récoltés ensemble sur le champ commun d'un moment partagé ainsi, fait de sensations et d'interdits outrepassés que l'on n'a jamais vécus comme interdits que dans la tête de certains qui n'y voient que leurs propres ombres dont ils ont peur.
Ce qui est beau cet après-midi, c'est qu'aucune peur n'a terni un moment privilégié de l'évolution quand s'armant de courage elle montre d'elle des escalades et des marches à gravir avec toute l'innocence dont chacune est capable, ce qui fait du moment une pierre commune ajoutée à l'édifice intérieur de chacune comme un apport personnel de toutes trois à chacune.
C'est le mot évolution qui revient sans cesse à Liane, et quand elle le dit à Pam, celle-ci acquiesce en silence, c'est bien d'évolution dont à un croisement de chemin, une même chose se vit de façon si différente, menant chacune vers elle-même par le biais d'un

partage commun fait de sensations individuelles fortes tombées, là, à un moment précis de la vie, comme une pluie purifiante dont les gouttes éclaboussent de clarté le regard qui en ressort lavé de lui-même par la grâce des autres.
Quelle beauté.
Liane et Pam ont prononcé ces deux mots en s'embrassant avant de regagner leurs pénates respectives en ce dimanche, décidément, pas comme les autres.

Chez elle Liane trouve un message de Marine sur le répondeur, elle vient, elle vient pas, se dit-elle, quel supplice ce doit être pour elle de se décider. Curieusement, Liane cette fois, parfaitement détachée, efface le message et ne rappelle pas. On verra bien, se dit-elle, se déshabillant ensuite pour passer à nouveau sa robe blanche Laura Ashley et inspecter la silhouette ainsi redéfinie plus naturelle et naïve que l'après-midi ne lui en laissera le souvenir. Et Liane de sourire, parce que la vie est belle et la créativité indéfiniment étonnante. Ce qui, à chaque fois est un scoop, se dit-elle, puisque la mienne semble résolument masculine... !!

De bribes légères et de Crups, Liane foule et refait ces chemins mille fois parcourus par son imaginaire en quête de réponses.
De bribes et de sources diversement alimentées, Liane coule des jours à venir qui ne ressembleraient pas aux jours passés, libérant ainsi au présent les congestions purement sentimentales n'ayant pas trouvé, encore, d'exutoire valable pour les éradiquer totalement.
De mots et de sourires, Liane se love, infiniment sienne et autre, dans des avenirs pourfendant la somnolence planétaire comme des épées aux lames bleues dont les lasers invisibles pourraient le plus sans faillir au moins.
De rires en sorties, de rendez-vous en solitude aiguisée par une conscience lucide et imperméable à toute manipulation, Liane se dit ses amis, se redit Crups, s'entoure de leurs amours et s'isole pour mieux en profiter dans l'effervescence qui règne maintenant au bureau, à tout juste quelque huit petits jours de la collection. Une éternité !! Quoique, dans cette agitation toute studieuse, les uns et les autres s'affairent sans omettre cette joie particulière que soulève l'enthousiasme quand une première s'annonce. Et chaque collection est une première, effaçant les précédentes et les sublimant à la fois dans la grande continuité des talents qui se succèdent sans se ressembler, cependant solidaires

les uns des autres et exceptionnels en leurs qualités uniques les distinguant dans la grande famille des designers de mode…
Londres pour cela est une vraie pépinière et Liane a su les détecter et entrer dans leurs rangs avec ses dessins si merveilleusement virils et féminins, dixit ses proches… et les médias ? Qu’en diront-ils ? Un sourire frôle cette pensée qui s’en va aussitôt pour laisser place aux contingences du moment allant de la presse à l’atelier et retour pour passer par Fatah en quête d’un accessoire de couleur violette et Pam qui court après un livreur qui a oublié son bon signé.
Bref, rien que le quotidien dans ce bureau dont Liane ferme la porte pour appeler Sunny et sa grand-mère. Douceur tendre de la voix acide de Sunny qui se veut impérative pour que Liane vienne très vite. Patience de sa grand-mère qui comprend et prend des nouvelles de la collection, enfant du moment à porter haut face aux clients et à la presse.
– Maintenant que la naissance créative est accomplie, tu me diras ce qu’il en est de l’adoption par les regards extérieurs ? Je suis impatiente de ton succès ma chérie, et la fameuse Fatah, c’est bien ? a demandé sa grand-mère.
– C’est encore mieux que ça, a répondu Liane raccrochant après plein de poutous pour tout ce petit monde.
Une bouffée de Crups grandeur nature et la vie qui continue, la France et la maison qui l’y attend, pleine de rondeurs douceurs ensorcelantes et de gratins à dévorer d’un appétit sevré par l’absence. Liane passe à autre chose. L’ordre du jour est, pour changer, à la

collection et à tout ce qui s'y rapporte.
L'ambiance de soigneuse perfectibilité des modèles qui règne en dernière heure dans l'atelier est revigorante. Rien n'y semble impossible à personne ! « Et c'est franchement le pied », dit Fatah en passant comme une fusée pour reprendre une agrafeuse qu'elle avait oubliée sur le bureau de Liane. Un sourire ravageur et déjà elle est sortie, sur sa lancée qui semble n'avoir pas d'objectif autre que l'infini.
Et puis c'est drôle, pensent à la fois Liane, Fatah et Pam, c'est curieux comme la réalité rejoint parfois les grands arcanes du rêve éveillé que l'on a peut-être fait mais dont l'on n'est plus sûre. Était-ce réel ? Ou bien était-ce une hypnose collective propre à un rêve parce que les sentiers personnels qui ont mené les unes et l'autre sur cette voie impalpable d'une réalité incongrue ne sont pas habituels ou si peu, de fait, que rien ne permet d'y croire vraiment. Dans l'agitation sereine de cette préparation de collection, ces trois femmes engagées à fond travaillent d'arrache-pied sans penser plus à un certain dimanche qu'à leur récréation d'enfants créée pour une circonstance exceptionnelle, dont le souvenir n'est qu'une carte postale sans adresse autre que le passé, sans destinataire autre que l'absence.
La collaboration du trio infernal, comme les a surnommées l'ensemble de l'équipe, est magnifique : célérité, instantanéité de décision toujours créative quand le « plus » tombe, juste et évident au point que l'on se demande pourquoi l'on n'y avait pas pensé plus tôt ! Ces « madame initiative » au nombre de

trois sont, il est vrai, un triangle qui sans avoir rien d'infernal à part l'élément feu de chacune de leur personnalité, déclenche l'admiration pour leurs compétences éclectiques et particulières à chacune dont le trio est un vecteur paradisiaque ou infernal, l'un est si proche de l'autre finalement que peu importe, c'est super ! Comme ils disent tous.
Le plus important pour Liane est l'action. Et elle est servie puisque chef d'entreprise et créatrice depuis peu… sur le plan artistique où elle continue de dessiner, toujours lorsqu'elle est seule, encore avec ces ondulations bizarres qui lui prennent l'énergie autour de la tête ! Il faudra bien en parler un de ces jours à Fatah qui crée aussi, pour voir, juste pour voir si c'est ou non ma propre fatalité ? se dit Liane pas vraiment inquiète.
Finalement, Liane a avoué à ses amies, en assumant jusqu'au bout ses créations, qu'elle était le « monsieur créateur » qu'elles deux voulaient rencontrer ! Rires et exclamations de stupeur ont suivi, sans allusions déplacées par leur intermède érotique et récréatif qui apparemment – et tant mieux – n'entre pas dans les aléas d'un boulot qu'elles aiment et assurent ensemble avec beaucoup de joie, sans aucune ironie quant au sort qu'elles font à la vie si l'occasion s'en présente. Ce qui fut purement et simplement le cas.
Ce n'est que ce soir-là, juste quelques jours à peine avant la collection, que Liane en rentrant chez elle, après sa douche et les retrouvailles avec sa robe Ashley toute propre, comme neuve, s'asseyant sur son canapé, une bougie allumée sur la table basse ainsi

que sur toutes les surfaces planes de la pièce, une vingtaine en tout... de bougies bien sûr..., Liane s'est laissée aller à une sorte de méditation qui n'en était pas vraiment une, mais un recueillement dans l'intimité fragile d'un cœur très rempli de nombreuses épreuves et joies. Liane, si dynamique, si forte et vulnérable à la fois, s'est, pour la première fois, confiée à elle-même. Tranquillement, elle a refait certains parcours et se demande tout à coup si elle n'a pas fait souffrir beaucoup, sans le vouloir, sans le savoir, sans y prétendre, plusieurs de ceux qu'elle a aimés, qu'elle aime. Combien de temps pour ce voyage intérieur d'une si jeune vie ? Qu'importe. L'important est cette tendresse, cette sorte de contrition qui lui a soulevé le cœur au point de faire monter les larmes à ces yeux perdus en elle. Un torrent de tendresse cascadant des tonnes de contrition s'est alors écoulé à la fois de ses yeux et d'elle, déferlant une sorte d'essence d'amour infinie lui rendant insupportable toute barrière d'incompréhension, d'intolérance ou tout simplement d'inconscience. Liane a pleuré des rivières de tendresse, comme cette chanteuse dont elle a oublié le nom ? Ah oui ! Victor Lazlo, Viktor…, ou un truc comme ça. Un nom de mec ! Tiens, marrant !

Et puis, toujours en pleurant, les yeux à demi-ouverts, Liane a demandé pardon à tous ceux qu'elle a peut-être fait souffrir, d'un mot, d'un geste, d'un regard ou d'un cœur un peu trop jeune, tout simplement. Elle a demandé pardon, et puis s'est pardonnée à elle-même ces fautes qui n'en deviennent que lorsque l'on est incapable de les effacer par le pardon, ce grand réconciliateur, ce grand maître de l'harmonie retrouvée.

Droite et stable en ses pleurs, Liane s'est lavée de tous ces parasites d'inconscience et d'intolérance dont elle a été capable, sans le savoir, sans le vouloir, sans se rendre compte que les blessures les plus sanglantes sont d'affects parce qu'elles touchent en soi et de l'autre des montagnes d'incertitudes qui se dégringolent sans que l'on puisse ensuite en gravir les dégâts à jamais imprimés dans une mémoire qui descend jusqu'aux cellules et les code un peu plus…
Liane ne sait pas, pourquoi ce soir ?, ce qui a déclenché en elle ces torrents inépuisables de tendresse à donner, d'amour à préserver, de pleurs à déverser, sans aucun regret, sans autre but que le pardon, cette reconversion de l'être qui tout à coup se sait comme il est, mettant en surface et exacerbant ce qu'il était ou a pu être…
Pourquoi ce soir ?
Il faut bien qu'un jour vienne…
Et ce jour n'est que la continuité d'un long et lent processus dont l'évolution de la conscience a le secret.
Ce doit être cela, se dit Liane, se mouchant une fois de plus sans pouvoir dégager ce nez bouché par une sorte d'étau de plomb qui enserre sa tête et congestionne l'ensemble rhino-pharyngé qui lui sert d'habitude pour respirer, boire et rire.
Liane n'a pu manger que des fruits après un potage léger aux légumes. Le régime parfait pour libérer tant de toxines physiques qu'elle a déblayées sur le plan psychique avec cette énergie neuve qui l'a ensuite investie comme une source intérieure à la fois lénifiante et tonique, remettant son corps et son esprit, son cœur et son âme dans un alignement cohérent où elle se sent

maintenant parfaitement au clair avec elle et les autres, la vie et ses cadeaux sachant que les épreuves ne sont que des marches d'opportunités à gravir le plus allègrement possible. Et pour ces épreuves Liane, ce soir, remercie Dieu, les Sages, le ciel et la terre, les autres et ceux par qui elles arrivent. Ce soir Liane, pour toutes ces épreuves, remercie encore et encore, comme elle a demandé pardon tout à l'heure.
Puis Liane a pris quelques cartes pour écrire, à ceux qu'elle sent concernés, sa demande de pardon. Écrire noir sur blanc une telle chose est pour Liane, ce soir, la priorité, une nécessité sans laquelle elle ne pourrait continuer à dormir, se lever, travailler et s'amuser, méditer et vivre en paix. Elle demande donc pardon à ceux qui peuvent encore recevoir une lettre. Elle leur demande pardon et les pardonne en son cœur du mal qu'elle a pu en avoir en retour, comme elle s'est pardonnée… aussi, bouclant ainsi la boucle d'une conscience sur l'anneau de la connaissance acquise, en gage de connaissance à venir.
La boucle d'une spirale est toujours une ouverture et en la pensant ainsi, la conscience de Liane retrouve là l'image insupportable dans laquelle l'avait enfermée ses propres inconsciences, ses propres difficultés à n'être soi qu'en fonction de l'amour pour tous, et seulement.
Marine, Karine, Pam, Fatah, Mumy, Sunny, sans compter les autres… que de femmes, que d'énergies féminines, belles et si différentes, secrètes et si offertes dans l'amitié, cet amour que nous nommons autrement.
La joie de dire et de vivre, de rire et de pleurer passe par soi et les autres, toujours, encore, et c'est un peu,

se dit Liane, comme si les relations étaient réellement la seule possibilité de ré-harmoniser des courants que chacun ne pourrait porter seul qu'un temps. C'est de communication que sont faites les plus belles coopérations, les collaborations, l'enthousiasme de la créativité. C'est donc par les relations que peuvent s'installer des règles fluides dont seuls le cœur et l'âme détiennent les clés de ces énergies à donner, à recevoir, à échanger ; c'est qu'à recommencer d'aimer, on se continue de vie et d'amour, de succès et de beauté !
Mais que de larmes avant, se dit Liane qui pense que ce soir elle a arrosé le monde entier et que Londres devrait porter aussi les sillons de ces larmes qui ont coulé ici dans la City, comme des vagues d'amour à ne pas négliger, comme des tendresses à venir dont il faudra, ensemble, profiter pleinement de la beauté cachée pourtant ajoutée à la vie collective d'une entreprise nationale qu'est toute capitale en son pays.

N'avoir de force qu'en Lui,
Et de volonté que par Lui,
Écrire les chapitres d'une vie
Avec la plume d'or trempée au
Sang de Ses transmutations et
Ne voir en ce sang que la vie quand
Elle coule son trajet dans
Les pas qu'Il a faits.
N'avoir de joie et ne voir la
Beauté que par Son regard
Métamorphosant mon cœur par

Son amour infini et me
Pardonner comme Il me
Pardonne,
Ces monceaux d'égoïsme qui
Enferment de moi tout ce qui
Peut un jour devenir Lui.
Et ainsi par Lui, en Lui, avec
Lui, avancer dans ces pas du
Christ que je nomme de moi par
Amour pour tous.
Qu'il en soit ainsi.

Liane relit cette prière ou invocation qu'elle vient tout juste, par nécessité, de coucher sur une feuille de vélin jaune comme l'or d'une lumière d'été. Surprise, Liane retrouve là des engagements oubliés, des priorités passées au second rang du quotidien si prenant, un travail à accomplir qui ne concerne ni les médias, ni les autres, une application quotidienne, jour après jour, de soi au Christ et du Christ à soi tant il est bon de se savoir aimée par un Dieu capable du Christ, se dit-elle avant de dire à voix haute ce que ses entrailles et son cœur, son âme et son pardon invoqué ont produit d'impulsion invocative vers Dieu, Sa lumière christique et Son immense et chaleureuse présence invisible dont le silence est le géniteur complice et secret.
Avant de se coucher, Liane, à genoux, a dit merci de toute la force humaine de sa flamme vivante animée par le cœur lavé de ces sentiments perturbateurs, et harmonisé au cours du temps qui continue.

À part les clients, et n’est-ce pas l’essentiel, personne parmi les médias n’a apprécié la collection. Les critiques assassines dont les articles jonchent le sol du bureau ont laissé l’équipe sans voix. Les mines tristounettes des collaborateurs qui ont sué sang et eau avec Liane sont défaites et Pam, qui fume à outrance, Fatah qui seule affiche un sourire entendu, et Liane, sont réunies avec l’atelier pour en parler, à leur demande car Liane s’en serait bien passée.
– Ce n’est pas si grave, dit doucement Fatah, les clients, et de nouveaux en plus, ont adoré. Nous sommes simplement en décalage total avec le système et vous remarquerez que couleurs et lignes sont absolument nouvelles et que rien dans les autres collections n’y ressemble de près ou de loin. De plus, toutes les autres collections se ressemblent. Mêmes tendances et coloris. Moi je trouve tout ça positif et porteur pour l’avenir.
– Elle est bien la seule ! lance d’une voix amère celui qui, dans l’atelier, n’est pas en phase avec Fatah depuis le début.
Liane garde le silence.
Pam fume toujours.
Les autres sont partagés mais surtout déçus.
– Elle n’a pas tout à fait tort Fatah. La première a susurré cette phrase avec une certaine timidité.

– Écoutez, les médias ne sont pas l'expression ni ne représentent le public en général, on le sait bien. Cependant si le succès suit, ils suivront, comme toujours. Ce sont des malades ces mecs ! Et je mets tout le monde là-dedans. Ils ne font plus leur métier qu'avec leur goût de chiottes et pas de façon objective. Ce que vient de dire Fatah, par exemple, ils auraient pu le dire, même sans aimer la collection. Tendance bien à part, ne ressemblant à rien d'autre, ça fait un papier ça. Mais non, ils en veulent à ceux qui… qui… Dans son empressante fureur Pam ne trouve plus ses mots.
– Moi je crois qu'à moyen et long terme c'est très positif, répète Fatah avec une assurance superbe.
Puis chacun se met à parler et une discussion s'ensuit, lorsque le téléphone sonne.
Liane décroche mais le bruit est si intense dans la pièce qu'elle part avec le combiné sans fil pour aller dans le bureau de Pam, mitoyen, dont elle ferme la porte. À côté les discussions vont bon train et l'animation remet du baume au cœur des collaborateurs qui ont tant aimé leur travail. Personne n'a vraiment relevé la sortie de Liane. Elle revient quelque vingt minutes plus tard en souriant :
– J'ai une très bonne nouvelle ! dit-elle d'un air à la fois joyeux et mystérieux. Tout le monde s'arrête de parler.
Liane traverse la pièce pour aller derrière son bureau. Debout, elle demande à Pam de bien vouloir ouvrir et servir du champagne à tout le monde.
La surprise les cloue sur place bien que le champagne ait été prévu car chacun comptait ferme sur un succès que l'équipe n'a pas remporté.

Une fois les coupes en mains, Liane lève la sienne et porte un toast au travail effectué et aux clients enthousiastes, elle remercie chaque membre de l'équipe puis boit une gorgée en les invitant à en faire autant. Ce qu'ils font.

Enfin, prenant son temps pour déguster cet excellent champagne du meilleur cru, elle pose ensuite sa coupe vide… et dit très lentement :

– Mes chers amis, la nouvelle est belle. Jean-Paul Gaultier vient d'appeler, il est enthousiasmé par cette collection de jeunes créateurs et il nous invite à partager son podium pour nous présenter au « Festival de la mode » dans le Marais à Paris, au printemps.

Après quelques secondes de silence, tout le monde saute sur tout le monde, même l'ennemi de Fatah sur elle... ! et les embrassades vont bon train pendant un moment. Re-champagne et cris, exclamations, sauts de joie, applaudissements. Liane enfin leur dit encore :

– Il viendra personnellement pour préparer avec nous cet événement et avant que nous n'allions à Paris nous-mêmes. Il est donc clair que pour ne pas perdre la main nous commencerons dès lundi à travailler sur ce projet avant son arrivée. Il m'envoie la vidéo de sa collection à Paris et dès réception, nous attaquons pour la mise en scène et les modèles programmés. Puis nous proposerons et il proposera. Ensuite… vive Paris !

C'est dans la liesse qu'ils ont quitté le bureau à treize heures trente pour aller déjeuner tous ensemble, ne pouvant se séparer ainsi après tant de travail et d'émotion partagés !

Il y a parfois dans les yeux de Liane des éclairs de tentation, rapides, furtifs, ils concernent en général les vêtements, elle en est avide, que ce soit pour en dessiner les lignes ou pour les porter, quand ils ne sont pas d'elle. Les vitrines attirent ses regards comme des aimants qui en proposent le meilleur et le pire. Il y a là des surprises, des erreurs, des merveilles et dans la constance que met Liane à en détecter les trouvailles qu'elle sait en faire, dénichant dans la moindre échoppe inconnue le talent qui peut exploser une fois reconnu, elle parcourt les rues et les boulevards, les avenues et les places, d'un pas rapide que sa gourmandise à ce sujet enfle d'une sorte de boulimie que dope sans arrêt l'enthousiasme d'une curiosité créative sans borne.
Liane aimerait avoir le temps de voyager plus, c'est certain. C'est pourquoi quand Jean-Paul Gaultier l'a appelée, elle s'est fait une joie de retrouver la capitale en enfant prodigue ayant réussi ailleurs. C'est vrai que Londres est si proche de Paris. Pourtant c'est un autre monde, d'autres aspirations, et si tant de français y deviennent des immigrés dans cette « Frog Valley » où ils habitent presque tous, c'est qu'ici ils trouvent une liberté qu'ils ne trouvent plus à Paris. Pas celle des droits de la personne, si théorique et

commode, non, la vraie liberté qui vaut aussi bien pour l'employeur, que pour l'employé, fifty-fifty ! Et c'est juste. Et c'est bien. Si la mentalité est devenue créative dès que l'on atterrit à Londres, c'est que partout ailleurs en Europe, elle s'est perdue dans des systématisations d'elle-même qui portent préjudice à toute tentative d'inconnu, de nouveau, d'évolutionnaire dans un sens tout à fait positif. Se régénérer sur le plan humain artistique, d'entreprise ou financier, passe par Londres actuellement, par cette Angleterre surprenante qui marie si bien le résolument moderne avec l'effectivement changeant… Liane pense que cela a commencé avec Mary Quant pour la mode, Vidal Sassoon… et d'autres. Les tabous sont morts à Londres depuis belle lurette et c'est la monarchie qui doit se mettre au pas de ses sujets. Le contraire est oublié depuis longtemps. La révolution qui a coûté la vie à Lady Diana est en marche et si Londres la cautionne, c'est parce que le monde entier en est le théâtre. Tout cela est absolument magnifique, se dit Liane qui arpente les rues avec bonheur une fois de plus. Devant une vitrine consacrée au parfum de Gaultier, Liane sourit à ce liquide rose tendre dans un buste de femme, un corps de femme sans membre et sans tête. Une sorte de victoire en porte-jarretelles qui enlève à la femme son identité pure pour lui donner celle de son corps, objet tronqué par ce petit flacon qui l'encense quand même en lui rendant de façon imaginative et olfactive ses raisons déraisonnables de pouvoir se trouver une identité en dehors des traits du visage. Le corps-tronc, ainsi figé dans le verre émet des ondes vers Liane qui

en reçoit le message androgyne que les seins démentent dans l'absence féminine d'un arrêt sur image, ce tronc qu'à force de voir ainsi, force à imaginer de la femme autre chose, une essence, un parfum, une couleur, une note particulière à chacune et s'offrant à toutes.
Depuis quelques minutes devant la vitrine, Liane ne comprend pas, tout à coup, pourquoi elle part toujours dans ces voyages imaginaires des autres, dont elle accentue à sa façon les étapes jusqu'à l'ultime arrêt, là où ayant rejoint par le symbole et les formes, une pensée étrangement claire et familière, elle lui ajoute des commentaires que la rencontre provoque de façon spectaculairement intime. Elle est contente de ce petit trip-là, juste avant de rencontrer le responsable de ce parfum, Jean-Paul dont elle aime le prénom double. Deux apôtres et non des moindres pour auréoler un créateur qui marque son époque et joue si bien avec lignes et formes, au point d'emporter dans son aventure les imaginations rencontrant la sienne pour une envolée qui garde le sens du plaisir et la joie du beau rendu ainsi disponible avec tout ce que l'ivresse du plaisir libère ensuite de vie aux femmes, dans le retour d'une respiration partie d'elles et de lui, de sa femme intérieure, cette anima qui ourle de beauté et d'excentricité sa question à la fois sur lui et elle, comme une gent nouvelle qui s'ajoute d'elle-même aux féminités intérieures si librement vécues et assumées.
Oui, c'est bien tout ça, se dit Liane, s'arrachant à cette vitrine argent et rosé que des mains adroites ont habilement agencée. L'aventure d'un mini-voyage, au

cœur de Londres avec Gaultier, est assez cascadante pour être agréable et assez rapide pour y repenser ensuite jusqu'à l'envie inconsciente de faire sien ce tronc de femme par le parfum rendu mystérieux par autant d'affinités et d'inconnues avec chacune, comme si Jean-Paul Gaultier en s'adressant aux femmes, avait la délicatesse de s'adresser à chacune en les nommant toutes.
Liane repart sur un nuage en se disant qu'un jour prochain elle essaiera ce parfum dont l'ambiance l'a captivée le temps d'un clin d'œil osé sur un corps non seulement nu mais transparent, en plus ! Oui, elle essaiera ce parfum qu'elle imagine sensuel et poudré comme un souvenir un peu passé qui reprend vie sur la peau qui saura lui rendre, au présent, la force vive qu'elle seule peut décider du passé ainsi transmis par valeur olfactive, modulable par la chimie de la rencontre qui en fait une histoire de peau et d'absorption capiteuse… Il y a là une thèse à faire, se dit Liane en souriant avant d'accélérer le pas pour sortir de l'univers proposé par Gaultier et le rencontrer dans sa réalité…

Sujette à caution, la quiétude de Liane dans ce dimanche tranquille précédant l'arrivée de Jean-Paul… le quartier est si calme qu'un arrière-goût d'inquiétude s'installe, malgré soi, devant cet air londonien capable de tout, du meilleur comme du pire. À ce point que Liane se demande si elle ne va pas convier Pam à un thé, en voisine, juste pour entendre la voix familière emplir ce jour creux comme un dimanche…
Il y a des jours qui se ressemblent, celui-là ne ressemble à aucun autre, et Liane de se dire que parfois, souvent, elle trouve les journées qui se succèdent si différentes les unes des autres, qu'elle en vient à se demander si ce n'est pas elle qui s'y glisse en caméléon… soucieuse de changement au point d'en provoquer l'impulsion.
La sonnerie du téléphone aboutit sur le répondeur de Pam qui n'est pas là, à moins qu'occupée à autre chose elle choisisse de ne pas répondre. Liane prépare donc un thé à prendre en solitaire, quand l'interphone sonne. C'est Pam à laquelle elle ouvre la porte d'entrée pour la voir se pointer, en jogging et baskets, quelques minutes après.
– Voilà, je rentre d'une promenade et je trouve ton message. J'accours donc. Un thé et des biscuits au gingembre, le paradis !

Le thé est prêt, les biscuits, sortis, rapidement dans une assiette, devant Pam qui s'en régale d'emblée, avant le thé. Et le thé, british, traditionnel, comme Liane le fait maintenant depuis qu'elle habite Londres.
– Je suis entre deux eaux... lance doucement Liane en sirotant une gorgée de son thé.
– Je vois ça ! réplique Pam. Et pourquoi donc, grand Dieu !! Tout va bien, non ?
– Oui, tu as raison. N'empêche, je suis moody !
La conversation ayant lieu en anglais comme toujours avec Pam, Liane a employé ce mot, pour elle à nul autre comparable en français.
Pam a l'air en forme.
– Tu as un mec ? Pardonne-moi pour mon indiscrétion, mais ça expliquerait ta forme… dit cette dernière, parce que les mecs, il faut parfois se les farcir. Et c'est pas toujours rose…
– Même pas ! dit Liane. Ça ne veut rien dire, regarde, toi tu en as un, et pourtant tu es en forme. Et moi, non, mais c'est la débandade !
– Je suis bête ! répond Pam, cela n'a rien à voir avec les mecs mais avec l'énergie que l'on met dans les rapports avec eux – puis regardant attentivement la robe d'intérieur de Liane elle continue – dis donc c'est une Ashley du meilleur cru, elle est chouette cette robe. Superbe. C'est marrant, tu n'as pas le style Ashley du tout, pourtant elle te va bien, très bien.
– Parce que je m'y sens bien, répond, laconique, Liane qui va chercher, une fois n'est pas coutume, une cigarette.
Pam lui en demande une, elle qui ne fume jamais.

Décidément ce dimanche ne ressemble à aucun autre, pense Liane juste au moment où l'interphone sonne à nouveau. Et cette fois c'est Fatah qui demande elle aussi à monter. Une fois là, les trois femmes se rendent compte que c'est la première fois qu'elles se retrouvent seules ainsi depuis le fameux dimanche de leur déjeuner indien agrémenté d'une séance très spéciale de détente dont elles n'ont plus jamais reparlé. De plus, c'est la première fois que Fatah rend visite à Liane chez elle. Heureuse de trouver Pam qui l'embrasse, contente d'être là, elle rit et trouve l'appartement très sympa.
– Et alors ? Il y a longtemps que vous êtes là ? demande-t-elle.
– Une petite heure…
– Oh là là ! Ta voix est moody ! Mais qu'est-ce qui se passe ? dit Fatah en regardant Liane, on dirait que tu…
– Je suis moody c'est vrai ! Liane lui a coupé la parole pour répondre de façon nette et tranchée, ce qui fait s'exclamer Pam :
– Ah ! Voilà, ça va mieux ! La voix remonte la pente, un petit effort, et tu vas suivre.
Ce qui fait rire Liane qui se sent beaucoup mieux depuis l'arrivée impromptue de Fatah. Puis Liane va mettre de la musique en sourdine, tandis que Pam se déchausse et dépose ses baskets devant la porte d'entrée au bout du couloir. Fatah, de son côté, a pris une cigarette qu'elle allume en sifflotant *Jingle bells*… Durant quelques instants chacune vit sa vie, ce qui donne à l'appartement une ambiance particulière mi-ruche, mi-farniente, mêlée de complicité dans un silence où chacune des trois femmes place, à sa façon, ses

propres crescendos et sa propre sensation d'un dimanche pas comme les autres.
Et puis un certain bien-être succède à cette douce euphorie, enfin une détente mêlée de joie certaine, elle, prend son essor pour emplir à la fois le lieu et les cœurs. C'est superbement agréable, Liane le ressent très fort, Fatah le dit, tandis que Pam de son côté le chante. C'est fort agréable tout ça. Liane a retrouvé son énergie, et ses deux amies sont pleines de vibrantes sensations qui leur donnent une pêche fougueuse.
– Eh ! les filles, si on se faisait une soirée hors du commun, je ne sais pas moi, un grand resto ou bien…
– Oui ! Bonne idée, mais pas grand resto…
Pam a commencé, Fatah a suivi, et Liane annonce :
– Et si on se prenait un take away exotique ?
– Non, trop banal ! dit Pam.
– Oui, mais avec du champagne, tu en as ? lance Fatah.
– Écoutez, moi je suis comme vous, on a envie d'exceptionnel pour ce soir, mais quoi ?? Liane a parlé…
– Rien, ce soir, n'est assez exceptionnel, dit Pam. Vous ne trouvez pas ?!
– Rien ! dit à son tour Fatah.
– Alors ? On reste ici ? suggère Liane.
Silence des trois amies qui, à nouveau, recommencent la ronde solitaire du chant pour Pam, d'une autre cigarette pour Fatah et d'un changement de musique pour Liane qui ensuite se rend dans sa chambre pour se changer mais change d'avis et revient toujours dans sa robe Ashley.
Elles en sont au même point quelques instants plus

tard quand elles se retrouvent dans la cuisine. Il y a là de quoi tenir un siège, ce que fait remarquer Pam. Jusqu'aux plats surgelés et originaux, exotiques et épicés que Fatah découvre dans le réfrigérateur et sur lesquels elle s'exclame.
– Y'a tout ce qu'il faut ici, constate alors Pam.
– Et tu appelles ça exceptionnel ?! dit Liane.
– OK, pas vraiment, mais tu as une autre idée ? répond Pam.
C'est ainsi que la soirée fut calme, tranquille, sans autre idée spectaculaire, les trois femmes se sont fait un dîner en filles chez Liane avec une telle orgie de champagne que Fatah n'a pas eu le courage d'appeler un taxi et qu'elle a couché dans la chambre d'amis chez Liane, tandis que Pam pourtant voisine dans l'immeuble mitoyen, s'est endormie sur le canapé du salon.
Soirée de filles, soirée de rires et de fantasmes, de folie douce et de tendresse partagée comme cette solitude qui, quand elle se conjugue d'amitié, devient un beau projet dont la douce récompense est de relation et de dialogue.
Une fois encore, ces trois femmes ont inventé l'instant en le composant à leur façon dans la simple entente d'un moment saisi comme le cadeau à ne pas négliger, d'une vie à épauler de soi à l'autre et inversement.
Belle soirée. Belle nuit sous un même toit. Belle entente et belle amitié que les leurs pour réunir par le meilleur, et de l'autre effacer le pire. L'humeur de Liane n'y a pas résisté. Il y a là, dans ces quelques heures ensemble, de quoi garnir le cœur encore lorsque le souvenir s'en sera affadi dans la mémoire qui ne sait que flancher ou

surcharger les touches indéfinissables que prennent certains événements dont l'entente cordiale seule peut dessiner les contours vécus et passés…
L'aube fut belle de rires, d'échanges encore, et c'est habillée en Liane que Fatah est repartie avec elle pour le bureau tandis que Pam rentrait chez elle se doucher et se changer…
Un dimanche est passé, comme toujours, et son originalité, à jamais gravée dans le ciel londonien en scelle dans les cœurs de trois femmes, une amitié solide sur laquelle, inconsciemment, elles comptent déjà beaucoup.
Un dimanche est passé…
Ou sont-elles passées dans un dimanche à leur mesure, donc pas comme les autres ?

Blond, rieur, jovial, un rien acide et très charmeur, Jean-Paul Gaultier est arrivé dans la limousine que lui a envoyée Liane à l'aéroport. Elle l'avait prévenu qu'elle l'attendrait au bureau. Ils se sont embrassés, pas commun… en se serrant les mains avec joie. Il est curieux de tout, s'amuse d'un rien, est chaleureux et ouvert, lui que l'on imagine pourri par les stars qui ont fait son succès aussi, il est d'une simplicité déconcertante.
Il est descendu chez des amis à lui.
Toutes ses soirées sont prises sauf une réservée à Liane, pour laquelle il lui demande de choisir la date.
Il arrive avec un dossier complet que son secrétaire propose à Pam avec laquelle il s'entretient tandis que Liane et Jean-Paul résolvent certains petits problèmes qui n'en sont pas mais pour lesquels il est préférable d'aplanir d'entrée les difficultés qui pourraient en surgir.
C'est chose faite, très rapidement, autour d'un café.
L'enthousiasme est au rendez-vous, ainsi que le respect des différences de folie ou/et d'imagination. Jean-Paul rencontrera les créateurs demain, il a apprécié le travail de Liane qu'il félicite pour son approche originale et holistique de la personne dans ses créations.
Puis Pam est revenue avec le secrétaire particulier de Jean-Paul, ils ont réglé pas mal de choses à revoir demain après un travail à parfaire avant de le proposer à Liane

et Jean-Paul. Ce dernier a visité l'atelier, s'est amusé d'un mannequin en résine bleu nuit avec des étoiles de strass en guise d'yeux en amandes, lui a drapé un soleil sur la tête avec une écharpe orange à franges qui traînait là, puis l'a enveloppé d'une cape de gaze nacrée dont le coupon dormait sur un établi… faisant naître une sorte de Madonna triomphante de ces plissés harmonieux réussis en un tour de main. Magie du créateur, de sa fantaisie, de son charme et de cette improvisation dans la spontanéité vive, créative, d'une imagination qu'un rien déclenche à tout instant ainsi qu'une source intarissable où puiser devient le plaisir des yeux qui s'y posent.

Jean-Paul est un magicien que la tornade de Gaultier a porté au sommet d'un art redécouvert, réinventé par un style audacieux avec lequel on a envie de s'amuser à séduire encore et toujours dès que l'on y entre par amour de le porter pour qu'il vous fasse beau, belle, autre et le, la même, avec ce rien, ce plus, ce tout que projette sur chacun, chacune, le créateur qui ose pour vous l'insolite et le surprenant.

Auprès de Jean-Paul, Liane se sent multiple, prête à se réapprendre autrement dans un espace qu'il a le don de créer pour vous seule, comme si sa création s'adressait plus particulièrement à votre intention. À mon intention… pense Liane, tandis que chaque femme présente pense exactement la même chose. Liane, qui leur glisse un regard voit Fatah et Pam dans le même état, Jean-Paul ne parle que pour chacune, mais surtout ne crée que pour chacune, comme une promesse tenue dans l'intimité d'une beauté révélée, à partager.

La journée a passé si vite.
Tout a été fait pour Paris. Même les hôtels, réservés. Les modèles, toutes des tops, ont accepté, elles sont libres et heureuses de venir à Paris ou d'y rester quand elles y ont leur port d'attache. La logistique sera, sur place, celle de Gaultier et dans la rumeur qui court déjà dans les milieux de la mode au sujet de ce choix fait par Gaultier pour Liane et sa collection, Liane a décidé de ne rien lire ni entendre, pour éviter les surprises désagréables que ne manqueront pas de provoquer les jaloux… comme partout !!
C'est par le travail et la création qu'elle répondra ou du moins que viendront les réponses, si nécessaires.
Le travail créatif semble tout à coup un jeu cet après-midi, à Londres, où dans l'atelier, Jean-Paul, Liane et les autres, tous, toutes, à la fois s'amusent et œuvrent avec précision. C'est la fantaisie qui préside à la création, la grande responsable, se dit Liane. C'est vrai ça, c'est dans la fluidité que fleurissent les bouquets de la fantaisie et de la créativité, Liane le pense en regardant tout son petit monde, si heureux aujourd'hui.
Puisque tout a été réglé, Jean-Paul qui a quand même passé l'après-midi avec eux, prend congé pour se rendre chez ses amis. Il dînera avec Liane demain soir, à moins, lui dit-il, que ses amis ne leur proposent de rester tous deux pour un cocktail donné pour lui, suivi d'un souper. Nous verrons après une bonne nuit. Puis il a embrassé Liane, a envoyé des baisers à la ronde, à tous, en agitant gaiement ses mains avant de disparaître pour de bon.
Le bureau semble tout à coup très vide, l'atelier aussi

et en se quittant ce soir-là, l'équipe autour de Liane s'est félicitée d'avoir été choisie par Gaultier pour Paris, parce que c'est Gaultier et parce que c'est Paris, parce que c'est chouette et parce que la promotion et le prestige touchent la maison et chacun.

C'est sur cette expression fraternelle d'un esprit d'équipe heureux que chacun est rentré dans ses pénates avec beaucoup à raconter et encore plus à voir venir et à vivre. Il y a dans l'air des étincelles de feu que l'amour de ce que l'on fait illumine un peu plus. Et ce soir, la lumière est intense dans les cœurs.

Ainsi en fut-il de la première journée de travail et de rencontre avec l'un des couturiers parisiens les plus populaires chez les jeunes.

Et malheureusement ces derniers n'ont pas les moyens d'y accéder… ce sera la dernière pensée de Liane à propos de cette journée, et ce disant, elle se promet de tenter de rendre accessible la mode à tous, c'est son rêve et elle compte bien le réaliser un jour ou l'autre.

Sur ce, la nuit de Liane fut agitée, entre les seins Gaultier pour Madonna et le drapé de gaze sur le mannequin de résine bleue, elle monte et descend cette nuit-là, les degrés d'un subconscient impressionné par la mobilité et la rigueur Gaultier que Jean-Paul vit tout feu tout flamme avec son sourire particulier et sa tête blonde, comme un enfant charmeur dont le talent continue de grandir.

Nuit agitée, certes, mais sommeil réparateur quand même.

Demain sera un autre jour.

Liane qui n'a pas arrêté de travailler, n'a pas vu sa grand-mère ni Sunny depuis longtemps. Mais elle ne peut se rendre à Grasse avant d'aller à Paris pour le Festival du Marais. Impossible, trop à faire et peu de temps pour.
En retrouvant Paris, Liane a un pincement de cœur. Cela lui semble si loin ce temps où elle faisait Sciences Po et où elle voyait Karine et Marine régulièrement avant ces fameuses vacances en Irlande qui ont bouleversé toute sa vie ! Marine qui n'est jamais venue passer son fameux week-end à Londres, se décommandant sans cesse à la dernière minute, l'attend à l'hôtel quand elle arrive au *Georges V*. Marine qui est furieuse – encore !! – que Liane ne soit pas descendue chez elle ! En riant Liane lui dit que c'est trop le bordel ! Mais la raison est qu'elle doit être disponible pour le boulot et que Marine n'a pas la moindre idée de ce que représente ce Festival. C'est en courant qu'elles se voient. Dans la chambre de Liane où Marine est montée, c'est l'agitation du déballage de ses valises, ponctué des coups de fil à Gaultier, des journalistes et Londres, et Grasse qui appelle aussi, bref, c'est une conversation de retrouvailles entrecoupée de tant d'apartés que Marine décide de se taire, ce dont Liane lui est reconnaissante. Et Karine arrive, tombant

comme un cheveu sur la soupe… Finalement Liane les embrasse et leur demande de venir partager un dîner avec elle dans cette même chambre, demain à vingt et une heures. On sera tranquille, leur dit-elle, je m'arrange, mais ce soir, impossible !
Les journées de voyage sont toujours trop ou pas assez, se dit Liane après le départ de ses deux amies. Il y a toujours quelque chose à faire, à dire, à attendre, et vraiment, c'est infernal quand, en plus, il faut se concentrer pour écouter quelqu'un qui vous parle de tout autre chose que le centre d'intérêt dudit voyage…
Déjà Liane est prête pour le premier rendez-vous chez Gaultier qui offre un pot pour présenter les deux équipes, la sienne et celle de Liane qui vont devoir travailler ensemble. Liane a sauté dans un taxi pour les retrouver et dans la précipitation, elle a oublié les planches de ses derniers dessins faits pour Jean-Paul à sa demande.
Dans la foulée, Jean-Paul en arrivant, a oublié de les lui demander !
Décidément les jours de voyage ne sont jamais comme on les prévoit, ce doit être, pense Liane, le fait d'arriver ou pas, d'être déjà là ou pas, qui coupe ou ouvre à la continuité des opportunités que l'on manque ou des paradoxes voire des déphasages sur lesquels les relations virevoltent d'un monde à un autre alors que l'accoutumance à celui où l'on arrive ne s'est pas encore faite. Qu'est-ce que je suis compliquée ! se dit Liane tout en discutant avec nombre de personnes que lui présentent Jean-Paul et son assistante ; son secrétaire n'est pas là ce soir. Et

tandis que Liane échange, elle se demande si elle pourra retenir autant de visages et de noms. Mais ce n'est pas l'essentiel. Non, pas vraiment.

Quand le travail s'enchaîne à la beauté motrice de la créativité, quand l'action est reine, entraînant dans les sillages rayonnants de ses projets assez de motivation pour inonder de joie tous ceux qui y participent, c'est de bonheur que l'on pourrait parler et c'est de bonheur dont il est question quand arrive le grand soir du premier défilé dans une cour illuminée de l'un des hôtels du Marais dont Liane oublie sans cesse le nom ! Pas grave. C'est beau.
Comme un rêve agité, ces quinze jours ont disparu dans ce qui au présent en fait déjà un inoubliable souvenir.
Quinze jours de couleurs et de tissus, de formes et de lignes, de prénoms et de noms ourlés de magie puisque tout et tous ont contribué à ce spectacle sensationnel qu'encensent les journalistes de mode. Viviane Blassel a fait des reportages, avec une fenêtre parisienne ouverte sur Liane, la petite française qui nous revient de Londres pour entrer dans la cour des grands.
Les projecteurs n'en finissent pas de mettre en vedette, enfin, des jeunes créateurs que Jean-Paul Gaultier a eu la bonne idée de remarquer, à juste titre.
Liane est vraiment dans son élément, elle qui n'arrête pas de dire que la créativité est la clé pour élaguer toutes les problématiques et les dépasser, ouvrant un vaste champ de réflexion à tous ceux qui dorment debout, conscience en berne, comme elle dit.
Les Parisiens ne sont pas du tout blasés, et les jeunes,

présents. Non pas une certaine jeunesse dorée et friquée, non, Jean-Paul a même pensé à organiser avec le ministère de la Culture un atelier dans le théâtre de Sylvia Monfort… original, non ? où ils ont découvert l'art du costume avec des professionnels du théâtre et en compagnie des ouvrières qui entretiennent, à longueur d'année, les costumes.
Liane a accompagné Jean-Paul et dans ce tourbillon insensé qu'il maîtrise parfaitement, elle a été le témoin privilégié de son ouverture aux autres, à tous.
Bien sûr une amitié solide est née. Liane et Jean-Paul, inséparables durant ces quinze jours de folies, ont découvert l'un de l'autre ces petites choses, ces riens, qui rendent la vie plus facile, les relations plus chaleureuses et le talent plus précieux. Rien de particulier, parce que tout, en somme, les rapproche avec force, enthousiasme et joie dans ces affinités multiples qui couplent d'eux cette complémentarité de chacun à l'essentiel de l'autre.
C'est riche, enrichissant et drôlement agréable, se dit sans cesse Liane sous le regard espiègle et clair de Jean-Paul.
Pari tenu, pari gagné, Jean-Paul ressort grand vainqueur de cette opération altruiste d'aide aux jeunes créateurs et pour cela, il serre très fort Liane sur son cœur en la remerciant quand le jour du retour vers Londres arrive.
Il y a là des amitiés qui se sont nouées dans les équipes et tous se remercient jusqu'à ce que Pam lance avec son accent très british :
– Arrêtez, on va finir comme des anciens combattants !

Alors non ! On ne fait que commencer !
Jean-Paul a beaucoup ri :
– Tu as raison Pam ! Allez, on se dit à bientôt.
Et c’est ce que tout le monde a dit dans un charivari brouhaha… bien sympa.

Liane dans tout cela a-t-elle le temps d'aimer ? Elle aime, son métier, ses amis, ses collaborateurs, Sunny avec une tendresse toute particulière et sa grand-mère… mais sans pouvoir assurer à son amour une disponibilité totale de temps, elle se demande si elle ne gâche pas, bien involontairement de belles opportunités toutes personnelles à vivre mieux ces relations ne lui demandant finalement qu'un peu de ce temps en plus.
Cette course itinérante qu'est le travail de l'entrepreneur doublé d'un créateur est effectivement lourde à gérer. Elle a toujours l'impression de traîner des wagons d'inutilités, de se perdre parfois dans des détails, de donner la priorité à des choses qui dans quelques années n'auront plus aucune importance, tandis que ses amours et amitiés qu'elle n'aura pas su nourrir, prendront alors toute l'importance que le silence aura donné à ceux et celles qui en sont actuellement sevrés.
Liane se désole, mais comment concilier à la fois ce métier prenant et ses relations aux créateurs, avec cette vie privée, inexistante pour le moment, qu'elle se laisse dévorer par la nécessité de poser ses bases professionnelles coûte que coûte ? Être femme à ce point et ne pas en vivre les doux privilèges avec intensité réduit Liane à la plus simple expression d'une femme d'affaires, si jeune, sans lui laisser le

loisir de sa détermination à être aussi une fille, une belle-mère, plus proche d'une mère que quiconque, et une amie sans autre considération que la disponibilité totale à ceux qui comptent pour elle.
Liane a honte. En effet, quand elle repense à son séjour à Paris, c'est l'image de Marine et de Karine à l'hôtel Georges V qui lui revient sans cesse. En effet, encore, elle est passée à côté de ses deux amies sans pouvoir donner même un dîner de ce planning exigeant qui a pris chaque seconde de sa vie à Paris durant quelques jours.
Liane a honte.
C'est ainsi qu'en cette soirée solitaire à Londres dans son appartement, à son retour, elle appelle Marine, et Ô coïncidence, la trouve en compagnie de Karine qui dîne avec elle.
Excuses et regrets tombent dans l'humour que Marine manie d'une langue acérée, tandis que Karine rit de l'impossibilité de Liane à se préserver des heures personnelles le soir au moins. Mais il n'y a ni rancœur, ni déception dans les propos de Marine ou de Karine. Non, juste une amitié claire qui se dit et s'éprouve directement sans fioritures ou faux-semblants. Et ce soir tout particulièrement Liane avait besoin de cela. C'est pourquoi elle s'offre avec Marine et Karine une heure de communication et toutes trois retrouvent – c'est bien agréable – le plaisir d'être ensemble et de dialoguer.
Tous ces week-ends remis, tous ces retours hâtifs, toutes ces promesses tombées à l'eau, de se voir, de se dire, de dîner, de rire... !
Et ce soir, comme ça, à cause de tout cela, elles décident

toutes trois de se retrouver en Irlande pour une semaine, au même endroit qu'il y a quelques années.
Karine n'ira pas chez son jules. Non.
Elles iront toutes les trois dans la petite maison à louer pour une semaine de retrouvailles à laquelle ces années qui les ont séparées, les poussent. Il y a une véritable envie d'amitié à faire le point à trois, séparément et ensemble, personnellement a souligné Karine, et à trois a-t-elle aussitôt ajouté, de prendre du recul pour se repositionner à nouveau dans leur vie et leur amitié, avec cette nécessité impérieuse de se livrer à la fantaisie du moment avec un regard vers le passé qui, sans peser, imprime à chacune d'elles les marques plus ou moins profondes des griffes que le destin sait si bien donner quand il surprend la vie de chacune de ses victimes lorsqu'il s'agit d'épreuves.
– Et si nous emmenions Sunny ? a demandé Karine.
Perplexité de Marine et de Liane. C'est encore une enfant…
Quelques prétextes ont fusé :
– Tu crois qu'elle se souvient de l'Irlande ?
C'est une question de Karine, encore.
– Je crois, mais comment savoir réellement ? Elle n'en parle jamais, a répondu Liane.
– Ça ne veut rien dire, il paraît que moins un enfant parle de quelque chose qui lui pèse et plus il y pense. Auquel cas, est-ce une bonne idée de l'emmener ?
– Vu ainsi, non, a dit Liane qui voudrait malgré sa tendresse pour Sunny, aller seule en Irlande voir si le poids des souvenirs y demeure supportable ?
Hésitations, doutes, divagations parfois comme ces

illusions qui se prennent pour des raisons indubitables, et ne servent que des prétextes insidieux à force d'être de mauvaise foi, les trois amies font le tour de la question pour y revenir et s'en éloigner par la subjectivité de chacune tout en faisant tourner rond ce moteur subjectif de leur conversation à trois. Avec une pointe de cartésianisme qui donne au tout une apparence claire à ce brouillard ambiant indubitable…

Mais se mettant d'accord finalement, sur le fait que la nuit portant conseil, on verra demain si tout cela tient la route, et comment ?

Rendez-vous pris à la même heure demain, c'est Karine cette fois qui appellera, et Marine ira chez elle, comme prévu, pour dîner.

– Je te préviens, ce ne sera pas une heure mais une demi-heure, car après nous attendons un copain et j'aimerais autant ne pas lui imposer nos conversations…

– OK ! a dit Liane, on s'appelle demain. Bonne nuit, et pensez à moi qui suis seule…

– On va pas pleurer ! a lancé Marine. Mais on va penser à toi. Allez, on t'embrasse, à demain.

Et Liane en raccrochant était revigorée par cette heure entre amies, comme autrefois. Mon Dieu, pense-t-elle, je dis autrefois comme s'il y avait vingt ans ! Et c'est vrai que parfois une, deux ou trois années sont multipliées par autant quand la vie nous précipite au rythme déstabilisant du manque de temps !

Liane se met alors, en prenant son bain, à penser à l'Irlande et ses bourrasques décoiffantes qu'elles y ont connues, tempêtes annonciatrices de bouleversements, s'il en est ! Et puis cette dissociation de l'Irlande

qu'elle a ensuite vécue comme une coupure qui n'en était pas une puisque d'inconnue à familière, l'Irlande lui a semblé alors une parenthèse que l'abstraction faisait dans sa vie en écrivant de l'absence, ses plus terrifiants chapitres à ne pas relire de la même façon, à laisser reposer dans la paix de l'âme venant au secours du cœur.
Liane regarde son appartement qu'elle ne sait pas trop si elle aime vraiment ou s'il la rassure pour n'avoir appartenu au décor d'aucun souvenir pénible. Lieu neutre que cet appartement. Surgi de nulle part, par hasard, elle se l'est imposé comme une sanction au passé dont le retour au présent devrait s'interrompre coûte que coûte pour cause d'urgence à atterrir dans sa jeune vie vierge à nouveau… ai-je réussi ? se demande Liane. La course s'est-elle réellement interrompue ? Ou suis-je encore en fuite ? À ne jamais avoir assez de temps, aurais-je trouvé le prétexte d'une fuite permanente ?
Mais Liane ne veut pas remettre ses questions à l'ordre du jour. Elle n'en a nulle envie. Elle décide donc de regarder la télé où le film avec Julie Christie la détend en la distrayant d'elle-même et de sa vie.

Quelque part en France sur la colline de Grasse, Sunny dort. Et c'est décidé, j'irai la semaine prochaine la voir, avant d'aller en Irlande avec Marine et Karine.
C'est sur cette promesse irréversible que s'endort Liane, après le film.
Lovée dans son lit dans la position du fœtus, elle involue, remontant le temps pour se pelotonner dans

le parfum de Crups qu'elle aimait tant.
Un parfum ça fait partie à jamais de l'air du temps.
Et le temps, finalement, ne manque pas quand on prend le temps d'aller à sa rencontre. Ce que, pour une fois, Liane vient de faire.

Je ne suis que l'écho d'un cri latent que le destin lance à la vie et dans la profondeur éclatée de cette force latente qui va, vient le jour et entre la nuit qu'elle soit du sommeil ou du doute, je m'écharpe de voie lactée pour me promener, âme enveloppée, dans les voies ascensionnelles les plus verticales, là où Dieu n'est que silence en réponse aux questions que je me pose. Et sur l'échelle de ces degrés que je m'impose, docile à l'épreuve et enthousiaste à la vie, je me forge les envolées les plus démentes avec un cœur de flammes soulevé par la joie.

Je ne suis que l'écho qui passe et revient, dans la nuit étoilée d'une évolution dont une à une les marches montées laissent à mes secrets des intimités dont je me régale. Il y a en moi des cris de tempêtes et des souffles bouleversants qui déterminent sans cesse mon accès à moi-même comme une farandole d'étoiles brillantes qui se succèdent dans l'espace en ligne éclatante de lumière vers mon cœur ouvert qui n'attend qu'elles.

Je ne suis que l'écho dansant la valse durable du temps reconquis par l'appel intérieur, ce murmure inaudible à beaucoup que Dieu dans sa bienveillance prononce pourtant en clarifiant quelque peu les carences humaines dont ma personnalité est l'objet animé…

Étant l'écho du cri latent que le destin lance, je me

vrille à mon âme en apnée d'autres profondeurs afin de conquérir un peu plus de moi-même dans l'impossible désir d'une marche de conquête où tous seraient bienheureux dans l'écoute attentive du cri que le destin lance pour nous en faire l'écho divin…

Mais après tout, se dit Liane, est-ce impossible ? Et dans cette question posée, toute l'éternité du moment s'aligne dans l'infinie promptitude qu'elle a à se remémorer des pas pourtant faits qui la menèrent là où commence cette question que d'un mot d'un seul elle renvoie loin d'elle vers tous ceux qui comptent à son cœur. C'est d'amour, auquel elle se réfère, qu'elle emplira sa soirée comme une âme en parfaite harmonie de solitude dans le contact permanent qu'elle a avec les êtres sans avoir besoin de présence ou de contact physique.

Et ainsi blottie après une semaine chargée, sur le canapé de son séjour, elle se donne le temps de préparer son cœur à ce voyage en Irlande dont elle n'attend plus rien. Et cela l'emplit de joie : ne rien attendre lui semble un luxe suprême dans ce monde de consommation où tout a un prix, cette absence d'attente est réellement sans prix, et pour cela la comble d'aise et de joie.

À minuit, en allant se coucher, Liane a débuté sa nuit par une prière fervente pour remercier d'être à même, si jeune, de ne rien attendre déjà pour donner plus encore. Et cette nuit douce à ses sens affairés ne pouvait aboutir que dans une aube rechargée par l'incommensurable espoir de faire, dans une journée de plus, une entrée fracassante dont le dynamisme ressourcé allait encore profiter à son entreprise et à ses collaborateurs

loin eux-mêmes, de soupçonner l'étonnant cri d'amour formulé par le destin à l'attention d'un écho dans la chair ayant pour nom Liane.
Quelle belle aventure, quelle jolie façon de dire au destin qu'on l'accepte tel qu'il est et qu'en plus en prolongeant d'écho son cri de vie, Liane s'ennoblit de force et s'arme du courage de l'amour à l'œuvre.
C'est à ce moment précis où le mot amour lui vient à l'esprit qu'a sonné le téléphone pour lui porter depuis Grasse, la voix de Sunny comme un rayon ensoleillé.
La journée décidément commençait bien. Liane dans son élan s'est vêtue de rouge pour affirmer au monde et aux regards sur elle, sa passion d'être et ses raisons de vivre. Liane est heureuse ce matin et rien aujourd'hui ne saura lui résister, pas même elle, conciliante, une fois n'est pas coutume, avec elle-même, pour le meilleur ou le pire elle ouvre sa vie, ses yeux et son cœur pour intégrer au mieux tout ce qui se présente ou passe.
Cela lui paraît si évident et agréable, que le plaisir sera aussi, aujourd'hui, son invité de marque, avide de folies et comblé de surprises…
Liane est heureuse et quand elle arrive au bureau, tous en sont à nouveau conquis comme une victoire de plus à portée de main et pour cela, les sourires l'accueillent, éclatants eux aussi, à l'image du boss, cette jeune femme au respect insolent dont les yeux brillent la joie infinie du retour en force... !!
Quelle journée, se dit Pam. Et elle a raison.
C'est au restaurant, à la pause de treize heures que Liane a revécu le regard d'un homme sur elle comme jamais depuis son mari.

Ce n'est qu'après les hors-d'œuvre que Liane qui déjeune seule a levé les yeux de son carnet de rendez-vous où elle barre les uns après les autres les points qui correspondent à ce qui a été fait ce matin dans les temps. Concentrée sur un appel à refaire pour cause d'absence vacances d'une journaliste, elle vient de le remettre à deux semaines plus tard lorsque le serveur lui retire son assiette vide. C'est à ce moment-là, en rangeant son carnet que Liane a levé les yeux pour rencontrer ceux de cet homme, attablé en face d'elle, qui la regarde tranquillement, bien installé dans son fauteuil, son attaché-case est ouvert sur une chaise à côté de lui et il attend sa table apparemment, en prenant un cocktail. Liane, surprise par la qualité de son regard, a légèrement rosi, et il a levé vers elle son verre avant d'en boire une gorgée, l'air rieur, les yeux posés calmement dans les siens.
Une chaleur inexplicable a envahi Liane, elle s'est sentie enveloppée comme lorsque son mari la regardait. Et le choc qu'elle ressent là est un retour sensoriel en arrière qui la déstabilise le temps d'une fraction de seconde, elle qui a l'habitude de rencontrer, de croiser des hommes qui bien évidemment la regardent et l'admirent car Liane est attractive. Mais il y a si longtemps qu'aucun de ces regards n'a eu le moindre impact en elle, qu'elle est à la fois surprise et tétanisée de voir que ce regard-là est capable – pourquoi mon Dieu ! – de réveiller en elle des sursauts oubliés, des sensations familières, sans aucune raison…
L'homme lui a souri. Elle a répondu d'un sourire retenu, presque complice déjà. Puis une femme est

arrivée, longue, fine, ébouriffée de blond et maquillée comme un mannequin. Un faux air de Birkin en plus sophistiqué. Une aisance dans la démarche que le jean et le T-shirt blanc tout simple, sous le trois-quarts de vison, apparentent à une vraie simplicité. Mais pourquoi est-ce que je m'intéresse à tout ça, se dit Liane tandis que le serveur les conduit à une table qui jouxte la sienne. L'homme a embrassé la jeune femme avant de lui murmurer quelque chose à l'oreille. En passant devant Liane, la femme lui a souri et Liane a répondu bien sûr, en pensant que tout cela était loufoque, Ô combien.
Puis elle a été servie par une serveuse qui a posé devant elle le plat principal, un cassoulet s'il vous plaît, dont Liane n'a plus du tout envie. Elle se dit que c'est finalement trop lourd ! Mais pourquoi ai-je commandé un cassoulet !! Ici le chef est français, du Sud-Ouest, et sa cuisine est très bonne. Liane vient souvent. Décidément ce mec me tourne les sangs, se dit Liane en attaquant son plat… exquis. J'ai bien fait ! C'est bon.
L'homme au regard chambouleur s'est placé de façon à ce qu'elle soit dans son champ direct de vision. Et Liane est tout à coup aussi impuissante qu'une aiguille perdue dans une botte de paille, attirée par un aimant. Et puis elle décide de vivre son déjeuner au mieux sous ce regard qui ne la quitte pas des yeux… La jeune femme s'est retournée vers elle, deux, trois fois… en souriant.
Enfin le déjeuner terminé, Liane a payé puis s'est levée pour sortir. C'est à la porte du restaurant au moment où elle sortait que l'homme l'a rejointe.

– Excusez-moi, nous devrions nous revoir, a-t-il dit.
Et Liane n'a pas su quoi répondre.
– Je pense que c'est important. Permettez-moi d'insister.
Et Liane, toujours coite, de le regarder…
– Vous avez peut-être une carte, a-t-il dit en lui tendant la sienne.
Sans un mot elle a fouillé dans son sac pour lui donner celle du bureau, sa carte de visite professionnelle.
Il l'a remerciée.
– Je vous appelle. Voyons-nous très vite. Merci.
Puis il est rentré pour rejoindre sa table et la jeune femme attentive à cet échange.
Liane a passé le reste de sa journée à tenter d'oublier le regard de cet homme, sans regarder sa carte. Elle n'y est pas parvenue. Pam l'a trouvée un peu distraite mais n'a pas fait de commentaire, mettant tout cela sur le compte des vacances en Irlande à préparer, départ de Liane dans huit jours.
Liane est rentrée chez elle après un détour à son marché bio dont elle a ramené de quoi se nourrir jusqu'à son départ. C'est après sa douche à nouveau vêtue de son Ashley préféré que la sonnette de l'interphone a grésillé.
– Oui ?
– Bonsoir, pardonnez-moi, nous nous sommes rencontrés tout à l'heure au restaurant. Pardonnez-moi.
L'homme au regard !
– Mais comment êtes-vous là ?!
– Pardonnez-moi, je vous ai suivie à la sortie du bureau… oh ! je suis moi-même consterné par ce que j'ose, croyez-le bien ! Mais je suis là. Et, comment vous dire,

voulez-vous descendre prendre un pot ?
– Mais vous plaisantez ! Non je ne peux pas.
– Vous avez pris votre douche, c'est ça, et vous ne voulez pas vous rhabiller ?
– C'est ça. Je n'en ai pas du tout le courage. Et puis ! s'exclame-t-elle.
– Vous ne me connaissez pas… ? D'accord, je vous appelle demain. Bonsoir.
Liane a raccroché sans rien répondre, un peu inquiète par cette irruption nocturne dans son intimité, il est quand même dix heures. C'est peut-être un barge ?! se dit-elle. Il est vrai qu'elle ne trouve pas cette attitude très normale de sa part. C'est un comportement de malade obsessionnel, se dit-elle. Mais d'un autre côté, elle y a pensé tout l'après-midi à ce mec !! Alors moi non plus je ne suis pas nette, conclut-elle. Mais le malaise qu'elle ressent est maintenant bien installé, et elle n'arrive pas à se détendre, prêtant l'oreille inconsciemment à tous les bruits de l'immeuble. L'ascenseur, son bruit lui semble être décuplé ce soir alors que d'habitude elle ne l'entend pas. L'envie d'appeler Pam la pousse à le faire. Elle s'y décide donc, mais Pam est sortie ou dans son bain. Pam qui était effectivement dans son bain la rappelle. En deux mots Liane lui fait part de son inquiétude.
– J'arrive, dit Pam qui arrive cinq minutes plus tard, après avoir enfilé un jean.
– Alors mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ?! demande-t-elle.
– Rien, sans doute rien, mais ce mec m'a inquiétée en sonnant chez moi tu comprends ?
– Je comprends, dit Pam. Mais ne t'affole pas, il n'est

peut-être pas comme ça d'habitude ?
– C'est ce qu'ils disent tous ! répond Liane. Il m'a dit ça.
– Bon, ça le rend plus normal, non ? dit Pam en se faisant des chatouilles pour rire, ce qui amuse Liane.
– Mais pourquoi ai-je donné ma carte à ce mec ?
– Bonne question, rétorque Pam, pourquoi ?
Devant le silence de Liane elle ajoute :
– En général, on fait ça quand le mec nous plaît. Ça te dit quelque chose, ça ?
– Oh ! Oui ! Son regard. C'est vrai que ce mec m'a pour la première fois depuis mon mari, plu, je ne sais pas, un truc…
– Ben voyons, dit Pam, c'est le tueur ou l'escroc parfait ! Il faut déjà plaire pour ça ! dit-on…
– Oh ! Mais arrête, dit Liane. Tout ça n'est pas rassurant !
– C'est bien mon avis, renchérit Pam, sans trop dramatiser elle en rit comme d'une blague.
Et le téléphone sonne. Liane qui a branché le répondeur ne bronche pas. C'est la voix de l'homme :
– Excusez-moi pour tout à l'heure. Je suis désolé parce que j'ai dû vous inquiéter, c'est pourquoi j'appelle. N'ayez crainte je ne suis ni fou, ni pervers, et puisque vous m'écoutez, car je sais que vous êtes là, sachez que je suis tout simplement subjugué par vous. Alors détendez-vous, dites à votre amie de se détendre aussi, et je vous souhaite une bonne nuit à toutes deux. À demain.
Liane regarde le répondeur. Pam regarde Liane. Et toutes deux, consternées, restent sans voix.
– Tu vois, tu le crois ça, toi ?! demande Liane.
– C'est un fait, répond Pam, il est amoureux ou fou.

– Mais il ne peut pas être amoureux, je ne lui ai pas dit un mot, un seul ! Rien ! Il ne me connaît pas. Il ne sait rien de moi ! Rien.
– Excuse-moi, répond Pam, on dirait pas ! Il sait même que tu as la visite d'une amie, ce soir ! Plus renseigné tu meurs !!
Les deux femmes sont perplexes. Mais l'inquiétude va grandissant jusqu'à ce qu'elles décident que Pam restera ce soir afin de ne pas sortir d'une part avec ce mec peut-être planqué quelque part, et pour ne pas laisser Liane seule, d'autre part.
La nuit fut calme et l'aube régénératrice a le bonheur d'effacer en les lissant de ses rayons lumineux les plis et faux plis que prend parfois l'esprit quand il s'égare sur les travers du mental. Au matin, Liane et Pam avaient l'impression d'avoir rêvé. Et ce n'était même plus un cauchemar, ce qui les fait rire à gorge déployée.

Il est étrange de constater combien la vie ressemble à un jardin sur les paliers duquel nous circulons avec ces différents paysages accessibles et toutes leurs couleurs et parfums qui, sans se mélanger, prennent parfois l'avantage tandis que d'autres s'estompent. Il y a dans les forêts intérieures des clairières dont les trouées vers le ciel offrent l'ouverture nécessaire aux changements que l'impermanence plaque à la vie en sa fluidité peu cernable. Liane qui continue de travailler, comme d'habitude, est encore hantée par ce regard d'homme sur elle, dont elle n'a plus aucune nouvelle. Depuis cette dernière soirée mémorable avec Pam qui l'avait rejointe, il n'y a plus rien dans sa vie qui lui rappelle de près ou de loin ces yeux-là qui l'ont troublée et cette voix pressante et chaleureuse, auxquels elle a prêté des intentions, claires ou pas, là n'est pas le problème. Des intentions… mais tout au fond de Liane, il y a une demande quasi obsessionnelle qui ne la lâche pas. Ces yeux qui font le regard si étrangement et particulièrement familier de cet homme, et ce timbre de voix auquel elle aspire… dont elle souhaite le retour. Liane ne se comprend plus très bien, c'est une histoire si peu vraisemblable qu'elle l'apparente à la trace d'un rêve trop vite ou intensément passé dont l'empreinte saisissante demeure comme une impression indélébile,

à jamais gravée dans le subconscient jusqu'à dominer, depuis l'inconscient, les pensées et la vie quotidienne avec cette persistance des non-dits que provoque en elle son mutisme quant à tout cela. Avec Pam, plus un mot. Et à qui d'autre pourrait-elle en parler ? Personne. Liane vaque donc à son quotidien depuis le palier du jardin de sa vie où croisant ce regard et s'y livrant, la voix l'accompagnant s'est aussi emparée de son imagination à moins que ce ne soit de ses désirs et de ses provocantes frustrations laissées par le vide d'un mariage au bonheur à peine ébauché.
Tout cela fait une sorte de machine qui tourne dans sa tête avec pour moteur tant de paramètres divers que l'on ne sait plus, se dit-elle, si c'est de réel ou d'irréel, de rêve ou de réalité dont il est question. Liane, en femme organisée, a bien tenté de résoudre le problème par l'indifférence au palier du jardin concerné… puis par une sorte de mutilation de ce palier, en le réduisant à néant. Peine perdue. Ce palier est bel et bien celui sur lequel elle circule le plus et elle a beau essayer de le quitter pour d'autres horizons plus pragmatiques que lui impose le boulot, ce palier-là en est la toile de fond incontournable qui l'obsède par le biais du souvenir brûlant d'un regard et par le son clairement chaleureux d'une voix bien timbrée. C'est moi qui suis timbrée, se dit Liane, je suis à la masse.
Et les coups de téléphone de Karine, Marine, très excitées par le voyage qui approche, n'y font rien, non plus que le passage de sa grand-mère, hier avec Sunny, venues passer quelques jours à Londres avant de partir pour l'Irlande avec elles.

Quelle histoire, se dit Liane. Je deviens bête ! Ou le suis-je et cela ne fait qu'empirer. Sunny adore l'appartement de Liane et comme il n'y a qu'une seule chambre d'amis qu'a prise sa grand-mère… elle a obtenu de coucher dans celle de Liane, plaisir suprême qui ne peut arriver qu'à Londres, et qu'elle goûte avec d'autant plus de plaisir.
Liane n'a pas dit un mot à sa grand-mère. Pam la croit soulagée de ce bonhomme inquiétant et ne s'imagine pas la force obsessionnelle dont Liane subit la pression constante avec de plus en plus de difficultés.
Tout cela s'est combiné aux préparatifs, à la joie de revoir Sunny et sa grand-mère et à l'arrivée de ses amies Karine et Marine qui partiront depuis Londres. Cinq voyageuses enthousiastes, pense-t-elle, que Liane réduit à quatre plus une bancale, elle, avec un vélo dans la tête sur lequel elle pédale à la recherche de la réalité d'un souvenir trop jeune encore pour se faner d'oubli. Quelle histoire !
C'est ainsi qu'elle se retrouve dans le train avec famille et amies pour le voyage le plus étrange de sa jeune vie, avec dans le cœur des nostalgies à venir qui n'ont rien à voir avec son passé que le présent vient de remanier d'un regard d'homme et d'une voix qu'elle ne peut oublier !
En vacances, les paliers du jardin intérieur sans être étanches, ne sont plus aussi séparés, puisque l'on y circule à volonté sans se déplacer dans les casiers qu'ils représentent au quotidien. Ça, c'est quand le mental en fait à sa tête ou plutôt à la nôtre, dans l'organisation qu'il y impose pour la bonne marche des affaires du jour. Et d'ordre du jour, en vacances,

point. Puisque loisirs et détente sont de rigueur et que leur souplesse est fonction de notre docilité à nous y soumettre.
Mais quand il faut compter avec une petite fille aussi adorable que Sunny, des amies et une grand-mère, dans les confidences d'un passé que l'intériorité garde jalousement, une visite au cimetière sur la tombe d'un papa et d'un mari, une messe dite en sa mémoire le lendemain de leur arrivée et un village bourdonnant de souvenirs… alors, c'est moins simple que cela n'y paraît !
Liane a fait front en silence, la petite main de Sunny dans la sienne. Orpheline sans autre famille que Liane et sa grand-mère, Sunny n'a connu personne du côté de sa mère, morte, qu'elle n'a pas connue.
Les trois premiers jours de ces vacances tant attendues sont le test de l'autonomie du présent sur le passé. Il y a là du chagrin sans larmes, des cœurs alourdis par des tonnes de silence explosant sous la charge de ces poids difficiles à traîner, les non-dits et les mal-dits des autres quand ils se croient forcés de commenter par politesse, et la solitude qu'ouvrent aux vivants les portails de la mort que passent ceux qui les quittent. Durant ces trois premiers jours, des cicatrices se sont un peu rouvertes, le temps de libérer du sang des épreuves, la congestion du cœur et de l'âme oppressée de psychisme et d'invisibles maladresses que l'on s'impose à soi-même quand on ne sait pas répondre à la vie parce que sans poser de questions, elle en devient une ribambelle dans l'insouciance totale à la fois de les provoquer et encore plus d'y répondre.

Liane qui ne le sait pas encore, pressent que ces trois jours-là seront à jamais déterminants pour sa vie et celle de Sunny qu'elle a le bonheur ou la faiblesse de penser indissociable de la sienne.
Les bourrasques de vent sont au rendez-vous. Il y a les longs gémissements de leur incomparable sifflement s'engouffrant dans la lande qui font penser à Liane lorsqu'elle les affronte seule, qu'elle est l'héroïne réincarnée des Hauts de Hurlevent, avec pour mission d'en porter le message au monde comme un lent tremblement de nerfs sur la corde de la harpe que Dieu en sa bienveillance fait chanter pour les cœurs solitaires afin de Se rappeler à eux pour leur souligner l'illusion qu'a l'homme de se croire un seul instant, seul.
Liane part donc dans le monde pour continuer ce dialogue intérieur dans la présence d'un créateur, au sein même de la nature, sa création, où se promène le silence de la créature comme une prière offerte, suspendue à la vie, à l'infini, et prête à faire d'elle le sacrifice ultime de se retrouver dans le Père pour une renaissance toujours possible, et si peu probable à son intellect.
Liane marche des heures, seule. C'est ainsi que s'est organisé le temps de ses vacances que respectent les autres, celles qui l'aiment. Seule Sunny l'accompagne parfois et c'est alors de ses petites jambes qu'elle règle le rythme du salut par l'entrée dans le vent salutaire et nettoyeur qu'elles affrontent ainsi toutes deux.
Liane fait un retour qui ressemble fort à un départ, même son obsession a fait long feu face au vent qui finalement en a balayé l'inutilité d'un coup de rafale

intensif. Nette, Liane a remercié pour ce lavage de mental ! Idéal en cette période de tranquille observance que Liane respecte et qu'elle accompagne avec une conscience libérée, enfin, des non-dits de ces dernières années. Liane a embelli durant ces trois jours et toutes l'ont remarqué et dit, même son miroir, seul élément masculin du voyage... !!
C'est dans le pub-taverne du village que Liane prend son Irish coffee avec un certain flegme lorsque la porte s'ouvre une fois de plus sur une silhouette masculine emmitouflée jusqu'aux yeux, qu'elle remarque à peine, plongée qu'elle est dans ses pensées au présent où la nostalgie rêveuse d'un précédent voyage se fait la malle tout doucement, comme elle le remarque depuis quelques jours. Seule à sa table, bien calée sur son banc de bois lisse, massif, elle caresse d'une main la table douce et patinée par d'innombrables coudes gainés de laine, de coton… qui l'ont polie à vie ! À demi-souriante, elle se sent à demi-sérieuse dans cette atmosphère propice à un douillet confort, dans ce brouhaha rassurant qui l'enveloppe de présence tout en la laissant voguer en solitude majeure sur le fil tranquille d'un courant sur lequel l'âme retrouve ses repères spirituels si tant est que l'on l'en ait éloignée… Liane qui a maintenant chaud, enlève son Gore-Tex et le plie pour y caler ses reins.
– C'est vrai qu'il fait chaud ici !
La voix a murmuré cette phrase à son oreille, la tétanisant littéralement dans ce souvenir qu'elle porte depuis plusieurs semaines de ce timbre particulier qu'elle reconnaîtrait entre mille !

Liane n’a pas bougé. Immobilisant ses mains à plat sur la table, elle dit dans un souffle :
– Mais qu’est-ce que vous faites là ?!
La voix continue :
– Je n’ai pas résisté au désir impérieux de vous revoir. Et c’était mieux en dehors de Londres et de vos occupations, autant pour vous que pour moi.
Logique ! se dit Liane qui n’en croit pas ses oreilles car cela suppose une organisation incroyable pour savoir tout d’elle et de sa vie à ce point !
Leur silence s’installe, éradiquant sans appel le brouhaha ambiant. Liane n’entend plus que sa voix intérieure dans un silence que la voix ne brise pas… Elle finit par dire, cette voix :
– Alors ?
– Alors ? lance Liane, furieuse tout à coup, mais c’est de l’espionite aiguë, non ? Et vous pensez que j’en sois… Liane ne trouve pas le mot, la voix ne l’aide pas…
Et elle se retourne vers l’homme qui un verre à la main levé vers elle et souriant, lui dit :
– À la vôtre, à la mienne, à la nôtre, cheers ! Pour tranquillement boire une gorgée de ce qu’elle suppose être un whisky.
Il boit un whisky en plein après-midi, se dit-elle ! Mais son regard croise la pendule murale qui sonne dix-neuf heures, déjà ! se dit-elle…
– Voulez-vous dîner avec moi ? Je vous en supplie, dit-il, ne m’en veuillez pas, dialoguons ? Essayons, du moins ?
Liane se lève, abandonnant sa veste sur le banc de bois contre le mur. Elle va téléphoner, sa grand-mère lui répond :

– Chérie, tout va bien, Sunny dîne et nous allons faire de même. Ton ami a téléphoné pour nous dire que probablement tu dînerais avec lui, nous ne t'attendions pas.
Liane a raccroché.
Il y a en elle une forme de colère impuissante qui frise la frontière du plaisir à être ainsi cernée par une volonté masculine déterminée à prendre le gouvernail et à piloter quelques heures de sa vie.
Il y a tant de fois où elle a rêvé cela qu'elle n'arrive pas à savoir si elle a provoqué cette attitude chez cet homme encore inconnu ou s'il est vraiment ainsi, à moins, se dit-elle, qu'il ne soit que le personnage de mes propres désirs projetés sur le premier venu ? Impossible, se sermonne-t-elle. C'est impossible !
À son retour, l'homme est bien là.
Toujours souriant, son verre à moitié vide, il l'accueille d'un regard qu'elle reconnaît bien. Et où une tendresse insolite pointe son sentiment attractif…
– Avez-vous au moins lu ma carte de visite et connaissez-vous mon nom ? demande-t-il.
– Même pas, lui accorde-t-elle en riant…
Et ce rire brise d'un coup la glace qu'elle lui avait réservée pour accueil. Liane tout à coup s'amuse, tandis que durant une fraction de seconde, il en est déconcerté. Ce qui met Liane en joie pour les heures à venir.

Il l'a emmenée à huit kilomètres de là, dans une auberge adorable et douillette de chaleur, dans un restaurant illuminé par des bougies où la patronne a le sourire accueillant et frais des Irlandaises, à la fois un peu taciturne, un mélange féminin de discrétion et de

chaleur où le client se sent libre et en attente de conseils. C'est sympa, se dit Liane, ce restaurant a ouvert il y a six mois, lui dit-on, et il est donc vierge pour elle de son précédent et marquant passage… Ce qui la soulage, inconsciemment, des poids qu'elle porte encore en son cœur et en son âme.

L'homme a pris tout en main, choisissant pour eux, Liane a laissé faire. C'est la première fois depuis longtemps qu'elle ne s'occupe pas de tout. Et c'est agréable.

– Alors, si vous vous présentiez ? lui demande-t-elle dès que la patronne s'éloigne avec les cartes et la commande.

Et il a ri, d'un rire doux et rauque, chaleureux et sincère, lui semble-t-il. Puis il a répondu :

– Foster Charley, me permettez-vous de ne vous dire que plus tard mon métier ? Sans attendre sa réponse, il enchaîne : l'autre jour au restaurant à Londres lors de notre première rencontre, j'étais avec ma sœur.

Toujours suspect, se dit Liane, quand un homme se met à parler sœur ou cousine…

– C'est vrai, mais je préfère vous le dire d'emblée pour éviter tout malentendu plus tard. Je la vois souvent…

Il continue ainsi quelques secondes tandis que Liane, partagée entre la méfiance et la confiance totale, regarde ses mains, longs doigts élégants mais solides, de belles mains, en se disant qu'avec des mains pareilles on ne peut pas être malhonnête ! Au fond, Liane cherche quelque chose de suspect en lui qu'elle ne trouve pas. Il y a là un homme tout à fait charmant, qui lui plaît c'est un fait, et son apparition soudaine dans la solitude du recul qu'elle s'était choisie, ici,

pour ses vacances n'est pas loin de l'enchanter. C'est une sorte d'émerveillement avec un zeste de malice qui la séduit au plus haut point, c'est ce qu'elle s'avoue, franchement contente de partager ce dîner.
Foster est plein d'humour. Liane apprécie. Liane est très directe et Foster en rit.
Il y a entre eux une sorte de chemin commun choisi avec beaucoup de retenue de la part de Liane, et Foster a une longueur d'avance, lui par qui la rencontre est arrivée à point durant ce séjour auquel elle pense maintenant que sans lui, il manquerait, c'est évident, le point non final d'un passé qui n'arrêtait pas de s'estomper en la retenant encore alors qu'elle s'en croyait délivrée…
Liane écoute Foster qui l'écoute… mais tandis que l'une termine et commence, à la fois, un chapitre important de sa jeune vie, l'autre ouvre avec beaucoup d'amour, déjà, les portes communes d'un avenir dont l'horizon neuf a un goût familier, comme lorsque les boucles de la vie, s'ouvrant aux spirales de l'intériorité, visent l'immensité du cœur auquel elles donnent le ressort de ses lendemains. C'est magnifique, se dit Liane. C'est sympa cette soirée, c'est étrange en même temps, et je suis la plus heureuse des femmes ce soir, pas comme les autres, en Irlande et en mon cœur…
Et comment ne pas croire au miracle permanent de la vie, imprévisible et mouvante quand en quelques minutes seulement le temps se met à compter autrement pour deux personnes qui en partagent un moment avec autant d'insistance à le faire vibrer en se connaissant mieux, dans cette découverte de l'un

par l'autre qui apporte tant aux deux…
Liane est heureuse ce soir.
Foster en est parfaitement lucide, et tous deux sans trop en parler, sans s'analyser, saisissent de l'instant ce que l'autre y déverse de sa joie. C'est le bonheur parce que rien, ni personne n'est témoin, à part eux, de cette relation naissante qu'un dîner irlandais réunit comme un rendez-vous de vie auquel, conviés, ils ont accepté, ensemble, de se rendre.
Liane est rentrée tard, ils ne savent rien l'un de l'autre, du moins le croit-elle encore, elle qui a oublié que pour être là ce soir, en Irlande avec elle, il a fallu à Foster beaucoup de détermination et de surveillance… mais Liane n'a pas envie de retenir ce dernier mot. Trop encombrant ce soir. Seul le bon côté des choses est accessible à son humeur ce soir, et c'est sur un petit nuage qu'il la dépose devant la petite maison louée où déjà Sunny et sa grand-mère dorment.
Marine et Karine l'attendent en jouant au Scrabble. Elle leur fait une infusion qu'elle vient boire avec elles comme au bon vieux temps, il y a deux ans… Ses amies, curieuses, ne posent aucune question… Liane les remercie du regard, elle n'a pas du tout envie, cette nuit, de parler de Foster.
C'est pourquoi Karine a glissé à l'oreille de Marine avant d'aller se coucher :
– Cette fois, ça m'a l'air très sérieux !!
Ce à quoi Marine a répondu :
– Pourquoi « cette fois » ? C'est la première, non ?!

Vers six heures le lendemain, Liane est sortie pour prendre l'air d'une aube blanche de neige sous un ciel gris-blanc du plus bel effet. La nature ainsi lui réservait la primeur de cette pureté magnifique dont le silence ouaté avait absorbé jusqu'au vent, jusqu'aux dernières gouttes de pluie des jours précédents.

La neige à cette époque lui apportait le signe délicat et évident de l'objectivation d'un nettoyage du temps, par le temps, se décidant de façon drastique à changer le cap des pollutions en grande cape immaculée. À la fois surprise et intimement sûre que cette aube-là était non seulement le renouveau d'une nouvelle piste d'action dans sa vie mais aussi d'un message angélique éclatant et hors normes, et l'accueil de sa méditative solitude par des instances mystérieuses attentives à chaque conscience prête à y entrer avec foi et bonheur, Liane, dans ces conditions, après avoir chaussé ses bottes de pluie faute d'après-skis, s'est promenée dans le blanc linceul de son passé ouvrant son aube immaculée à la pureté belle de ces quelques jours passés à en réduire l'impact au présent, à jamais.

Et dans la sanction de l'âme sur son mental et son intellect, Liane a déroulé le futur dans cette fraction d'éternité se pliant, toute blancheur dehors, sur terre, au cœur en remerciant en son propre cœur et en son

âme vierge à nouveau, pour un passé riche d'épreuves nourrissantes.
Ce fut ainsi, pour Liane, la fin d'un calvaire et le retour à l'amour d'une vie dans le rayonnement à venir, non dans la nostalgie s'éloignant de Liane ce matin de manière douce, mais dans l'effacement par le blanc éclatant d'une neige inattendue, à un moment crucial de ce tournant qu'elle gère de son cœur et d'elle-même avec une extrême prudence.
Liane est d'une certaine façon, heureuse, et d'une autre pas, comme si, suspendue à l'équilibre nouveau de cette situation insolite, elle ne savait pas encore si elle devait choisir ou pas entre l'union à venir et le passé qui s'éloigne en ne prenant ses marques que dans le trajet d'une évolution sans rapport direct avec les épreuves qui s'y inscrivent, sortes de bornes silencieuses et inévitables fracassant en les annonçant, les kilomètres à défiler sur ce parcours terrible de la vie en général.
Tout à coup, pour Liane, le temps est venu de rectifier profondément pour les voir disparaître, les blessures innombrables portées à bout de cœur et de bras dans la tourmente insidieuse des tempêtes extérieures dont elle était l'abîme inévitable la plongeant au néant de ses précautions à n'être que femme, femme encore, femme aussi…
Foster a-t-il déclenché, un peu, beaucoup… cette déferlante de beauté immaculée dans son cœur en quête ? Sans doute. Son regard dans un restaurant londonien a bien sûr été le signal du défi de la rencontre à laquelle Liane n'était pas préparée. Et dans sa détermination à ne vouloir et à n'être que la P.-D.G. d'une boîte qui

marche, comme disent Pam et ses collaborateurs, Liane ne s'était-elle pas perdue de vue en tant que femme, malgré sa beauté et en dépit de cette séduction qu'elle émane encore plus lorsque, pourtant femme jusqu'au bout des ongles, elle n'y attachait aucune importance ?

La neige est belle. Elle en porte une pincée à ses lèvres pour en goûter la saisissante fraîcheur ainsi qu'une promesse étonnante, vivifiante dont elle ne saurait rien d'autre que l'étonnement et l'élan ainsi communiqués.

Liane a les yeux qui piquent. Est-ce de joie ? Les larmes qui y pointent leur annonce ne sont pas loin et pourtant, aucune envie de pleurer. Non. Rien qu'une douceur sereine qui s'installe face à ce paysage familier renouvelant de blanc ses assises afin de modifier des souvenirs la constance de leur contexte, les reléguant ainsi au plus profond et au plus léger des étages que Liane n'a cessé de monter dans cet escalier de la mémoire quand elle s'y engage.

Liane a les yeux qui piquent mais son regard neuf plonge dans la neige, bain purifiant s'il en est, et dans l'exploit de cette chute que le ciel a voulue en cette période particulière de sa vie, elle lance à ce dernier la reconnaissance intime de ce signe qu'il lui adresse, avec tous pour témoins et l'inusité comme secret.

Liane a les yeux qui piquent pour prier ce matin-là dans la petite chapelle en haut de la rue, pas loin de chez Kevin où tant de tendresses et d'amour lui sont tombés dessus quelques années auparavant.

Baignée de force et neuve de promesses, Liane ensuite

a rejoint ses amies, sa grand-mère et Sunny qui, elle en prend brutalement conscience, est concernée autant qu'elle par cette blancheur qu'offre ce matin à tous les regards, cette invite à plus avant sur la route recomposée par sa pureté initiante.
Liane est encore presque seule dans la rue principale qu'elle descend. Le facteur en voiture la salue. Et son estomac criant famine, Liane accélère le pas.
À l'intérieur, il fait doux et chaud.
Les femmes, déjà, ont préparé le petit déjeuner qui se dévore dans la joie la plus exubérante des exclamations devant le paysage.
Sunny est très excitée.
La journée, décidément sera, elle aussi, innovante aux cœurs et belle aux regards.
Foster qui a appelé tôt… décide de les emmener toutes déjeuner au restaurant. Décision refusée par les trois femmes qui, elles, décident que Liane et Sunny iront seules avec lui.
Et c'est ainsi que Sunny pour la première fois rencontre Foster, ce pôle masculin dont sa vie est privée.
Le trio fera, avant, une véritable bataille de neige avec les enfants du village, dans le périmètre du terrain de basket qui s'y prête à merveille et dont ils investissent avec Foster, Liane et Sunny ravie, la surface lisse et blanche, encore vierge.
Bien entendu, ils se sont retrouvés seuls à un certain moment, à moins, se dit Liane, que ce ne soit à un moment donné ?
Comment savoir ce qui, du destin, s'offre en prenant des airs canailles, comment déterminer et discerner, ce

qui, de la vie de chacun, en autorisera le déploiement du cœur avec aisance, respect, sans aucun désarroi quant à cette nouveauté qui se présente lorsque le désir n'est plus exactement le moteur vers l'autre ? Comment ?
Liane est certaine, et c'est très surprenant pour elle, que l'attirance pour Foster n'est pas physique. Lui ne sait pas très bien ce qu'ils vont trouver là, ensemble, dans cette reconnaissance de l'autre qui vous saute au cœur et se place tout doux, avec insistance pourtant.
Sunny est bien intégrée à la « chose » qui sans les unir encore les relie l'un à l'autre, plus sûrement que sûr et plus beau que certain. « Je dis et pense n'importe quoi », s'exclame intérieurement Liane à cette réflexion qui lui vient tandis que Foster lui dit en souriant :
– Sans Sunny, face à face, on est censé faire quoi de nous deux ?!
Ce qui fait rire Liane. C'est drôle, se dit-elle. L'heure est incertaine, la nuit tombe si vite que l'on ne sait plus si c'est le matin ou le soir, et ne serait-ce que la blancheur de la neige, elle est la même le soir et en ses aubes grises et bleues qui en masquent l'éclat avant que n'apparaisse le soleil.
Foster est d'un calme chaleureux, ses yeux ne disent plus rien, il lit un menu à une vitrine de restaurant où deux fous se sont installés en terrasse. Mais il ne fait pas vraiment froid. C'est pourquoi ils décident tous deux d'en faire autant.
– Plus on est de fous, plus on rit ! lance l'un des deux jeunes attablés.
– Bonsoir, répond Liane en s'asseyant le plus loin possible d'eux.

– Vous êtes sûre que c'est le soir ? réplique la jeune femme.
– Qu'importe, rétorque, Foster, les lumières sont allumées et la lune bien présente… alors…
Et chacun de retourner à ses affaires avec son partenaire du moment.
C'est Foster, après avoir commandé et conseillé Liane, qui prend les choses en main, en commençant par la main de Liane qui se laisse faire. Il n'y a rien à dire. C'est ainsi, c'est tout. Mais ce faisant, il lui parle d'Aristote et de la conscience, ce qui ne la surprend même pas. C'est dans l'ordre, se dit-elle, la conscience individuelle étant le moteur de tout ce qui peut se passer sur terre entre deux ou plusieurs personnes, en commençant par soi, c'est évident.

Force neuve et foi du sang,
Énergie blême qui se révise à deux,
Fleur mauve et fleur bleue,
Rouge rose et joie éclatée,
Où se « fadissent » les parfums que nous
Ne savons pas capter quand dans la
Lumière de l'hiver blanc d'un soir
Enneigé, chaque cœur s'accorde à
L'autre pour en séduire l'instant
Accordé comme une simple mélodie qui
S'installe dans l'aube naissante que
La nuit elle-même ne saurait pas assombrir.

Rouge cadencé et jaune lumineux,
L'été des passions ne connaît que sa saison.

Et dans l'élan qui décroît, sitôt envolé,
La bannière de l'amour flamboie d'une
Autre caresse que, seul, le cœur ouvert au monde
Sait ne pas retenir. C'est celle du service à
Tous dans lequel l'humanité prend les
Traits de ces expressions si diverses qu'un
Compagnon synthétise et que l'on ne saurait
Lui attribuer seul tant il est autre et le
Même à la fois, unique et identique dans
L'unité qui s'affirme lorsque main dans la
Main, ce sont deux âmes qui se parlent.

Quand le dîner se termine, la neige a des tons mauves de fleur doucement hibernante et de cette auréole dont elle se pare, les deux cœurs éblouis de Liane et Foster ont trouvé dans le parfum d'un autre monde, l'irrationnelle raison de leur rencontre, comme une promesse tenue il y a très longtemps, que le temps honore et que l'espace gratifie d'un laissez-passer pour ailleurs, là où dépouillés d'eux-mêmes, ils risquent encore de se mêler, âmes et cœurs en liesse, sur les accords retrouvés que l'oubli ne peut effacer et que l'heure et le moment refondent d'amour renaissant.
Ils n'ont rien dit, ni l'un, ni l'autre.
Ils n'ont fait que prier sans émettre aucun mot que le son léger du retour à soi, par l'autre, sonorité doucement libérante, comme un accent de plus sur un sentiment de moins.
Et ainsi, ils se sont endormis l'un contre l'autre, paisibles et sans désir aucun, juste avec au creux du corps le souvenir passionnel d'une vie d'antan qui surgit à

nouveau pour effacer d'elle les regrets éteints par l'évidence de la pente à monter, ensemble, différemment…
C'est ainsi que la soirée puis la nuit, belles et douces en leur retour ouaté, ont fait de deux amants d'antan, les maîtres de leur vie et les frère et sœur du cœur partagé dans la tourmente passée, pour une harmonie paisible où ni l'un ni l'autre ne sont à nouveau tombés dans le piège ainsi tendu par des vies d'affects et des efforts de renoncements.
La nuit fut belle, sans rêve.
Tout était consommé depuis si longtemps, et rien ne pouvait plus arriver que le meilleur, si toutefois, sans se tromper de rails, à la fois Liane et Foster pouvaient en redresser les torts passés.
Comment peut-on sauter d'une relation à une autre ainsi, entre le début et l'infini que représente le passé ? se demandent-ils, sans besoin de formuler cette question qui, de fait est une réponse.
L'aube les sépare car Foster doit repartir et rendez-vous est pris à Londres dans quelques jours. Sunny, très détendue, l'a appelé Dad comme elle aurait dit Foster ou un autre nom, mais Dad, c'était spontané, et personne n'en a fait une histoire.
Amen !

Il aura fallu beaucoup de temps à Liane pour redécorer sa maison.
Du temps à Foster pour s'habituer à l'amitié avec Liane qui a décidé de s'y tenir. En effet, lui a-t-elle dit, on n'est sûr de rien quand l'amour revient inopinément ainsi. Avec l'amitié, au moins, on est certain de ne pas « déconner ». Ce qui a fait rire Foster. Quant à Sunny, en France à nouveau, d'où elle écrit à Dad, elle se fait une raison en inventant des contes où Princesse de neige, elle répond aux Anges en leur suggérant des amours à naître et des gens à y plonger. Tous ces mots, dans le désordre, s'organisent en dessins et sur les feuilles de cahier qu'elle envoie à Liane, il y a toujours un cœur enfermant Foster et Liane pour l'éternité. Ce qui énerve Liane et ravit Foster ! Et le temps de dessiner donne à Sunny les couleurs de la vie et de l'amour à expérimenter comme des sucreries douces à l'œil dont les adultes décidément ne savent pas apprécier le sens du réel.
– Il y a donc beaucoup d'amour dans l'air, voyez-vous, a dit Liane à ses collaborateurs qui découvraient les dessins de Sunny.
– Oui, a dit Pam, mais on en fait quoi ? Au bout d'un moment, ça va, ça vient de partout, et nous, on est décontenancés, non ?

Mais personne n'a pris la peine de répondre.
La prochaine collection s'annonce déjà.
Les jeunes créateurs, contactés depuis deux semaines, répondent et passent.
– L'amour se balade là où il veut, là où il peut, s'est exclamé Foster que Liane a mis dehors pour cause de réunion.
– Il y a vraiment de quoi faire un livre, a répondu Pam en passant la tête hors de son bureau, mais qui l'écrira ?
Évidemment, personne, encore, n'a répondu à cette exclamation joyeuse dont le ton n'était ni sérieux, ni fortuit. Car Pam voudrait bien écrire la biographie de Liane dont la vie est un vrai roman.
– D'ailleurs, personne ne croira que c'est vrai, dit-elle en entrant dans le bureau de sa boss, Personne.
Ce qui tombe à plat, parce que personne ne sait ce qu'elle veut dire.
– Et tout le monde s'en fout ! ajoute-t-elle à mi-voix.
Ce qui, quand même, fait sourire Liane.
Et la réunion commence, avec deux créateurs. Mais, se dit Liane en croisant le regard de Pam, on a vu mieux !
Sourires complices, la vie continue... !

Brimée, la liberté n'est qu'une fois de plus ce que l'on souhaiterait autre et qui se fait la malle dans la frustration que l'on reçoit comme une gifle que l'on se donne sans cesse, derrière ces barreaux de prison construite avec beaucoup de constance par soi-même.
Liane est écœurée.
Entre le jaune et le vert tendre, elle ne peut pas choisir. Ça recommence. Et Pam qui lance en sortant :
– Tu es libre de choisir, je reviens…

Liane ne se sent pas libre du tout. Et cette réserve qui habite son hésitation est, en plus, incompréhensible. Elle ne sait pas si cela a à voir avec les couleurs elles-mêmes ou avec elle et elle, en quelque sorte. C'est du pareil au même, se dit-elle. Je ne peux pas choisir.
– Alors, dit Pam, en entrant à nouveau.
Et d'impatience, Liane jette les échantillons sur le bureau en disant :
– Je ne sais pas. Je ne peux pas. Je n'y arrive pas !
– On se calme, dit Pam en ramassant les échantillons, on se calme, répète-t-elle.
Silence.
– J'avoue que je ne sais pas non plus, pourquoi pas les deux ? Le jaune, et le vert tendre.
Mais Liane fait la grimace.
– Jaune et vert tendre, c'est d'un banal !
– Ben, comme ça, oui, mais tout dépend de ce que tu fais avec ?
– C'est Werner qui fait, c'est pas moi. Mais il veut que je choisisse !
Liane qui s'est assise dans son fauteuil derrière son bureau lance :
– Bon, et bien, tu lui dis qu'il se débrouille, c'est à lui de choisir.
Elle sourit, appelle Werner au téléphone, le lui dit, puis elle raccroche en riant pour terminer :
– Maintenant, c'est lui qui a le problème ! Next ?
– Y a pas de next pour ce soir. Tout est fait, vu, y'a plus qu'à aller se coucher, on rentre ensemble ?
– Oui, mais on prend un cab, je n'en peux plus.
– Allons-y ! Pam est partie en courant chercher ses

affaires. La journée a été longue pour les deux femmes et la soirée s'annonce monotone pour Liane. Pam, elle, est en forme, et elle propose un « Chinese take away ». Mais Liane n'a qu'une envie, être seule. Elle n'en peut plus de parler, de manger, ni de toutes ces choses qui se pressent à des heures régulières ou pas, pour envahir un peu plus la vie et les heures… « Non, merci, je rentre, je ne peux plus assumer un mot de plus, non plus qu'un grain de riz ou un germe de soja. Je veux juste rentrer et du silence », a-t-elle dit.

Et elle est rentrée. Seule.

Une sorte de néant lumineux lui a ouvert un espace intime où la douche lui est apparue comme un réel bienfait, la chose la plus magnifique au monde.

Une sorte de néant qu'elle a noyé de jeûne et qu'elle a précipité au lit, draps douceur, pour ne plus rien voir, ni entendre que le silence de la nuit.

Une sorte de néant heureux d'où l'on émerge encore, et où l'on replonge parfois quand le rythme des journées devient assez lancinant pour l'évoquer et l'aimer, le temps d'un repos mérité où rien, ni personne ne fait plus le poids, à part la lourdeur d'une lassitude à laquelle il est bon parfois de se laisser aller complètement.

Une sorte de néant bienvenu, à accueillir de toute sa solitude, avec force et détermination d'y plonger et d'en sortir.

Une sorte de néant, tout simplement.

Au fil imperturbable du temps, les cœurs se réjouissent constamment pour cette insensibilité atavique, cette inconscience stupéfiante, cette naïveté troublante, qui plongent chacun dans l'inconcevable indifférence du jour qui se lève, de l'organisme humain qui y jette une fois de plus, chaque jour, son mécanisme bien rodé dont les rouages, à la fois, biologiques, parasympathiques et nerveux, psychiques, continuent chaque seconde, le reliant à l'avenir qui se déroule sans qu'au présent le passé n'en soit évident, à moins que la maladie ne s'y fraye des failles que nous y fendons d'une inconscience plus qu'aveugle.
C'est sous sa douche, ce matin suivant, que Liane découvre, redécouvre, expérimente et déguste cette conscience soudaine qui lui semble avoir été délaissée depuis toujours en ce qui la concerne. Se remémorant ce qu'elle peut de son enfance et de son adolescence, jamais se dit-elle on ne m'a appris à faire cas de ces joyaux qui nous composent, de ces beautés qui nous font vivre, de ces moyens qui sont les nôtres et qu'à cause d'insouciance, nous délaissons tant sans jamais nous y pencher.
Et le pire, se dit-elle, c'est que même les médecins bien placés, eux, pour être conscients, ne le sont finalement que de ce qui foire, se dit-elle, à tel point que jamais on ne les entend mettre l'accent sur la beauté du

mécanisme… Troublante expérience que cette prise de conscience de ses propres attributs ainsi, sous une douche, un beau matin de printemps où même les chants des oiseaux du parc voisin semblent donner un hymne pour célébrer cette injustice réparée, d'un aveuglement chronique dont Liane se déleste avec joie sous l'eau fraîche maintenant qui roule d'elle pour l'en dépouiller, ce rideau du plomb quotidien sur une peau ranimée de beauté, dans une conscience pleine de gratitude. Et les rayons d'un soleil matinal dorent son corps tandis qu'elle l'essuie, avec toute l'attention requise pour un objet de valeur.
Non pas que Liane soit particulièrement heureuse ce matin, non. Elle est spécialement consciente. Naturellement attentive, curieusement éveillée quant à la plénitude de ce corps-là, son instrument de vie quotidien, sans y mettre quoi que ce soit d'autre que cette prise de conscience qualitative de ce qu'elle en retire au jour le jour dans ce travail qu'elle y fait. C'est la Rolls des Rolls, se dit-elle, en souriant. Il faudrait le clamer et faire une pub gratuite à ce sujet. Votre corps est le plus beau véhicule qui soit,
« C'est la Rolls des Rolls.
Qu'y mettez-vous comme carburant ?
De quel esprit l'animez-vous ? »
Et Liane de manger d'un appétit nouveau les merveilles de la nature que *The Organic Store* du coin lui fournit de biologiquement supportable et nécessaire pour ce corps à maintenir en forme.
L'heure est grave pour Liane et dans sa réflexion profonde née de l'expérience matinale qu'elle vit, elle y associe

chaque être humain avec cet élargissement infini d'une conscience s'ouvrant au monde dans ce rapport de soi au tout quand seule chez soi, on l'est comme une unité se retrouvant qui aussitôt ne se définit plus qu'en Dieu car aucun autre mot ne peut remplacer, ce matin, celui de Dieu. Mot qui prend une place si considérable qu'il devient nécessaire d'en partager l'intime conscience éblouie avec le monde qui est encore un habitacle trop restreint.

C'est vrai, se dit aussi Liane, Dieu ne peut s'exprimer dans ce monde qu'à travers l'humain, les êtres, et là encore, ce corps est le moyen de véhiculer le plus d'attributs divins qui soient, si toutefois nous comprenons le sens de sa présence, pour tous, ici-bas. Et cette présence ne peut en aucun cas être limitée par une identification à cette forme que représente le corps. Nous sommes la lumière d'une lampe à allumer. Comment trouver la lumière, en dehors ? Si ce n'est en Dieu qui nous habite de toujours et à jamais ?

Liane s'est assise face au parc, sur le balcon où la douceur printanière caresse le ciel, jusqu'à elle, voile ensoleillé sans aucun pli que celui qu'elle ôte à elle-même dans cette prise de conscience où la bienveillance du Seigneur lui laisse le loisir de goûter du moment l'extrême acuité de vie dont elle est capable à ce jour.

C'est quand même curieux, se dit-elle, qu'une matinée en plein cœur de Londres devienne l'espace privilégié d'un éveil à Dieu et aux autres par soi-même si intensément que cet endroit, cet appartement, Londres elle-même en deviennent le temple aussi précisément qu'un lieu sacré religieux pourrait l'être. Sauf, se dit

Liane, qu'il est plus improbable de prendre une douche dans une église ou une synagogue ! Comme quoi, la Vie et Dieu sont là où nous sommes, là où nous allons et là où nous demeurons ou/et passons.
Tout le temps ! Partout !
Et si l'éclair de lumière qui en accompagne chaque seconde de vie était perçu aussi fort que ce matin, par tous, ne serait-ce qu'une seconde dans la journée, la paix qui y préside pourrait-elle déteindre sur le monde entier ? Probablement, Liane en est certaine.
Nous sommes donc, chacun de nous tous, de par le monde, porteurs de la solution que représente la paix dans l'unité, au sein d'une logique absurde, conflictuelle, de guerre et d'antagonismes divers.
C'est encore plus intense que sous la douche pour Liane qui, tout à coup solidaire de toute l'humanité, se découvre responsable, absolument de la paix, donc de la guerre !
Consternation, désespérance, élan, détermination, dans cet ordre Liane a l'impression de faire quatre pas de géant la portant directement dans la volonté de Dieu dont elle découvre une mémoire antérieure, concernant l'avenir, au cœur même de ses cellules. Une sorte de programmation impossible à détecter d'emblée, dont le lourd et long trajet de l'évolution dévoile un beau matin l'intention qui, de fait, lie Dieu à l'homme et ce dernier au monde, l'inverse étant la réalité d'un développement dit personnel dont Liane déteste les deux mots. Elle se dit toujours que quand on tente de se développer personnellement, la frontière avec l'ego est si inexistante… que c'est l'ego que l'on développe, à l'encontre de ce que l'on croit. Mais ça

c'est son problème et elle a fait tout ce qu'elle pouvait de l'extérieur pour avoir la prétention d'aider ainsi.
C'est ce matin qu'elle remercie en priant, de ne l'avoir jamais fait. Elle ne se souvient pas, en effet, de la moindre réflexion de l'un(e) de ses ami(e)s qui pourrait s'inscrire de près ou de loin dans son expérience de cette matinée. Non. Tous ceux qui font du développement personnel ne s'attachent qu'à eux, leurs difficultés et leurs problématiques, dans le cercle vicieux ainsi amorcé.
Comme une lumière de plus, une pensée la propulse ou l'envahit, qui sait ? à propos de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, puis de Sainte Élisabeth de la Trinité, mortes très jeunes au Carmel toutes deux… Une pensée salvatrice de reconnaissance absolue quant à l'unité dans, avec, par le Christ rédempteur. Ce n'est qu'un éclair. Mais, se dit-elle, toute thérapie vaut ce qu'elle vaut et en ce sens, Dieu n'est-il pas le meilleur de tous ces thérapeutes, Le thérapeute, si tant est que, se laissant aimer par Lui, l'on fasse absolument totalement confiance à Sa loi, à Ses règles de Justice et à Ses commandements ?
La Charte des Droits de la Personne aurait-elle été nécessaire si les hommes avaient respecté les commandements sans les dévier ?
Liane s'est levée, pas faim ce matin, elle prend un thé au citron et s'habille. Ce sera jean, T-shirt blanc. C'est la première fois qu'elle part ainsi travailler, en jean. Et pourquoi pas ? se dit-elle.
La conscience allègre, Liane danse sa matinée dans sa tête et en descendant à pied les sept étages qui la séparent de l'asphalte londonien.
Pour une première, c'est une première !

Ils ont les cheveux blancs et ils sont émouvants. Ils se promènent main dans la main, vulnérables et tendres avec une vie dans la tête et un amour immense dans le cœur. Ils sont seuls au monde et se sourient sans même se rendre compte que des regards ne peuvent s'empêcher de les suivre. Certaines personnes s'arrêtent pour se retourner, d'autres se détournent en se dévissant le cou tout en continuant à marcher, un jeune vendeur de journaux vient même de se prendre un lampadaire de plein fouet, mais personne n'a ri. Personne. Il y a là le mystère tout entier de l'amour, uni et unissant de la force de son charisme, tous ceux qui en croisent le magnétisme attracteur.

La beauté de ce couple réside dans l'amour qui s'en dégage avec une telle évidence que Liane qui les croise s'est arrêtée pour s'asseoir sur un banc afin de les suivre des yeux plus attentivement. Ils marchent lentement, comme en équilibre entre deux vies, celle de l'un, de l'autre, et celle qui les attend. Mais est-elle déjà là, se dit Liane, qui pourrait jamais croire qu'ils seront un jour séparés ? C'est impossible. Ce fil qui provient d'eux, cet amour qu'ils parviennent à nous exprimer pleinement sans aucune intention de convaincre, cette joie en eux paraissent à Liane comme à tous ceux qui en sont témoins ce matin, indestructibles à jamais.

Une parcelle d’éternité retournant à l’infini, s’y posant et s’en nourrissant est passée devant quelques dizaines de Londoniens qui en ont tous capté l’importance. Ils ont disparu comme ils sont passés, doucement, têtes argentées et cœurs unis, main dans la main, au coin du parc dont les arbres ont absorbé en leurs feuilles l’immense cadeau d’un tel spectacle, donné à chaque cœur pour en préserver à jamais l’unique beauté comme un défi au monde, résolu dans l’union.
Ils demeurent, en chacun, des témoins du moment comme la trace indélébile que l’amour touche de l’amour quand un miroir sans tain est capable non plus de refléter, mais d’intégrer la vision porteuse d’une énergie partagée.
Liane s’est enfin levée.
En jean et T-shirt, elle a l’air d’une adolescente tant son corps s’y plaît, ce matin.
À chacun sa vie, ses merdes, se dit-elle, mais ce matin c’est sûr, la journée ne sera pas la même pour tous ceux qui ont rencontré ce couple. Car c’est une rencontre. C’est la rencontre de l’amour vécu avec l’étincelle qui y aspire, en chacun.
Et pour ce cadeau-là, Liane, encore, remercie.
Légère, sereine, elle se remet à marcher, avec dans le cœur et dans la tête, une inquiétude impossible à définir qu’elle met finalement sur le compte de « trop », too much ! mais qui pose un bémol à cette matinée exceptionnelle entre toutes.
Il est dix heures lorsqu’elle s’installe dans son bureau. Personne ne l’a vue entrer et les bruits familiers, ici, lui parviennent, rassurants, conviviaux, apaisants…

Il y a dans l'air qu'elle respire une électricité substantielle, au point que Liane se dit qu'elle doit l'émettre elle-même, ce n'est pas possible ! Tout est différent parce que son regard et ses sensations ont percuté la lumière de la conscience. Mais le partage du passage du couple par tous les témoins dont elle fut, est une preuve tangible pour elle que cette conscience appartenant à chacun porte son écho à l'humanité dans son ensemble. Et pour le coup, se dit-elle, c'est franchement rassurant même si une forme d'inconscience y préside.
Et la journée s'est poursuivie pour Liane, dans la même note vibrante de son intériorité qui en a fait une fête. Ses collaborateurs étaient bien entendu tous surpris par sa tenue mais ravis de la redécouvrir dans une simplicité dépouillée de tout argument séducteur propre au paraître. Liane au visage lisse sans aucun fard. Liane en jean et T-shirt.
Ce que personne encore ne sait, y compris elle-même, c'est que ce sera dorénavant sa tenue préférée, non pas qu'elle ne veuille plus autre chose, mais elle ne pourra plus s'adonner aux artifices de la même manière.
Ce qui bien sûr annonce pour l'ensemble de ses créations et de ses choix de jeunes créateurs, le même dépouillement.
– Sommes-nous entrés en période zen ? a demandé Pam.
– En quelque sorte, a répondu Liane qui passait par là, en riant.
– En quelque sorte… a fait écho la voix de Pam.
– Je suis peut-être entrée en période zen dans ma vie, comment le savoir ? Mais c'est sûr que la période change pour moi parce que je change en cette période. C'est donc valable, je suppose, pour l'entreprise. Mais

nous ferons tous ensemble ce passage-là au sein de nos travaux ici. Je ne suis pas seule au monde !
Et Liane en passant a laissé un peu de cette poussière d'étoiles que tombe la conscience éblouie par d'autres mondes.
Il est tard quand elle quitte le bureau bien après Pam et les autres. Non pas qu'elle ait travaillé, non, plutôt médité sur le travail, ses implications dans la société et comment chacun en modèle les mentalités, à sa façon.
Sans arriver à aucune conclusion, Liane s'est dit pour ne pas en finir, car elle ne fait que commencer, que la responsabilité de chaque pensée créative affecte à la fois l'environnement et le monde, mais aussi les gens. Pensée gouffre, pensée vertige, pensée large, pensée victorieuse pour la conscience qui y préside avec ce calme soudain que donne l'urgence face aux dangers…
Jean, T-shirt, elle est repartie à pied pour sa douche en se demandant ce qui l'attendait là, encore… Impatiente presque de renouer avec la sensation de l'eau, la libérant de ces tonnes de regards et d'échanges, de promiscuités et de merveilles, à la fois, dont est faite toute journée bien remplie.
Pour se retrouver, Liane en a besoin, libre d'elle-même dans la seule conscience réelle d'un bain de Dieu, en Dieu, lavée d'elle-même, pour mieux entrer le lendemain après une nuit de repos.
Et tout cela est si nouveau qu'elle-même, surprise, danse son retour dans sa tête et dans son corps sans remarquer que les regards la suivent, se retournant sur elle tant la lumière d'une simplicité dépouillée de toute séduction devient attractive pour tous quand elle n'est

vécue que par et en Dieu.
Mais Liane, dans son acuité de conscience intérieure ne voit aucun des regards. Ces regards-là communient avec elle, dans son nouveau regard intérieur qui les attire comme un aimant de vie vers la vie.
La nuit, pour Liane, sera calme.

Dans ces morts qui nous ressuscitent, il n'y a d'enterrements que les délestages, les élagages tombant sur le sol des renoncements, et tandis que chacun s'efforce ou pas vers le seuil suivant, les rencontres apportent leurs joies, les coupures et séparations, leurs peines et la constance en Dieu, le courage d'aller de l'avant envers et contre ce non-soi, si tant est que nous parvenions à le nommer ainsi. Il y a dans toute rédemption un auto-processus de désinformation qui, passant par l'écho intérieur d'un glas salvateur, donne le ton et le la de la prochaine mélodie à composer. Il y a là, dans l'approche de la conscience vers l'augmentation de sa lumière, une phase d'attente très active qui suscite de soi et des autres les vertiges à venir, les bouleversements à vivre et les dépassements nécessaires vers lesquels pousse l'évolution humaine qui se choisit pour cela des êtres de chair et de sang où l'Esprit Saint souffle la réalité d'une vérité à révéler. Dans cette bruissance mortelle que fait le murmure de la voix intérieure en apnée de vie, l'appel de l'Humanité tout entière, en chacun, est entendu et la réponse de chacun la concerne tout entière.

Donnez la vie sans la jouer,
Portez la vie toujours plus haut,
Chaque chute est en soi la faille à

Ouvrir plus, jusqu'à l'inclusivité du
Cœur ouvert qui s'y engage comme un
Sauveur pour le monde entier.
Donner la vie sans la jouer, voilà qui
Résonne en Liane, femme de Dieu et
Rigueur incarnée, comme un son à
Jamais disponible en sa lumineuse
Intensité dont les couleurs du jour se
Parent.
Donner la vie, sans la jouer au tapis
Feutré du non-soi, voilà l'écho porteur de
Lendemains qui courent les cycles du
Temps avec la force calme que met
L'énergie divine quand elle est intégrée au
Mieux.
Et ainsi, Liane, femme de Dieu et sœur des
Hommes, se sait-elle consacrée à une
Vie de service, depuis sa rencontre avec
Foster qui a ajourné de ses apaisements
Les luttes vaines qu'a connues sa dualité en
D'autres temps.

Et Liane, ainsi, se meut en sa résurrection comme une lumière d'étoile tombée sur la terre avec pour mission de recomposer de chair par le sang de la vie, cette forme étoilée et scintillante diffuseuse de lumière et rayonnante de radiance au cœur même du monde.
Quand une étoile ressuscite, elle passe parfois inaperçue aux regards des hommes, eux qui n'en voient la brillance qu'aux ciels de leurs aveuglements, dans des apparences que les prouesses venues des cieux ignorent d'indifférence

toute divine.
Étoile ressuscitée au monde humain des êtres à diviniser, Liane épouse l'histoire de l'humanité dont elle écrira un chapitre à part dans lequel les étoiles servent les hommes, les femmes, à condition de renaître en leur lumière au sol terrestre. Ce qui implique un incognito certain dont d'aucuns entendront la note comme une couleur, dont la lumière les nimbera si toutefois l'étoile radieuse était perçue non pour elle-même, mais pour sa radiance.
La lumière d'une étoile n'étant que celle dont Dieu la pare, fille des cieux à l'œuvre sur terre. Fille des hommes reliée à Dieu.
Liane dans son parcours sait qu'une infinité d'indicible en fait partie, qu'elle ne soupçonne sans doute pas. Mais qu'importe !
De Vénus à la Grande Ourse, le chemin des planètes passe par des étoiles disséminées dans le ciel des espérances humaines. Et n'est-il pas troublant de constater la fascination des uns pour le ciel et l'observation qu'ils en font scientifiquement, alors que des étoiles qui sont parmi eux, encore indétectées, leur apportent les moyens d'accéder aux cieux sans autre appareillage qu'eux-mêmes…
Mais les étoiles sont sages, elles qui ouvrent leur lumière à la science tandis que la science encore en ignore les merveilles en l'homme. Liane, une parmi celles des cieux, marche pourtant dans les pas des autres afin d'initier pour des générations à venir, le chemin lumineux qui entre, de soi aux autres, et des autres à Dieu, l'irrémédiable certitude de n'appartenir qu'à Lui dans Sa lumière générée ainsi pour tous, dans les étoiles qui

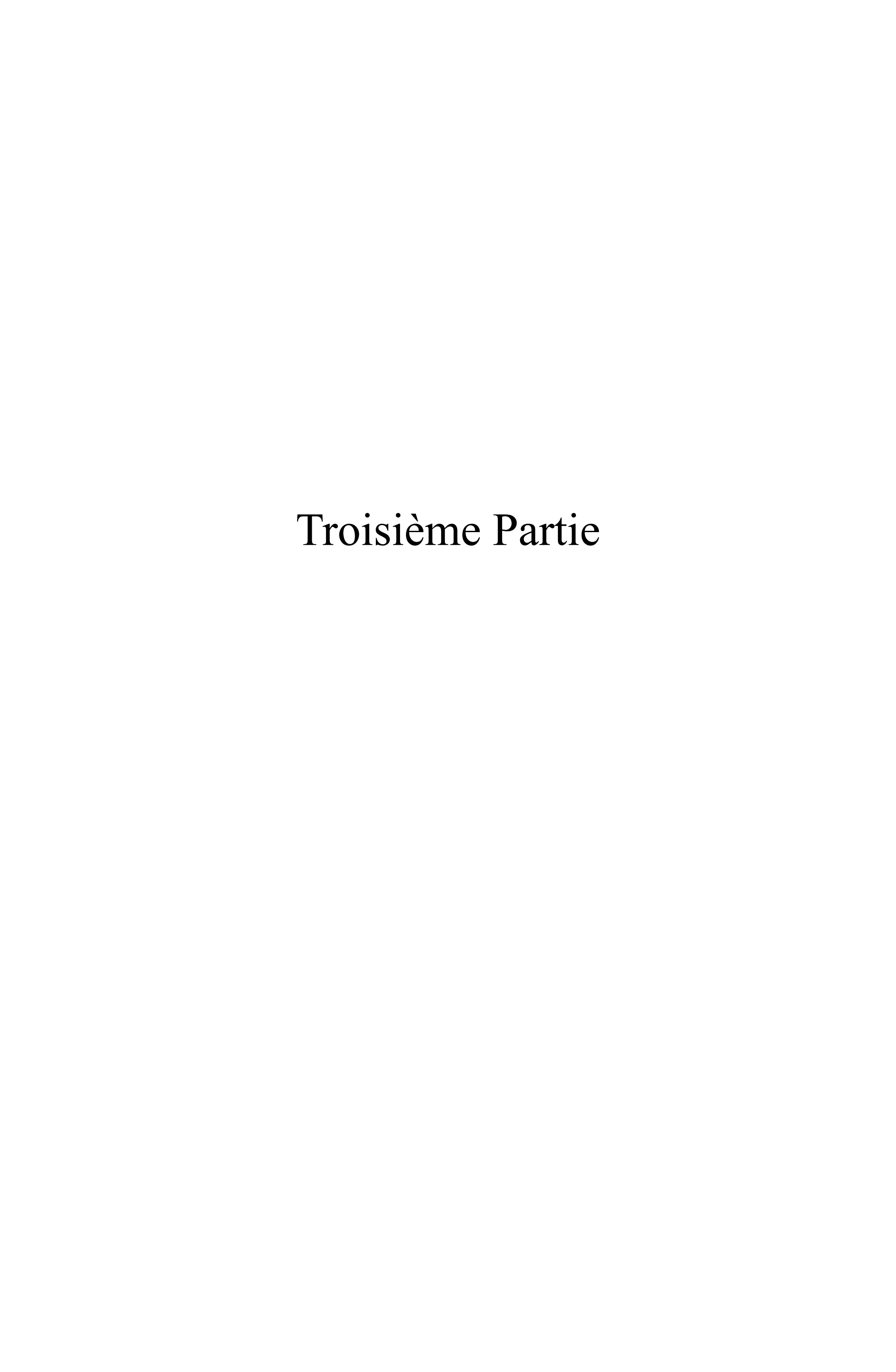
écrivent, sur Terre, Son histoire d'humanité en chacun.
Et lorsque le compte est bon, de ces étoiles qui servent la planète, elles se succèdent en se relayant dans les besoins immenses qu'un moment de l'humanité requiert pour continuer son évolution.
L'ordre divin suit le cours de son Amour, cette énergie dont la profusion en effraie certains au point de la fuir dans la dualité vectrice de haine. Les temps ne sont que points de suspension sur la volonté humaine à épouser celle de Dieu. Et dans cette attente du mariage intime de la lumière avec la chair, s'incarnent ceux et/ou celles qui viendront y répondre par la ligne divine d'un Plan que régissent Dieu et Ses Anges…
Liane s'est secouée, en réflexion méditative depuis quelque deux heures, elle se rend compte qu'un conte d'étoiles et de lumière prend corps en elle. Ne pouvant l'écrire, ses compétences étant ailleurs, c'est par le dessin qu'elle va tenter d'en exprimer l'essentiel pour qu'un jour ce dernier habille de sa lumière éclatante des hommes et des femmes séduits par l'exaltant appel de leur attraction pour les vêtements, peaux de misère et vêtements inspirés qu'ils n'auront plus qu'à modeler de leur propre lumière.
C'est à cet échange que Liane pourvoit tout en réfléchissant sur le monde auquel elle participe par la chaîne immense qui en relie tous les hôtes humains, conscients ou pas de cette appartenance commune par l'unité, dans la Source originelle de la vie qui les anime.
Liane n'a plus de vertige à cette sensation toute physique de faire partie d'un tout indissociable. Et parce qu'elle n'a plus le vertige, elle peut en communiquer

la réalité avec la sûreté des lignes qui créent sous ses doigts le dépouillement à porter par des vêtements ainsi modelés d'imagination créatrice et de lumière intégrée. Il y a là le mystère tout entier de la créativité et la conscience qui s'en nourrit de luminosité pour formuler le dessin le plus épuré destiné à ceux qui y seront sensibles.
Finalement, se dit Liane, toute création artistique est le reflet d'une infinie variété présente éternellement dans la création qui embrase les mondes et les êtres, les étreignant de sa potentialité à être communiquée, transmise par la lumière évidente qui préside à toute œuvre d'art pour le regard qui s'y posant, en est ébloui au point d'en admirer l'indicible force qui attire ou repousse, c'est selon, ceux qui en comprennent les ténèbres ou la lumière, la seconde n'étant que l'aboutissement de la dualité des premières dans et par l'unité faite au sein de la lumière plus grande que, sanctifié, l'Esprit pourvoit pour tous.
Il y a là, se dit Liane, tant de puissance, qu'elle prend le pas sur le personnel afin de le tirer hors de lui-même vers ces plaines fertiles où la chaleur a pour parure un Soleil si intensément spirituel que tout en est transformé dès que pénétrant ce paysage, l'on s'y reconnaît comme partie intégrante, intégrée, soi-conscience et oubli de soi, à la fois.
Ça fait beaucoup !
Et tandis qu'elle dessine encore, Liane met en ligne ces pensées impalpables qu'elle ne peut formuler qu'ainsi, par des droites et des courbes, des angles et des ponts de points à coudre ensuite, comme une architecture

légère qui exaltera de sa simple mouvance sur les corps, un monde infini où les lumières sont de lignes et les courbes aussi, comme si le mouvement, adoptant la clarté comme but, en devenait l'expression limpide par le dessin. Le dessin adapté au vêtement, cet écrin de Soi, qui reflète l'éternel en sa beauté ponctuelle.
Liane aura du mal à signer ces dessins qui arrivent avec rapidité, dans l'aisance que lui donne un éclairage nouveau qu'elle en fait à présent comme jamais. À tel point que la présence dont elle se sent investie, la travaillant, évoque pour elle un lien direct à Dieu. Mais elle sent cela si improbable qu'elle se demande si un ange ne serait pas l'intermédiaire idéal. Bref, elle ne sait pas trop. Ce qui est certain, c'est que jamais elle n'a travaillé ainsi, jamais elle n'a dessiné si facilement et de manière si sûre, et jamais elle ne pourra faire comme avant… de cela elle est certaine.
Et dans la grâce dont elle se sent baignée, elle ouvre vers le monde un chant d'espoir dont la joie à partager est d'union entre tous.
Et dans ce chant toutes les notes, humaines et divines à la fois, renforcent cet hymne intérieur à la joie qu'elle vit comme une forme de prière invocatrice. Et dans ce chant, chacun a sa place, chaque voix est entendue et participe de la même sonorité tout en y apportant la sienne propre. C'est le chant du monde, se dit Liane. Et cette idée lui fait monter les larmes aux yeux. Larmes de joie dénuée de sentiment, juste parce que l'intensité du monde en vie est concentrée là dans le cœur d'une femme qui en la percevant, la fait exister comme la nécessité pour tous d'y parvenir pour et

dans un monde spirituel à vivre, aussi, ensemble.
Dans les brumes des soucis personnels, qui se souvient qu'il est porté par le monde ? Que nous sommes portés par lui ? Et comment le portons-nous ?
Tout à coup Liane se souvient brusquement de la phrase d'une bénédiction dans un couvent où elle avait une seule fois fait une retraite. C'était la jeune maîtresse des novices qui avait dit :
« Nous portons le monde dans nos prières ».
Oui, se dit Liane, nous portons tous le monde, mais seuls moines et moniales en ont conscience. Parce que la majorité d'entre nous se laisse porter.
Que de boulets nous mettons à la Volonté de Bien de Dieu avec la parfaite inconscience de l'inconstance que nous appliquons à notre vision de Lui et de Sa mansuétude.

Liane, qui a repris une douche après sa séance de travail, se demande comment un beau matin, il y a quelques jours, elle a pu basculer ainsi, sans transition dans la totalité absolue d'une prise de conscience quasi religieuse. À ce point, c'est rare, se dit Liane.
Puis elle ajoute : « Probablement était-ce un long chemin déjà commencé… depuis belle lurette. Oui. Il y a longtemps que je me préparais à cela. Mais ce fut brusque… »
C'est que, se dit encore Liane pour clore cette réflexion méditative, de la prise de conscience à la prise de conscience suivante, il y a le contact, semblable à un interrupteur que l'on allume, avec l'intériorité. Et là, en toute intimité, Dieu, dans ce moment précis, nous attend depuis si longtemps !
No comment !



Troisième Partie

Sunny, très appliquée, coupe la toile d'un patron qu'elle a inventé. L'atelier est vide, ce dimanche londonien est d'un calme surprenant en ce tout début de matinée, il est tout juste sept heures et bien que le jour soit levé, depuis un bon moment, rien ne bouge alentour.
Sunny a pris possession des lieux avec tout l'aplomb de la jeunesse de sa génération qui, se sentant partout chez elle, alliant, pour sa part, grâce et ténacité, entre dans une passion, un intérêt, une curiosité à essayer de faire, louables, en tout cas prometteurs.
Il y a une qualité de silence qu'elle partage intérieurement, comme si de souffle en tons légers, les oiseaux par la fenêtre ouverte participaient aussi à cet exercice matinal peu commun dans cet atelier vide. Atelier prestigieux s'il en est. Au mur maintenant, des photos dédicacées de stars et non des moindres, même Elton John ! Des hommes, des femmes, des créateurs à leurs débuts devenus eux-mêmes des étoiles au firmament mondial de la mode. Des top models renversants dans leur sourire ou leurs mystères intacts, c'est vrai ça, se dit Sunny, on ne les voit jamais vieillir !
Puis Sunny s'est reculée en regardant, dans les yeux de Claudia Schiffer, la promesse à venir d'horizons spectaculaires avec une création MUSK défilant sur toutes les télés du monde… rien que ça, se dit-elle en souriant.

Clignant de l'œil à la belle Claudia, et se demandant ce qu'elle a bien pu devenir après toutes ces années, Sunny va se passer les mains sous l'eau car les ciseaux, c'est dur à manier, surtout ceux-là, pour cette toile-là, choisie raide et épaisse pour plus d'aplomb. Après tout, j'apprends, alors je fais comme je peux, mais aussi comme je veux.
Ensuite Sunny se dirige vers le bureau de Liane, vide et trop bien rangé contrairement à l'habitude qui en fait toujours un foutoir pas possible dans la journée. Il est sept heures un quart. Le soleil est déjà haut et il caresse de ses rayons joueurs le cadre contenant la photo de Sunny devant lequel cette dernière s'arrête un moment, émue un peu, surprise encore, nostalgique en même temps de constater à quel point, dans le fond, Liane est sentimentale, l'était ? ou bien est-ce une forme d'habitude, d'indifférence qui s'installe avec le temps, prend possession des lieux et de tous par habitude… cette photo, Sunny l'avait oubliée, elle avait même oublié qu'elle avait pu ressembler à cette petite fille poupée… oublié. Et pourtant c'est bien elle. Nostalgie de se retrouver ainsi et terreur de ne l'être plus du tout, accompagnée du bonheur de l'être encore, quelque part par là, entre enfance et devenir, dans l'inconstance du mouvement imperturbable qui, de la vie, va, vient, part à jamais pour nourrir de temps en temps des souvenirs eux-mêmes dépassés au point d'être forcé de les repenser pour en retenir quelques bribes que la vie déjà, encore, a avalées à jamais.
Et puis Sunny s'est assise sur le canapé deux places contre le mur. Et puis elle s'est allongée, et puis elle s'est lovée en position de fœtus et puis le cours de la vie tout en se poursuivant, s'est arrêté.

Liane et Pam font leur footing matinal. Il est neuf heures en cette magnifique matinée ensoleillée et Liane lance, un peu essoufflée en bas de son immeuble :
– Je monte, je me douche et on y va. Ici dans vingt minutes ?
– OK, répond Pam qui continue jusque chez elle, de l'autre côté du square.
Elles iront à pied au bureau, ensemble, parce que nombre de dossiers à traiter sont en attente et qu'il faut bien parfois mettre les bouchées doubles. Et justement, ont-elles décidé, c'est le moment.

C'est en montant, à pied toujours, les escaliers du bureau, que Liane dit un peu soucieuse :
– Tu comprends, Sunny a maintenant dix-sept ans ! Et elle hésite toujours. Je ne crois pas qu'elle sache ce qu'elle veut vraiment.
– Oh ! T'inquiètes, répond Pam, c'est une fille superbe et elle a du caractère, non ?
Liane ne répond pas, surprise de trouver la fenêtre de l'atelier, où elles se sont rendues d'entrée, ouverte.
– Tiens ! Encore un oubli ! dit-elle en regardant le vide londonien du dimanche qui commence à peine à bouger dans le quartier.
– Laisse ouvert, implore Pam, il va faire chaud…
– Regarde, lance Liane en examinant de près la coupe du patron de Sunny sur la table, regarde, c'est vraiment bien. Qui a donc commencé ce travail, je n'étais pas au courant, et toi ?
Pam, qui s'est rapprochée, surprise aussi, se demande si

par hasard un jeune créateur serait venu juste avant le week-end ? Mais non, se dit-elle, il n'y avait que notre staff.
– Je ne suis pas au courant. Mais ça a l'air pas mal. On verra ça demain. Tu viens, le bureau a été rangé, et nous pouvons commencer tout de suite. Je prends deux des dossiers dans mon bureau. J'arrive.
Exit Pam.
Mais Liane ne peut détacher son attention de ce patron presque terminé qui étale sur la grande table une forme de talent différent. Elle a l'habitude. C'est nouveau, aucun doute, osé, et franchement interpellant, comme on ne cesse de dire dès que l'inhabituel se faufile dans la monotonie du temps…
Puis Liane, toujours concentrée, rejoint elle aussi son bureau.
Pam l'y accueille avec un doigt sur les lèvres :
– Chut... !
Liane l'interroge du regard au même moment où elle découvre le spectacle charmant de Sunny, endormie sur le canapé. Dans son jogging blanc et mauve, elle est douillettement recroquevillée sur elle-même, profondément endormie, elle vaque ailleurs, dans quelque monde où l'enfance se rejoint parfois lorsque, adulte, on s'y réfère pour un repère à garder, à trouver, dont s'assurer.
Liane, en silence, saisit deux dossiers dans un tiroir heureusement à moitié ouvert. Le bruit du papier glissant hors du rangement lui paraît assourdissant, Pam sourit, Sunny dort paisiblement. Elles sortent donc du bureau en refermant doucement la porte, pour se rendre dans le bureau de Pam dont elles ferment la porte.

– Ça alors ! dit Liane en regardant Pam. Mais tu savais qu'elle serait là ce week-end ?
– Pas du tout, répond Pam. Je la croyais à New York ! Mais comment est-elle entrée ?
D'un geste de la main droite balayant l'air, Liane lance :
– Mais tu me poses des questions ! Je ne sais pas, puis sérieuse et soucieuse à la fois :
– Pam, si une chose pareille peut arriver, cela veut simplement dire que je suis nulle. Attends, Sunny est dans mon bureau où elle dort. En jogging de surcroît ! Ça veut dire qu'elle n'est pas là où je la croyais, où je la savais ! Non, elle est à Londres… et moi je le découvre en la trouvant dans mon bureau. Non mais c'est insensé.
Pam a pris son air des très grands jours pour répondre :
– C'est vrai, mais je suggère d'écouter Sunny. Tout cela a forcément explication et raisons cohérentes. Alors il nous faut attendre qu'elle se réveille pour comprendre. Ne te mets pas dans cet état.
Liane s'est assise, ressaisie, elle fronce les sourcils pour essayer de trouver une raison à tout ça. A-t-elle oublié quelque chose à propos de ce que Sunny lui aurait dit ? Il est vrai qu'il y a deux bonnes semaines qu'elles ne se sont pas parlées au téléphone, elles correspondaient l'une, l'autre, par e-mails. Mais quand même, Liane a beau chercher, elle ne trouve pas le moindre indice. Elle annonce à Pam avec tendresse :
– Je suis heureuse qu'elle soit là. Même si c'est préoccupant.
– Crois-tu vraiment, répond Pam, qu'elle dormirait aussi bien si elle n'avait pas la conscience tranquille ?

Ce à quoi, en riant, Liane répond :
– Oui ! Mais le ton joyeux de la plaisanterie dédramatise absolument cette affirmation.
Les deux amies complices de tant d'années de travail ensemble, de tant de tranches de vie découpées pour l'une et l'autre à l'emporte-pièce de leur intimité à chaque fois meurtrie ou sauvée… bref tant et tant de lieux qui n'en sont pas, comme deux témoins de vie qui observent de chacune le trajet toujours escarpé, parfois difficile mais sans cesse poursuivi dans cette continuité de soi qui donne de chacune, le meilleur au monde alentour, au métier, à l'autre et à tous, ce que le pire a permis d'acquérir. C'est magnifiquement troublant. C'est superbement émouvant et elles s'aiment ces deux-là d'une amitié béton, pourtant souple comme l'air quand l'amour est le seul refrain entonné ensemble.
Liane et Pam décident donc de travailler en attendant que s'éveille Sunny, celle par qui la surprise du jour arrive.
Elles sont absorbées par une réflexion commune sur un dossier concernant un prochain lieu de travail éventuel – dans lequel Pam est maintenant partie prenante, associée – une véritable école. Il y a là une proposition extrêmement alléchante sur tous les plans qui ouvre leur horizon au monde. C'est à la fois un projet culturel et artistique. Enthousiasmant. Liane hésite un peu. Pam pas du tout.
– Je dois vieillir, lance Liane en s'étirant sur son fauteuil. Je dois vieillir, je trouve que l'on s'en tire très bien ainsi, mais je l'avoue, l'âge me fait dire ça, sans doute. Il y a dix ans, j'aurais foncé.

– Non seulement tu ne vieillis pas, mais ta jeunesse a pris en sagesse ce que ton âge a acquis en amour.
La voix douce de Sunny depuis la porte entrebâillée les a surprises toutes deux, les clouant, perplexes sur leurs sièges respectifs.
Là, branle-bas de combat. Elles sont tombées dans les bras les unes des autres. Accueil à Sunny qui visiblement s'y attendait ! Tranquille, joyeuse et heureuse d'être là avec ces deux femmes, son seul port depuis près de dix ans, à la mort de sa « Mumy ».
Sunny saute encore de joie, comme une toute petite fille, et c'est si étonnant après cette phrase de femme mûre, prononcée tout à l'heure… Liane a cette pensée qui, immédiatement fait le tour, Pam qui la regarde, saisissant intuitivement cette sensation étonnante il est vrai, et Sunny qui, tout à coup, s'arrête pile pour dire :
– C'est de ta faute, Liane, tu as vu la photo que tu gardes de moi sur ton bureau ? J'ai deux ans et demi là-dessus. Tu me maintiens donc – inconsciemment certes – à cet âge infantile d'où ta surprise de m'en voir à la fois sortir et y rester ! Voilà ! C'est simple !
C.Q.F.D. a transmis l'air pétillant des yeux de Pam qui, depuis des années demande à Liane d'actualiser la photo de Sunny sur son bureau.
Liane ne peut pas avoir l'air penaud. Cela ne lui convient nullement. Elle acquiesce donc son mea culpa franchement.
– Tu as raison, je deviens une vieille imbécile !
Phrase qui lui va, il est vrai, beaucoup mieux, d'autant qu'elle le pense réellement. C'est Pam qui conclut en disant :

– Je ne connais « per-sonne », dit-elle en scandant les syllabes, de plus jeune que toi. C'en est insolent ! Une jeune fille serait incapable des retours que tu fais sur toi-même comme d'évidentes remises en question permanentes. C'est vraiment incroyable.
– Tout le problème est là, un jeune ne le ferait pas ! Si, Sunny en est capable, dit Liane.
– Alors, tu vois bien que ce n'est absolument pas une question d'âge ! La preuve.
Sur une pirouette, Sunny après cette phrase vient embrasser Liane puis Pam.
Et rangeant les dossiers après un travail bien avancé, ce petit monde décide d'aller déjeuner indien – réclame Sunny – puis elles rentrent se changer parce que l'indien choisi réclame plus de respectabilité sociale ! comme le dit Sunny en riant.
Il y a des moments où la priorité n'est pas là où on la place parce que ce que l'on croit n'a aucune connexion avec la réalité de chacun. Et ainsi les priorités se fondent-elles sur des illusions où le croire se fonde sur l'état subjectif de celui ou celle qui prend cette responsabilité pour l'autre, face à l'autre, sans tenir compte aucunement de l'état et du besoin prioritaire en cet autre, à ce moment précis.
Ni Liane, ni Pam ne sont tombées dans ce piège-là où remontrances, culpabilité et poison du non-dit auraient pu gâcher la fête de retrouver Sunny, intacte en sa pureté, sincère en sa motivation et heureuse de sa surprise réussie à ces deux femmes-là qui peuplent avec consistance son monde de devenir permanent où elle apprend d'elles avec délice et délectation les

choses de la vie à la manière du cœur relié à l'âme plus qu'à la tête. Cette dernière étant, il est vrai, le pilote terrien des envolées les plus hautes où la créativité initiale, originelle, peut s'exprimer en toute liberté.
Les parasites rencontrés sur la route de soi à l'autre sont tenaces, perturbants et racoleurs, mais dans leur intensité même se trouve la solution pour ne pas s'y laisser entraîner. Et comment s'en extraire ? En n'y tombant pas. C'est aussi simplement complexe que cela. Et c'est Sunny qui le dit, alors !
Le moment partagé pendant le déjeuner est une forme d'attention portée à l'autre, aux autres et à la vie qui les réunit à ce moment-là, même si des incursions du passé ouvrent à l'avenir le meilleur de chacun.
Il y a dans chaque instant le potentiel du suivant dont le devenir se régule. Comment y échapper ? C'est là que la conscience s'aborde elle-même avec une rigueur souveraine qui la pousse vers cette volonté divine que s'offre le cœur assez humble pour en reconnaître là l'essentiel à vivre et à partager, à communiquer et à transmettre aux choses que nous tenterons et/ou ferons.

Comme un long fil d'or, infini et
Sans tension, en souplesse,
L'amour court le temps en
Remplissant ces vasques que
Nous sommes. Dans ce voyage
Infini de chacun à tous, déjà, la
Semence du divin, présente, fait de
Nous, par et en chacun, l'éternel
Temple à renaître qu'attendent les

Œuvres divines à accomplir.
Il y a là autant de simplicité que de
Mystère, l'un n'allant pas sans l'autre.
Et dans l'humilité à n'en vivre que la
Lumière irradiante du mystère avec la
Simplicité d'un cœur innocent, alors
Nous marions en nous, et à jamais,
L'essentiel au devenir et le
Devenir à l'Amour.
La vie, pour moi, et pour vous deux, je
L'ai compris, c'est ça.

Sunny
2 juin.

À la fin du repas indien, c'est le poème que Sunny a donné à Liane et à Pam. Écrit sur une feuille demandée au garçon qui servait, elle l'avait écrit le temps d'un silence, comme un soupir d'aise à la vie.
Liane et Pam n'étaient certes pas près d'en oublier la beauté.

Dix-sept ans ça passe, comme tout. Et pourtant on en fait tout un plat ! Chaque année de plus en enlève une au reste de la somme des ans à venir. Il y a là, se dit Sunny, une angoisse probable qu'augmente le temps quand la conscience n'en éclaire que peu les labyrinthes obscurs à passer. Les rencontrer et y faire face étant une grâce à comprendre pour mettre en œuvre le moteur des dépassements en marche. Mais souvent le carburant n'est pas là. Introuvable, on en manque par omission ou démission antérieure des parents à ne pas savoir eux-mêmes que le moteur existe, et le carburant aussi.

Sunny réfléchit à tout cela. Ce qui la frappe c'est que, pour sa part sans mère très tôt, sans père un peu plus tard, orpheline de ses parents biologiques, elle a eu cette chance inouïe d'avoir Liane et la grand-mère de celle-ci. Parentes par destin, et/ou décision divine, Sunny se perçoit là, dans le type même du profil qui aurait pu être classé difficile dans cette nomenclature d'une société où tout ce que font les jeunes, en général, n'est pas de leur faute. Et elle n'est pas d'accord, pas du tout.

Ne sommes-nous pas responsables de tous nos actes et de tout ce que nous décidons de faire ?

Bien sûr, se dit Sunny.

La magie de la vie n’est pas faite de sentimentalisme, réducteur de soi et de quotidien, générateur d’absurde et de pitié mentale, purement, qui organise les vies en fonction de ce qu’elles auraient dû être, oubliant totalement la chance du tremplin qu’un destin a placé là pour être utilisé au mieux.

Sunny qui n’a que dix-sept ans, ne voit là que réalisme faux, rapporté sur la réalité comme un calque qui, cachant sans cacher, copie du dessin original l’ébauche d’une forme vide dont l’imitation remplace l’inspiration au point que la créativité se barre, se dit-elle, devant l’imagination d’un autre à laquelle on se plaque ainsi, de façon stérile et débile.

Bien sûr, Sunny dévie dans sa réflexion qui la porte vers des sentiers non encore battus où son insolence candide lui ouvre encore des portes que d’autres auraient dû passer. Et elle pense à des jeunes en difficulté dont une mère célibataire de quinze ans, sœur de l’une de ses amies.

Impossible de s’imaginer mère d’un enfant de deux ans, Sunny pense pourtant que cette mère-là est responsable de son irresponsabilité. Et ce, totalement. Et malgré tous ses efforts, elle ne parvient pas à la plaindre, ce qui dans la société actuelle n’est pas courant.

Une pensée éclair pour Tony Blair fait sourire Sunny, il est le père qu’elle aurait aimé avoir, le mari qu’elle souhaiterait, le frère qu’elle adorerait ! Mais il est le Premier ministre des Anglais et ainsi va la vie... !

– Tu viens Sunny ? On y va !

La voix de Liane a grimpé le duplex pour sortir Sunny de sa réflexion. Prête, elle ferme la fenêtre et descend

rapidement pour se rendre à l'atelier où elle apprend son nouveau métier, consensus irréversible décidé depuis le déjeuner indien.
Du coup Sunny est passée sans transition d'une école de comédie musicale à New York à l'atelier de coupe et de couture de Liane à Londres, ce que jamais cette dernière n'aurait pu imaginer, mais ce dont Pam et elle sont vraiment heureuses.
Sunny s'est épanouie un peu plus depuis ces quelques mois londoniens où elle a été plébiscitée par tous au bureau pour rester et devenir leur mascotte.
L'ambiance de Londres n'est pas comparable à celle de New York et pourtant Sunny la trouve familière, sans doute est-ce le fait d'en avoir côtoyé l'esprit à travers Liane qui est plus londonienne que les autochtones eux-mêmes, depuis toutes ces années passées à travailler avec eux. Pensée légère de Sunny, informulée, à laquelle d'une certaine façon, Liane répond :
– Tu vois que Londres en fait est accessible à chacun selon sa véritable alchimie. Y a-t-il, de nos jours, un véritable profil londonien ? Je ne saurais le dire. Ce qui est sûr, c'est que l'on peut s'approprier cette ville, la faire sienne et lui donner le meilleur sur le plan créatif parce qu'elle l'accepte. Ce n'est pas le cas, ou si peu, dans les autres capitales. Je ne sais pas si c'est parce que j'y réside et y vis, mais il me semble que Londres est devenue ou devient une véritable capitale mondiale, y compris sur le plan politique. Et j'aime ça !
– Moi aussi, j'aime ça ! approuve Sunny.
Générations en phase.
Bonheur de vivre et de créer ?

Rigueur de l’esprit britannique adapté au monde et à la société actuelle ?
Allier le sens de la mesure et l’extraordinaire liberté d’une créativité folle ? C’est vrai que Londres génère ça, aussi.
L’ivresse du moment n’a besoin que d’espace pour flirter avec la conscience de s’y reconnaître nageant le bonheur immense d’escalader de soi ce dont les autres vous chargent, parfois.
Pam qui travaille tout son soûl d’organisation, d’adaptation et de coordination avec chacun, ne sait plus où poser d’elle-même les retards et inconstances à se voiler ce qui, de sa vie en général, l’insupporte au point de l’aveugler un temps, pour ensuite passer au regret de s’être laissée ainsi éblouir par tout ou presque ce qui, par là, passait.
Se réviser sans cesse, en permanence, à la hausse de soi-même, peut bien prendre toute une vie, se dit-elle sans complaisance, surtout quand on fait des conneries aussi énormes que les miennes.
Elle raccroche le téléphone en cette soirée silencieuse où elle veut se plonger. C’était Foster.
Foster l’appelle souvent depuis qu’un soir de mai dernier, elle lui a accordé des faveurs qu’elle n’aurait pas dû, pense-t-elle.
Les faveurs en question se résumant à une nuit assez délirante où l’amour perdant toute valeur idéale ne se serait résumé, d’après elle, qu’à un exercice physique fort agréable au cours duquel elle aurait, toujours d’après elle, perdu toute raison.
Ce qui n’est pas l’avis de Foster qui la tient pour responsable avec lui, de tout ce qui arriva ce fameux soir de mai dernier.

Il y a des moments où l'on voudrait se taire. C'est ce qui s'est passé après cette foutue nuit, se dit Pam. Personne, pas même Liane – et c'est le comble – n'est au courant à part eux deux. Et Foster ne tient pas du tout à en rester là. D'où son appel, comme tous ses précédents appels, sortes de rappels en conscience majeure d'assumer entre eux ce qu'il y a à assumer, – d'après lui – ce qui n'est pas l'avis de Pam qui lui répond qu'elle assume très bien ce qu'il n'y a pas lieu d'assumer.
Cercle vicieux s'il en est où l'un et l'autre se renvoient la balle d'une réplique hors de propos puisqu'elle est nourrie pour l'un et l'autre par une tentative de déstabilisation de l'autre qui ne menant à rien, les coupe de l'entité troisième d'un couple hypothétique qui ne peut voir le jour.
Acharnée comme l'est Pam, c'est inquiétant.
Patient comme l'est Foster, c'est troublant.
Et que faire avec tout ça ? Je me le demande, se dit Pam à laquelle Foster répond que c'est une très bonne chose.
Dieu que la vie est complexe ! se dit Pam.
Mais que les femmes sont compliquées, répond Foster ; ce qui n'arrange rien, c'est qu'il ajoute : à part Liane !
Et là, rebelote, Pam ne peut accepter d'avoir choisi entre tous ceux qui l'entourent et la courtisent, ce Foster-là, qui est avant tout un ami-amant ou inversement, c'est pareil, de Liane.
Et ainsi va l'anti-dialogue qu'ils ont commencé sans que Liane ne soit pour rien dans l'histoire, elle qui n'en connaît ni le début, ni les détails que lui cache Pam et que Foster élude, à cause de Pam à laquelle il a promis de ne rien dire.

Quel foutoir ! se dit Pam. Il est temps de cesser. Mais le temps passe et rien ne cesse, au contraire, tout semble empirer. Pam, mal à l'aise, allume la télévision où elle doit voir ce soir une interview de Liane faite par un jeune journaliste anglais déjà renommé dans le monde de la mode mais peu connu encore du public.
Pam a la tête ailleurs, et elle a raison car au même moment, ce qu'elle ne sait pas, Foster sonne chez Liane, de l'autre côté de la rue, pour à la fois regarder l'interview avec elle et lui parler de Pam, et de ses sentiments pour elle, car il en a marre de vivoter ainsi comme un adolescent en faute de tout, culpabilisé par une sacrée gamine et furieux de ne pouvoir lui faire entendre raison.

Liane, qui accueille Foster, appelle Sunny qui se joint à eux pour grignoter un plateau télé sympathique et discuter, avant l'émission, avec celui qu'elle appelle toujours « Dad », ce qui a renforcé le recul de Pam vis-à-vis de lui, il en est conscient.
– Bref, c'est la vie, ce n'est donc pas forcément simple. Mais c'est clair, alors pourquoi embrumer les choses au point d'en abîmer l'éclairage par une vision partielle des détails quand l'essentiel, à portée de main, l'est aussi à portée de cœur ?
Sunny qui trouve Foster soucieux, lui dit tout ça d'un seul jet, œil amusé et sourire chaleureux.
Bingo ! pense Foster, la gamine a encore tapé dans le mille, tout en se gardant bien de le lui faire savoir, elle a en plus horreur qu'il la traite de gamine. Ce qu'il ne fait que pour la faire un peu réagir. Ce qu'elle

fait de moins en moins ! Preuve qu'elle n'est plus une gamine. Bon.
L'interview met en exergue à la fois la rapidité des changements dus à la créativité constante des créateurs de mode et cette sorte de constance pour la majorité à libérer la femme tout en la mettant en valeur, ce qui est aussi valable pour les hommes. Liane a inventé une expression pour cela, elle parle de transhumance des modèles d'une année sur l'autre et en même temps de la persistance d'une intention de beauté dont les canons varient avec chacun. Et c'est ça, vraiment, pense Foster avec admiration tout en visionnant cette émission où Liane est plus attractive que jamais tant elle semble détachée de ce qu'elle dit et fait au point d'en être si imprégnée, que c'est là l'expérience seule qui parle. Et elle est si jeune, que cela frappe encore plus sans doute.
Sunny qui a déjà réalisé ses deux premiers modèles toute seule, est très attentive. À la fin de l'interview, elle éteint la télé pour dire :
– Tu vois Liane, personne n'a jamais parlé de la mode comme tu le fais, à ma connaissance, à ma jeune connaissance, reprend-elle, et je trouve cela d'une justesse immense. Mais tu oublies une chose, une seule, c'est que le modèle ne peut vivre que par la peau et le comportement de nos clients et que, ce faisant, transhumance et persistance, comme tu les soulignes, n'appartiennent qu'aux créateurs le temps de créer seulement, ensuite le mouvement et l'art de vivre de chacun fera ou non de l'œuvre d'art qu'est le modèle, la différence pour la vie brève ou non dudit modèle. Cette vie appartient à celui, à celle qui le porte,

parce qu'un modèle de haute couture sur un mannequin, cela ne veut rien dire du tout. Et sur un top model encore moins ! Tu leur mets un sac de patates et elles ou ils sont superbes. Non, la vie du modèle de haute couture est ailleurs, là où se fait la rencontre avec celui ou celle qui le portera et en fera vivre les lignes imaginées par nous. Ça ne peut pas être autrement. Il faut que cela descende dans la rue. Et pour cela il faut baisser les prix. Mais comment faire ?
Le silence accueille cette déclaration passionnée d'un créateur en herbe qui sait ce qu'elle veut. Sunny n'aime pas que l'on dise créatrice, c'est ainsi, elle n'aime pas. C'est pourquoi Liane et Foster qui le savent, la pensent ainsi, au masculin. Sunny a débarrassé la table, puis elle a servi les infusions pour elle et Liane ainsi qu'un café pour Foster – la nuit ne fait que commencer pour lui – qui doit se rendre à une projection de film, d'ici une heure.
Ils sont tous trois assis à nouveau.
Sunny n'attend rien de sa déclaration, mais Liane la relève tout de même.
– Tu as raison Sunny. Mais le problème des prix est un vrai problème qu'il est difficile de résoudre. Cependant, si tu as des idées, et je suis sûre que tu en auras, alors mets-les en pratique. S'attaquer à ce problème est vraiment important. Si tu le fais, je t'aiderai. Cela vaut la peine, je t'assure.
Foster qui n'en attendait pas moins de Liane va, lui, encore plus loin :
– Si tu as des idées Sunny, je te finance. Tu peux considérer qu'à partir de ce soir, tu es à la tête d'un

potentiel de 100.000 livres sterling. Ça ira ?
Sunny le regarde calmement puis lui tend la main. Ils se serrent donc la main.
– Tu peux aller très loin avec cette somme, Sunny, je n'avais pas grand-chose pour débuter. Tu iras loin, dit Liane en lui serrant la main aussi.
– Je considère donc que nous sommes tous trois des partenaires à partir de ce soir ?
– Tu peux, disent en chœur Liane et Foster.
Et de sabler infusions et café à ce début inattendu d'une collaboration future.
Puis Sunny lance avant de se retirer dans sa chambre :
– Et Pam là-dedans ?
Sans attendre de réponse, elle est partie, a disparu dans l'escalier et fermé sa porte sur une nuit nimbée d'espoir.
– Justement, parlons de Pam, a alors dit Liane, ce qui a pour effet de troubler Foster qui se demande pourquoi, alors qu'il est venu pour cela…
– Parlons-en, justement, déclame-t-il d'une voix déterminée pour assurer un peu sa déstabilisation passagère.
– Alors je t'écoute, lance Liane qui boit l'infusion que Sunny n'a pas terminée.
– Comment ça, tu m'écoutes ? Foster est déconcerté.
– Écoute Foster, nous avons vécu des tas de choses étonnantes ensemble, alors fais-moi la grâce de ne pas me prendre pour plus bête que je ne suis. Je t'écoute.
Et Foster d'y aller, carrément.
Son monologue dure une belle demi-heure durant laquelle Liane ne l'interrompt pas, attentive à ce marasme affectif en déroute mis à jour de façon aussi spectaculaire pour pas grand-chose, pense-t-elle, à part ce fait

que véritablement tout cela est d'un infantilisme rare. Foster qui a fini, la regarde lui aussi avec attention, à l'affût de ce qu'elle va dire.
– Quelle différence Foster, entre l'homme que tu es et que tu m'as montré lors de nos premières rencontres et ce méli-mélo de je veux, tu veux pas, quasi ridicule qui t'enlève tout ton panache !! Et l'amour là-dedans ?
Foster est médusé ! Elle n'a pas évoqué Pam là-dedans ! alors que tout est de sa faute. Liane continue :
– Tu crois que c'est de la faute de Pam, n'est-ce pas ? Moi je ne le crois pas du tout. Pam est dans la gadoue à cause de l'idée qu'elle se fait de mes réactions à ce sujet. Ce qui la ramène à l'âge de deux ans, à peine ! Et on peut la comprendre parce qu'en plus nous travaillons ensemble. Ce qui, pour elle, la met en situation délicate. Mais toi, toi, Foster, où es-tu passé ?
Foster qui n'en croit pas ses oreilles, ne trouve rien à dire parce qu'au fin fond de lui, il sait parfaitement que Liane a raison. Liane qui enchaîne :
– Il n'y a pas trente-six solutions, ou tu l'aimes ou tu ne l'aimes pas ! Si oui, tu fonces comme tu l'as fait en d'autres temps pour moi, si non, alors tu laisses tomber. Mais ne joue pas avec cette fille formidable qu'est Pam. Elle ne mérite pas cela. Et son comportement à ton égard est donc parfaitement correct. Sans doute sait-elle que tu ne l'aimes pas et sans vouloir se l'avouer, elle espère que tu l'aimes assez pour ne plus te conduire comme un petit garçon avec sa maman dont il attendrait une autorisation. Sur ce, je vais me coucher.
Et elle embrasse Foster avant de le pousser, toujours muet, dehors.

Ce n'est que plus tard dans la nuit que Liane a pleuré doucement sur ces choses de la vie qui ne nous appartiennent pas et dont il nous faut quand même porter le poids.
L'affaire Pam-Foster fut réglée sans l'être. Foster laissa tomber tandis que Pam se félicita de ne pas avoir donné dans ce panneau-là.
Bien plus tard, Liane a tenu à dire à Pam qu'elle n'avait commis aucune connerie et qu'une nuit de folie est toujours bonne à prendre quand on en sent encore l'envie, à défaut du besoin…
« Affaire classée ».
C'est bien sûr Sunny qui, une fois de plus, a conclu sans le savoir cette relation Pam-Foster en donnant son mot de la fin parce que Foster n'appelait plus Pam au bureau comme avant. Mais Pam n'a jamais eu envie d'en parler à fond avec Liane, ce que cette dernière a totalement respecté.
Il est vrai que l'or et la lumière du trésor d'un moment réellement partagé à deux sont un cadeau de l'un à l'autre, inappréciable souvent, sans prix toujours.
Sunny est plongée dans cette pensée moirée tandis qu'elle pose sur Cindy, un mannequin, la robe de toujours, comme elle l'appelle, robe trotteuse mais robe du soir, robe du matin mais aussi de la journée, quoi que l'on fasse, et où que l'on aille. Les accessoires dispersés autour de Cindy, l'humeur de la femme et sa raison d'être du moment, feront de cette robe de toujours son inséparable amie à jamais.
Pieds nus, tennis ou talons compensés, talons hauts, sandales ou bottines, été comme hiver, cette robe toutes

saisons, dépendant des superpositions possibles, est une idée géniale, dixit Liane mais aussi tous ceux et celles qui, pour l'instant, en ont connaissance. Jusqu'à la couleur qui change avec les éclairages ! Ça c'est une trouvaille et elle l'a voulue cette trouvaille, il y a un an et demi que Sunny passe un temps fou avec leur principal fournisseur de tissus. Mais on y est arrivé ! Et de plus c'est une matière naturelle à base de viscose et de coton, renforcée d'un zeste de laine sèche. L'idéal. Été comme hiver, printemps et automne compris !
Sunny est très concentrée tout en demeurant rieuse puisqu'elle dit à Cindy :
– Comment te portes-tu femme de toujours dans cette modeste loque ?
– C'est agréable, d'autant que je vis pieds nus chez moi, répond Cindy, mais le mot loque ne me paraît pas vraiment convenir à cette merveille de légèreté… confortable, vraiment.
– On s'arrête, on prend un café, tu peux enlever la robe.
Sunny est déjà dans le bureau de Liane qu'elle trouve en pleine conversation téléphonique.
Sunny se vautre donc sur le canapé, entre deux coussins, un troisième serré entre ses bras.
Liane a raccroché et note un rendez-vous sur son agenda puis lève les yeux.
– Alors ? demande-t-elle.
– C'est bien. Je crois avoir fini, mais je ne sais pas trop encore.
– Bon, tu sais que Foster vient de trouver un local pour toi ?

– Ouah ! C’est super ! On reste sur l’idée que je crée ici pour l’instant et que là-bas ce sera juste une boutique ? demande Sunny.
– Oui, nous pensons tous cela plus raisonnable, n’est-ce pas ? Ici tu as l’infrastructure de l’atelier avec toutes les fournitures et quand tu commenceras à vendre, alors tu pourras envisager ton propre atelier. Tu es toujours d’accord ?
– Yes ! Mais j’ai des boulimies d’indépendance. Et il faut que je me calme à ce sujet car je n’en ai pas encore les moyens.
– Tu les as, rétorque Liane, mais calme-toi quand même, c’est plus sûr !
Et comme Liane allait continuer, Sunny l’interrompt pour dire :
– Ne me dis pas que j’ai la vie devant moi !
Elles éclatent de rire.
Et Sunny d’investir le bureau de Pam qui le partage avec elle, pour appeler Foster.
Foster est admirable, se dit Sunny en composant le numéro. Ad-mi-ra-ble !
– Oui, Foster, c’est moi, Sunny, Liane vient de me dire pour le local. Tu l’as trouvé où ?
– Il y en a deux en fait. Un sur Cat’s Street qui, je suppose, ne te conviendra pas et un sur Bond Street qui est vraiment bien, mais est-ce que ça te plaira, alors là je ne sais pas.
– Dis donc ! Ce sont deux extrêmes ! Plus branché tu n’as pas ? La voix de Sunny est joyeuse.
– Non, rien en ce moment, à moins que tu ne veuilles t’installer en étage ?

– Non, Sunny est catégorique, je veux être dans la rue ! On peut voir les deux ?
– On peut voir les deux ! Tu viens me rejoindre ?
– On s'y retrouve, OK. On commence par Cat's.
Et Sunny de noter l'adresse que lui donne Foster rapidement tandis qu'il lui dit :
– Nous déjeunerons ensemble, préviens Liane et Pam que je ne viendrai pas comme convenu. À tout à l'heure.
Tiens, se dit Sunny, c'est la première fois depuis des lustres que Foster prononce le nom de Pam à nouveau… Mais sans se poser de questions, elle se contente de délivrer le message dont il l'a chargée.

Dans Cat's Street, grouillante à cette heure-ci, la boutique est vraiment sympathique. Avec une mezzanine que l'on peut voir depuis la vitrine. C'est une des boutiques les plus vastes de ce quartier particulier où tant de générations ont défilé avant d'accéder ou pas aux beaux quartiers prestigieux où la mode se vend cher et bien. Ici, c'est soit le coup de foudre, soit la rencontre avec ce que l'on cherche ou pas. Il y a ici l'aventure au coin du cœur et la rébellion au coin de la tête avec cette aisance baba-cool qui repère ses propres fantaisies à assumer avec détermination parce que c'est ainsi. Cat's a bougé au cours des ans, mais c'est toujours ou/et encore ? une sorte de carrefour où l'on trouve autant de touristes que de jeunes et moins jeunes Londoniens. C'est in and out, à la fois. Et cela dépend de chacun. Le branchement est individuel ou collectif, mais au coup par coup, selon les tendances

et l’humeur du temps, de l’Angleterre et d’une Europe en marche qui s’y trouve aussi des affinités culturelles et des goûts communs dont le délire est un dénominateur préservé par les différences et la variété des boutiques et de ce que l’on y vend.
Sunny aime bien Cat’s Street, contrairement à Liane qui n’en aime plus autant la pagaille certaine et l’anarchie vestimentaire que l’on continue d’y trouver depuis la célèbre mini-jupe – vraie trouvaille – de Mary Quant. Pour Liane, c’est dépassé. Pour Sunny, c’est un brin rétro, un zeste futuriste encore. On ne sait pas et c’est ça qui est bien, se dit Sunny. La boutique est très claire, ce qui est rare dans cette petite rue où les boutiques, les unes sur les autres, débordent sur la rue dans une profusion de méli-mélo coloré…
– La boutique est claire, dit Foster, véritable écho de Sunny.
– Et c’est vraiment bien, fait remarquer la personne de l’agence qui les accompagne, vous avez de la place et la mezzanine est très différente de…
C’est à ce moment-là qu’un jeune homme entre en voyant la porte ouverte et demande à brûle-pourpoint :
– Est-ce que cette boutique est à louer ?
– Elle ne l’est plus, a répondu malgré elle Sunny, comme poussée à s’interposer ou/et à s’adresser à cet homme.
C’est Foster qui rétablit l’équilibre vacillant en disant calmement :
– C’est-à-dire que nous devons donner une réponse en fin de journée. Peut-être pourrez-vous appeler

Madame pour savoir en fin de journée ?
– Merci beaucoup, dit alors l'homme en prenant la carte de l'agence, j'appellerai en fin de journée, cela m'intéresse.
Puis le jeune homme est sorti pour rester un moment devant la boutique et autour, afin de repérer les lieux et de s'en imprégner.
Sunny l'observe aussi un moment avant de se reconcentrer sur la boutique, mais cette diversion a rompu le charme certain qu'elle trouvait au local, sans qu'elle ne trouve aucune explication rationnelle à cela.
Foster qui a tout noté sans en avoir l'air, se dit que peut-être « la gamine » se voit confrontée, sans en avoir encore conscience, aux mystères de la vie dont l'attirance fait sans aucun doute partie, il est bien placé pour le savoir. Ce en quoi il se trompe totalement.
La deuxième visite dans Bond Street, avec une autre agence, est largement différente. Boutique cossue, royale dirait Liane, peut-être… Spacieuse, avec une arrière-boutique, elle, aussi vaste. Une petite salle de bains avec douche.
– Je pourrais presque habiter là, murmure Sunny à l'oreille de Foster qui réagit.
– Beaucoup trop bruyant, non ?
– Je ne sais pas, à voir, parce que l'arrière-boutique donne derrière sur un mini-jardin quand même, mais pollution assurée à mon avis avec le trafic de la rue. En revanche, c'est très chouette parce que, ne m'y voyant pas du tout, je peux peut-être en faire quelque chose de génial. L'autre me ressemble plus, trop, non ?
Sunny quête l'approbation de Foster qui constate avec plaisir que la créativité prend toujours le dessus

avec Sunny. C'est l'art et la manière de vivre, partout, sa différence, son âge, son talent, même là où on ne les attend nullement. Ce qui fait sourire d'aise celui que Sunny appelle encore « Dad », au point que l'agent immobilier les croit père et fille.
Regards de connivence entre eux.
Satisfaction d'avoir l'air sans être.
La vie, quoi !
Sunny a ensuite appelé Liane depuis son portable pour lui faire part de sa perplexe hésitation, légère, a-t-elle précisé, quant au choix entre Cat's Street et Bond Street. Liane a répondu en lui demandant où ils déjeuneraient, pour les rejoindre. Ils se sont donc retrouvés tous les quatre avec Pam, attablés au premier étage d'un restaurant donnant sur Piccadilly Circus. Banal, mais pas de temps pour courir ailleurs. L'endroit est tranquille, c'est ce que souhaitaient les quatre amis.
Et les retrouvailles amicales dans cette situation, neutre pour eux, entre Pam et Foster sont idéales. Personne n'a rien remarqué, tous sont occupés par le local et le grand départ de Sunny vers l'indépendance qui en résultera.
Sunny relate, explique, décrit, car Liane a dit ne pas vouloir visiter pour ne pas l'influencer. Mais surtout Sunny parle de son hésitation qui persiste. À force de questions, elle en vient à l'incident de l'irruption du jeune homme ce matin. À force de détermination à l'aider, ils en arrivent à ce qu'aurait été le choix de Sunny sans cette intrusion. Et Sunny raconte :
– Et bien, quand j'étais à Cat's, j'aurais opté pour Cat's sans même aller voir Bond's. À Bond's je me suis sentie au défi, en challenge avec ma propre personne

et donc ma créativité. Et cela me ressemble tellement peu que cela en revient à une certaine provocation, intéressante. Vous comprenez ?
– Moi, je comprends, répond Pam, que ton choix est fait. Et vous ?
Silence de Liane et Foster.
– Tu as raison, dit Sunny après ce silence.
Il y a tant de concorde à cette table que Liane en est émue, comme les autres. La seule différence est qu'elle en est très consciente et dans le silence qu'elle observe et garde, tout ce qui est dit se pose dans l'harmonie de l'évidence ne souffrant aucun conflit.
L'amitié est une sœur si intime à l'amour que cette intimité dite des corps n'a alors plus lieu d'être. Il y a là une indépendance de l'autre qui aboutit à l'acceptation totale, absolue, et Liane se demande si ce que d'aucuns appellent l'amour, peut aller aussi loin. Elle en doute pour la simple raison que les corps y prélassent leurs envies sans entendre les besoins réels d'une vitalité commune à aller de l'avant ensemble de manière fraternelle aussi. L'écho de cette dimension chaleureuse et porteuse que l'on appelle solidarité en est la résultante directe, et ne serait-ce cette certitude absolue, en Liane, « je ne serais pas là et eux non plus ». Le tout est de savoir comment gérer, de l'amour, le meilleur pour tous, en toutes circonstances. Et là, Liane n'a pas encore de réponse.

Sunny est donc décidée et c'est elle qui prévient l'agence pour signer dans les jours qui viennent. L'éclat de ses yeux ravivés par le ravissement, eh oui !

de devenir chef d'entreprise en quelque sorte et d'entrer d'emblée dans la vie active sur les traces et dans les empreintes de la personne qu'elle chérit le plus au monde, Liane. Quant à « Dad » qui allonge le fric, se dit-elle, c'est normal ! Foster apparemment est d'accord sur tout.
Que la vie est belle quand la beauté qui nous y égare s'y retrouve partout, où que l'on aille, quoi que l'on fasse, parce que ceux et celles qui vous entourent vous en ont donné une culture venue de loin, de leur intériorité et que cette alchimie transmise est le plus beau des cadeaux qui soit pour l'indépendance à venir.
Le monde est un temple de l'amour qui n'est que l'espace intérieur de chacun ajouté à celui des autres. Les murs sont de rayons et le soleil en réchauffe le souffle palpitant de tous ceux qui en passent le seuil en s'inscrivant dans la longue tradition d'un effort sur soi qui ne sert qu'à tous puisque chaque pierre du temple est un moellon de plus que pénètre la lumière jusqu'à la transparente ouverture du cœur où les reflets de tous harmonisent, par leurs différentes couleurs, l'ensemble de cet espace qu'il incombe à chacun de garder propre pour tous. Et comment ne pas commencer par soi-même devant un tel enjeu mondial ? Planétaire ? Humanitaire et altruiste par la fraternité ? Comment ?
Là non plus Liane n'a pas de réponse.
Peut-être parce que chacun de nous tous en est la réponse à émettre, individuellement, avant que ne soit trouvée la solution de l'union, cette vocation de l'humanité vers elle-même par les nombreux sentiers et chemins de tous.

Il est fort curieux, se dit Liane, étonnée, que je puisse penser si large dans un aussi petit restaurant en plein cœur de trafic et de foule. Comme quoi, ce n'est pas l'endroit physique qui compte mais cet espace d'un temple de l'humanité que chacun peut porter et faire vivre en soi.

Mais Liane a besoin d'air, c'est pourquoi elle se lève après avoir invité son petit monde, pour enfin sortir et regagner le quartier plus calme de son bureau avec Pam et Sunny, laissant Foster à ses occupations. Sunny qui décidément ne les suit pas, pour retourner, on ne sait pas pourquoi, à Cat's Street !

Dans cette rue, Sunny se dirige rapidement vers la boutique qu'elle a visitée ce matin. Son pas plus que déterminé s'arrête net. Il est là. Devant la boutique, il s'est assis à même le sol et regarde passer les gens. Dès qu'il aperçoit Sunny, il lui sourit comme s'il l'attendait là depuis ce matin, sûr de son retour. Elle ne bouge pas, lui non plus. Un long moment ainsi au milieu de badauds qui vont et viennent, indifférents à cette scène qui se déroule sous leurs yeux. Scène étrange, importante peut-être, à laquelle tout le monde est indifférent. Au bout d'un moment, ils sont toujours plantés là comme au milieu d'un décor où il leur faudrait improviser le prochain pas. Mais ni Sunny ni lui ne s'y risquent encore. « Le temps suspend son vol » est la phrase qui vient à l'esprit de Sunny sans qu'elle puisse nommer son auteur parce que la situation créée ici n'a d'autre auteur que la vie elle-même. Et c'est ça. Elle voudrait bien s'accrocher à chercher l'auteur, elle ne le peut pas. Puis il se lève, nonchalant, son costume

cravate impeccable, c'est surprenant se dit Sunny, je n'avais pas remarqué qu'il était assis par terre en costard ! Traversant la rue pour la rejoindre, il sourit toujours.

– Ne restons pas là, venez, allons prendre un verre, dit-il.

Ce à quoi Sunny sourit, quand même, avant de le suivre, longue silhouette élégante, muette.

À quelque deux cents mètres de là, parcourus dans le plus grand des silences, elle derrière lui, à la japonaise en quelque sorte, parvient-elle à se dire, il entre dans un petit immeuble de trois étages, dans lequel elle le suit, surprise elle-même de trouver cela tout à fait naturel.

Au troisième et dernier étage, l'appartement est zen. Peu de meubles. Tous en très beau bois clair dont elle apprendra plus tard que c'est du merisier, et du cerisier pour le lit dans la chambre.

Ce n'est qu'après avoir pris leur premier thé ensemble, un Tuocha, en silence toujours, que leur histoire a vraiment commencé.

Et il faudra beaucoup de temps au temps, à Sunny et à cet homme qui bouleversera sa vie, pour pouvoir évoquer ce moment précis en cette journée mémorable pour son avenir, où Sunny décide de suivre un inconnu chez lui alors que le matin même sa présence la mettait mal à l'aise.

Mystère alchimique irrationnel s'il en est, où la vie bascule parce que la question de plus que l'on se pose à son sujet restera sans réponse à moins que l'on ne choisisse de vivre cette réponse-là qui échoit à chacun comme un choix irrépressible que l'on ne peut en aucun cas remettre.

La vie va, n’est-ce pas ? Elle va toujours de l’avant et à chaque pas qui traîne, elle se rappelle à l’ordre comme une onde insistante dont le mouvement incessant redresse sans cesse l’appel que nous lançons, le transformant en sommation extérieure dont nous trouvons les sujets à la mesure de nos propres moyens.

Et plus l’appel est grand, plus l’attirance à une réponse possible est « hard » ! C’est ainsi. Liane travaille beaucoup, Pam aussi et tout en restant disponible pour Sunny, cette dernière a pris sa vie en main, sa boutique, aidée par Foster « qui n’a rien d’autre à foutre ! » a dit Pam en riant, un peu vindicative quand même.

Le temps n’est pas le même pour tous et chacun y imprime ses forces créatives comme il le peut, au rythme plus ou moins rapide des exigences qui se présentent, constantes ou impromptues.

Ce n’est facile pour personne.

Mais tous prennent avec le plus d’aisance possible, voire de « stoïcité » ce qui passe ou reste, ne laissant que trace légère ou blessure regrettable. Il y a de tout et générer ses propres affects semble être, se dit Liane, la principale occupation de certains dont elle soupçonne fortement Sunny d’être… Mais le silence de ce côté-là est si opaque qu’elle n’en sait rien, au fond.

Tout le monde se croise sans cesse et les coups de fil

vont bon train, assez superficiels pour ne rien dévoiler vraiment, assez conviviaux pour ne pas couper complètement ce léger fil qui nous relie sans jamais rompre.
L'affect est un état géré par le mental qui, ne supportant pas les failles de l'émotionnel les reprend à son compte pour en figer les troubles trop voyants et gênants de manière à les contrôler mieux.
Peine perdue ! Vous avez remarqué ?
L'évidence encore, dans ce domaine, parle et le silence qui y préside est la caution de cet indiciblement destructeur que l'on préfère éluder. Cela ne va-t-il pas de soi ? Hélas !!
L'ordre n'est-il que l'organisation de ce chaos intime qui ne supporte plus cette remise en question permanente où nous plonge le désordre dont les affects résurgents brouillent en permanence nos moindres tentatives de restructurations ?
Liane devient folle. Elle ne peut, en ce moment, s'empêcher de penser en vrac à tout ce fatras-là. Est-ce l'absence de Sunny qui couche dans son arrière-boutique ? Pendant l'installation, a-t-elle précisé. Ce qui dure tout de même depuis un mois !! Et la boutique est impeccable, Liane, sans poser aucune question, l'a constaté elle-même.
L'indépendance est une tentative désespérée vers la liberté d'une autonomie intérieure. À ne pas gâcher, s'est promis Liane en référence à Sunny.

De ce baptême de vie active, Sunny se tire assez bien. Très bien même, ne serait-ce son histoire commencée sur des chapeaux de roues et continuant dans la passion,

avec un homme dont elle ne sait presque rien, sinon qu'il est un amant exceptionnel dans sa jeune expérience.
De vie ou de mort, Sunny se contenterait, si ce n'était cet amour formidablement constructeur et destructeur à la fois. Source d'imprévus constants, de changements radicaux, de brèves rencontres et de nuits câlines ou/ et chaudes avec des relations où le plaisir côtoyant sans cesse la mort les pousse et elle en particulier, dans une violence où elle se découvre complètement différente de ce qu'elle aurait pu espérer de l'amour. Ces à-coups dans sa vive sensibilité créatrice ne connaissent de répit que dans la jouissance qui la laisse vide d'elle-même et de lui avec cette tristesse à ne pouvoir en retenir l'extase toujours renouvelée comme une sorte de système en roue libre dont on ne se sort que pour chuter encore plus, là où cette jouissance ne sera plus, ce qui dans l'idée est insupportable à Sunny.
Lui est le maître. Sans les paraître, il a quarante ans, une femme et trois enfants dont il est fou. Ça, il le lui a dit. Mais il vit seul dans cet appartement zen où le retrouve Sunny pour le meilleur tandis que le pire la guette dès qu'elle le quitte.
Comment ne vivre que d'amour ?
Comment vivre sans amour ?
La question : est-ce de l'amour ? ne venant bien évidemment pas du tout à l'esprit de Sunny qui table sur le seul amour de sa vie. Lucas est pour elle l'amour, l'archétype, en quelque sorte, par qui l'amour est là. Cette fougue à préserver l'insupportable est un vice de la passion qui s'y fourvoie avec tout le délice

que peuvent représenter les mille et un détails qui imbriquent deux corps l'un dans l'autre. Lucas est très beau joueur dans tous ces domaines où les sentiments naissent et meurent pour renaître d'eux-mêmes quand, les stimulant à peine, l'on a pris la précaution de garder chaude la braise sous les cendres. C'est ce qu'il fait avec un art où il est passé maître et devant lequel la jeunesse de Sunny n'a aucune chance, aucune autre porte de sortie que celle d'entrer à chaque fois par là-même où Lucas l'a faite sortir. Mais s'en rendent-ils compte ? Lucas lui aussi est fou de Sunny. Pourquoi ? Sans parler de son attraction évidente pour elle, Sunny réagit juste comme il faut à tous ces stimuli qui sont devenus sa seconde nature et de plus, elle est trop jeune pour s'en lasser. Elle croit que l'amour est là, que l'amour, c'est ça. Que dire ? Rien. Il n'y a rien à dire de ces deux-là qui malgré tout s'aiment, mais dont l'épée de Damoclès demeure une autre Sunny, qui ne lui ressemblerait pas vraiment mais serait juste assez différente pour éveiller une fois de plus Lucas à ses instincts chéris envers son pouvoir sur les femmes et les plus jeunes en particulier.

Mais Sunny ignore tout de ces bas instincts dans lesquels elle ne lit que preuves irréfutables pour elle d'un amour immortel. Car, en plus, elle le croit quand il lui dit vouloir divorcer.

Naïve Sunny.

Ignorante Sunny.

Belle Sunny, si sincère et totalement entière.

Et la vie va, n'est-ce pas ?

De toutes les mésalliances que connaissent les cœurs, celle avec le doute est probablement la plus pernicieuse qui soit. Pam n'en a aucun doute et pourtant, elle doute. Mais elle ne doute pas de quelqu'un, ou de quelque chose ou projet, Pam doute de tout, absolument de tout et de tous et toutes. Triste constat que celui-là, surtout pour une femme aussi occupée et investie, engagée dans cette entreprise, son boulot et… et ? C'est là que Pam se rend compte qu'à part les collections, les créateurs, les collègues, à part Liane et Sunny, à part… elle ne se trouve plus rien ou personne à part. Ses quelques amis ont disparu, sans doute n'était-elle pas assez disponible pour leurs problèmes, leurs envies, leurs sollicitations en pleine nuit parfois quand on l'appelait pour cause d'urgence à dire, à se confier, à se rebeller ou/et qui sait qui ou quoi d'autre encore !
Dans la folie qui précède une collection, dans le calme vide qui y succède, dans le train-train quotidien accélérateur d'agitation au superlatif qui la prépare, Pam ne se trouve plus de place en tant que femme, pense-t-elle. Mais elle n'en est certes pas sûre du tout, du tout.
Quand le soir tombe sa nuit quotidienne comme un rideau sur le théâtre de sa vie… God ! Je suis lyrique, en plus, se surprend-elle… il y a là, en coulisse, un

grand manque. Pas d'homme, pas d'enfant, pas d'animaux, ça ne va pas. Ça ne va plus.
La force et l'ampleur inconditionnelles semblent pourtant lui appartenir puisqu'elle les tourne rond vingt-quatre heures sur vingt-quatre dans son travail, mais tout cela lui apparaît maintenant comme étant en dehors d'elle, dans quelque moteur abstrait, insaisissable. Liane en est-elle le générateur ? Pam, pensant, ici, Liane au masculin, se dit que cela pourrait bien être ça ? Ce moteur d'énergie, constant, même la nuit. Pam parfois ouvre un œil, surprise de se constater couchée et supposée dormir alors qu'il lui semble immédiatement qu'elle était, encore, comme toujours, en train de bosser ! Et c'est franchement un comble, non ?
Pam traverse une période de mésalliance du cœur avec le doute et c'est vraiment pénible cette histoire qui lui arrive au beau milieu d'une tâche de communication avec les médias, elle sent bien que n'étant pas convaincue elle-même, elle ne parvient pas à communiquer autre chose. À tel point qu'elle veut en parler ce matin à Liane. Il faut que quelqu'un d'autre s'en charge, sinon on va à la catastrophe. Il y a déjà une baisse d'intérêt de leur part, et c'est de ma faute. Pam en est convaincue, elle sait, elle a toujours su, de tout temps, que nous ne pouvons bien communiquer que ce que nous sommes réellement. Tout truc ou méthode dans ce domaine étant au bout du compte, illusoire.
Pam doute, c'est ainsi, mais ce dont elle est sûre, c'est que c'est mauvais pour la boîte parce qu'elle fait mal son boulot en ce moment. C'est pourquoi elle décide, ce matin, d'en parler à Liane avant que cette situation

où elle se trouve, ne déteigne trop sur la « boîte » comme elles disent.
Et c'est ce qu'elle fait en arrivant au bureau où elle se rend directement dans celui de Liane. La porte est fermée et elle frappe donc avant d'entrer. Mais Liane n'est pas là. Une feuille de papier A4 est posée en évidence :
« Je ne serai pas là de la journée.
Impondérable.
À demain neuf heures.
Ne pas me joindre sur mon portable.
Merci et courage. »
C'est la première fois, depuis toutes ces années que Pam travaille ici, que cela se produit. Ne serait-ce que le ton tranquille de cette note bien en vue, cela est inquiétant. C'est fou, se dit Pam, qu'est-ce qui se passe ? C'est dingue cette histoire. La surprise l'a totalement déconnectée durant quelques instants de ses propres problèmes de mésalliance perturbatrice.
Liane n'est pas là pour la journée.
La nouvelle a fait le tour des locaux très rapidement. Consternation calme. Tous au boulot, a dit Pam sans autre commentaire.
Et curieusement, elle s'est sentie, sans transition, beaucoup mieux. C'est étrange, se dit-elle, comme une urgence vous remet d'aplomb alors que j'étais prête, ce matin, à arrêter de bosser pendant quelques jours.
Puis Pam a dû oublier son nombril durant cette journée de folie où elle a dû en plus recevoir deux rendez-vous importants qu'avait pris Liane avec *Elle* Londres et le *Harper's*… Dingue tout ça. Mais son assurance, surprenante,

a conquis, ce sont deux affaires dans le sac, c'est la bonne nouvelle qu'elle a communiquée à l'atelier.
Ce n'est qu'à sept heures et demie, après le départ de tout le monde que Pam, assise derrière son bureau, s'est déchaussée et a posé les pieds sur la table. Crevée ? Même pas. Dynamisée. Enchantée. Étonnée et franchement pleine de gratitude envers Liane, remerciant cette dernière pour la bonne idée qu'elle avait eue de ne pas assurer aujourd'hui, justement, une journée ici, comme d'habitude.
Pam est pensive. Mais différemment et de façon si positive, que l'étrangeté de cette journée, une première dans leur histoire avec Liane, lui revient comme un leitmotiv, et ce n'est pas fini, se dit-elle, se sentant elle-même si autre et si dynamique après autant de responsabilités prises, de décisions, de rendez-vous assumés et d'échanges constructifs. Mais comment cela se peut-il ? Vu l'état dans lequel je suis arrivée avant que tout cela ne se passe… bien ! Très bien !!
La perplexité de Pam fait alors place à une sévérité telle vis-à-vis d'elle-même qu'elle se lève et se dirigeant pieds nus vers la fenêtre, elle voit un taxi qui dépose Sunny, laquelle entre dans l'immeuble pour apparaître quelques instants plus tard dans le bureau de Pam qui l'y attend.
– Mais que fais-tu là à une heure pareille ? demande Pam, à l'arrivée de Sunny qui s'installe dans le fauteuil face à elle.
– Oh ! Je me doutais bien que toi ou Liane, ou les deux, seriez là, va ! Moi je déprime un peu, alors je viens chercher un peu de tonus sagesse auprès de vous. C'est simple ! Ça va ?

– On ne peut mieux, répond Pam. Tu as de la chance, il y a, ce soir, du tonus dans l’air. Tu as été bien inspirée de ne pas venir ce matin, nous en manquions ! Mais ce soir, no problem, tout baigne. Alors et cette déprime ? On se la dissout ou pas ?
– Et Liane ? interroge Sunny, rentrée déjà ?
– Liane pas venue du tout ! lance Pam en riant.
Surprise de Sunny, rire de Pam, sourire calme ensuite de Sunny à Pam, disant :
– C’est une première, il est vrai. Mais il y a sûrement une très bonne raison à ça, je n’en doute pas.
Pam d’ailleurs, ne doute plus de rien !
– Tu m’as l’air dans une forme…
Sunny n’a pas le temps de terminer sa phrase.
– Olympique ! C’est sûr !
Sur ce, Pam qui cherchait une station sur sa radio met la musique en sourdine et se met à danser doucement, avec un grand plaisir évident, dans tout le bureau. Sunny, épuisée, la regarde en souriant et en se faisant la réflexion que jamais Pam n’a été aussi tonique ! C’est étrange, se dit-elle, c’est une facette que je ne connaissais pas encore de cette femme que je connais depuis toujours !
Le morceau s’arrête en même temps que la voix de Whitney Houston. Calme. Pam éteint la radio, s’assied et lance :
– Je t’écoute ma Belle enfant.
– Oh ! Ce n’est pas si grave, les mecs... !
– Les mecs ? Ou le mec ? demande Pam.
– Mon mec, si tu préfères. J’en ai ras la casquette, je ne sais plus, dit Sunny doucement.

– Ah ! Toi aussi, tu en es à ne plus savoir… constate Pam.
– C’est-à-dire que tout va bien, comment dire…
– Au lit, tu veux dire ?
– Ben oui, répond Sunny, au lit c’est OK, mais…
Sunny hésite et Pam enchaîne :
– Mais après et avant c’est plus pareil !
La question posée doucement fait venir les larmes aux yeux de Sunny que Pam va embrasser sur le sommet de la tête.
– Ma chérie – terme solennel que Pam, ou Liane, emploie très peu à l’égard de Sunny – avec certaines de nos passions les plus hard… je dirais, c’est ainsi que cela se passe. C’est pourquoi, continue-t-elle, il faut en être consciente et mettre, pardonne-moi l’expression, le cul là où il doit être sans le faire monter dans la tête et l’y installer comme l’amour d’une vie, ce qu’il n’est pas, mais pas du tout. Ainsi, tu peux ensuite faire face au meilleur en toute quiétude sans t’encombrer du pire... !! Voilà ce que nous, femmes romantiques et naïves, devons savoir et pratiquer. Est-ce que je suis claire ?
Sunny qui écoute attentivement, les yeux brillants d’intérêt et non plus de larmes, acquiesce.
– C’est évident, mais comment faire ?
Pam réfléchit, c’est vrai, c’est une vraie question qu’elle répète :
– Comment faire ? C’est difficile, vois-tu, car à part la pratique, je ne vois pas. C’est quelque chose qui vient en se faisant, tu vois ?
– Ce qui veut dire, demande Sunny, que je suis bien partie pour y arriver ?
– Absolument !

Rire des deux femmes.
Elle a ri, se dit Pam, c'est gagné. Un bon dîner là-dessus, et c'est une affaire qui roule ! Se surprenant elle-même par ses propos, Pam range ses affaires tandis que Sunny va se laver les mains, d'accord toutes deux pour dîner ensemble et, ce soir, fêter ça. « Ça » étant pour l'une et l'autre, leur prise de conscience respective et l'échange positif d'une amitié filiale-maternelle ? On pourrait appeler cela ainsi, se dit Sunny en revenant.
Sunny a voulu aller au petit végétarien où elle se rend souvent, Pam étant d'accord, elles y entrent et sont surprises car il n'y a pas trop de monde. Les végétariens dînent-ils plus tôt et se couchent-ils plus tôt ? Ce serait une explication.
Elles s'installent donc et consultent la carte quand le garçon qui connaît bien Sunny pour la voir souvent, vient les saluer et prendre la commande. Il a l'air un peu gêné, ce que ne peut remarquer Pam qui le voit pour la première fois. Sunny le note et le dit et, tandis qu'elles le regardent s'éloigner, la porte s'ouvre sur Lucas et une très jeune femme. Sunny reste interdite. Pam qui regardait les desserts sur le menu, la voit soudain transformée en statue et s'inquiète :
– Tu as vu un fantôme, Sunny ?
Sunny répond en disant :
– Ça ne t'ennuie pas qu'on change de place toi et moi ? Je viens là et tu viens ici, dit-elle en se levant, sans se déplier totalement, pliée en deux pour venir s'installer à la place de Pam protégée du reste de la salle par un superbe ficus.
– Bon, c'est un peu étrange ta façon de te déplacer

moitié debout ? Tu sais que nous sommes en plein Londres et qu'il n'y a pas lieu de craindre les pièges de la jungle. Quoique… se ressaisit-elle…
Sunny est à la fois pétrifiée et indécise, mais très « sur le coup » trouve Pam qui, sans savoir pourquoi, décide de ne poser aucune question. Ce qu'elle a appris avec Liane.
Ce n'est qu'au plat principal après les entrées, que Sunny lance :
– Tu as raison, j'ai vu un fantôme, parce qu'en plus, quelque chose étant mort ce soir, ce que j'ai vu n'est donc plus qu'un fantôme.
– Bien, dit Pam. Quand tu pourras m'en dire un zeste de plus, j'aurai peut-être une chance de comprendre. Mais c'est pas pressé, prends ton temps.
Sunny se penche alors vers Pam pour dire, avec les yeux exorbités, et dans un murmure :
– Il est là…, ses yeux roulent vers sa gauche sans que ne bouge sa tête. Il est là, avec quelqu'un…
Discrètement Pam se tourne dans le sens du roulement des yeux de Sunny et ne voit là rien que de très normal, deux couples végétariens sans doute, dînant en paix. Sur la table de l'un d'eux pourtant, et elle trouve ça un peu bizarre, mais pourquoi pas, une bouteille de champagne français. Elle regarde ensuite Sunny pour le zeste de plus… un petit effort que Sunny fait.
– Il est là. Mon mec est là avec une autre.
– Voilà qui est parfait, répond Pam, parce que si vraiment c'est un fantôme pour toi, on va quand même l'achever, non ?
Sunny acquiesce, laissant le soin à Pam de trouver

comment, pour la deuxième fois de cette journée et de cette soirée mémorables pour les deux femmes, à plusieurs égards. Pam propose, en se régalant de quinoa :
– Tu me le présentes en sortant, et on improvise.
À cette idée Sunny sourit et dit fermement :
– D'accord.
Puis elles s'entretiennent de la vie professionnelle de Sunny sans plus parler du fantôme à achever très prochainement.
Il est vrai que Pam a parlé d'elle cet après-midi avec la journaliste du *Elle* anglais, et ajoute-t-elle :
– Tu devrais recevoir sa visite, elle a dit qu'elle passerait te voir avec un collègue très vite. Ils ont besoin d'un jeune créateur pour un article sur la mode à Londres et c'est son collègue qui en est chargé. Mais comme elle connaît bien Liane, elle veut aussi te rencontrer. Tu nous tiendras au courant, n'est-ce pas ?
– Bien sûr ! s'exclame Sunny qui observe Lucas de dos, sabler le champagne avec une très jolie fille.
Pam s'est retournée, pour dire ensuite :
– Tu n'as rien remarqué ? Cela devient folklo cette histoire.
Sunny regarde mais ne remarquant rien de particulier, elle demande :
– De quoi veux-tu parler ?
– De la fille, répond Pam, de la fille qui l'accompagne.
– Je ne vois rien, à part qu'elle est très jolie.
Pam sourit.
– C'est bien Sunny d'être fair-play, parce qu'il va perdre beaucoup en te perdant, mais il ne le sait pas encore. Regarde, elle porte une robe de Liane.

Sunny détaille la robe, puis :
– Mon Dieu mais comment ne l'ai-je pas vue ? C'est vrai. Elle a du goût en plus, elle est bien cette fille ! C'est fou ça.
– Je trouve cela très intéressant vois-tu et nous allons le lui dire, aussi. Pam a parlé tout en douceur.
Et Sunny est surprise par la tranquillité dont elle fait preuve elle-même dans cette situation rocambolesque, contente d'avoir été inspirée pour aller au bureau et se retrouver là avec Pam. C'est quand même mieux.
– Tu sais, dit-elle à cette dernière, si on m'avait dit ça, ce qui se passe là, eh bien je me serais imaginée furieuse et allant arracher les yeux à ce mec ! C'est drôle, non ?
– Ce qui est drôle, c'est que tu l'appelles toujours « mec » ! Il a un nom ce mec, pourtant ?
– Lucas, souffle Sunny, il s'appelle Lucas, comme dans la chanson…
– C'est pas mal Lucas. Ça me plaît bien.
– À moi aussi, dit Sunny en souriant.
– Bon. Mais le mec et le prénom ça fait deux.
Pam est catégorique.
– C'est pourquoi je disais « le mec », répond Sunny.
– Donc tu ne l'aimes pas vraiment puisque pour toi déjà il y avait le prénom que tu aimais et « le mec »…
– Dans le mille ! Seigneur pourvu que Pam ait raison ! lance Sunny les yeux levés au plafond et les mains jointes sur la poitrine.
Et Pam de la bénir en disant :
– Bien sûr que Pam a raison !
Sur ces entrefaites, le dîner se termine et Sunny tient à inviter Pam, ayant donc réglé, elles se lèvent et se

dirigent vers la porte. Sunny s'arrête à la table de Lucas et lance :
– Quelle coïncidence Lucas, nous avons dîné ensemble sans le savoir, bonsoir Mademoiselle, tiens je te présente Pam, ma tante, dont je t'ai beaucoup parlé.
Lucas se lève très à l'aise.
– Bonsoir Madame, en effet Sunny m'a parlé de vous. Comment allez-vous ?
– Et vous-même ? Ravie de vous rencontrer d'autant que Sunny ne m'avait jamais parlé de vous. Tu le connais depuis longtemps ? demande-t-elle, étonnée à Sunny.
– Juste assez pour ne pas le regretter, dit Sunny avant de demander à Lucas.
– Tu ne nous présentes pas ?
– Ah ! Pardonnez-moi, Liz, Sunny, Pam sa tante.
C'est alors que Pam s'adresse à Liz.
– Liz, vous portez une robe faite dans nos ateliers et dessinée par la mère de Sunny, c'est amusant non ?
Liz s'est levée et elle s'exclame :
– Mais j'adore ce que vous faites. Je me demande…
Pam l'interrompt :
– Vous êtes mannequin n'est-ce pas ? J'ai vu votre photo dans le book de l'agence avec laquelle nous travaillons, mais je vous croyais un peu grande. Si vous voulez vous arranger avec Sunny pour venir nous voir à l'atelier, peut-être pourrions-nous tirer quelque chose d'un entretien ?
Liz est aux anges, elle remercie chaleureusement Pam et échange avec Sunny téléphone et adresse. Lucas assiste, médusé, à la scène d'autant que Sunny très rieuse lui paraît en forme, ce qu'il ne comprend

vraisemblablement pas. En le regardant dans les yeux, elle dit :
– J’ai cru un instant que tu dînais avec une collaboratrice de travail, mais me voilà tout à fait rassurée. Liz, vous avez un style intéressant et je suis aussi styliste, termine-t-elle en regardant Liz qu’elle embrasse comme le font tous les jeunes lorsqu’ils se rencontrent.
Laissant Lucas à sa perplexité, Sunny et Pam sont déjà sorties sur un :
– Salut, bonne soirée ! plein de bonne humeur.
Ce n’est que chez Pam où elles vont prendre une infusion que Sunny se jette dans ses bras en riant, exultante de joie elle dit :
– Merci, merci, j’ai achevé le fantôme qui rôdait dans mon cœur et ma tête de façon si malsaine. C’est super ! Youpi... !
Pam l’étreint tendrement avant d’aller préparer la tisane.
– Tu vois, dit-elle en revenant dans le salon où Sunny s’est installée par terre, devant la table, c’est ça la pratique. Méfie-toi, quand on commence, on peut y prendre goût !
– C’est super ! répète Sunny en tapant dans ses mains comme une petite fille découvrant un nouveau jouet, je suis enthousiasmée par cette soirée.
– Ce qui prouve que Lucas n’était pas pour toi ce que tu pensais qu’il représentait dans ta vie... ! c.q.f.d. ! lance Pam en servant les deux infusions.
– Oui, mais je ne le savais pas. Maintenant, je le sais et lui aussi.
– Ça c’est moins sûr, tempère Pam, parce que les hommes, pas tous mais certains, ont du mal à comprendre ça

pour leur partenaire… mais nous verrons.
Et de siroter tranquillement leur tisane.
– Je te conseille d'investir la chambre d'amis ce soir et de ne pas ressortir pour rentrer à une heure aussi indue. Tu fais comme chez toi ma Belle enfant. Moi je vais me coucher. Demain sera trépidant, bien qu'un autre jour !! Et je parle pour nous deux…
– Merci Pam, j'accepte.
Chose dite chose faite.
Une demi-heure après, douche et prière, les deux amies retrouvent les bras de Morphée qui lui, n'est jamais décevant.

La pâleur de la jeune femme est terrifiante et son bébé dans un lit à côté d'elle est pourtant beau. Tout rose et paisible comme tous les enfants que Liane a pu voir, ces nouveau-nés qu'elle n'a pas eu le bonheur d'avoir, elle. Dans un éclair, Liane, horrifiée, se dit qu'elle ne sait même plus le nom de son mari tout à coup ! Et pourquoi pense-t-elle à lui en cet instant tout à fait hors normes où l'a plongée une lettre venue d'un hôpital parisien, La Salpêtrière, où un médecin lui demandait la faveur de venir.
Une jeune femme voulait la voir, disait-il, atteinte du sida et très malade, elle avait un bébé, et elle voulait voir Liane. C'était si inattendu et si étrange à la fois, qu'après un coup de téléphone à ce médecin, elle avait décidé de prendre l'avion pour répondre à l'appel d'une inconnue dont le nom ne lui disait rien du tout et à laquelle elle n'avait pu parler pour cause d'examens médicaux, et dont le médecin lui disait ne pas savoir pourquoi, mais que cela paraissait vital pour cette jeune femme de vingt ans tout juste.
Liane était donc devant Angèle depuis quelques secondes et ni l'une, ni l'autre ne parvenaient à parler. Le médecin s'était retiré, l'infirmière aussi, elles se retrouvaient seules avec un bébé que Liane regardait encore tant il était beau.

– C’est un garçon, il s’appelle Thierry. Je ne connais pas son père. Enfin, je ne sais pas de qui il est vraiment, explique Angèle qui ajoute inquiète : je ne vous fais pas peur au moins ? Je sais que c’est impressionnant quand on n’a pas l’habitude et en fait, moi-même, quand je me vois dans une glace, j’ai du mal. Mais je ne voudrais pas que vous ayez peur.
– Je n’ai pas peur, Angèle, je suis impressionnée parce que je ne sais rien de vous sauf que vous avez beaucoup insisté pour me voir, répond Liane.
– Oh ! Ça oui. Personne ne voulait vous envoyer cette lettre et moi je ne peux pas sortir, vous comprenez, j’ai cru que vous n’arriveriez jamais. Merci. Je vous remercie beaucoup. C’est le médecin finalement qui a accepté d’envoyer ma lettre. Parce que lui sait que je suis un cas désespéré sans doute !
– Alors tout va pour le mieux, tenez, je vous ai apporté des « cookies » anglais, j’espère que vous aimerez ?
Liane les dépose sur la table en disant cela. Il fait chaud dans la chambre et Angèle qui le perçoit, se couvre et lui demande d’ouvrir la fenêtre, ce qu’elle fait, avant de s’asseoir.
Le bébé dort paisiblement. Un silence dont a besoin Angèle avant de dire :
– J’ai suivi toute votre carrière, enfin je suis au courant de tout ce que vous avez fait et je connais tous vos modèles. Et puis je voulais être mannequin – elle a un pauvre sourire – j’aurais pu, même si on ne le dirait pas ! À seize ans, j’ai voulu aller à Londres, et je n’ai pas pu pour plein de raisons inutiles à développer. Mais je suis orpheline et ceci explique en partie cela. Ça a

été la dégringolade et je me suis, pour terminer, shootée. De là au sida, il y a un pas qui fut franchi par la vie qui m'y a poussée, il est vrai que je ne l'avais pas beaucoup respectée, en moi surtout…

Angèle s'arrête pour prendre une gorgée d'eau et Liane prend le verre qu'elle pose sur la table de nuit. Liane est très étonnée par la façon dont s'exprime Angèle. C'est un langage qu'elle n'attendait pas, elle ne sait pas pourquoi cela la touche autant.

– Et puis je suis tombée malade alors que j'étais enceinte. Fausse couche spontanée naturelle. Et j'ai continué ma descente aux enfers, physique et mentale. Et là j'y suis. Mais entre-temps, Thierry est arrivé et il a maintenant dix mois et il n'a rien, vous comprenez ? Il est sain. Ça c'est un miracle que je ne m'explique pas, mais c'est un fait. Thierry est sain. Et moi je lui offre pour vie une galère.

Attentive, Liane l'écoute sans bouger.

Angèle continue :

– Si j'avais pu choisir ma mère, c'est vous que j'aurais choisie. Je ne sais pas pourquoi, c'est ainsi. Alors une idée folle m'est venue. Je me suis demandé si en nous rencontrant et si en faisant la connaissance de Thierry, vous comprendriez ce qui ne cesse de m'obséder jour et nuit. Je n'ai plus que ma mort, mon départ à réussir, et si je sais que Thierry va à la DDASS après moi, alors c'est un ratage complet pour lui, le mauvais départ qui continue… Et je me suis dit, cette femme, elle est capable de comprendre. Elle est peut-être la seule au monde mais elle en est capable.

Angèle s'arrête un court instant, elle a les yeux baissés

sur son fils, elle les lève vers Liane pour demander :
– En êtes-vous capable ?
– Bien entendu, répond Liane, je comprends.
– Ce n’est pas une question d’argent, c’est une question de vie, vous comprenez ?
– Oui, je le comprends.
– Alors vous allez accepter de m’aider.
Liane attend la proposition, car une proposition a été pensée par Angèle très certainement.
– Acceptez-vous, permettez-vous que je vous appelle Liane, je ne peux quand même pas vous appeler Maman ?! Et cela les fait rire pour la première fois, ensemble. Le bébé bouge sans se réveiller.
– Bien sûr, appelez-moi Liane, c’est mon nom après tout.
Rire des deux femmes à nouveau qui amène une lueur rosée sur les joues d’Angèle, ce qui est encore plus impressionnant.
– Voilà, quand je mourrai, parce que je vais mourir dans les mois qui viennent, quand je mourrai, voulez-vous s’il vous plaît, vous occuper de Thierry ?
Liane qui, intuitivement sans doute s’y attendait un peu, reçoit le choc en douceur, mais quand même ! Quelle proposition !
Angèle l’observe, elle n’a plus rien à dire. Elle a tout dit et se demande si Liane a quelque chose à dire, une question... ?
Le silence dure une éternité et la mort qui guette se fait rebelle tandis que la souffrance tire les traits d’une jeune femme de vingt ans qui l’attend avec une certitude embarrassante pour quelqu’un de bien portant. Liane enregistre tout cela très vite mais le silence dure parce que tout cela est difficile à penser et à vivre encore plus !

– Je m’en occuperai le mieux possible et je lui parlerai de la beauté et du courage de sa maman, parce que, Angèle, je vous trouve très belle et si courageuse... !
Angèle a rosi de plaisir ou de soulagement, de bonheur, et peut-on appeler cela du bonheur ? Pensée intime, cachée à laquelle il est fait écho par Angèle dans la seconde qui suit :
– Liane, je crois que l’on peut appeler ça le bonheur, ce que je suis en train de vivre, je crois que c’est le bonheur et je vous en remercie tant ! Je suis libérée d’un tel poids que je pourrais mourir ce soir, m’en aller tranquille. Et puis je vous remercie aussi de ne m’avoir posé aucune question, non pas que je ne veuille pas répondre, mais c’est sans importance. La seule priorité étant mon petit bonhomme qui n’a pas demandé tout ça et qui en hérite brutalement. Je suis vraiment nulle parfois, voilà où cela m’a menée, mais je me dis que seul ce que l’on fait de bien au présent, malgré tout, doit compter dans la balance et vous m’aidez beaucoup, je vous remercie.
Angèle prend dans le tiroir de sa table de nuit une enveloppe qu’elle tend à Liane.
– Tenez, vous allez trouver une adresse, ne l’ouvrez qu’en sortant je vous en prie. Allez à cette adresse, tout ce dont nous n’avons pas parlé y est, puisque je vous demande de contacter une personne qui va s’occuper de tout. Ensuite, peut-être reviendrez-vous dans le mois qui vient ? Ce serait bien. N’emmenez pas Sunny, mais j’aurais tant aimé la rencontrer. Ne l’emmenez pas, elle risquerait d’être impressionnée, je ne le veux pas.
Angèle a la voix qui faiblit. Tout cela a été un réel effort pour elle. L’infirmière rentre avec des cachets

sur une soucoupe, il est seize heures, Liane s'est levée, l'enveloppe dans les mains, elle embrasse Angèle sur le front, ce qui ramène les larmes aux yeux de cette dernière. Puis elle sort après avoir caressé la joue de Thierry qui dort toujours.

Dans la rue Liane arrête un taxi, il est un peu plus de seize heures, elle lui donne l'adresse trouvée dans l'enveloppe, c'est avenue Victor Hugo, et le taxi prend les quais, juste à deux pas. Elle suppose que Maître Courdet qu'elle va voir est au courant, car elle n'a pas rendez-vous. Il n'y a pas de trafic, c'est une chance, elle paie à seize heures quinze très exactement, en remerciant le chauffeur qui a conduit vite et bien, grâce aux couloirs pour taxis et bus…
L'immeuble est cossu et elle est étonnée qu'un avocat aussi bien en place… ait quelque rapport avec Angèle.
Une jeune femme l'accueille à un standard à l'entrée et lui demande tout de suite, en regardant la pendule au-dessus d'elle, si elle vient de la part d'Angèle, ce à quoi, surprise, Liane répond par l'affirmative. La jeune femme lui demande de s'asseoir puis disparaît dans un couloir pour revenir quelques secondes après en l'invitant à la suivre.
Un homme d'une cinquantaine d'années l'attend debout près d'une fenêtre, il est élégant, belle prestance et il lui sourit, sourire machinal ou triste, Liane ne sait pas.
– Asseyez-vous Madame, avez-vous fait bon voyage ?
– Je vous remercie, depuis La Salpêtrière ce fut court, rapide et…
– Non, pardonnez-moi, je parlais du Londres-Paris.

Bien sûr, se dit Liane, il est au courant de tout !
– Voyez-vous, je ne voulais pas qu'Angèle vous envoie cette lettre, c'était une idée folle, et je suppose que vous le lui avez dit ?
– Pas du tout, je pense sincèrement qu'elle a agi comme une mère responsable, et je suis là pour ça, répond Liane qui ajoute : j'ai accepté sa proposition.
Ce qui cloue sur place la belle prestance de l'homme élégant qui n'en croit pas ses yeux ni ses oreilles.
– Vous voulez dire que vous avez accepté ?
– Mais oui, dit Liane en lui décochant son sourire le plus sévère.
Il reprend :
– Vous avez accepté ! Mais vous n'avez pas besoin de ça d'après mes renseignements.
– Si vous permettez Maître, je suis la seule à pouvoir décider si « ça », cet enfant, je présume, Thierry donc, j'accepte de m'en occuper ou pas et j'ai dit oui. Alors s'il vous plaît, réglons ce qu'il nous faut régler. Je suis là pour ça.
– Mais je ne parle pas de l'enfant chère Madame, je parle du reste.
Devant le silence interrogateur de Liane, Maître Courdet a un mouvement d'impatience pour dire :
– Elle ne vous a donc rien dit ?
Liane enchaîne :
– Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.
– Vous lui avez quand même bien posé des questions quant à la suite ? dit-il.
Liane commence à avoir les oreilles qui chauffent, elle réplique :

– La seule question pour la suite dormait dans un berceau, et je n'avais pas besoin de la poser pour m'en rendre compte.
L'avocat est désemparé.
– Bon, dit-il, on va commencer par le début.
Liane garde le silence en pensant que c'est la première bonne idée qu'il a.
– Je suis un ami de la famille qu'elle a perdue. De son père plus exactement et de sa mère bien entendu.
Liane trouve que cette dernière expression sonne bizarrement mais n'en montrant rien, elle l'écoute tandis qu'il continue :
– Son père est mort quand elle avait un an. Sa mère est morte un an après. Je vous passe les détails. Ils ont laissé une fortune colossale à Angèle dont je suis le tuteur. J'étais le tuteur car il était entendu qu'elle serait émancipée avant sa majorité. Et c'est ce qui s'est passé. Elle a décidé qu'elle ne voulait pas que je m'occupe de Thierry, son fils. Elle a décidé de léguer le tout à son fils, ce qui est normal et de vous nommer tutrice de l'enfant si vous acceptiez de vous en occuper, avec tout ce qu'il faut pour le faire jusqu'à sa majorité ; elle a décidé qu'il ne serait pas émancipé parce que, dit-elle, ce n'est pas un cadeau quand on est orphelin. Voilà, vous savez à peu près tout, sauf le montant de ses avoirs qui se montent à dix millions de dollars avec une propriété à Los Angeles, une propriété à Cannes et un appartement exceptionnel à Paris donnant sur le Bois de Boulogne.
Vous savez tout.
Ah ! J'oubliais, elle a décidé qu'elle était très pressée.

Car elle sait qu'elle en a pour peu de temps.
Liane est là, sous le choc. Elle ne s'attendait pas à ça. Elle offrait à l'enfant son cœur, sa vie, sa maison, mais elle n'imaginait pas que Thierry arrivait nanti avec en plus un avocat pas d'accord.
Maître Courdet a sonné, une secrétaire est entrée avec un dossier.
– Vous ajoutez le nom s'il vous plaît, – puis à Liane – votre carte d'identité fera l'affaire, merci, dit-il en la prenant pour la donner à la secrétaire. Vous en faites une photocopie et vous me rapportez le tout pour que Madame signe les documents.
Liane est silencieuse.
Maître Courdet appelle Angèle et lui demande quand elle veut signer à son tour. Ce soir, répond-elle, la décision est sans appel. Il lui portera les documents signés par Liane ce soir et elle les signera à son tour. C'est ainsi qu'il informe Liane en raccrochant.
– Cette histoire est rocambolesque, laisse-t-il tomber.
– Je ne trouve pas, dit Liane, c'est une très belle histoire qui concerne Thierry qui va se retrouver avec une famille, une tante et une grande sœur ainsi qu'un « Dad ». Je trouve cela plutôt bien et je suis optimiste quant à lui.
– Vous reviendrez rendre visite à Angèle ?
– Oui, le mois prochain, je le lui ai promis.
– Je ne sais pas quoi vous dire.
– Ce n'est pas grave, vous vous en remettrez, ne peut s'empêcher de lui dire Liane.
– Vous savez, j'ai suivi Angèle dès son plus jeune âge, sans cesse, dit-il d'un air sombre.

– Je comprends que vous vous posiez des questions dans ce cas, mais ce ne sera plus d'actualité très bientôt. Et je suis sûre comme je vous le disais, que vous vous en remettrez.
Liane est cruelle. Elle le sait, mais c'est un porc se dit-elle, je suis sûre que c'est un porc.
– Je me suis marié il y a deux ans et nous n'y comprenons rien avec ma femme. Angèle est si… imprévisible, si… si…
– Malheureuse. Liane l'a aidé un peu à sortir ce mot qui ne passe pas, et dont il la remercie.
Liane le regarde intensément car elle ressent un malaise qu'elle ne sait localiser, à part le fait qu'il est bizarre en parlant d'Angèle. Soudain elle lui dit :
– Mais…
Et la secrétaire qui a tapé à la porte, entre avec les documents, interrompant Liane qui se met à signer plusieurs pages ainsi que des paraphes à chaque bas de page. Liane prend tout de même le temps de lire en détail.
Elle est nommée tutrice avec toute la latitude de choix et d'initiative que cela suppose pour l'enfant, et une somme conséquente est prévue par mois, à charge pour elle d'en disposer au mieux.
Tous les documents bancaires sont là, elle prend connaissance des placements fort bien équilibrés. Les actes de propriété des trois biens immobiliers sont là aussi. Il est stipulé par Angèle que ces lieux restent ouverts et entretenus, gardés, de manière à ce que l'on puisse y venir sans problème du jour au lendemain pour un séjour quelle qu'en soit la longueur…
Tout cela fait beaucoup d'argent gaspillé, pense Liane

en lisant. Elle se promet d’en parler à Angèle.
– Vous pouvez garder tous ces documents, ce sont des copies. Je vous transmettrai par courrier, à moins que vous ne préfériez revenir le prendre à votre prochain passage, un original signé par Angèle ce soir.
Liane fait un mot à Angèle ainsi stipulé :
« Merci Angèle de ne m’avoir rien dit, car je ne sais si j’aurais accepté.
Soyez tranquille, Thierry a un avenir.
Je vous embrasse. À bientôt. »
qu’elle remet à Me Courdet pour le lui donner ce soir à l’hôpital, ce qu’il promet de faire.
Liane prend congé, elle est restée trois heures avec Courdet et a très faim. Mais l’avion est à vingt et une heures trente, elle prend donc un taxi pour l’aéroport. Là, elle dînera, se promet-elle.
Paris est sous une nappe de brume de pollution et elle se sent sale d’en respirer l’inévitable… Mais d’autres pensées l’occupent et surtout cette conflictuelle histoire de vie et de mort avec un bébé magnifique déjà marqué par le destin de manière vraiment curieuse et une maman si proche du voile de l’autre rive que le cœur de Liane se serre. Quelque part dans Paris, une jeune vie se prépare à quitter la folie de ce monde et cette irréversibilité est elle-même porteuse de continuité de vie, c’est ce que j’aurais dû dire à Angèle, si j’avais eu le temps, se dit-elle. Il faudra que je le lui dise, la prochaine fois.
Et elle reçoit une autre pensée, est-elle à elle ou à Angèle ?
« Il faut se dépêcher. Le temps court, il faut se dépêcher. »

C’est une pensée urgente comme la vie, comme la mort, comme le temps qui s’en va et comme les bébés qui grandissent au milieu de tout ça, avec malgré tout tant de joie au cœur quand on peut encore les faire rire. Et avec Angèle, se dit Liane, nous avons ri. Alors, rien n’est perdu. La joie étant une sagesse particulière, même la mort ne peut la faire fuir.
Et c’est bien, se dit Liane.
Puis avant de dîner, tranquillement, parce qu’elle a encore le temps, elle achète au Duty Free des parfums pour Pam et Sunny et une cravate pour Foster, il en met toujours. Pour elle, un cœur en émeraude et diamant sur lequel elle fera, à Londres, graver la date de ce jour exceptionnel avec un L, un A et un T en triangle. Et si on y ajoute le E de « évident », cela donne TALE ou comment la vie écrit ses contes les plus beaux et les plus tristes, à la fois.
C’est avec cette pensée-là que Liane dîne seule. Un homme à sa gauche tente bien une perche à saisir, mais elle n’est pas disponible, ce soir, à des relations superficielles qui vous font passer le temps en distrayant de l’essentiel ce qui doit le rester.
Je suis une emmerdeuse, se dit-elle, mais c’est parfois une question de santé et de survie. C’est pourquoi elle ne saisira pas la perche tendue. Vexé, l’homme s’est retourné sur sa droite où une jeune fille commande une omelette, mais son père arrive et l’homme, gêné, se plonge dans son journal alibi.
Chou blanc, pense Liane. Tant mieux, ça va le calmer et il sera charmant avec sa femme à son retour.
Il est l’heure d’embarquer.

Liane paie et se lève.
Il est toujours l'heure d'embarquer, se dit-elle, pour une romance, une histoire d'amitié, un pays, des vacances, le bout du monde, Paris, le bout de soi, oui, il est toujours l'heure d'embarquer et combien d'embarquements ne ferons-nous pas ? Par crainte, bêtise, doute ou tout simplement manque d'écoute.
Liane embarque avec une conscience très aiguë d'avoir aujourd'hui compris qu'à un appel, d'où qu'il vienne, il faut toujours répondre présent.
Présente au présent, voilà ma vie.
Présente au présent, quelle joie même dans la détresse, alors, la joie se fait profonde et calme, sereine et pleine comme un ballon plein d'air peut s'envoler vers d'autres cieux en toute liberté.

Le lendemain matin, Liane était au bureau la première. C'est là, au téléphone déjà que Pam l'a retrouvée, heureuse de la revoir. Pressée comme d'habitude, elle est repartie très vite durant une heure et n'est revenue enfin que pour recommencer à travailler après avoir envoyé des fleurs à Paris à La Salpêtrière. Pam ne sait pas ce qu'est cet endroit dont elle a entendu le nom. Peut-être un hôtel ? Bref, la matinée a passé comme un éclair et la journée tout entière aussi sans qu'aucune conversation privée n'ait lieu. Pas de temps pour ça.
Liane un peu fatiguée a l'air en forme et ce n'est que vers dix-huit heures trente qu'elle a donné à Pam son parfum et qu'elle a appelé Sunny pour avoir de ses nouvelles. Laconique, parce qu'occupée avec une cliente, Sunny a dit qu'elle passerait après le boulot chez Liane ce soir, si toutefois c'était possible.
C'était possible.
Puis Liane a appelé Foster tandis que Pam faisait un dernier thé, attentive à cette remise en quotidien habituel, avec tout de même quelques questions à ne pas poser mais présentes quant à tout ce mystère autour de son absence sur laquelle pas un mot n'a été dit.
– Je te remercie pour mes rendez-vous d'hier.
– Ce n'est rien, je t'en prie, tout s'est bien passé, répond Pam.

– Je sais, c’est très bien, tu as bien assuré. Quoi de neuf ?
À cette question, le silence étonné de Pam répond. Liane a un aplomb, se dit-elle, me demander ça alors qu’elle a sûrement des tonnes de choses à nous raconter… mais elle répond :
– Sunny, intéressante expérience de vie, elle t’en parlera, je préfère.
– J’ai manqué quelque chose ? demande Liane.
– D’une certaine façon, mais si tu avais été là, cela aurait été différent. C’est peut-être mieux ainsi, la voix de Pam est mutine et gaie.
– Bon. À voir. Tout va bien alors ?
– Tout va pour le mieux même au bureau, comme tu as pu le constater.
Pam est assez satisfaite.
Liane lui sourit en la remerciant pour le thé, sans rien dire encore. C’est que tout cela est si extraordinairement différent de leur vie à toutes deux, qu’elle ne sait pas comment l’exprimer et par quel bout prendre l’histoire. De plus il faudra en parler à Sunny et à Foster, et elle ne veut pas se répéter trente-six fois avec toutes les questions qui vont pleuvoir et l’état de choc dans lequel elle va mettre tout ce petit monde.
Prudente, Liane attend donc de réunir tout le monde pour y aller de son explication sur cette journée d’absence. Elle a bien conscience du mystère qui plane là-dessus, mais elle ne peut pas encore en parler, surtout à Pam seule.
Et Pam s’en accommode tant bien que mal.
Pour Liane qui avait déjà l’impression d’avoir plusieurs vies, cette histoire en commence une autre,

et pas des moindres. Elle n'en est pas mécontente, loin de là, mais ce petit bonhomme de Thierry va avoir besoin de tout ce monde et il faut que chacun y soit préparé au mieux. Et tout se jouera sur l'instant de la révélation. C'est pourquoi Liane ne veut pas rater cette dernière, ni la mettre en péril en ne répondant qu'à la curiosité de Pam ou à l'impatience qu'elle pourrait avoir à leur raconter cet imprévisible appel auquel elle a répondu à Paris.
Mais Liane est sereine.
Sa responsabilité, Ô combien engagée, se porte bien, mais c'est justement cette santé-là qui la retient et la positionne de façon sûre afin que ralliés à elle, les cœurs qui l'entourent répondent aussi présents au même appel. Car elle n'est pas seule dans cette histoire, elle en a bien conscience, même si l'urgence a déterminé une rapide prise de décision.
Elle n'est pas seule.
Et Thierry non plus, grâce à Dieu.
C'est le visage d'un ange qui est apparu ce soir-là à Liane tandis qu'elle attendait Sunny chez elle. Un ange avec deux ailes douces et soyeuses, argentées et blanches. Les ailes de l'ange ont bruissé dans l'espace de son salon où, assise sur son canapé, Liane se reposait. Dans la seconde qui a suivi, le visage d'Angèle, souriant et plein, a glissé de la gauche vers la droite, comme porté par un rayon invisible que l'ange aurait permis.
Liane n'était pas surprise, Angèle repose en son cœur et dans ce face-à-face léger que l'aile d'un ange proposait, il y avait un passé jeune qui s'effaçait devant un jeune avenir.

Dans le silence intérieur d'une certitude peu commune, une prière s'est envolée pour rejoindre l'ange, une invocation que scellaient d'amour les sourires de Liane et d'Angèle. Un instant diaphane, irréel et si consistant que Liane ne pouvait s'en extraire jusqu'à ce que l'ange, de son aile argentée, ne découvre à ses yeux ouverts par le cœur sur cet espace, le regard d'un enfant émerveillé de vie.
Et dans ce triangle de vie que l'ange manifestait pour deux consciences reliées par la responsabilité d'aimer mieux, plus, encore, à jamais, l'avenir d'un cœur se posait doucement sur la ligne forte et droite que Liane et Angèle étaient parvenues à saisir, ensemble, de ce fil de vie à jamais vibrant que rien ne peut séparer, ni couper, même pas la mort.
Et c'est dans le sourire et les yeux d'Angèle, ce que Liane lisait de pensée créatrice en cet instant de paix partagé grâce à un ange.
Puis l'argent diffus de l'aile s'est évanoui dans la croisée de ces chemins que le ciel dessine quand Dieu, attentif aux siens, prépare dans l'infini leurs liens indestructibles. Ces derniers ne dépendant ni de la durée, ni de l'objectivité ou de la subjectivité seules, mais de l'amour à vivre, quel que soit le lieu d'où le cœur l'émet.
Un ange est passé dans la solitude du silence de Liane. Porteur de vie et de joie, elle sait qu'Angèle en a reçu la présence comme un cadeau en remerciement de sa belle responsabilité que l'Amour a su orienter au mieux.
Et ainsi s'aident les hommes et les femmes qui, reliés

à Dieu par la lumière de la conscience, savent répondre à Ses appels qu'osent avec Lui, en Lui et par Lui, ceux qui ont l'humilité de s'effacer eux-mêmes au point de comprendre Sa seule Volonté.
Liane rend grâce lorsque Sunny entre. Elle a sa clé. Elle vient embrasser Liane avant de filer prendre une douche. Salie par Londres et ses gaz de trafic automobile, elle redescend en chemise blanche, jambes nues, pieds nus, libre comme l'air et souriante comme la jeunesse elle-même, si elle avait une seule représentante… se dit Liane en lui souriant, ce serait elle !
– Tu as l'air en forme, dit Sunny. Ça va bien donc ?
Liane acquiesce.
– Non, parce que Pam se demandait si c'était grave ton absence, explique Sunny qui va servir deux jus de pomme qu'elle rapporte.
– C'était à la fois grave et pas.
Mais Sunny ne relève pas, elle se lance dans l'épisode du restaurant et dévoile d'un coup Lucas, sa rupture et sa liaison, le tout en bloc et en riant.
Ce qui après l'épisode de Paris, fait rire Liane. C'est aussi bien, si elle avait su tout ça, elle se serait fait probablement un sang d'encre pour pas grand-chose !
L'ambiance est détendue. Sunny très expansive, une certaine façon sans doute d'exorciser son histoire en la déversant joyeusement le plus vite possible. Ce n'est plus un secret lourd et encombrant, c'est une bonne blague de la vie qu'elle va maintenant tenter d'intégrer au mieux. Liane reconnaît là une forme de jeu pour sortir du conflit, une sorte de pirouette pour en faire coûte que coûte une expérience positive. Et

ainsi cela le deviendra, elle n'est pas inquiète pour Sunny.
Calmée, cette dernière s'assied en tailleur, longues jambes repliées, bien droite et le dos contre le canapé qui fait face à celui sur lequel est installée Liane.
Les deux femmes se regardent en silence, complicité tendre d'une soirée qui commence.
– Au fait, as-tu dîné ? demande Liane.
– Non, mais je vais commander du chinois si tu es d'accord. Et si on invitait Pam et Foster ? C'est Sunny qui a proposé. Magnifique.
Aussitôt dit, aussitôt fait, elle s'occupe de tout tandis que Liane, entre un ange, un bébé et elle, soupire d'aise le moment qui ne passe qu'avec bonheur sous l'aile protectrice argentée qui s'en est allée… en demeurant, sillon invisible et léger comme la caresse d'un monde à découvrir, si proche et si étrange à la fois. Familier et lointain, aussi…
– Heureusement que c'est dimanche demain, ou tout comme puisque c'est samedi. Parce qu'il est quand même dix heures, mine de rien, a dit Pam en entrant.
– Mais non tu exagères, il est neuf heures vingt, a dit Sunny en ouvrant, pensant que c'était la livraison du dîner chinois.
« Je suis bête, se dit-elle en embrassant Pam, ils n'auraient pas pu monter, ils n'ont pas le code d'entrée. Pourquoi ils ? Je ne tourne plus rond ou trop, c'est vrai que je suis si légère que mon cerveau lui-même a l'air en apesanteur. Bon. » Puis s'adressant à Pam :
– Alors Pam, ça va depuis hier ? demande-t-elle.
Et toutes deux de rire en pensant à Liz et Lucas.

– Tu as des nouvelles ? demande Pam.
– Bien sûr ! Lucas… mais n'en parlons plus… je viens de tout raconter à Liane. Je ne veux pas saturer tout le monde avec cette histoire-là. OK ?
L'interphone, deux fois, le chinois, sa livraison et Foster, dans l'ordre.
Finalement, ils se retrouvent attablés et c'est vraiment appétissant. Ça sent bon. Ça fait bon manger ! Sunny en salive.
– J'ai une dalle, dit-elle, en attaquant. Servez-vous, j'en peux plus.
Ils se servent. Suit un silence où mastication et regards échangés en disent long. Ce n'est qu'après avoir bien mangé que Liane a pensé qu'il était temps, et que c'était le bon moment.
Ils attendaient tous quelque chose, ils ne furent pas déçus. Une sorte de recueillement durant tout le monologue de Liane qui trouvait les mots justes au fur et à mesure de sa narration. Il est vrai qu'un ange avait, de ses ailes, préparé le terrain et que l'espace encore vibrait de son passage.
Toujours prêts à tout avec Liane, il fallut cependant qu'ils réajustent dans et par le silence la surprise, l'émotion et la joie d'une telle nouvelle.
L'ange passe-t-il une deuxième fois ?
C'est probable. En effet, la douceur du silence lui faisait une place peuplée de ces mille et un riens qui s'ajoutent dès que le cœur s'emplit de l'autre au point de l'adopter. Angèle et Thierry étaient adoptés. Et c'est Sunny qui finalement a dit d'un ton plein de respect, calme et concentré :

– Il est in-dis-pen-sa-ble que nous allions voir Angèle ensemble. Car il est très important qu'elle connaisse la nouvelle famille de Thierry. Je propose donc un vote à ce sujet.
Ce fut l'unanimité.
Sans éclats de joie intempestifs, gravement, ils se séparèrent ensuite et Sunny décida de rester dormir, là, chez Liane où l'ange peut-être repasserait, se dit cette dernière, qui sait, avec les anges, on ne sait jamais ce qui, d'un instant à l'autre, peut être dessiné dans l'espace, d'un coup d'aile argentée plein de bienveillance. Et ce serait dommage, pour Sunny, de manquer cette opportunité.
Et la nuit fut douce.



Quatrième Partie

Bien sûr la vie est pleine de ces sautes d'amour que les humeurs déjouent par les états seuls de ces psychés qui en gâchent l'atterrissage sur la piste rayonnante de ce cœur trop immense qui nous éblouit au point d'aveugler nombre de commencements.
Trop tôt ou trop tard, c'est toujours avant et après que cela se passe vraiment, quand l'instant à ne pas manquer est juste assez éloigné pour ne plus le voir ou le regretter. Que faire ? C'est une belle manie de l'humain en ses agitations permanentes où l'on en est arrivé, sur le plan professionnel, à inventer des métiers qui, armada de marketing en liesse, nous vendent du prévisionnel au kilo, avec études de marché, de comportements, statistiques et tout le tralala, parce que nous sommes tous devenus inaptes à nous-mêmes, inaptes à l'étonnante imprévisibilité de la vie et de l'amour dans leurs opportunités au sens large, en tout. Et forts de ces autres dont les métiers nous encadrent avec tant d'argent à la clé, nous nous fions à des artificialités qu'ils ne parviennent pourtant pas à vraiment cerner en les répertoriant de manière rationnelle, toutes ces fois passées ou venantes qui ne préviennent, ni n'envoient de cartons d'invitation à les recevoir. Toutes ces fois qui ne demandent rien puisqu'elles sont, elles, donneuses d'avenir, de joie, de souffrance aussi, mais que les

douleurs en sont douces à porter lorsque c'est, de la psyché, l'énergie dont les forces encore fortes sont à assainir avant de les harmoniser.
Nous n'évaluerons jamais assez le temps que prennent les choses à ne pas se faire. Jamais. Et tant mieux, car nous serions affolés par la tranche de notre vie qu'elles représenteraient de sommeil éveillé, de vie assoupie – au choix – à ne faire que transiter du moyen au moyen sans saisir de l'exceptionnel ce que nous pourrions en vivre d'essentiel par l'expérience d'être pleinement humains avec ce sens profond de l'essence en nous, divine.
Plongée dans la confection d'une tarte aux fraises, Liane, en robe d'intérieur, réfléchit, légèrement posée sur terre, dans son appartement d'où elle a une vue superbe sur Londres. Mais ce matin, c'est la vision intérieure d'une constatation bien plus fébrile qu'elle ressasse en pensant, elle se demande vraiment pourquoi, à Foster.
Tous les dimanches se ressemblent-ils ? Non, c'est nous qui donnons aux jours leurs tics bien précis en nous comportant, ces jours-là, autrement… Le dimanche étant par excellence l'aire de liberté qu'accorde à la personne la personne elle-même, en y imprimant d'elle-même ce dont elle a le plus besoin à cet instant-là.
Liane se souvient de ce dimanche, lendemain de la révélation Angèle-Thierry, elle se souvient avec nostalgie car Angèle était encore en vie. Et puis aussi, le dimanche où ils se sont tous rendus à Paris, à La Salpêtrière, pour présenter à Angèle la famille qu'elle avait elle-même choisie pour son fils. Journée

curieusement gaie, pleine de tendresse, d'amour, de joie profonde et d'une telle tranquillité que tout le personnel de l'hôpital, ce jour-là, avait défilé dans la chambre, y compris le docteur traitant que Liane avait rencontré, et qui, prévenu de l'événement, était venu accompagné de sa femme et de ses deux enfants pour fêter cette journée libératrice pour Angèle. Il avait d'ailleurs demandé à ce qu'Angèle soit prévenue et que l'on évite toute surprise trop intempestive. Ce qui fut fait. Dimanche incomparable à nul autre. Dimanche à dimension très humaine pour un hôpital qui résonnait dans les couloirs, lui aussi, différemment.
La vie accompagnant sereinement la liberté requise pour son retrait prochain. La vie manifestant son autonomie et ses choix de vie et de mort parfois incompréhensibles, en l'occurrence si clairs. La vie, surprenante, belle, bouillante de tous et si diverse en ses destins qu'elle provoque ou permet, comment savoir, après, d'où nous viennent ces éclairs, ces appels, ces choix qu'elle accepte ou non ? C'est ainsi la vie. Ce n'est pas juste une vie en soi, séparée des autres. Non, c'est chez l'un, pour l'une, la somme de sa propre vie ajoutée à l'interdépendance de cette vie-là avec toutes.
Liane a presque fini sa tarte qui a, ma foi, belle allure. Thierry adore les fraises et ce sera une fête pour lui. D'ailleurs elle l'entend là-haut qui se réveille, comme d'habitude, il lance la peluche, avec laquelle il dort encore, sur sa porte de chambre, pour indiquer à tous qu'il est réveillé, ce que savent traduire Liane, et parfois Sunny ou Pam.
Liane range et nettoie tout en préparant son petit

déjeuner. Il prend du chocolat au lait de soja un jour sur deux. Il a déclaré ne pas vouloir prendre d'habitudes et varier ses boissons, au moins une fois sur deux. C'est donc le jour sans chocolat, ce sera peut-être chicorée ? Liane propose et il disposera.
Le voilà qui descend en courant, après sa douche toujours et net comme un vrai champion, dit-il en riant. L'irruption qu'il fait dans la cuisine pour embrasser Liane est tonitruante. Il chante et danse en rappant un peu, juste pour se mettre en forme et il a déjà mis sur sa tête son inséparable casquette Nike ! Liane sourit à cette bonne humeur à laquelle il l'a accoutumée.
– Alors, alors, alors, d'accord Liane ! Chicorée. Olé !
Et il se met à taper des mains tandis que Liane verse le soja chaud dans son bol.
Puis se calmant, du haut de ses neuf ans il lance :
– On fait quoi aujourd'hui ?
Question rituelle du dimanche matin.
– Qu'en penses-tu ? As-tu prévu de voir des amis ?
– Oh ! Mais tu as fait de la tarte aux fraises, Mamita, comme je suis content !
Mamita exprime pour Thierry son enchantement à constater que l'on pense à lui plus spécialement, et il appelle ainsi Sunny et Pam lorsqu'elles le font aussi. Mais seules Liane, Sunny et Pam ont droit à cette appellation. Personne d'autre. Quant à Foster, comme Sunny, il l'appelle « Dad ».
L'éclatante bonne humeur a laissé place à d'obscures délibérations d'ordre plus personnel liées à la nourriture. Thierry mange, et il pense à mâcher et à ne pas boire trop vite. Considérations pragmatiques concernant la

santé et le bien-être qu'il est obligé de revoir chaque matin sans se laisser entraîner par ses élans d'enthousiasme et de vie trépidante.
Le silence règne donc dans la cuisine tandis que Liane y passe un coup de fil à Pam. Celle-ci a prévu un pique-nique parce qu'il fait beau mais, ajoute-t-elle, on peut faire autrement… Thierry aime pique-niquer en plein air dans un parc ou à la campagne… Et puis elle a acheté ce qui régale tout le monde, un tas de victuailles sur mesure.
Liane lui passe Thierry qui a terminé de déjeuner. Pam ré-explique. Thierry s'exclame :
– Mamita, c'est super génial ! Puis regardant Liane : qu'est-ce qu'elle dit Mamita ?
Pam demande :
– Tu veux dire Liane, l'autre Mamita ?
– Oui, mais c'est pas l'autre. Vous êtes, tu le sais bien, une même Mamita en trois parties – son ton est impatient – ça m'énerve ça, je dois toujours vous l'expliquer, vous ne le comprenez pas vraiment !
– Bon, bon, alors qu'est-ce qu'elle dit Mamita ? rectifie Pam.
Thierry regarde Liane, interrogateur.
– D'accord, dit celle-ci, mais moi je rentrerai tôt parce que je dois regarder une émission à quatre heures. Donc, vous ne m'en voudrez pas.
– D'ac-cord ! dit sérieusement Thierry à Pam, qui attend au téléphone. Tu t'occupes de tout ou je viens t'aider ? ajoute-t-il, plein d'espoir à l'idée de se rendre utile.
– Tu viens m'aider, voyons ! réplique Pam.

– Merci Mamita, j’arrive, dit-il en raccrochant avant de courir se laver les dents.
Fin prêt, il redescend, embrasse Liane en disant :
– J’y vais mais je remonterai te chercher.
Et il descend l’étage qui les sépare du nouvel appartement de Pam.
L’enfant est comparable à une flèche lancée qui ne cesse de monter, rayonnant un sillon d’avenir et perçant le ciel des nuages, elle doit déboucher dans la lumière puisqu’elle ne l’a jamais quittée. C’est pourquoi faire vivre en soi l’enfant caché du Soi est une façon d’accéder à la lumière en la retrouvant, tout simplement. Là elle est, là elle demeure, là elle vit.
L’enfant est l’expression charnelle d’un souffle constant qui formule de lui-même la parole que synthétise la chair par l’esprit afin d’en abriter l’unité première d’où a jailli ce souffle.
Liane éclate de rire :
« Je suis incorrigible ! » Cette pensée la fait rire et elle a du mal à comprendre en elle, à la fois cette faculté de rentrer ou d’entrer dans des envolées concrètement porteuses d’un tas de faits pour elle précis, sur la vie et les choses de la vie dépendant des êtres, et cette force rationnelle dans laquelle et par laquelle s’exprime son travail, tout ce qu’elle fait et concrétise par ses œuvres au sens large. Tout cela est si paradoxal et indissociable, à la fois, que par moments elle s’en étonne, spectatrice d’elle-même, forcée par les attentions et regards dont elle fait l’objet, de plus en plus, ces temps-ci.
Dans la chambre de Thierry, elle ramasse chaussettes et pyjama pour les laver. Une photo d’Angèle sur la

commode, jeune, charmante, un sourire séducteur et des yeux profonds comme un lac sombre et lumineusement métallique sous la lumière. Une maman dont on peut être fier de l'image. Une maman pour le souvenir du cœur qui, ne s'arrêtant pas à l'image, pourra comprendre, c'est certain. Et Angèle a demandé que rien ne soit caché à son fils sur la réalité de sa chute et de son autodestruction quasi consciente. Afin peut-être de le préserver, lui, du même circuit infernal, en l'informant des risques qui touchent la vie elle-même. Angèle, femme fragile et mère de caractère, responsable, sans complaisance, juste et terriblement lucide. Mais, s'est-elle dit, le rapportant à Liane par sa dernière lettre, quand on a assez d'amour autour de soi, alors on peut tout comprendre et je veux qu'il sache tout parce que le seul acte d'amour de ma part le fut à son égard, en vous choisissant. Je veux qu'il sache tout de moi, avait-elle insisté, chargeant ainsi Liane de transmettre un héritage lourd certes, mais précieux d'enseignement et de vie pour la vie, par-delà et à travers la mort, préparée en fonction de son fils et de lui seul, malgré tout et tous. Et Liane pense à Courdet. « Il est peut-être le père » lui avait dit Angèle au téléphone. Mais le peut-être étant de trop, je ne veux plus qu'il ait quoi que ce soit à faire avec votre tutelle. Changez d'homme de loi. Ce que Liane avait fait. Toujours elle avait senti, depuis le début, une ambiguïté malsaine en l'homme, doublée d'intérêt pour un patrimoine aussi conséquent.

Les intérêts de Thierry ont donc été confiés à un avocat international de Londres avec lequel Liane est en

affaires lorsque son métier le nécessite.
D'ailleurs, constate Liane, Courdet avait eu la délicatesse de ne pas venir le fameux dimanche à La Salpêtrière. N'étaient là que ceux qui étaient les bienvenus. Courdet n'en était pas. Liane s'était demandé si Angèle l'avait prié de s'abstenir, mais Angèle le lui aurait signalé. Cela devait venir de lui ou/et de son épouse, Liane veut le croire, ce serait le signe évident que chacun de nous tous a dans son cœur l'écho juste de l'équilibre à trouver quand l'autre est en cause, et pour l'autre avant tout.
Liane veut le croire.
Liane le sait.

Finalement, c'est dans la propriété d'amis de Pam, à vingt kilomètres au sud de Londres, qu'ils se sont retrouvés pour ce pique-nique dans un parc de vingt hectares… la place, l'espace, l'air et la nature dans son exclamation de beauté si réussie, si belle, si variée en ses paysages, que Liane comme Sunny en sont bouleversées. Les autres sont encore trop occupés à sortir les nombreux paniers de la voiture de Pam.
– N'oublions pas que nous sommes invités ensuite à prendre le café chez Sandy et George. Je crois qu'ils reçoivent des amis à déjeuner ou de la famille ou les deux. Bref. À quinze heures, on y va. C'est la maison là-haut, les informe Pam. Liane et Sunny ont levé les yeux.
La maison là-haut est une propriété peu commune. L'on s'attendrait ici à trouver un traditionnel château anglais entouré de ce parc magnifique, pour un domaine « typically british » ? Pas du tout. C'est une

maison atypique, de plain-pied, qui couvre la colline comme un chapeau. C'est vraiment intéressant, de couleur rose pâle, ce pastel se marie avec le ciel anglais, clair aujourd'hui par chance, ainsi qu'avec les verts environnants et les bruns de manière tout à fait picturale et harmonieuse. C'est immense et compact. Liane est heureuse de pouvoir y accéder afin de se faire une véritable idée sur place, dans l'espace ainsi créé qu'elle imagine lumineux et paisible. Mais on ne sait jamais, les goûts sont si étrangement différents que cela peut bien être chargé et vieillot. Cette pensée ne cadre pas avec ce lieu et elle l'abandonne sans plus s'y arrêter.

Thierry aide Pam et Foster qui mettent la table, un plateau en plastique à même le sol, recouvert d'une nappe rosée, assortie à la maison, note Sunny qui commence à déballer boîtes et bouteilles.

– Qu'est-ce que c'est bien organisé Pam, tu m'étonnes toujours. C'est tip-top !

Thierry prend Lucas par la main pour aller voir un peu plus près ce lac charmant en contrebas.

Lucas invité par Sunny et Pam, est resté l'ami de la famille. Il a divorcé depuis et espère toujours épouser Sunny. Mais Sunny a un autre ami. Et Lucas n'est plus pour elle qu'un « pote de cœur », comme elle dit, avec lequel on a tant appris que l'on est redevable à vie. L'amitié quoi. Alors Lucas vivote, il a une amie aussi qui s'entend très bien avec Sunny, mais qu'il aime un peu moins que Sunny. Ce à quoi Sunny réplique :

– C'est toujours la femme avec laquelle on est que l'on aime le moins.

Ça pourrait être la devise de Lucas.
Sunny se mariera sans doute, mais avec qui ?
À vingt-sept ans, elle ne sait pas. N'en a pas véritablement envie. Et s'est trouvée tellement engagée dans sa responsabilité envers Thierry – ce qui n'est pas une excuse, elle le sait – que rien de marital n'a pu être envisagé avec aucun de ceux qui ont succédé à Lucas dans sa vie privée. Ils sont quatre, en neuf ans, ça fait un tous les deux ans. C'est trop, se dit-elle. Mais voilà, j'ai pris un rythme avec Lucas... ! Bref Sunny est assez heureuse ainsi pour ne pas s'arrêter tout de suite et personne ne semble avoir rien à redire là-dessus, pas même Liane et Pam, donc Sunny vit simplement ce qu'elle a à vivre.
– Où que l'on se tourne, c'est beau ! a lancé Thierry en revenant avec Lucas.
Et cette petite phrase, tout à coup, remet chacun en question de la même façon et de manière unique s'appliquant à soi.
Que de drames, de souffrances, de forces contraires et d'événements tristes, heureux ou odieux, pour en arriver à cette petite phrase. Que de désarmements, que de cassures profondes, de blessures superficielles, pour en arriver là, à trouver finalement tout beau. Parce que tout est beau, se précise chacun, intérieurement.
Et cet enfant, se dit Liane, comme tous les enfants, a eu lui aussi ce potentiel de beauté en lui, préservé. Y sommes-nous arrivés ? Qui peut le dire aujourd'hui ? Personne. La société tout entière en est responsable. Comment préserver en tous et en tout cette beauté qui s'inscrit au fer rouge de l'épreuve afin que chacun

puisse la reconnaître, la connaître, l'assimiler et la transmettre.
– Où que l'on se tourne, tout est beau, répète Sunny doucement tandis qu'elle esquisse de la tête, un panoramique sur presque 360° ! Comme une caméra dont l'œil fouille en permanence le paysage pour tenter d'en cerner en les cadrant les beautés disponibles qui n'attendent qu'un œil conscient pour être vues et ainsi embellies encore dans leur vocation divine à enrichir nos vies.
– Où que l'on se tourne, vraiment, tout est beau.
Pam a repris la phrase à son compte, et son regard qui croise celui de Lucas s'y arrête avant de dire en riant :
– Même toi, tu es sacrément beau, tu sais ça ?
Lucas éclate de rire avant de répondre :
– On me l'a dit, oui, mais dans des conditions si différentes que j'aime à te l'entendre dire ainsi, aujourd'hui !
Ce qui fait rire Sunny qui le fait rouler sur l'herbe en le poussant pour le suivre. Enlacement nostalgique en plein soleil purificateur pour couple en rupture de sexe dont l'amitié forte continue. C'est rassurant, dit le regard de Liane à Pam qui, elle, le capte cinq sur cinq. C'est rassurant, pense Foster en les regardant toutes deux après un clin d'œil à « la gamine ».
– Ce qu'ils sont gamins ces deux-là ! lance Thierry, ce qui les fait tous rire, y compris lui.
– C'est vrai quoi ! Ils jouent comme des gamins ! renchérit-il.
C'est alors que Sunny lui saute dessus pour le faire rouler dans l'herbe aussi, ce qu'il aime beaucoup. Il hurle :
– Merci Mamita ! dans une cascade de rires étranglés

par les chatouilles qu'elle lui fait en même temps.
Foster et Liane, côte à côte se regardent en souriant et il demande :
– Tu crois qu'on a bien fait de ne pas se marier et de ne pas vouloir d'une histoire traditionnelle bien tranquille ?
– Le saurons-nous un jour ? laisse tomber Liane.
– Tu sais qu'il n'est pas trop tard ? dit-il.
– Je sais mais n'avons-nous pas mieux à faire que de ne penser qu'à un couple traditionnel ? dit Liane en regardant Thierry se débattre en riant.
– Bien sûr, mais ma réflexion en ce moment porte sur : est-ce vraiment incompatible ?
C'est à ce moment que Thierry, échappant à Sunny, se rue sur eux en hurlant :
– Mamita, Dad, protégez-moi, elle veut me faire mourir de rire, puis se calmant, entre eux, il ajoute :
– Et l'heure est pourtant grave.
Ce qui étonne tout le monde, les faisant rire.
– Et vous deux, pourquoi vous ne vous mariez pas pour faire un couple comme ont mes autres potes ?! Hein, pourquoi ?
Liane et Foster se regardent, c'est la première fois qu'ils évoquaient cette possibilité et Thierry apparemment, y pensait déjà avant ce dimanche pour l'exprimer ainsi. Thierry qui ajoute :
– C'est vrai ça, chez tout le monde y'a des mariages, on rigole, on s'aime, on s'amuse, et chez nous rien du tout ! Même toi Pam ! Alors, y faudrait se secouer un peu pour faire comme tout le monde de temps en temps, dans cette famille, non ?!
Éclat de rire général qu'il observe en se blottissant

entre Liane et Foster.
– Comme un gamin, leur susurre-t-il à l'oreille.
Pam, qui a mangé au point d'essayer vainement de ne pas éclater, est en train de défaire la ceinture de son jean en soufflant.
– Je me demande si je n'ai pas grossi ? dit-elle.
– Pas encore, répond Lucas, mais si tu continues comme ça alors, c'est bien parti pour !
– Tralala, il est l'heure de monter, on y va à pied ou en bagnole ? demande Sunny en se coiffant.
Tous se lèvent, il est moins vingt seulement.
– On y monte à pied, non ? Pam pense peut-être perdre un peu du déjeuner copieux…
– On monte à pied, allez ! Thierry amorce devant tout le monde le chemin à suivre, tracé naturellement dans l'herbe.
Tout a été rangé au fur et à mesure et les boîtes sont encore sur la table à même le sol, mais il décide de tout emballer en revenant. Ça ne risque vraiment rien, ici.
– En avant, toute ! leur crie Thierry.
Et les voilà en marche, en file indienne, c'est Sunny qui ferme cette cordée humaine, et ce n'est pas normal, se dit-elle.
Le café est servi chaud ou froid, au choix. Original, se dit Pam qui goûtera aux deux en se disant « Lucas a raison, et en plus je compense, ou quoi ?! » Question à laquelle elle ne veut pas répondre.
L'endroit est magnifique et la vue imprenable comme on dit… Liane est émerveillée. Se réveiller ici le matin, quelle beauté. Travailler là, quel privilège. C'est ce que fait le maître de maison, George Fain, un journaliste reporter, grand reporter, pardon, a dit Pam

en les présentant. Sa femme, « non ma compagne », a-t-il précisé en regardant Liane droit dans les yeux. Allusion insistante s'il en est, qui a surpris cette dernière au point qu'elle s'est détachée du groupe pour aller admirer la vue, seule.
La compagne, Sandy, est venue vers elle pour lui dire :
– N'en veuillez pas à George. Il est brutal et ne sait pas composer, les nuances il ne connaît pas, mais c'est un homme formidable.
Ce à quoi Liane a répondu, souriante :
– Je n'étais pas en cause.
– Détrompez-vous. Vous êtes directement concernée. Vous lui plaisez beaucoup mais il ne le sait pas encore.
Liane n'a pas envie d'entrer dans l'intimité de ce couple sympathique et elle détourne donc la conversation sur la maison et le site.
– Je vais vous faire visiter, venez, propose Sandy.
Le tour du propriétaire de cette demeure certes prometteuse est un véritable régal pour l'étonnement et l'esthétique pure d'une architecture doublée d'une décoration où seules les lignes sont mises en valeur. Pas un tableau. Rien que des volumes de lumière accompagnés par le strict nécessaire côté meubles. La simplicité. Le dépouillement que seul le luxe peut mener jusqu'à cette perfection, créant l'atmosphère en la respectant comme un espace où chacun devra trouver le sien tout en douceur, dans l'harmonie.
– Cette maison a quinze ans, lui dit Sandy.
– C'est une merveille d'architecture et de décoration, qui a dessiné cette maison ?

– C’est moi, répond Sandy avec simplicité. Je suis, j’étais architecte et c’est ainsi que nous nous sommes rencontrés avec George. Elle est dessinée pour lui. Et elle lui a tant plu qu’il m’a gardée avec ! L’humour pétille au fond de ses yeux.
– Pourquoi dites-vous : j’étais ? demande Liane.
– Parce que je travaille beaucoup moins bien sûr. Je suis beaucoup George dans ses reportages. Il me dit qu’il a besoin de mon œil pour cadrer autrement les événements ! Je fais aussi des photos.
Liane ne répond pas.
La chambre à coucher des maîtres de maison est un modèle d’espace et de lumière où les lumières, le soir, doivent réellement changer l’atmosphère… Les murs de verre sur deux des quatre côtés, ouvrent sur la nature. C’est un régal.
– Alors le soir, au choix, on laisse la nature prévaloir et on l’éclaire, pour jouer les Jane et Tarzan de luxe ou bien on s’isole ! dit Sandy en appuyant sur un interrupteur tandis qu’aussitôt des volets roulants aux tons pastel de mauve léger changent l’espace en descendant leur couleur tranquille.
– C’est magnifique. Et venez voir la salle de bains, ajoute Sandy en l’entraînant, vous voyez, c’est pareil ici, on peut à volonté être ou non dans la nature. Et toutes les baies murales s’ouvrent bien entendu. Dans la salle de bains aussi, deux murs formant un coin, sont en verre légèrement teinté de rose comme la couleur de la maison elle-même.
Liane est absolument émerveillée.
Elle n’aurait jamais pu imaginer une telle demeure

« et pourtant j'ai tant d'imagination », pense-t-elle.
Sandy lui dit alors :
– Vous méritez une demeure pour vous. Et je la vois cette maison-là. Me laisserez-vous vous la proposer ? C'est gratuit, ajoute-t-elle, vous n'aurez aucune excuse ainsi pour refuser. D'accord ?
– D'accord, répond Liane en riant.
– Et je pense à vous et Thierry. Pam nous en a parlé, c'est magnifique cette histoire. J'aimerais y contribuer, créativement parlant. Tout ce qui est beau me pousse à créer. Vous comprenez ?
– Je comprends, répond Liane.
– On va les rejoindre, je voudrais vous présenter quelques amis qui doivent encore arriver. Venez.
Sandy précède Liane, elles sont pieds nus toutes les deux et les carrelages de marbre sont frais ou chauds, dépendant des endroits traversés et de l'exposition des pièces.
Dans le jardin où elles retrouvent les autres, la pelouse est douce et elle constate que Thierry et Sunny se sont aussi déchaussés.
Sandy présente Liane à quelque vingt personnes venues là passer le reste de la journée et profiter de la piscine s'ils le souhaitent. Puis :
– Venez, venez, ils sont là, disant cela, Sandy entraîne Liane vers deux Asiatiques. « Japonais ? » se demande Liane.
– Je vous présente Monsieur Yakotomo et son fils. Ils sont architectes et j'ai beaucoup appris avec eux quant aux lignes pures et au dépouillement dans l'agencement d'une architecture d'intérieur où l'harmonie règne par

les espaces créés plus que par les meubles que l’on y met.
Elle présente ensuite Liane de façon très élogieuse, la qualifiant d’artiste styliste, chef d’entreprise et n’ayant pas son pareil pour reconnaître le talent où qu’il se trouve.
– C’est une femme que la France, son pays, doit regretter ! Mais nous, Anglais, en sommes fiers, termine Sandy avant de s’éclipser.
– Être le concept d’une idée première et la dévoiler en son temps selon l’Intention du Créateur avec pour mission d’en combler les autres, voilà une belle aventure.
C’est George qui, les rejoignant, remplace soudain sa compagne, Sandy, sur cette phrase magnifique, trouve Liane, qu’il vient de déclamer à son égard. Puis clignant de l’œil aux deux Japonais, il prend Liane par le bras et l’entraîne sans lui demander son avis, loin, plus loin, là où le soleil joue avec un parterre de roses éblouissantes, dans la roseraie précise-t-il, c’est ainsi que nous appelons ce coin féerique. Ça vous plaît, au moins ? demande-t-il.
Liane répond par un rire avant de dire :
– Vous êtes toujours comme ça ? Les deux Japonais doivent…
George lui coupe la parole en s’excusant pour enchaîner :
– Ils sont adorables, et je sais qu’ils ne se formaliseront pas, d’ailleurs je soupçonne Sandy de vous avoir rapprochée d’eux afin que je puisse venir vous enlever plus facilement. C’est son côté pervers que j’adore. Sans cela, elle ne serait plus qu’un souvenir de plus

pour moi depuis longtemps !
Le ton de George, sa verve, son intelligence enlèvent à ses propos tout ce que le mot « mufle » pourrait nous tenter d'y mettre ! Liane le lui dit.
– Vous êtes belle Liane, très belle, et je m'y connais, croyez-le bien. Vous savez que je ne suis pas un mufle. Je suis trop lucide pour cela et je sais à qui je parle. Vous voyez cette femme qui traverse la pelouse là-bas, en vert pomme avec ce chapeau ridicule ? Et bien à elle, je n'ai jamais rien dit de semblable parce que c'est une méchante peau de vache ! Et qu'elle ne peut pas comprendre – puis son ton se radoucit pour continuer – mais vous Liane, c'est très différent. Me ferez-vous le plaisir de rester dîner ce soir ? Je vous veux à mes côtés, nous avons un million de choses en commun. Alors ?
– Thierry ne peut pas se coucher tard ce soir, il va en classe demain mais je peux m'arranger avec Sunny ou Pam ; la seule chose est que je n'ai pas ma voiture pour rentrer, répond Liane.
– Ne vous inquiétez de rien. Je me charge de tout, de votre confort et de votre bien-être pour la soirée.
Sandy les rejoint pour leur offrir un verre d'eau, un dans chaque main, et elle repart aussitôt avec un sourire à Liane et un baiser sur le nez de George qui lui caresse la joue. Passage éclair que commente ainsi George :
– Elle sait. Elle me connaît bien, mais cette fois-ci, Sandy se trompe. Vous êtes différente. Qui sait où cela nous mènera tous ?
Liane lui sourit sans poser de questions et sans donner

de réponse. Sans rien dire, elle lui prend la main et spontanément l'embrasse dans le creux de la paume. Posant son verre à terre comme l'a fait Liane, il la prend dans ses bras pour une accolade pudique et très fraternelle. Du moins c'est ainsi que la vit Liane qui y répond avec le même élan doux.
– Venez, il est temps d'aller les rejoindre pour arranger votre soirée et expliquer à Thierry, dit-il.

« N'être que le versant d'une autre façon de voir,
Ne donner de soi que le meilleur à venir et rester
À l'écoute de l'imprévisible qui en détermine
Le mystère sans jamais anticiper des autres
Ce qu'il nous appartient de ne pas y projeter.
Aller vers et venir sans le soupçon d'une idée de
Départ, comme si seul le présent, à ce moment
Précis et à jamais, scelle de chaque mot,
Regard ou partage, l'immensité qu'y met le
Cœur, seul, quand sans prendre il ne sait plus
Que donner. Et ainsi, dans la poudre d'or d'un
Soleil couchant, regarder la chaleur qui tombe
Comme le jour qui passe, afin d'en garder
L'intensité d'une sensation si vite passée que
Plus rien dans le souvenir n'y ressemblera
Vraiment. Le savoir. En jouir. Et que cette
Jouissance signée par l'éphémère ne soit plus
Que beauté intégrée par la globalité que
Représente l'être humain quand, homme ou
Femme il peut, avec l'autre, se reconnaître
De lui des fugacités immortelles qu'il ne
Connaîtra jamais plus, ainsi. Le savoir.

Et pour cela, mettre au cœur, par le regard,
Cette force d'intensité que le ciel promet, dans
Ses couleurs couchantes, au lendemain qui
Pointe déjà dans la nuit qui s'installe.
Alors, dans le rapprochement de deux
Êtres, ainsi amorcé, face aux flamboyances des
Cieux, vivre un pas commun sur l'ascension vers
Soi qui mène toujours à l'autre.
Et faire de ce pas un début. Le savoir. Pour
N'en gâcher rien ni ce soir, ni à jamais, et
Dans l'émerveillement de deux regards
Découvrant un même horizon, se taire enfin
D'un même silence profond pour alléger les
Poids à venir que d'autres ne pourront
Éviter de porter. Le savoir.
Ainsi, partageant un coucher de soleil, être
Conscients, à deux, que de l'un ou de l'autre
Viendra forcément le geste qui brisera cet
Enchantement parfait afin de le rendre plus
Humain tout simplement. L'accepter, comme
Un cadeau, comme un joyau, comme un parfum ou une alliance, l'accepter en toute conscience parce que les risques, alors commencent et que beaucoup de courage, beaucoup d'amour et de liberté sont toujours des signes qui, un jour, blesseront ceux qui, étant pourtant là, n'ont pas vu ce soir-là un coucher de soleil annonciateur d'aube nouvelle et inconnue que deux regards seulement ont fait leur dans cette provocante intention tombée du ciel dont le soleil était le seul témoin.
En être conscients au moment même.

Le rester après.
Et oser vivre ce qui, de cet instant, rend alors une source disponible. L’oser. Comme un destin qui se trouve deux partenaires choisis d’avance dans des probabilités imprévisibles où toute rencontre exceptionnelle n’est qu’un dé lancé par des anges sur la pelouse terrestre d’une infinité dont ils offrent en partage quelques années ou une heure, qu’importe, le temps n’est pas le problème, c’est l’amour qui tout à coup se trouvant deux partenaires, ouvre à la durée les heures et moments qu’ils y puiseront ensemble afin de ne jamais oublier que l’amour né d’une étincelle s’embrase toujours au cœur de ceux qui voient par-delà l’évidence d’un ciel couchant, la perspective d’une réalité qui les concerne assez pour les unir ainsi à jamais. »
Telle est la lettre qu’a reçue Liane. Signée de George, il la lui a remise juste avant le dîner vers vingt-deux heures, après s’être retiré le temps de l’écrire, comme un souffle irrésistible vers elle, pour elle, après ce merveilleux coucher de soleil sur la terrasse où, seuls au monde tous deux, dans le silence recueilli, peuplé par les autres, Liane et George s’étaient perdus l’un en l’autre avec un sens retrouvé de l’osmose ou de la communion, Liane hésite entre les deux mots, inconnus d’elle à ce jour.
Mais le dîner fut joyeux. Ils étaient assez nombreux pour ne pas avoir à s’occuper de chacun. Et le buffet servi dans la salle à manger immense aux lignes pures, ouverte sur la terrasse et les restes de quelques conversations, leur laissaient la liberté de bouger et

de s’installer où bon leur semblait. Les convives se retrouvaient par deux ou par petits groupes, reliés entre eux par Sandy qui allait et venait, attentive à eux dans sa détermination à ne pas gêner George qui voguait dans un autre monde où Liane, ainsi qu’une proue, l’emportait plus sûrement qu’un voilier au souffle d’un vent de bord.
Ils ne se sont pas quittés.
Loin, quelque part entre les autres, Sandy, la maison, le parc, Londres dans le fond très loin elle aussi, ils se voyageaient l’un l’autre sur des rives à aborder, des vagues à prendre, des étoiles à suivre, des vents à comprendre, des lumières auxquelles s’accommoder, des joies à se dire, des envols à partager, une vraie romance délicieusement épicée par un zeste de désir non pas de se posséder, mais de posséder le monde ensemble dans le secret équilibre intime que seuls, homme et femme savent trouver à deux lorsque leur intérêt commun les dépasse et qu’attirés par le Bien Général, la planète leur ouvre un champ de service illimité que leur magnétisme commun investit de toute sa puissance décuplée par le plaisir d’être unis quoi qu’il arrive pour ce meilleur dont le pire à venir concernera l’Humanité tout entière.
Liane lui a dit :
– Je n’ai jamais éprouvé de la vie ce que nous éprouvons ce soir ensemble.
– Je vous l’avais bien dit, a répondu George, c’est très différent n’est-ce pas ? Je n’ai pas de mots. Il faut garder cela disponible sans y mettre aucun vocable parce que c’est ainsi seulement que nous pourrons le

rayonner pour le plus grand nombre.
Le plus magnifique dans tout cela, a pensé Liane avant de décider de le lui dire, c'est que rien ne me trouble. Je suis claire de cette lumière dans ce miroir sans tain aussi transparent que l'espace quand rien ne s'y oppose. Comment imaginer une seconde que l'attraction puisse ne pas être physique ? C'est si inattendu, n'est-ce pas !
– L'attirance est physique. L'attraction est une loi spirituelle et cosmique intéressante quand elle s'applique aux hommes et femmes parce qu'elle agit par osmose en synthétisant d'eux ce contact qui ne s'éclaire qu'en Dieu. Mais oui, c'est magnifique. Ne vous l'avais-je pas dit ?
De cette soirée Liane ne retiendra aucun visage à part ceux de Sandy et George. Et de ce dernier, le regard restera auréolé d'une certaine lumière dont elle ne saura pas dire les couleurs à la fois changeantes et nacrées.
– Mais cette soirée n'est qu'un début, Liane, lui a dit George en la déposant devant chez elle au pied de son immeuble. Ce n'est qu'un début. Nous nous reverrons cette semaine. Je viendrai vous prendre au bureau mercredi et nous déjeunerons tous les deux. Soyez prête à midi, et maintenant, rentrez. J'attends que vous ayez passé la porte. Bonne nuit. Je vous aime.

« Comment pourrait-il y avoir de fin à quoi que ce soit ? Alors que la vie est en perpétuel renouveau, constamment, en mouvement. Comment revenir en arrière alors que tant de choses encore nous attendent, ici ou ailleurs, comment donner de ce que l'on a reçu, l'alchimie faite et expérimentée dans la chair et le sang des supplices qu'elle a engendrés, comment ? Ouvrir dans l'inconnu ces trésors que l'on sait dans l'enfant ou l'adulte qui encore n'en a pas idée, comment donner dans l'échange ce qui peut être dit mais aussi l'indiciblement réel de cette énergie forte qui préside à la Foi chrétienne ou autre lorsque, vécue en tout et dans chaque relation, elle ne soulève a priori que questions et méfiance, tant la créativité qu'elle libère n'ayant de limite qu'humaine, et encore ! est vécue comme illimitée pour les besoins du monde auxquels répondre. Comment, de l'architecture en passant par le stylisme et les dessins communs aux deux, construire de lignes pures et de rectitude totale, ces édifices pour les esprits humains qui y seront logés d'inspiration future dans la dimension qu'ils procurent à ceux qui les choisiront. Dimension si abstraite, pourvoyeuse de paix et de calme dont la vie a besoin pour exprimer son principe illimité à l'aide de ces corps physiques, les nôtres, qui eux ne sont pas un

principe… C'est ici que le changement de forme entrant directement dans l'informel fait de la mort une libération de l'espace dans l'espace dont la conscience est armée ou non quand elle quitte cet habitacle unique qui ne reparaîtra plus jamais en l'état. Et de là, l'imagination la plus libre, la plus créativement tonique, ne pouvant mettre que mots ou images sur ce qui suit, est loin derrière cette vie appréhendée en ses symboles d'évidence et non de réalité, de formes et apparences et non d'essence. Car d'apparence ou de réalité, c'est le degré de conscience sur son seuil unique et spécifique qui fait alors la seule différence après les opinions diverses et/ou expériences propres à chacun, dont les lignes se croisent et/ou se rejoignent sans jamais se confondre.
Comment a-t-on pu inventer le mot « fin » ? Alors que tout ce qui semble se terminer a encore des implications qui, continuant l'invisiblement présent et inconscient en chacun, pourvoiront à ses futures actions selon l'incidence lumineuse ou sombre qui aura été perçue ou pas mais certainement vécue.
Et nous entrons directement, ici, dans le domaine subliminal où le subconscient fait la différence, par le biais du mental et de la conscience capables tous deux d'en détecter les signes quand les images, sons, silences et codes sont lancés, faisant leur chemin sans être gênés par leur opposition, si toutefois l'objet choisi – cet être humain à influencer – n'est pas à même, en son équipement personnel, de détecter ces intrusions malsaines servant des causes totalitaires immondes où l'humanité n'est qu'un troupeau à rassembler.
Ne souriez pas, cela existe. Ici, chez nous, aux États-Unis

et partout sur la planète où nous sommes individuellement, séparément et/ou collectivement, les objets de ces frauduleuses interférences provenant de la haine et de la folie de ceux qui croient avoir raison et être dans leur bon droit parce qu'ils s'érigent en croyants fervents. Mais ils ne croient qu'en eux, et je vous demande de bien être vigilants ou d'être bien vigilants. C'est la problématique actuelle de la planète, elle est vraiment d'une réalité terriblement inquiétante pour ceux qui savent et très dangereuse pour ceux qui ne savent pas, aussi. Autant sinon plus.

Je sais bien qu'il y a dans cette déclaration le signe d'une frayeur qui pourrait être contagieuse. Je ne le voudrais pas ainsi. En effet toute peur est le moteur sous-jacent de cet environnement invisible provoqué par des techniques magnifiques mises au service des forces de l'égoïsme, du pouvoir et de l'argent qui y pourvoient tout en se servant des êtres humains comme cibles. Ces infiltrations ont lieu partout en ce moment, elles sont dangereuses nous l'avons affirmé, parce qu'elles touchent à l'intégrité de la personne humaine et sont donc hors la loi de Dieu, hors la loi des hommes qui elles, sont tout le contraire. C'est pourquoi il est important d'en dépasser les manipulations afin de pouvoir libérer les autres, nos frères et sœurs humains, des limitations qu'elles représentent quant au libre arbitre et aux choix en découlant pour tout être responsable. Les citoyens sont ici concernés, mais les enfants sont menacés. De cette menace, voyez le fondement et soyez drastiques quant à vous-mêmes, et votre discipline de vie à la fois mentale, intellectuelle et affective. Ce qui peut

entrer par l’affect et l’attachement trop insistant à quoi que ce soit et à qui que ce soit, est une voie directe sur le mental qui s’en saisit et sur l’intellect qui formulera ensuite ses œuvres à venir, ses pensées et ses opinions. Les mentalités, c’est ça. Voyez l’importance de libération du mental pour que l’intellect ne soit plus alimenté par des sources dubitatives en provenance d’on ne sait où ! C’est une forme de devoir civique donc, que de respecter les autres au point de ne pas prendre parti pour des choix qu’ils pourraient avoir, ne cadrant pas avec les nôtres. Respect et tolérance sont les seules sauvegardes que nous ayons pour contrer des manipulations historiquement neuves en leur pratique, afin de ne pas en arriver à un terrorisme à la fois intellectuel, moral et physique, y compris par attentats. C’est lourd, c’est sale, c’est agressant et pernicieux. L’argent qui est là est sale, et de toute notre Foi, nous devons, chacun, en être conscient, mais cela ne suffisant nullement, il faut aussi s’immuniser contre ces pratiques à l’abri desquelles personne n’est, afin de faire de notre mental un détecteur de subliminal si fiable qu’aucune de ces pratiques ne pourra aboutir ; nous deviendrons ainsi des filtres pour le Bien Général et notre mission d’êtres humains en charge d’amour sera accomplie au sein de la fonction de citoyen que nous devons assumer avec ferveur au sein de la société démocratique qui est visée ».

Un silence, l’orateur boit une gorgée d’eau, puis continue :

« Je sais parfaitement que cela ressemble à un mauvais roman de science-fiction, mais nous sommes les

héros ou les victimes qui sont dans ce roman que nous pouvons, ensemble, écrire autrement, en changeant le cours de l'histoire qu'un écrivain machiavélique, animé par la haine, a décidé de planifier seul avec tous ceux qui ne savent pas qu'existe ce roman.

Et ce roman c'est la vie. C'est cette fin de siècle, le début du suivant, la mutation que nous expérimentons sur tous les plans et la loi du plus fort avec financements à la clé, partisanats et conflits d'intentions et de pouvoirs. Nous sommes en pleine fiction et pourtant cette dernière est notre réalité. Il faut en prendre conscience et faire tout ce que nous pouvons à l'échelle individuelle de la conscience pour contrer ces maux vicieux qui nous mangent peu à peu la volonté d'aller de l'avant.

Pour ce faire il n'y a qu'un seul moyen, soi. Nous ne pouvons agir que là pour ensuite et/ou en même temps passer à l'action. La lumière est un rayon tout à fait perméable qui avale de l'ombre toutes les fastes noirceurs mises en œuvre afin de contrebalancer d'équilibre conscient et averti, toutes les manœuvres occultes mises au service de ces puissances-là. Elles sont économiques, politiques, scientifiques, et même énergétiques. Le mot est lancé ! Oui, parce que ces manipulations infâmes attaquent directement l'homme visé dans son potentiel énergétique où sont envoyés, lancés, des codes subliminaux destinés à le maintenir dans une certaine voie après l'avoir attiré par des succédanés de fraternité dont les faux-semblants ne sont que malversations dites spirituelles à usage pernicieux. Méfiez-vous. Le gars que vous soupçonnez le moins, la femme à laquelle vous donneriez sans hésiter le

Bon Dieu sans confession, ceux-là, inattaquables, non repérables, sont déjà contaminés sans doute ou peut-être, mais vous ne le saurez que si vous avez fait ce travail pour parvenir à un échelon hors de leur portée qui, en vous mettant à l'abri de ces manipulations mentales, vous protégera de ses effets nocifs parce que vous en serez conscients. Mais attention, les techniques sont nombreuses et vous devez demeurer très attentifs. La gouvernance mondiale en cause passe par un gouvernement mondial, par le fondamentalisme religieux et les extrémismes de droite. Nous le savons à haut niveau, mais les peuples, les citoyens, l'ignorent. Il y a là une véritable menace et je vous prie, aujourd'hui, de la prendre en compte.
Je vous le dis, l'information à ce sujet reste impuissante, elle n'est pas suffisante.
Nous sommes les spectateurs inconscients de signes internationaux hautement significatifs que personne ne voit. Nous sommes tenus de renverser cette situation afin de devenir des acteurs conscients, des citoyens créatifs, face à cette menace qui voile de nuages lourds l'avenir des enfants dans ce pays, l'Angleterre, mais aussi dans toute l'Europe et aux États-Unis. Car c'est d'un groupe dur qu'est parti ce courant qui enserre en réseau la planète. Réseau extrémiste s'il en est, dont nous sommes aussi responsables, nos mentalités doivent-elles y répondre ?
Elles y répondent, pour l'instant, de façon si laxiste qu'il est urgent de se réveiller pour une citoyenneté consciemment focalisée sur ses devoirs et sur des droits qui ne doivent pas servir le pire mais honorer le

meilleur de cette créativité à porter haut dans les cœurs des patriotes qui sont tous, aussi, des citoyens dans le monde.
Le nationalisme est une voie dangereuse et seule la nation elle-même peut en moduler l'équilibre nécessaire au sein du pays, sans donner dans des extrêmes vite là, car chacun est une conscience ouverte sur le monde et ancrée dans la nation. Nous faisons chacun cette différence dès que nous sommes déterminés à la faire ».
Un autre silence, une autre gorgée d'eau.
L'orateur reprend :
« Soyons, devenons, toutes confessions comprises, les forces d'élite de la lumière du Christ à l'œuvre sur Terre. Nous avons le sens du service puisque je m'adresse ici à des personnes qui ont mis leur vie au service du pays d'une façon ou d'une autre, que ce soit par leur fonction ou par leur métier, il y a ici des politiques, des enseignants, des fonctionnaires, des médecins, que sais-je encore ?! Vous êtes les moteurs de la société démocratique et vous œuvrez tous au Bien Général. Il est donc important que vous soyez à même de gérer les problématiques rencontrées, causées par ce fléau que mettent en œuvre des groupes extrémistes visant le même pouvoir, dans tous les pays, hélas. La manipulation mentale est ici en jeu et nous en sommes les jouets potentiels, chacun, quel que soit le biais par lequel cela nous arrive. Moi-même j'en ai subi des attaques ponctuelles visant à influencer mes propos. Et c'est si insidieux que cela ne se remarque pas, et c'est si énorme à la fois, et cousu de fil blanc,

que cela est d'une évidence porteuse de réalité choquante dès que, détectées, ces méthodes divulguent d'elles-mêmes des propos indignes, des buts révélateurs et un manque de respect quant à l'être humain, par ingérence frauduleusement occulte dans son intégrité même, donc dans sa liberté.
Soyons donc réalistes à ce sujet.
Mettre la science mécanique, énergétique ou/et autre, la technologie de pointe au service de buts aussi méprisables est un manque d'éthique certain. Que d'aucuns y participent, voilà leur responsabilité face à l'Humanité tout entière, mais que cette dernière en pâtisse en passant par chaque individu visé, voilà qui est insupportable !
J'ai bien peur que le temps, déjà, n'ait plus rien à faire avec la nécessité de bouger les consciences, nous n'avons plus le temps de perdre du temps, voyez-vous, chacun doit absolument faire avec sa conscience, ses moyens et sa volonté de bien puisque je sais que cette salle en est pleine. Le reste suivra. Vous toucherez ceux et celles qui sont prêts à répondre à cet appel planétaire, prêts à bouger pour œuvrer ensemble à éradiquer, en commençant par chacun, la moindre parcelle de mentalité pouvant alimenter inconsciemment ces fous qui nous la manipulent de façon assez experte pour être indétectable.
La réunion aujourd'hui sera suivie d'une séance de travaux pratiques et créatifs et nous tenons à remercier notre Premier ministre Tony Blair qui, devant l'urgence planétaire, a bien voulu faire mettre à la disposition de l'Office Centralisateur du Citoyen du

Monde, à Londres, des locaux pour accueillir nos travaux qu'il a qualifiés de « first necessity ».
En tant que citoyens actifs de l'OCCM pour les deux ans qui viennent, et puisque vous avez bien voulu m'élire pour que j'en coordonne la diffusion, je vous invite donc maintenant à prendre une pause jus de fruits qui sera suivie du déjeuner et de bien vouloir ensuite vous rendre à la salle prévue pour les travaux, il y en a plusieurs en fait, afin que nous établissions ensemble les priorités à traiter durant ces quatre jours de séminaire en Europe.
Merci aux traducteurs, ils auront encore du travail puisque nous ne faisons que commencer, et bon appétit à tous, compte tenu du fait que l'ouverture de ce matin était plutôt, je m'en excuse, indigeste.
Je sais que parmi vous certains doivent se retrouver pour finaliser des collaborations créatives à échelle européenne. Elles seront soumises aux chefs des gouvernements des pays concernés en Europe puisque c'est ici, cette fois-ci, le thème et la raison de ce rassemblement mondial de l'OCCM.
Je vous remercie pour votre attention, ne la relâchez pas, même ici, ne la relâchez pas ».
Un rire parcourt la salle, que l'orateur rejoint, puis il termine :
« À quatorze heures trente, merci à tous ».

George est descendu du podium et Liane est là, souriante et détendue, elle annonce :
– Très bien, bravo. Maintenant les choses sérieuses vont commencer. J'ai fait mettre des tentures rosées

comme votre maison, dans la plus grande des salles qui accueillera l'atelier… je ne sais plus lequel, pas encore déterminé. Mais George, est-ce de ma part de la manip ? conclut-elle mi-figue mi-raisin… d'un sourire.

– Absolument Liane ! Vous êtes incorrigible. Merci d'avoir pensé à nos yeux et à notre détente. C'est si important. Vous venez, on va aller déjeuner avec le Premier ministre qui fera ensuite un passage éclair à quatorze heures trente juste avant que nous ne commencions. Liane éclate de rire.

– Je vous signale que c'est moi qui ai pris ou obtenu, au choix, à la fois le déjeuner et le passage ! Vous vous rappelez au moins ? dit-elle en plaisantant.

– Je vous aime Liane. Vous êtes le joyau de l'OCCM. Je le sais. Je le dis, mais pas assez. Voyez, je n'ai même pas encore parlé de vous ! répond George en l'entraînant jusqu'à une voiture qui les attend pour les conduire à Downing Street.

– Vous plaisantez j'espère ! Nous avions convenu que je gardais l'anonymat total ! C'est vous qui allez au charbon, moi, je me planque. C'est trop dangereux tout ça ! C'est bon pour les hommes, pas pour une faible femme comme moi !

George l'a poussée sur le siège arrière pour s'engouffrer à son tour dans la voiture sombre qui les attend. Le chauffeur les salue et démarre.

– Nous avons si bien travaillé, pourvu que cela continue. Avez-vous des précisions sur le déjeuner ? Quelque chose à m'en dire ? demande George.

– Nous serons seuls avec Blair. C'est son souhait, je

veux dire le déjeuner aussi, moi j'avais proposé sa venue simplement même cinq minutes. Ce programme est donc le sien par collaboratrice interposée. Nous allons découvrir ensemble. J'ai tous les documents et cela devrait bien se passer. C'est important pour les États-Unis aussi, je présume…
– Et comment, répond George. Bon, on se détend cinq minutes, le temps d'arriver. J'ai besoin de tenir votre main Mamita !
Ce qu'il fait jusqu'à leur arrivée à Downing Street où les dépose le chauffeur qui repassera à quatorze heures douze, quelle précision se disent-ils en descendant. C'est qu'ils repartiront d'ici accompagnés du Premier ministre.

Ayant donné au temps le temps de venir sans rompre de sa continuité la préparation de ce meeting international, planétaire pourrait-on dire, puis le discours d'ouverture des travaux fait par George tout à l'heure, Liane, anti-conventionnelle dans sa longue robe d'été en viscose et lin, blanche à petites manches, faite par elle-même sur un dessin de Sunny imprégnée par le regard troublant d'Audrey Hepburn relookée à sa façon, toute admirative, pour en révéler la structure belle d'une intériorité toute acquise à l'humanitaire… Liane pense soudain qu'elle ne se sortira pas de cette longue pensée qui s'enroule autour de son cerveau comme une sorte de boa constrictor, parce que, c'est sûr que pour George et Tony Blair, le look importe peu, c'est l'efficacité qui compte et elle seule ! Elle oublie donc sa robe signée Sunny et Hepburn Audrey qui l'a inspirée,

pour se mettre au diapason planétaire d'un projet conséquent qui ne sera pas révélé aux médias mais dont les effets visibles à plus ou moins long terme seront repris par eux sans bien savoir d'où cela vient et comment c'est arrivé. Ce qui, se dit Liane, est le propre des scoops qui font monter audimat et ventes vitesse grand V sur l'échelle grimpante et grimpée des valeurs à revoir à la démocratie, à la République et à la spiritualité lorsqu'elle s'en avère le moteur juste et indispensable pour et en chaque conscience concernée. Donner son temps ou le prendre revient à en suivre le cours avec cette conscience aiguë que nous n'en sommes que des ponctuations précises, sortes d'embarcations sur ces océans humains qui font et défont de leurs marées, les organisations, ou/et les structures en démantelant les stèles de ces hommes et femmes, non accordés au rythme du Bien Général qui, au bout du compte, règlent de leurs déstabilisations, les votes et les consciences qui en ont le devoir.
Bien que l'heure ne soit pas à ce genre de réflexion, Liane se rend bien compte que celle-ci est entièrement inspirée par le moment, exceptionnel, qu'elle-même et George sont en train de vivre. Comment savoir si le Premier ministre anglais a conscience de cela et s'il le vit aussi à ce niveau – Prime Minister/citoyens – étrange d'une relation inusitée jusqu'à ce jour où l'OCCM a décidé qu'il y en avait marre de cette lacune, de ce clivage, de cette injustice révoltante qui faisait du citoyen la vache folle des urnes ! Liane est contente de cette expression trouvée lors d'une conversation avec George qui avait failli mourir de rire.

« Il y a dans l’initiative de l’OCCM tout le potentiel d’aide intelligente et constructive que nous pouvons espérer de la part des citoyens à l’œuvre dans leur pays respectif, États membres de l’Union européenne. Que votre meeting planétaire se passe à Londres est une vraie bonne idée pour plusieurs raisons et je n’en citerai que deux.

La première est que la Grande-Bretagne a toujours été un moteur modérateur d’Europe tout en reconnaissant sa nécessité, nous en avons une ouverture plus large qui nous permet d’en garder le juste recul nécessaire, lui aussi, à la bonne harmonie de l’œuvre commune où pas un État ne devrait être un poids mort sur l’ensemble de l’Union. Chacun doit porter l’Europe en lui donnant le meilleur, à charge pour chacun de construire le meilleur d’abord au sein de la nation, sa propre nation. Et bien sûr, les citoyens sont les premiers concernés.

La seconde raison est, avant tout et curieusement, d’ordre purement spirituel. Il ne peut y avoir unité de consensus entre les États membres de l’Union européenne que si les citoyens, unis eux-mêmes, deviennent l’âme du peuple, le moteur de chaque nation, – qui est toujours une notion trop abstraite – et la dynamique dans chaque État, pour une synergie commune de dynamisation de l’ensemble de l’Europe, avec un sens de la responsabilité individuelle à laquelle nous travaillons, dans ce pays, et l’éveil d’une conscience à laquelle je me suis personnellement attaché sur le plan social, par exemple, car elle est indispensable. Les mesures sociales prises vous le prouvent n’est-ce pas ?

Je suis donc doublement heureux de votre initiative mondiale qui, émergeant de l'Europe, nous place d'emblée comme les constructeurs du 21e siècle avec ce souffle nouveau, vif, créatif et citoyen, ce qu'en d'autres temps, au siècle dernier, les immigrés qui allaient faire les États-Unis d'Amérique exportaient en d'autres lieux. Espérons qu'aucun massacre ne nous inscrira dans l'histoire, les épurations ethniques en sont les résurgences dont nous nous serions bien passés. Mais si la guerre des Balkans fut un test sur le plan mondial, elle fut surtout la victoire d'un consensus de raison bouclé par des millions de dollars et je ne donnerai aucun détail dont l'histoire se chargera bien de dévoiler les hontes. Le marché étant de nos jours un étalage économique de revendications et de besoins dont nous, pays nantis, sommes les vaches à lait folles… »
C'est ainsi que Tony Blair leur a souligné l'importance, pour le monde actuel, d'un groupement tel que l'OCCM.
Liane qui, dans sa robe blanche style Audrey Hepburn relookée, se demande comment elle a pu passer en si peu de temps et de manière aussi naturelle, avec un engagement aussi total que le sien, dans un monde politique où elle et George initient une véritable politique non partisane et créative, positivement constructive et si magnifiquement porteuse pour les États. La preuve !
« C'est un mystère », se dit-elle.
Alors comment espérer que Tony Blair en perçoive lui, l'élan si fort et si neuf ?
« C'est absurde », se dit Liane tandis que le Premier ministre britannique continue :

« Il y a dans cet engagement nouveau des citoyens pour une véritable politique à leur échelle, toutes les promesses non tenues à l'échelle nationale par les politiciens de tous bords qui se sont succédés aux commandes des pays, des États, ignorant les citoyens, par habitude du pouvoir de la représentation démocratique. Vous venez en quelque temps, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'inventer, de renverser le sens de l'art politique qui est partagé depuis trop longtemps par les seules majorité et oppositions, sans parler des administrations. Et c'est tout à fait sensible, vous le savez, dans tous les organismes européens en particulier, et aussi dans les coulisses des Nations Unies où cela fait écho avec force.
Est-ce votre prochaine étape ? Car je vous y aiderai dans la mesure de mes faibles moyens. » termine Tony Blair en souriant.
Ce à quoi Liane répond :
– Oui, Monsieur le Premier ministre, c'est une étape que nous préparons par l'action créative au sein de nos pays et avec les gouvernants qui ne sont pas tous aussi coopératifs que vous, mais nous ne faiblissons pas, loin de là, et nous vous remercions pour ce soutien que nous acceptons. Il nous sera très utile.
– Madame, je connais par mon épouse, séduite par vos créations, votre parcours professionnel, et je veux vous féliciter pour votre entreprise et votre talent créatif, si utile aux jeunes et à nous tous. Serait-il indiscret de vous demander, en deux mots pourquoi vous avez délaissé la France au profit de Londres ? La France où je passe mes vacances est un pays magnifique et je

m’en étonne, voyez-vous ?
– Créativité et ouverture, Monsieur le Premier ministre. Je les ai trouvées ici, pour l’entreprise et dans tout ce qui m’entoure. En France, je ramais à contre-courant, ce qui tue la créativité et pousse au repli sur soi ou dans des groupes passifs comme certaines associations où ce sont toujours les mêmes qui travaillent pour les autres qui suivent. Créativité et ouverture, Monsieur le Premier ministre, c’est ce que j’ai réellement trouvé ici en Angleterre. Et c’est vraiment encourageant.
– Je vois, et je vous remercie pour cette réponse que ma femme avait devinée. Elle aimerait vous connaître. Mais ce n’est pas le propos ici, puis regardant George aussi, il continue : vous aviez un point précis à me soumettre ? Tony Blair a l’œil direct et attentif.
C’est là que George et Liane ont rendu compte, documents à l’appui, des travaux dont l’intervention de George faisait l’objet en cette matinée, concernant des tentatives de manipulation mentale sur des citoyens capables d’en détecter les effets et fortement impressionnés au point de devoir quitter leur domicile parfois. Tous ces hommes et femmes étant intelligents, brillants dans leur domaine de créativité lié à un métier porteur sur le plan social, politique ou autre. Pas forcément en vue, ces citoyens étaient pourtant chacun à leur façon, des personnes clés dans leur propre cité et/ou appartenant à des groupes en vue, ONG ou autres.
Tony Blair écoute attentivement, très sérieux et impressionné apparemment par le nombre d’informations contenues dans le dossier qu’il feuillette et que lui a remis Liane dès que George a commencé à énumérer

des faits et témoignages, ce qu'il continue de façon précise, concise et synthétique pour ne pas abuser du temps imparti qu'il leur reste ensemble avant de retourner à leurs travaux, l'emploi du temps du Premier ministre étant minuté de façon rigoureuse.
Lorsqu'il a terminé, après un silence, Tony Blair enchaîne :
– Oui. Nous sommes au courant depuis plusieurs années. À mon arrivée au pouvoir, c'était un problème auquel les chefs d'État devaient faire face quand par malheur ils n'étaient pas déjà verrouillés sur leur propre terrain. Vous savez sûrement qu'il s'agit de l'OPP ou Œcumenica Purity Project. Racines américaines à tentacules de pieuvre sur l'ensemble de la planète. Groupement fondamentaliste religieux avec fortes résonances partisanes, sectaires, chez certains politiques aux USA et ailleurs. Beaucoup de moyens financiers et surtout une armada quasi terroriste, hors-la-loi, para-étatique, qui agit sur le terrain en préparant les gens de façon subliminale par divers procédés diffusés par les dernières techniques de la haute technologie très au point. L'e-mail étant bien sûr dans le lot ! Ce qui nous aide avec ces documents résumant vos travaux, c'est que jamais jusqu'ici nous n'avons eu de témoignages découlant d'expériences directes par des relations avec ce groupement qui a créé une bourse et investit par là même les milieux estudiantins, notamment européens. Nous savions, supputions, mais de preuves de terrain sur des mentalités avec les implications sur le plan mental et/ou intellectuel, jamais. C'est donc un grand pas. Avez-vous prévu de le communiquer aux dirigeants européens ? Il faut que vous soyez prudents,

mais ce serait une bonne initiative.
– Monsieur le Premier ministre, il faut que nous soyons prudents.
– Que voulez-vous dire par là ? demande Liane tandis que George acquiesce.
– Je veux dire qu'il y a des infiltrations de ce groupe partout, y compris dans l'entourage immédiat de certains chefs d'État. Les mouvements et partis extrémistes européens en sont truffés. Il faut donc être prudents et savoir à qui vous l'envoyez ou le remettez, je parle de ce dossier très complet et fort intéressant.
– Monsieur Blair, demande Liane, ne voyant personne mieux placé que vous-même pour le diffuser, accepteriez-vous de le diffuser au bon endroit, au bon moment ?
Un silence durant lequel Tony Blair, à la fois, termine sa glace et réfléchit longuement.
Silence qu'il rompra lui-même pour dire :
– C'est entendu, je me charge de le diffuser. Maintenant, il faut y aller, vous ne goûterez pas à notre excellent café, nous n'avons plus le temps.
Déjà il est debout.
C'est fou comme tout cela est passé vite !
Liane et George le suivent.
Le pas de Blair, élastique et ferme, marche déjà l'aube du troisième millénaire avec des citoyens qui en animent l'esprit résolument novateur et la dynamique non partisane d'une politique bien à eux qui, sans polémique, n'œuvre qu'au Bien Général.
« Et c'est magnifique », se surprend à dire Liane tout haut tandis que seul George qui l'a entendue lui lance un clin d'œil approbateur.

La vie est-elle ce roman dont nous réalisons chacun le film du destin qui nous relie à tous avec tant de spécificités et de concordance de temps ? Y a-t-il dans les hasards des formes de coïncidences qui, n'en étant pas, forment des alliances et des mésalliances qui, ensuite, poursuivent en nous leur œuvre que nous alchimisons dans et par la capacité à tendre absolument vers Dieu, quand la Foi, cette étreinte de l'homme par Dieu, nous soulève comme une montagne à franchir en nous-mêmes, dans cette intériorité, dans cet espace intime consacré à Lui sans que nous ne le sachions encore. Où et comment se modulent les accents qui entament ou propulsent de chacun les priorités, non pas du moment, mais de la vie, de l'ego, du métier ? qui, lorsqu'elles ne sont pas vécues comme un service à la communauté de la famille humaine, deviennent très vite les étouffoirs de notre unique priorité, de notre unité avec Dieu et avec les hommes ? Vaste projet d'un Plan divin qui se réalise à travers nous, selon que nous soyons ou ayons, c'est selon, la conscience, dans l'instantanéité de ces exigences dont nous avons le devoir envers Dieu.
Il y a tant et tant de volontés contraires s'inscrivant dans les sinuosités de nos désirs de pouvoir(s) secret(s) ! que l'ego, les magnifiant de spiritualité, en

dégrade les accès purs à la connaissance et les détourne à son propre profit.
Un Prophète iranien a dit :
« N'impute à aucune âme ce que tu ne voudrais pas qu'on t'attribue et ne parle pas de ce que tu ne fais pas. Tel est mon commandement pour toi, observe-le. »
Et Liane qui a relu dernièrement nombre de textes sacrés, ne peut s'empêcher de constater la sagesse exprimée dans cette forme de commandement assumé, pour la nécessité de l'expérience, pour l'importance de l'action détrônant ici la théorie… Le contraire de tout ce qui se fait et se passe. Que de chemin à parcourir par ceux qui enseignent, se dit-elle, et c'est troublant de voir à quel point le séminaire de l'OCCM est révélateur sur ce point précis. C'est que là, les travaux qui ont maintenant commencé depuis deux jours, ne sont basés et nourris que sur l'expérience de ceux qui proposent de façon concrète la force de leur conviction de terrain dans l'expression de leur détermination à donner le meilleur ainsi acquis, à tous. C'est de ces propositions communes que naît une sorte de troisième entité qui, s'autonomisant de créativité à partir du groupe de travail, voit le jour et se révèle très rapidement être la réponse cherchée ensemble, la solution trouvée par une conscience à l'œuvre chez chacun, qui peut s'exprimer collectivement pourvu que le départ en soit créativement exploré avant, par chacun.
« Donnons-nous le temps de pouvoir créer comme notre mission divine l'attend de nous. » Liane, se remémorant les travaux de la matinée est tout à fait satisfaite de constater que personne n'a pris le pouvoir,

mais que ce dernier, devenu collectivement porteur des énergies ainsi vectorisées, en a fait l'œuvre de chaque conscience avec toutes.
Liane se demande si les autres ont perçu cela. Elle n'en est pas sûre. À ce stade de réflexion, son portable se met à sonner, interrompant le fil léger qui conduit ses pensées, les animant de manière fluide et souple.
C'est Pam qui lui dit :
– Liane, Jean-Paul Gaultier veut te parler, il est à Londres pour quelques jours. Peux-tu le rejoindre ou l'appeler dans la soirée à partir de six heures, là où il descend d'habitude, a-t-il dit sans préciser.
– Est-ce que tu as une idée de la raison ?
– Aucune, répond Pam. Il avait l'air pressé de te parler. C'est tout.
– Je te remercie Pam. Tout va bien ? Et Sunny, est-elle toujours là ? demande Liane.
– Tout va très bien, sauf un ennui avec un fournisseur, la couleur n'est pas ce que nous attendions mais je m'en occupe. Quant à Sunny, elle est partie pour trois jours avec Sandy, chez cette dernière. Ne me demande pas pourquoi, je n'en sais rien ! That's it! Et toi ? demande Pam, ça va toujours ? Il est craquant Blair, non ?
Mais Liane, pressée, se contente de dire :
– Plus que ça ! Pour l'instant ça se passe plutôt bien, très bien. C'est très porteur. L'Europe est là, et un peu du monde entier. Mais n'hésite pas à m'appeler, d'accord ?
– Salut. Pam a raccroché, plus rapide que Liane qui sourit, en éteignant son mobile.
Déjà l'atelier passe au second plan, présente au moment, elle se dirige vers la salle où George doit donner une

synthèse des travaux de la matinée. Elle est la dernière à entrer et reste donc dans le fond. Il y a là devant elle une salle comble et cette salle est pleine, pour elle, d'un espoir fou pour le monde entier. Il n'y a là que des citoyens, mais quels citoyens ! Non partisans, créatifs, européens, participant au monde par le cœur, là toutes les nations existent par la base et leur avenir leur appartient parce qu'il est pris en main par les peuples aussi. Liane est très émue, elle sent son cœur s'emplir d'une joie qui la soulève vers Dieu et Ceux qui, de là-haut, président aux destinées des nations et du monde.
Dans cet espace novateur où elle communie avec tous, Liane vit soudain cette union profonde, intérieure, de manière absolument collective. Et elle se dit alors qu'une telle force dans ce lieu avec les autres, spirituelle avant tout et d'action ensemble, ne peut pas ne pas être perçue par tous. Et ce qui est magnifique c'est qu'il n'y a là nul besoin de le souligner ou même d'en parler, comme toute réalité derrière l'évidence, la plénitude de sa beauté est le moteur puissant de la capacité ainsi donnée à tous et à chacun, d'avancer ensemble dans et par des travaux ne concernant que le Bien Général.
La synthèse faite, rédigée puis lue, est applaudie. Chacun s'y retrouve dans l'union forte ainsi exprimée sans que personne ne doute un seul instant que l'apport de tous dans les travaux était à cela indispensable. C'est que la synthèse aime les différences dont elle se nourrit pour retrouver en elles et par elles l'essence profonde de son unité première.
« Ce doit être une première », se dit Liane, « et comment

exprimer la joie qui en découle ? En y participant, bien sûr ». Sur ce, rejoignant George, elle lui glisse à l'oreille :

– Quelle bonne idée tu as eue de m'enrôler il y a quelque temps ! C'est magnifique George. Pas facile mais…

Lui coupant la parole, il l'étreint :

– Toi je t'aime, tu es mon anima incarnée, ne manque jamais de me dire exactement ce que tu penses. C'est nécessaire pour moi comme l'air aux poumons et le sang aux artères. Liane, les travaux sont très satisfaisants et ils vont partir dans le monde entier. Viens vite, nous avons rendez-vous.

Sur ce, George l'entraîne vers le bar où les attend un couple, non, plutôt deux personnes que le hasard a fait se rencontrer aujourd'hui.

La femme est journaliste au *Daily Mirror* et lui, à *Newsweek*. Ils ne se connaissaient pas ce matin mais souhaitent parler d'un projet né durant les travaux ou plutôt inspiré par les dures réalités des constats qu'ont révélées les travaux. Dont l'information. Serait-il possible, dans le cadre de l'OCCM, de commencer un réseau de journalistes travaillant différemment et reliés entre eux par le biais de l'OCCM sur toute la planète où des journalistes travaillent à l'ensemble des nouvelles sans parfois être entendus sur ce qu'ils transmettent à leurs journaux ? La journaliste poursuit :

– Je veux dire par là, donner aussi l'info différemment non pas événementielle seulement ou folklorique, mais réelle. Ce qu'il est important de savoir du pays, par exemple, je pense au Portugal qui est en pleine

effervescence économiquement parlant, et qui ouvre des supermarchés où des personnes font la queue avant l'ouverture, avant même que les travaux soient finis. Je m'exprime mal, excusez-moi, mais je suis en décalage horaire, et très fatiguée. Bref, je veux parler d'une information non pas politicienne seulement mais citoyenne.

L'homme vient à son secours :

– On pourrait résumer cela à une info citoyenne vue par les citoyens avec ce qui est à dire de leur côté aussi. Ce serait nouveau et cadrerait parfaitement avec le projet global de l'OCCM, à la fois novateur et utile à tous.

George et Liane se regardent. Puis George leur répond :

– Vous avez l'idée, il n'y a plus qu'à en prendre l'initiative. Elle est bienvenue, mais c'est à vous de la mettre en œuvre et de nous en tenir informés. Je vous en remercie, c'est un point essentiel et c'était nécessaire.

Et pour rire il ajoute à la Spielberg :

– Que la force vous soutienne ! Que la force soit avec vous !

Ce qui les fait rire tous les quatre.

Déjà George, après avoir pris congé, entraîne Liane plus loin où les travaux reprennent.

« Étonnante Albion », pense Liane qui sans raison apparente, se voit là, résidente anglaise votant en France et si proche de l'Europe tout entière qu'ils en portent ici le projet boudé, il faut bien le dire, par les Anglais. Mais ça va changer, se dit-elle, souriant à cet engagement que George a si bien révélé et pour lequel,

déjà motivée, elle n'attendait plus que l'opportunité d'agir.
Étonnante Liane si diverse en son parcours que la beauté et l'art, de fait, ont amenée à Dieu. Une façon si intelligente qu'a Dieu d'ouvrir le cœur en le séduisant par l'imparable, l'indicible, l'essentiel qu'il dirige avec tant de sûreté là où attend le besoin.
Étonnants visages que ceux qu'Il touche d'une même grâce, et dont chacun offre ensuite au monde la nudité comme un dépouillement de soi dans l'abandon qui en fait une expression formelle de Sa divine intention à l'œuvre en tous.
« Il suffit, se dit Liane, d'en accompagner consciemment les bouleversements intérieurs auxquels nous trouverons ensuite les douceurs terribles de ces épreuves dans lesquelles s'exprimeront le meilleur de soi comme un tremplin vers Lui et Ses œuvres à réaliser ici ».
Et en plaisantant Liane ajoute par-devers elle : « Ici, à Londres, aussi ».
Mais déjà, installée à côté de George, ils ont repris les travaux dans l'atelier préparé par l'Allemagne sur : « L'Euro, ce grand réconciliateur ».
« Amen », s'entend dire Liane, provoquant un grand éclat de rire autour de la table. Le ton est donné : joyeux et plein d'élan pour travailler sérieusement sans se prendre au sérieux.
– La créativité, quoi !! Ça, c'est George qui l'a dit à son oreille. Merci, ajoute-t-il en l'embrassant sur la joue.
Liane est toujours étonnée par cette liberté affective qu'exprime George à son égard à chaque fois qu'ils sont ensemble, seuls ou pas. Ce qui est très révélateur

et elle aime ça ; de l'absence de repère de George dans le regard des autres… C'est magnifique vraiment. C'est la première fois que Liane vit une telle relation avec un homme sans que cela n'ait jamais viré au sexuellement obsédant de la part de celui-ci… C'est reposant. Comme un frère, un vrai car souvent avec un frère dans une famille, cela n'existe pas non plus. Bref, Liane en est heureuse et elle comprend pourquoi Sandy est si à l'aise. Cette dernière est au fond la seule aimée, sexuellement s'entend, le sachant, elle est d'un cool… Quoique ! Elle a bien dit un jour à Liane :
« Ce ne fut pas toujours le cas. Mais on s'en remet, la preuve ! ». Riant, elle n'avait donné aucun détail. Pas d'amertume. Comme si, pirouettant le passé d'un clin d'œil, elle le remettait à sa place. Mais Liane cependant avait pris cette révélation ou plutôt cette réflexion comme importante. Une façon de lui dire : « Ça peut recommencer. Mais ce n'est pas le cas, je le sais, pour l'instant ».
Une grande amitié entre les deux femmes.
Une grande lassitude commune face à ces détails, tous superficiels et sans intérêt, à ne pas monter en épingle. La vie est si courte et la sagesse vient tard parfois. La sagesse, cet acquis difficile à déguster en toute conscience pour préserver du présent, seul ce qui servira au futur. Le reste ! Mon Dieu, c'est là, et tâchons de faire intelligemment avec. En toute certitude, ne gâchons rien.
Liane à nouveau travaille, tandis que quelque part Sandy et Sunny, ensemble, voguent la beauté des lignes sur un projet commun d'envergure puisqu'il s'agit de coupler l'architecture au dessin de mode et

inversement pour un spectacle imaginé par Sunny pour la première collection de sa boutique sur Bond Street. Liane envoie une pensée lumière, on ne sait jamais… aide silencieuse porteuse d'amour et onde légère que l'espace avale aussitôt tandis qu'elle se concentre maintenant sur l'économie et ses traquenards techniques. Ce qui lui fait dire à George :
– Être citoyen ça se mérite !
Re-bisou de George... !
Que, manifestement, tout le monde trouve normal au point de ne jamais le noter ou faire remarquer.
« Ainsi soit-il ! » Ce sera l'épilogue de Liane pour cet intermède.

Dans la certitude intérieure qu'anime la foi, Sandy et Sunny se sont retrouvées, unies pour le meilleur et les problèmes qui ne manquent pas. Il y a, dans l'idée de Sunny, un vaste espace si ouvert, que rien de ce qui presse la créativité ne peut en être rejeté. Ce qui donne lieu à des tas de variantes d'une même idée qui se prolonge, s'enroule, adhère ou se divise elle-même pour repartir sur autre chose comme une pure fantaisie que l'imagination joue comme une mélodie à parfaire jusqu'à ce que le talent, enfin stimulé, n'en fasse sien l'évidence à ne pas manquer. C'est très euphorisant toutes ces possibilités et dans l'éclosion permanente qui en rythme les beautés, les deux femmes naviguent dans une fébrilité où le feu de la passion galvanise l'ensemble de leurs travaux avec un élan peu commun. Sandy a retrouvé ses vingt ans et Sunny se découvre une expérience séculaire dont elle ne se croyait pas capable. Que de joie en partage et de beauté en gestation pour une action créative commune qui ne limite ni l'une, ni l'autre, motivant en elles, d'elles, des dépassements ou le goût d'une forme à réaliser, paradoxe de la créativité qui rend la forme mobile en ses lignes, ouverte sur d'autres aspects d'elle-même accessibles mais non encore visibles. C'est dans cette fournaise créative que Liane et Jean-Paul débarquent. Il est à peu près

temps de souper, et dans l'agitation qui s'ensuit, la maison retentit de rires et de vie tandis que George disparaît pour prendre une douche, ce que Liane demande la permission de faire aussi.
Suit une demi-heure d'adaptation collective avec des allées et venues intempestives avant que tous ne rejoignent Jean-Paul et Sunny sur la terrasse où est servi le souper, à la lumière de deux torches plantées dans la pelouse.
– Que c'est beau, s'exclame Jean-Paul, tandis que Sandy aidée par Sunny, met tout sur la grande table.
Liane est affalée sur le dos, les bras en croix sur la pelouse et les yeux perdus dans ce ciel de juillet qui met beaucoup d'insistance à garder la chaleur suffocante de la journée à laquelle une douce brise s'est jointe.
Pur délice.
Le silence est de mise, quelques minutes de répit sur la brûlante journée passée à travailler. Le repas sera assez calme. Jean-Paul qui voulait rencontrer Sunny, s'éloigne avec elle entre fromage et dessert, bientôt rejoints par Sandy qu'il appelle ensuite. Le trio s'enferme ensuite dans l'atelier de Sandy, laissant George seul avec Liane.
Le silence est léger. Comme une unité, retrouvée après la bataille, tournée vers le ciel de cet été anglais encore plus chaud que les plus chauds. Les étoiles dans le satin nuit du ciel ont des éclats émerveillants pour le regard et dans la tranquillité de la nuit tombée, de longs rayons de pensée traversent l'invisible jusqu'à ces pays, de l'autre côté du globe, que le soleil a rejoints. Il est reposant de se dire que d'autres,

prenant le relais du temps, se lèvent maintenant comme si Dieu, en sa prévoyante bienveillance, donnait aux hommes le relais pour une certaine continuité dans laquelle, conscience de veille et conscience au repos déployaient ensemble leur union, dans les rythmes divers qui les occupent tour à tour, gardiennes de cette planète où le bleu succède au rouge, du jour à la nuit, pour ne jamais baisser les bras ou laisser sans suite le travail commencé en une partie du globe qui aura une incidence sur l'autre, et inversement.
Boucle cosmique pour les fourmis qui sur terre y participent. Ne sommes-nous pas ces petites ouvrières occupées à tant de préparatifs et travaux que seul, l'ensemble qu'ils représentent s'avère à la gloire de Dieu et des hommes, Ses serviteurs conscients ?
– Je m'émeus de trouver en moi tant de beautés quand le miroir de l'autre me les renvoie. Tu es mon miroir Liane, a dit George sur un souffle de sa voix timbrée de graves.
Liane n'a pas répondu tout de suite, toute à ce fil léger comme une aile qui porte le message au cœur avec beaucoup de délicatesse subtile. Un contact si différent du contact physique que l'on ne sait plus très bien comment était ce dernier à côté de cette immense invite à l'espace, partagé dans l'élan spirituel d'une communion sensiblement parfaite.

Dans un cristal de neige l'univers se reflète,
Il y a là aussi tous les parfums du monde avec
Des odeurs de pêche et de fleurs de toutes saisons.
Dans un cristal de neige, la pure eau des

Rivières et des lacs aussi, comme celle de la mer
Dans ses goûts aux salaisons naturelles qui
Portent les corps vers les profondeurs de l'âme.
C'est dans le cristal de neige que l'on peut aussi
Voir le jour qui répond de la nuit et dans le
Ciel étoilé de cette dernière, les mêmes éclats de
Lumière parlent aussi de la neige en hiver.
L'air doux, frais, l'air pur, l'air que fait
Le Souffle divin quand son expiration cosmique
Porte vers chaque cœur les innombrables
Merveilles, à chaque instant, qui peuvent être
Saisies par le cœur en quête quand dans le
Cristal de neige – miracle des monts à escalader –
Nous pouvons voir et capter ce panorama universel
Comme dans une loupe sur l'infinitésime qui
Révèle de nous-mêmes le ciel, notre demeure,
Auquel parvenir.
Dans le ciel anglais, ce soir, si près de Londres et
Toit du monde, Liane a voyagé jusqu'à ce
Cristal intime que l'étincelle du Christ enflamme
Dès que sont perçus les signes qui font de chacun
Ici-bas, son porte-flambeau dès que le cœur a
Compris que l'univers est inscrit par impression
Cosmique jusque et dans le plus infime
Cristal de neige, éphémère et volatile dès que
D'un rayon de ce soleil spirituel, il glisse dans
Le cœur la magnitude du macrocosme dont
Chacun de nous est, à son image, le cristal de
Dieu apte à glisser vers les hommes, porteur de la
Bienveillante omniprésence de Dieu à travers
Et par le cristal que nous représentons grâce à

Son omniscience infinie qui fait de Ses
Serviteurs des piliers de l'Amour au Temple de
Son univers multiple.

Liane a ouvert les yeux sur la voûte étoilée dont le fond de satin brillant ce soir, évoque pour elle l'infini de cette lumière immense que rien ne peut éteindre dès que le soleil en a traversé l'espace. Il y a là, se dit-elle, la démonstration parfaite, pour moi, que l'ombre ne sait exister qu'en fonction de la lumière et que la vacance de cette dernière n'est que modulation de sa fréquence en fonction des souplesses du temps dont les priorités se cyclent dans le rythme de l'Intention divine qui en règle les disponibilités pour les hommes et leur environnement.

– George, tu es l'ombre et la lumière parce que seule cette dernière prévaut en toi. Mais comment te dire, même en un million de mots, ce que ta phrase tout à l'heure a cascadé en moi ? Je ne sais que te dire merci.

Un silence après lequel George qui s'est levé doucement, vient la rejoindre sur la pelouse pour l'enlacer, allongé auprès d'elle.

Et c'est ainsi, lovés l'un contre l'autre, en silence, que Sandy, Jean-Paul et Sunny qui ont enfin terminé leur réunion, les retrouvent, une bonne heure après. Ils ne sont pas surpris outre mesure et servent une infusion que Sunny est allée préparer avant de sortir. Ils ramènent d'ailleurs de quoi se restaurer encore. Et tout le monde a très faim. Liane et George se sont relevés aidés par Jean-Paul. Et Liane trouve extrêmement reposante l'attitude de Sandy et des autres, ce naturel que rien

ne trouble parce que là, aucune suspicion, aucune pensée ambiguë n'est permise par le cœur qui, lui, libre d'aimer, reconnaît les siens et les unit sans qu'obligatoirement le sexe ait une implication quelconque. Et c'est si nouveau, de façon générale, qu'elle espère avoir vécu durant ces instants magiques, une façon autre de vivre l'amitié qui résonnera sa pure beauté jusque dans le monde entier. C'est sa pensée en se levant.
Et tous les cinq ensuite, offrent à la nuit une conversation où le projet de Sunny et Sandy, évoqué, fait l'objet d'une grande admiration de la part de Jean-Paul qui y participera, c'est ce qu'ils viennent de décider.
Puis la poésie des cœurs exprime par le silence une parfaite union d'un amour partagé par l'amitié, mais ce sont les mêmes, se dit Liane. Et après l'infusion, tout le monde est invité à dormir ici, il est très tard et Londres semble à des années-lumière de distance.
C'est pourquoi tous trois acceptent.
La nuit est bien avancée, mais le sommeil sera très réparateur dans ce silence bruissant de ciel et de campagne.
Belle soirée, vraiment.

Des monceaux d'échantillons de couleurs vives, électriques, sur le bureau de Liane, avec un bruit terrible de discussion, quand elle y entre vers dix heures ce matin. Sunny est là, Pam et en plus le téléphone, en ligne haut-parleur déverse la voix de Jean-Paul. Il y a deux fournisseurs et le boucan est assourdissant.
Liane est entrée calmement dans l'indifférence générale, on l'a accueillie d'un simple geste de la main, d'un regard, bref, c'est le boxon, se dit-elle, et je n'aime pas ça du tout.
C'est pourquoi, après quelques minutes, elle frappe d'un grand coup sur la table en hurlant : stop ! Le petit miracle du silence s'opère, et un éclat de rire fuse du téléphone, avec un :
– Bonjour Liane ! lancé depuis Paris par Jean-Paul.
– Salut Jean-Paul, dit-elle en riant, excusez-moi tous, mais c'était vraiment le foutoir !
Mise au courant par Pam qu'il s'agit du projet de Sunny, Liane, très gentiment mais fermement, leur dit :
– Les bureaux sont assez vastes pour ne pas envahir le mien. J'ai besoin de travailler, vous allez ailleurs. Merci.
– Je vous rappelle tout à l'heure, à plus, a dit Jean-Paul en raccrochant.
Seule Sunny affiche une mine piteuse, Liane ne s'en

aperçoit que lorsque les autres ont déguerpi pour installer le tout chez Pam.
– Mais qu'est-ce qui se passe Sunny, ça ne va pas ? demande Liane.
– C'est que… c'est que j'espérais vraiment ton avis, vois-tu.
Liane ne répond pas, elle demande :
– Est-ce que Thierry a appelé ? Depuis qu'il est parti en vacances, il nous a complètement oubliées, non ?
– Il a appelé hier soir mais j'ai oublié de te le dire, tu peux appeler aujourd'hui, ils ne bougent pas et seront chez son pote, dit rapidement Sunny, la tête visiblement ailleurs.
– Bon ! Merci… Sunny, tu l'auras mon avis mais pour ça, le cirque de ce matin dans mon bureau est parfaitement inutile, et tu le sais très bien.
Le téléphone sonne, l'interrompant, elle décroche, agacée, mais son visage rayonne très rapidement, c'est Thierry, son enthousiasme, sa joie et le fait qu'il aimerait bien que ses Mamitas soient là !! C'est super. La conversation dure à peine une minute, il est pressé car ils partent en excursion… dans une ferme du voisinage avec ses potes et leur mère. Rapidement il l'embrasse et raccroche !
– Ça alors ! dit Liane, c'est du concentré de Thierry, pressé, rapide !
Amusée, Liane a enfin raccroché de son côté.
– Bon, enchaîne-t-elle, alors Sunny, ça va ? Tu comprends quand même ?
– Je comprends, dit cette dernière, bon je vais chez Pam, mais tu passeras ?

– Je passerai, promet Liane en souriant. Mais pas avant treize heures. Prévoyez un en-cas ou quelque chose. Tu te rends compte, avec tout ça il est presque onze heures ! Et j'ai un boulot fou !
Sunny a filé, souriante à nouveau. C'est que l'avis de Liane est primordial pour elle, il passe avant ceux de Jean-Paul, tout Gaultier soit-il, – et elle l'adore – ainsi que celui de Sandy, pourtant très avisée et sage.
« Force saine, vive énergie soulevante de l'enthousiasme créatif, et choisir d'en porter les flots quand mille et une actions appellent vers elles notre attention ainsi sollicitée sans cesse… »
Depuis peu, Liane s'est mise à écrire aussi. Comme elle dessine, comme elle respire et rit, pleure ou chante, Liane écrit. Bribes nouvelles d'une réalité si forte intérieurement que l'énergie qui s'en échappe, parfois a besoin des mots écrits pour poser d'elle des traits beaux et étranges à la fois, puisque ce qu'ils expriment dans l'instant n'était pas toujours connu d'elle.
« Douceur profondément ancrée si loin dans le cœur, cette infinie partie de lui venant comme un jet mystérieusement présent et si inconnu des sensations habituelles, que la fête qui l'accueille est source d'étonnement avant que d'enchantement, et l'un n'allant pas sans l'autre… »
Des phrases en vagues, impromptues, les mots coulent leurs phrases avec la volupté sacrée que porte le cœur quand, intimement uni à l'Épouse mystique, il a accès à Dieu dans l'infinitude inexplorable de Ses mystères les plus révélateurs. Et Liane écrit…

« Divine persistance, la prière est action. Dans la folle entreprise humaine que s'approprient les ego, la vie et le quotidien ne sont après tout, avant tout, que prière en potentiel dans l'action à venir que motivera l'amour, seul, de l'Humanité tout entière. Il y a dans les beautés cachées de transperçantes flèches acérées de lumière qui font mouche à chaque fois qu'une ombre s'oppose à leur trajet naturel… »

Le téléphone sonne et Liane s'interrompant, hésite à répondre. Puis s'y décidant :

– Oui ?

– Salut Liane, nous arriverons demain par l'avion d'une heure trente à Heathrow. Tu viens ou on prend un taxi ?

C'est Foster.

– Je ne peux pas, répond Liane, mais prenez un taxi et venez directement à la maison. Sunny pourra peut-être aller vous chercher, je ne peux m'engager pour elle. C'est simple, si l'une des Mamitas n'est pas là, taxi.

– C'est bon, tu veux parler à Thierry ?

Aussitôt :

– Mamita, c'est génial, je vais te retrouver vite... ! Tu sais ces vacances étaient formidables, tu viendras une autre fois. Bon, à demain. Salut. Gros bisous.

Il a déjà raccroché sans que Liane ait pu en placer une ! Ce qui la fait éclater de rire.

Le charme est rompu, l'écriture envolée.

Il est grand temps de se remuer.

C'est parfois un grand avantage de n'être personne dans cette société où tout ne fonctionne que par

références. Sunny qui n'est pas encore « quelqu'un » y trouve de grands avantages quand elle constate à quel point Liane peut être, à la fois sollicitée et dérangée constamment, malgré le barrage drastique qu'oppose Pam, avec fermeté, à toute intrusion intempestive, quel qu'en soit l'auteur ou la provenance.
C'est en pensant à cela que Sunny se dirige vers le Hilton où elle a rendez-vous avec l'une de ses amies peintre que Sandy connaît et avec laquelle elles travaillent toutes deux pour les couleurs et la transparence si difficile à trouver pour certains fonds que Sunny veut si lumineux, que toutes trois ont l'impression que ces couleurs n'existent pas.
– Il faudra coller des pêches dans le cosmique par vol spatial, a dit France, difficile à trouver sur terre cette couleur, tu sais !
France a trente ans, une belle expérience déjà dans la mode où elle est étalagiste et réputée pour être l'auteur des plus belles vitrines londoniennes dites branchées. Mais peintre de cœur, ses toiles sont très intrigantes avec à la fois et sans cesse, la lumière et l'ombre que seules les lignes éclairent ou assombrissent. C'est très curieux. Assez fascinante pour avoir eu envie de travailler avec elle et de l'inclure au projet. Elle ne connaît Jean-Paul que de réputation, comme tout le monde, mais ils se sont déjà parlé par téléphone pour le rideau final, qui doit dévoiler… « chut, on n'en dit rien »… ont-ils convenu, déjà complices.
France est déjà installée dans un endroit tranquille un peu à l'écart devant un jus de fruits, cocktail-exotique-apéritif, appétissant par sa couleur mais écœurant par

sa taille. Sunny n'en veut pas. Elles commandent donc un plat chacune, exotique lui aussi, dans ce restaurant en sous-sol qui ne sert que ce genre de spécialités.
– Bon, j'ai pensé, dit France, que pour l'ouverture du show, il nous faut quelque chose d'un peu rétro et pourquoi pas ces lumières stroboscopiques ? Pour ensuite affirmer en l'affinant, une évolution lumineuse qui aboutira à tes couleurs lumineusement introuvables. Tu en dis quoi ?
– J'en di…gère… Ah Ah… !! s'exclame Sunny pour se détendre. J'ai besoin d'un mec, t'as pas ça dans tes tablettes ? Ton carnet ? Ton agenda ou même ton lit ? lance-t-elle ensuite, pleine d'humour. Je craque, continue-t-elle. Aucune envie de parler boulot. Je suis ici en vacances, d'ailleurs le décor s'y prête, non ?! Et toi, tu vis de ce côté-là ?
France éclate de rire :
– Comme toi ! Peu ! Ils sont introuvables ces mecs supers qu'on voit dans les films ! J'en vois jamais, moi, jamais ! Apparemment, toi non plus ? Mais j'ai un ami, oui, j'en ai un. Il a pas de fric, c'est moi qui assure, il est pas très beau, et je m'en contente, mais il est là. Voilà, c'est le seul avantage, il est là, même un peu trop par moments…
France rit en parlant.
Sunny rit aussi pour dire :
– Moi je ne pourrais pas ! Il faut que ce soit un échange, non ? Un partage…
France l'interrompt.
– Tu fais comme moi, tu partages ce que tu as avec lui. Lui n'a rien, ça résout le problème… Mais elles rient

tant toutes les deux qu’elles arrivent au bout d’un moment à démystifier le problème au point de laisser tomber le sujet, peu passionnant il est vrai ! Pour entrer dans les lumières requises pour l’ouverture du spectacle.

Marchandes de lumière, sommes-nous les
Ampoules encore ternes de ces marchés de
Foire où tout brille, où rien jamais ne
Sort de ces concours de tir où des
Ballons gonflés servent de cibles ?
Marchandes de lumière, à nous de
Trouver les moyens que prennent les
Esprits de la nature pour se faufiler
Comme l’eau sur la terre dans tous les
Fils qui, nous reliant par le cœur,
Éclaireront de leur lumière ainsi
Allumée en tous, l’éclat radieux du
Christ en son retour.
Nulle autre jamais ne sera artificielle si
Marchandes de lumière, nous y mêlons
Avec l’amour du métier, le goût spirituel
Du cœur qui s’immerge dans la beauté.
Beauté, étreins-nous afin que nous te
Donnions les meilleurs vecteurs de lumière
Pour ce spectacle enchanteur imaginé
Par nos cœurs.
Beauté nous t’aimons.

Un silence est passé, porteur de ces douceurs qui, correspondant au travail des deux jeunes femmes, en font des complices du Beau pour un show en apesanteur qui

produira, c’est certain, l’étonnante harmonie de ces diversités dont sont porteurs les quatre protagonistes créateurs…
L’impatience, mêlée de pondération par nécessité, se fraye un chemin d’enthousiasme que l’élan propulse, séance tenante, dans la discussion qui suivra ce silence et dont nous ne nous mêlerons pas, lecteurs, pour ne pas dévoiler de ce spectacle des allégories fragiles dont le ton humaniste pourrait par trop nous émouvoir. La vie est belle pour ces jeunes femmes attablées encore, qui échangent des mystères de l’être quelques radiances que l’on retrouvera sans doute dans l’épanouissement du projet, si ce n’est dans son accomplissement.
L’alchimie est la grande prêtresse de nos abandons qui permettent ou non, ensuite, de recevoir en synthèse les luminances ourlées de nos plus belles pensées à créer. Idées volantes, juste milieu qui dans le cœur les équilibre, pour innover avec éclat et tendresse des lendemains pour l’humanité entière. L’aube aboutie est déjà passée et dans Londres grouillant de plusieurs cars de touristes qui débarquent, elles quittent le Hilton avec beaucoup de joie à se retrouver en plein air. Soleil tenant le haut du pavé, bruits du trafic en prime.
Elles se quittent bientôt pour aller reprendre le travail chacune de leur côté, jusqu’à leur prochaine réunion avec Sandy et Jean-Paul dans huit jours, en se disant, en même temps :
– On s’appelle ? On se fait une bouffe ?
Ce qui, une fois encore les fait rire.

« Je plane… j'ai des envies de voler vers l'infini… un autre univers… un autre univers… »
– Bon, crie Sunny vers la scène, tu me remets ce passage s'il te plaît, avec un poil plus de volume. Et tu me lances la diapo bleu ciel – couleur introuvable – avec le sourire d'Ophélie. On recommence. Vas-y !
La musique à nouveau, la couleur, le sourire.
Quelqu'un crie :
– Ophélie est arrivée. Tu descends ?
Perchée dans les cintres, Sunny ne répond pas tout en amorçant une descente prudente, pas assez il faut croire puisqu'elle se retrouve brutalement sur le plancher de la scène où elle vient de tomber dans un craquement inquiétant. Mais non, rien de bien méchant, c'est son corsaire qui s'est déchiré. Mais elle aura un bleu à la hanche, à tous les coups, se dit-elle en se frottant le côté gauche avec fatalisme.
Sunny descend dans la salle où elle cherche Ophélie qu'elle ne voit pas.
– Je suis là ! dit cette dernière se levant et avançant depuis le fond de la salle, j'avoue que mon sourire géant ne m'enchante guère mais je suis très mauvais juge il est vrai !
Sunny et elle se serrent la main. France les rejoint puis Sandy, qui les invite à la suivre dans le bureau

campé dans la plus grande des loges.
– Alors ? demande Pam qui entre à son tour dès qu'elles se sont installées. Ophélie, votre agent au téléphone, sur ce elle lui tend son mobile.
Ophélie s'excuse et s'éloigne de deux pas.
– Mais oui je vais bien. Oui tout va bien. Mais tu nous gênes. Rappelle-moi ce soir. As-tu… ?... bon, bon… OK à ce soir. Salut. Excusez-moi, dit-elle en revenant. Dès que je bouge, tout le monde s'affole ! Voilà, je suis toute ouïe.
– Merci d'être là, nous avions contacté votre agent qui n'a pas cru bon que nous nous rencontrions avant, car vous étiez, paraît-il, d'accord sur le principe, interroge Sunny.
– C'est exact ! dit Ophélie. Le sujet, et surtout le rôle que vous me destinez, m'a plu. De plus n'ayant pas trop de temps libre il me semblait rationnel d'agir ainsi et de ne venir qu'aujourd'hui.
– Nous avons commencé les modèles que vous porterez. Ils sont à l'essayage, demain si vous le voulez bien. Et je tiens, nous tenons, se reprend Sunny à ce que vous ayez votre mot à dire sur ces modèles, vous pouvez y participer créativement s'entend. Nous avons planifié la semaine. Pam, as-tu le programme ?
La feuille est remise par Pam à Ophélie.
– Pam est l'associée de Liane, ma mère, et elle nous aide pour ce coup de feu avant la presse. Toutes deux connaissent tout le monde ! C'est très pratique. Avez-vous des questions ? demande Sunny.
– Pas vraiment. Si, tout compte fait. Qui me coachera pour les répétitions ?

– Vous choisirez en fin de semaine vous-même laquelle de nous trois, cela dépend aussi de nos affinités respectives et nous ne voulons rien imposer. Soyons le plus libres possible et surtout claires. Disons les choses. Et tout se passera bien.
C'est France qui a répondu. Toutes sont d'accord. Ophélie est surprise, elle ne s'attendait pas à cela et leur dit :
– Je ne pourrai jamais choisir…
Mais Sandy réplique avec douceur :
– Vous pourrez choisir en tout bien-être et très à l'aise parce que, vous le demandant, nous sommes prêtes à assumer ainsi votre décision. Merci de ne pas en faire un problème.
Ophélie sourit :
– Merci de me rappeler de rester simple. On est tous à la masse, on complique tout. Merci beaucoup. Je peux aller à l'hôtel ?
– Oui, mais Pam, qui va vous raccompagner, fera un détour pour vous présenter votre coiffeur et un photographe. Ensuite quartier libre jusqu'à demain dix heures du matin chez Liane. Pam passera vous prendre à l'hôtel et ce sera l'essayage. Nous y serons toutes. Mon Dieu que de femmes, c'est une folie ! Mais c'est super, dit Sunny en riant.
Ophélie s'est levée, longue silhouette gracieuse reposant sur d'impressionnantes baskets dans lesquelles elle paraît vraiment bien. Belle, Ophélie est belle. Elle est partie avec Pam. La loge reprend son air banal de loge bête quand privée de maquillage et de lumières fortes, elle ne sert que de bureau, comme c'est le cas.

« Vivre d'imprévu et chanter pour tous.
S'unir pour le meilleur et
Ensemble,
Éviter le pire.
Vivre du plaisir que l'on peut se donner
Quand de l'un à l'autre et à tous c'est
L'Amour qui passe,
Courant si fort que je m'en remets à
La vie pour
Vivre ce qu'elle dicte comme mélodie… »

C'est Sunny qui tout à coup écrit ces quelques lignes, dès qu'Ophélie a quitté la pièce. « C'est drôle, se dit-elle, ce pourrait être un texte de chanson pour Ophélie. Des mots qui tombent pour s'accorder à cette rencontre ? Qu'importe, ce sont des mots qui vont bien au moment et qui pourraient coller à des envies d'Ophélie pour dire en chantant, ou l'inverse ». Sunny a failli effacer ces quelques phrases mais un coup de fil de Thierry l'en a empêchée. Il veut rencontrer Ophélie. Souhait immense d'admirateur plus que de fan. Sunny est contente puisque demain ce sera possible, ce qui le fait sauter de joie exubérante, un peu trop près de son oreille, et Sunny écarte le mobile machinalement tout en faisant la grimace. Sandy est en train de vérifier le déroulement des éclairages, sur une feuille de papier, elle en note les couleurs tout en alignant à côté les modèles de couture auxquels cela correspond. Il y a de l'agitation dans les coulisses où Jean-Paul vient d'arriver avec sa petite équipe parisienne, tout le

monde s'embrasse et le coiffeur part avec Dotty, le top en voie de vedettariat puisque, inconnue il y a deux mois, elle est maintenant la révélation de la mode et une armada de journalistes l'attendait tout à l'heure.
Ophélie, elle, est partie incognito avec une perruque brune coupée au carré, afin d'être tranquille aujourd'hui encore…
Les voiles du mystère des répétitions se lèvent peu à peu, révélant, par le travail fait en amont à la fois à Paris et à Londres, leurs parties s'emboîtant comme celles d'un puzzle de lignes souples qui en se construisant modèleraient de lui d'autres panoramas à découvrir encore dans des fondus, des enchaînés et des beautés nouvelles visibles enfin, lisibles aussi et si radicalement autres que ce que l'on avait pu imaginer, que toute filage de spectacle, soit-il de mode, devient le déroulement haché d'un fil de soie lumineux tiré par autant de talents à l'œuvre que d'imaginations et de techniques au service de cette dernière.
Dans le souffle pressé, pressant, qui renverse les barrières de l'isolement créatif de chacun, des réalités cachées se posent dans l'émerveillement de la découverte, ensemble, de ce que chacun a mis du meilleur de lui-même dans le seul but de l'intérêt commun à donner à tous les spectateurs cette magie rayonnante que l'œuvre transmet des créateurs et de leur volonté de beau dans ce travail collectif que représente chaque spectacle. La scène qui s'en pare avec éclat offre à chaque regard l'éternel renouveau de ces printemps créateurs que des vents d'automne ont balayés, que des hivers ont

gelés, que des étés ont maturés. Et dans cette transformation alchimique de chacun des protagonistes de la créativité en action, l'alchimie ainsi réalisée n'est que le plus qui jaillit d'un spectacle lorsqu'il harmonise, de ses ressources humaines reliées à l'esprit, le réceptacle visuel et auditif que créent aussi les technologies dont l'on se sert ensuite, pour que la beauté n'en soit pas réduite mais décuplée et mise en valeur au point de devenir d'une tangibilité extrême et concrètement accessible à tous, comme le moteur d'une émotion belle dont la continuité ne cesse pas un instant depuis la gestation qui l'a produite jusqu'à la manifestation qui la modèle afin d'en rendre la magie sensorielle aux regards émerveillés qui y plongent. Et quand le cœur est compris à la fois dans l'amont et l'aval de ces travaux prenants qui mobilisent à plein temps l'essence même des êtres, alors c'est le bonheur parce que lignes, sons et couleurs en sont imprégnés et touchent l'autre de là où ils viennent, faisant du cœur l'ambassadeur légitime de toute création qui, ainsi reliée en l'homme et pour lui, au cœur – ce grand alchimiste, ce profond écho, ce grand mobilisateur – et à Dieu pour quelques instants où les plus athées Le rejoignent aussi par l'immensité mise à leur disposition sans autre souci que de beauté.

Dans le fond de la salle Liane, assise dans un fauteuil, parcourt en les caressant d'une pensée souple, ces raisons qui n'en sont pas lorsque, devant l'évidente réussite d'un travail collectif, l'on se cherche des causes afin de poser plus concrètement, de chacun et par tous, ce qui a fonctionné ou non, recherchant ainsi

inconsciemment les points divers qui, une fois alignés, mènent chaque créatif de l'équipe sur cette trajectoire commune où l'équilibre n'étant pas évident, chacun doit doser de lui la nécessaire liberté d'action intérieure, seule capable de révéler de l'action commune cette diaphane mobilité voire légèreté, dont le poids effectif sera le spectacle lui-même.
Liane a une grande expérience dans ce domaine et elle goûte avec joie cette force éperdue qui soulève le cœur et serre le plexus quand la beauté ainsi reçue fait monter dans ce corps l'élan d'un souffle dont l'enthousiasme est le levier.
Liane est tranquille.
Sunny est montée sur scène tandis que Sandy crie quelque chose depuis les coulisses. Dotty, vêtue d'une longue robe « de jamais », se dit en souriant Liane, s'est arrêtée net, comme elle doit le faire à cet instant même, au cours du spectacle.
D'où partent les étincelles qui génèrent en chacun de si belles ouvertures dans l'infini de ces combinaisons de sons et de lignes, de couleurs et de fastes imaginatifs ?
Comment rencontrent-ils l'homme, et comment se font-ils siens avec autant d'insistance que la seule façon de s'en libérer soit cette nourriture pour tous que proposent ensuite les artistes au monde ? Où se logent ces secrets, ces mystères que détiennent le cœur, l'esprit, la vague qu'ils connaissent ensemble dans cet espace illimité où l'amour, comme une énergie auréolante, et la Volonté de Dieu, comme une nécessité dans l'urgence à se manifester, exigent de l'artiste cet impérieux besoin de donner ? Devenant ainsi des vecteurs de

lumière, les artistes sont aussi des serviteurs de tous, pourvu que leur responsabilité en soit consciente.
Liane se réprimande intérieurement. « C'est vrai ça, je déconne, je déconne ! C'est pas toujours comme ça et il faut beaucoup de temps pour que ça le devienne. Simplement c'est ce potentiel magnifique que tout artiste possède comme une grâce à faire vivre. Mais il y a des cons, des orgueilleux, des pourris, des incapables et des inconscients, comme partout. Là, dans ce monde où l'artiste gravite, il y a aussi ces génies qui d'un mot vous touchent, d'une phrase vous conquièrent le cœur, d'une couleur vous transportent et d'un son galvanisent votre sensibilité au point d'en propulser le cœur dans une autre dimension si familière et inconnue à la fois, que ces artistes-là deviennent, malgré eux, ce doigt de Dieu dont la bienveillante attention, passant par eux, va pouvoir éveiller de vous, en vous, ce dont vous êtes porteurs sans le savoir, cette touche d'inconnu révélant de Son mystère le point de départ, en chacun, d'un lien intérieur dont le fil est à saisir… »

Machinalement Liane s'entend crier du fond de la salle :
– Sunny, le projo à droite n'est pas dans l'axe des autres.
Aussitôt, elle s'en veut. Mais Sunny crie à son tour :
– Merci ! Pour ensuite se pencher sur le problème avec le machiniste, comme si l'intervention de Liane était tout à fait naturelle.
Comment différer de l'impulsion l'élan spontané qu'elle suscite ? Ne pas la différer ! constate Liane, ça peut toujours servir, la preuve.

Sur le souffle, derrière elle, Liane entend dire :
– Je m'appelle Winter, mais je suis Ophélie, bonjour.
Se retournant, elle voit cette dernière qui, en souriant, vient s'asseoir en bord d'allée à sa gauche.
– Vous n'avez pas la voix de la saison qui vous est attribuée, ni le reste d'ailleurs.
Liane a parlé vite, sur le souffle aussi.
Ophélie rit en silence, avant de dire :
– Je vous connais de réputation et je vous reconnais pour vous avoir vue à la télé.
– Un point partout, répond Liane, moi aussi !
Elles se sourient dans la pénombre où la luminosité d'Ophélie fait merveille. C'est un peu comme si là, une lampe était allumée, une lampe de chair avec ce truc en plus dans l'œil et le sourire, avec ce truc en plus d'un je ne sais quoi qui semble avoir inventé le charme et la séduction. Liane le constate en silence.
Et Liane se fait la réflexion suivante sur sa voisine : « Il y a dans Ophélie le talent d'être, pourvu que son métier ne gâche pas ça. Non, elle ne laissera pas faire ça. »
Liane aussitôt confie le problème à Dieu qu'Ophélie a si bien chanté, en se répétant intérieurement « Non, elle ne laissera pas faire… »
Mais déjà Sunny et Sandy, en scène, se retournent vers la salle, une main devant les yeux en disant :
– Est-ce qu'Ophélie est arrivée ?
Ophélie se lève, sans répondre et emprunte la grande allée principale qui mène à la scène.
– Bonjour, dit-elle, en arrivant aux pieds de Sunny et Sandy toujours sur scène.
– Bonjour Ophélie, c'est bien d'être à l'heure, nous

apprécions, dit Sandy. Les essayages se sont bien passés ? m'a dit Pam.
– Très bien ! Pour une fois, on a pris mon avis, pour une telle collection ce n'est pas évident et je vous en remercie, répond Ophélie.
– Nous verrons ça ce soir ensemble à nouveau, dit Sunny, pour l'instant, voulez-vous monter sur scène s'il vous plaît ?
Ophélie s'exécute, dépose dans un coin ses affaires que Pam, sortant des coulisses vient prendre en lui disant :
– Je les mets dans votre loge et je vous porte la clé, avant de disparaître sur le « merci » d'Ophélie.
C'est à ce moment-là qu'est lancée plein pot la musique d'un titre d'Ophélie *Elle pleure* et tandis que Sunny fait signe de couper le son avec ses deux bras s'agitant au-dessus de sa tête, Ophélie se bouche les oreilles, comme tous ceux qui sont présents sur scène. Le volume est cauchemardesque. Enfin le son est coupé. Et Sunny hésite entre l'engueulade et rien. Elle gueule un bon coup, peut-être pour exorciser cette agressante démonstration d'incoordination qui sévit parfois dans les répétitions où chacun suit de son côté un filage qui n'en est pas un, puisque c'est la mise en place qui le précède…
Sunny et Sandy encadrent Ophélie, toujours dans le fond de la salle Liane se fait la réflexion suivante :
« C'est marrant, on dirait qu'elles sont de la même famille vues d'ici. Minces, longues, blondes, des sœurs. »
Puis en souriant, Liane se dit qu'après tout, ce sont des sœurs d'humanité, donc elles appartiennent bien à

la même famille, n’est-ce pas ? Puis sur scène, Sandy accompagne Ophélie pour définir un parcours, Sandy trace de la main les directions avant d’en faire le dessin en marchant. Ophélie la suit. Sunny elle, au milieu de la scène, à la limite du bord qui sépare de la cage d’orchestre, observe en silence.
Puis Sandy rejoint la salle tandis qu’Ophélie marque le parcours, le marchant seule, deux, trois fois. Elle demande à Sandy :
– Là, quand je suis au fond, vous souhaitez que je reste combien de temps à peu près ?
C’est Sunny qui répond :
– Vous le faites comme vous le sentez, sans vous occuper d’une réelle durée, puis nous aviserons ensemble ensuite. D’accord ?
– OK ! lance Ophélie qui enfile vite fait un pantalon de jogging, et se débarrassant de sa jupe en soie, la lance à Pam qui s’éloigne avec.
Puis elle ajoute :
– On essaye une fois pour moi, je le ferai la seconde fois. Je vais juste marquer. On est bien d’accord, c’est *Je cours* ?
– Oui, lance en riant Sunny, avant de rejoindre Sandy, et Liane qui s’est avancée dans la salle.
Les sentiments sont parfois de petites œuvres de soi qui parcourent le temps avec beaucoup d’aisance, posés sur l’équilibre harmonieux de ces mélodies individuelles dont le style est si spécifique d’un cursus à aucun autre semblable ou différent…
« Elle court » Ophélie, reprenant le parcours fait avec Sandy, – elle le marque une fois – tandis que les trois

femmes dans la salle observent en silence, gagnées par le rythme pressé de la chanson qu'Ophélie marque, la chantonnant bouche fermée avec, de temps en temps, un mot qu'elle plaque comme pour ouvrir ou clore une parenthèse dans sa concentration. Cheminant la scène de sa longue silhouette, elle ouvre les bras ou les ferme, captant de l'espace ce qui doit lui appartenir le temps nécessaire au partage avec le public. *Je cours* s'achève dans l'ébauche de ses mouvements et Ophélie, dans un éclat de rire est tombée à genoux centre scène les deux mains jointes sur le micro, la tête renversée en arrière, finissant plein son sur un cri mi-victoire, mi-question. En se relevant aussitôt, elle enchaîne :
– C'est bon, on l'essaye une fois, vous pouvez envoyer, et disparaissant dans les coulisses, elle attend.
Sur l'intro du morceau, tout de suite, elle apparaît et la concentration de tout à l'heure fait place à une dynamique que la pression d'une tension intérieure, liée à la chanson et à ses mouvements sur le parcours, conditionne de manière spectaculaire. Il y a là le rideau levé sur un foisonnement où la précision technique cisèle une certitude ancrée dans le corps qui rythme la souplesse fluide d'une grande joie. *Je cours* lancé comme une urgence lui est en bouche et dans le corps sans que les spectateurs n'en soient exclus. « On court avec elle, comment faire autrement ? » se dit Liane fascinée par cette belle jeune femme qui irradie l'aube nouvelle d'une autre façon de dire en chantant et en bougeant la vie au quotidien. Ophélie, dans le cadre donné, invente le sien propre à son style, d'un

monde ouvert sur le monde où Dieu est là, en toi, en moi, de manière si formidablement vraie que même en courant, son destin répond à la question existentielle avec un réalisme spirituel confondant. La vie, que dégage chacune de ses attitudes, est frappée au sceau de Dieu avec tant d'intensité communicative que le rythme mélodié par les paroles et sa voix nous engage dans son urgence à atteindre… « Quoi ? » se demande Sunny, tandis que Liane lui répond à l'oreille : « Le bout de soi vers les autres, la vie, l'amour, l'infini… C'est ce qui devrait nous faire courir ». Sunny secoue la tête. Ophélie a improvisé non pas dans le parcours en lui-même mais sur le rythme qui dessine de son corps les limites à dépasser comme le fait sa voix, son sourire, ses yeux tour à tour changeants comme des caresses de l'amour à la vie, en remerciements si forts que le cœur des trois spectatrices de l'instant s'emplit de la beauté ainsi déversée à profusion par une jeune femme pleine de grâce et de talent.
Surprenante Ophélie qui ne termine pas centre scène comme prévu mais en coulisses d'où elle a lancé son dernier « Je cours » comme un défi au temps et à tous de la rattraper. Une invite à l'aimer ce « Je cours » mais aussi un recul pris par rapport à ceux et celles qui, ne suivant pas, resteront en arrière. Tant pis ! Ophélie court et seul l'amour peut la suivre en la précédant puisque c'est ce qu'elle poursuit en courant. Femme-fleur sur une scène vide remplie, le temps d'une chanson, par l'étonnant pouvoir de séduction de la beauté en mouvement dans l'espace.
Les trois femmes applaudissent dans la salle ainsi que

ceux qui, restés sur le plateau ou en coulisses ont été pris eux aussi par la magie de cet instant.
Elle est revenue sur scène comme le lui a demandé Sandy. Sunny est montée pour dire :
– C'est bien la fin comme ça Ophélie, c'est mieux qu'en scène. Nous reverrons tout ça demain avec les enchaînements avant et après. Comment ça se passe pour vous, est-ce que quelque chose vous gêne pour le tour et demi que vous faites ? C'était bien.
Ophélie répond :
– Non, ça va, j'ai juste envie de rester un peu plus longtemps dans le fond quand je cours vraiment sur cette ligne-là, dit-elle en s'y rendant pour montrer à Sunny, là vous voyez, je suis tentée de rester pour m'amuser un peu.
– Alors fais-le, on peut se tutoyer Ophélie ?
– Bien entendu ! Tu vois, comme ça, et elle entonne ce qui là est chanté, joignant la voix au mouvement naturel qui lui vient et dans lequel elle se trouve, à ce moment de la chanson, bien mieux ainsi.
– Alors tu gardes ça, et nous revoyons demain, je ne veux pas trop le mécaniser car tu possèdes parfaitement la chanson et cela doit aussi rester naturel, dit Sunny.
– Je préfère aussi. OK ! Merci, a dit Ophélie, amorçant sa fuite vers les coulisses. Elle a soif !
– On peut se voir ce soir pour une heure de travail vers… après dîner ou avant ? demande Sunny, maintenant tu es libre, temps pour toi.
– Alors, Ophélie réfléchit, c'est comme tu veux. De toute façon je n'ai rien prévu.
C'est à ce moment-là qu'elle croise Thierry qui entre

par les coulisses. Il est saisi, et Sunny le présente. Ophélie l'embrasse et lui propose de venir avec elle prendre une glace quelque part. Elle a faim et soif. Pam est aux ordres pour la conduire avec Thierry.
– Ce sera plus sympa, dit Sunny, mais surtout ne te laisse pas envahir, Thierry peut être très envahissant.
Ophélie en riant a pris Thierry par les épaules et ils suivent Pam pour aller goûter.
Quelle bonne idée, se dit Thierry sous le charme de son idole qui a toujours la main sur son épaule !

La répétition se poursuit et les modèles de Sunny viennent d'arriver ainsi que ceux de Jean-Paul. Sunny fait appeler ce dernier qui se trouve avec son équipe dans un studio à l'étage au-dessus et qui entre bientôt sur la scène suivi de Dotty et d'un photographe que Sunny s'empresse de mettre dehors. Quant à Dotty, elle descend dans la salle pour aller embrasser Liane qui lui a donné sa première chance et elle ne l'oublie pas. Sandy est partie chercher des cafés pour tout le monde. Un Thermos dans sa loge qu'elle remplit régulièrement.
Et ce n'est qu'après une rapide mise en place pour la suite que Sunny a donné un break à tout le monde. Une demi-heure pour prendre un pot ou un café et échanger plus librement. Pendant ces pauses, Sunny accepte toutes les critiques, suggestions et autres doléances. Elles ont décidé, Sandy et elle, que tous devaient participer mais que les répétitions dans la rigueur et le silence étaient plus souhaitables pour tous.
Le rythme a donc été pris et les pauses cadencent ainsi

l'ensemble du travail afin d'alléger la réunion du soir pour faire le point. Celle du matin étant consacrée à l'ordre du jour, face aux priorités Sunny et Sandy sont de plus très mobiles et Jean-Paul aime cela, il a toujours des idées nouvelles au fur et à mesure qu'avance leur travail en commun. C'est pourquoi l'équipe entière participe à cette fluidité, tout en gardant chacun dans sa spécificité indispensable à l'entente et au bon déroulement de cette période importante des répétitions qu'ils ont la chance de faire en scène, d'emblée.
« Comment se meuvent les idées lorsqu'un groupe de personnes travaillent ensemble ? »
Assise dans son bureau, Liane, qui vient d'éteindre son mobile sur lequel Sunny l'appelait, se pose la question. C'est toujours troublant de constater combien certains sont créatifs et d'autres pas et combien, de surcroît, il est délicat de mettre des limites là où seul l'invisiblement porteur n'en met pas… C'est toujours pour Liane une question que de se trouver projetée dans un univers créatif avec le sien propre, et de faire fusionner les deux pour l'intérêt des travaux entrepris, sans renoncer à son propre mouvement et sans bloquer celui de chacun de ceux qui composent une équipe. Et curieusement, Liane a le sentiment très fort que Sunny et Sandy sont en train de réaliser ce petit miracle de synthèse artistique par lequel le cachet de l'œuvre par elle-même, fut-elle un spectacle, est préservé et promu parce que chaque élément humain le composant a tout donné de lui-même créativement, y compris les machinistes et la technique. Ce n'est pas si courant et certainement pas simple. Liane le voit car ni Sunny, ni

Sandy ne se contentent de ce qui est là, Liane est, elle aussi, bienvenue. Mais la vie l'est, comme ce qu'elles voient dans la rue ce matin et ce qu'elles rêvent la nuit… tout est pris en compte pour une alchimie globale où rien ni personne n'est rejeté.
Il est clair que cette façon de travailler est très novatrice pour Liane qui y pense tout en se préparant à les rejoindre pour la pause repas et, dans sa réflexion, Liane se dit qu'elle a peut-être fait elle-même le pas qui permet à Sunny d'aller plus loin maintenant.
« Ce qui est bien, se dit encore Liane, c'est que dans le domaine créatif, il n'y a aucune limite. Aucune. »
L'œuvre est belle quand elle vient de loin, partagée par tous dans l'idée même, d'entrée, et ensuite par ces paliers qui en grimpent l'exploration commune où chaque protagoniste, du machiniste aux interprètes, passe par une harmonisation dans laquelle se composent les symphonies que chacun ajoutera à celles des autres pour en faire une sorte d'aboutissement collectif dans lequel l'accomplissement de chacun aura été déterminant. Mais ce dernier, cet accomplissement est lui-même sujet à un mouvement infini qui, au théâtre, bouge chaque soir, à chaque représentation, avec les éléments nouveaux dont le matériau humain ne cesse d'être élagueur, porteur ou géniteur, à tour de rôle, dans ses cycles qui ferment et ouvrent les boucles de ces spirales dont il entretient de vie sa dimension spirituelle comme un plus, encore, à entonner de la vie dans la vie pour de plus justes relations y compris artistes/public…
C'est magnifique, se dit Liane en montant dans la

voiture qui l'attend en bas de chez elle. Elle a averti son atelier qu'elle ne passerait qu'en fin de journée en cette période qu'elle a voulue creuse pour être plus disponible à Sunny et à un certain silence qui agit de chacun sur tous quand les consciences sont à même de reconnaître que nous servons Dieu, quoi que nous fassions.
Et si le Petit Prince avait demandé qu'on lui dessine un oiseau au lieu d'un mouton ? Est-ce que le ciel aurait été du domaine de la Terre plus tôt ? Avec ce royaume éternel qui préside aux deux sans que la conscience humaine n'en soit, dans son ensemble, au niveau de la communauté du monde, – l'humanité – encore persuadée ?
C'est une question et Liane se dit qu'une phrase d'auteur émettant une énergie peut faire plus par l'imagination dans l'inconscient collectif que tous les discours déviateurs des politiciens de haut vol ! Et de frémir en pensant au subliminal ! Et de se dire que George a disparu du quotidien. Spectacle oblige ! Sandy est si occupée que George hiberne sans doute dans quelque gestative créativité dont le monde a besoin…
La voiture s'arrête, Liane descend en remerciant le chauffeur.
Ophélie arrive en même temps qu'elle et l'embrasse en lui disant :
– Thierry est un formidable moteur créatif plein de fantaisie. Quel tonus ! Nous avons goûté ensemble avec Pam, mais c'est un enfant tout à fait exquis. Nous avons bien rigolé ! Et j'ai mangé trop de chocolat !
– Oh ! Il était très heureux, et pas peu fier que vous vous soyez mise à l'écouter à ce point. Il en était

vraiment très… tonifié ! En tout cas, il joue les vedettes à l'école et la classe viendra voir le spectacle ! C'est ce que m'a dit son directeur des loisirs. Ils sont en ébullition, dit Liane.
– Et c'est un si beau spectacle, je veux parler de l'histoire et de ce que tout cela véhicule de sens et de vie. C'est vraiment intéressant, c'est pourquoi j'ai accepté parce que j'ai eu un coup de foudre. Comment vous dire ? Il y a des parcelles divines là-dedans qui sont une sorte de fil d'or et de conscience. Thanks. On a envie d'y entrer en tenant un bout de ce fil. On le tient ensemble et il nous mène parce que nous le voulons. Je ne sais pas où, mais on y va avec joie, dit Ophélie en levant les yeux pour prendre le ciel à témoin, juste avant de passer avec Liane la porte du théâtre.
Ils sont tous en scène. Un gobelet à la main, buvant du frais ou du chaud, ils ouvrent une sorte de cercle vers la salle qui est allumée aussi. Le silence, curieusement, règne et une attention curieuse les anime. Les yeux chercheurs ou fixes, ne s'attachant à rien et en question sur tout ce que les regards effleurent. Personne ne bouge, personne ne parle et Sunny et Sandy portent toutes deux une sorte de casque pour baladeur avec de grosses oreillettes qui semblent hermétiques à tout ce qui vient de l'extérieur. Elles se sont un peu éloignées de tous les autres et les observent sans rien dire.
Liane et Ophélie se sont arrêtées en chemin. La première est étonnée, la seconde, plus spontanée lance à voix basse :
– Il y a quelque chose de bizarre dans ce silence, vous entendez ou pas ?

Mais Liane qui prête pourtant l'oreille, n'entend rien.
– Il y a quelque chose dans ce silence. Excusez-moi, je sors. Vous m'appellerez ?
Ophélie n'a pas attendu de réponse, elle est sortie, très vite.
Liane s'est assise, interpellée par cette atmosphère curieuse, et en même temps, très attentive et concentrée sur rien et sur tout. Une curieuse impression d'immobilité intérieure qui s'exprime par un calme assez artificiel qu'elle ne peut analyser. Elle assiste donc durant un bon quart d'heure à une pause assez inhabituelle et inattendue sur laquelle, à la fois elle ne se pose pas de question, mais qui en soi est une forme de question, elle le voit bien sur les visages et dans les yeux de tous ceux qui sur scène, y participent, sans y participer tout en y participant.
Ce n'est que quand ce silence s'arrête, en quelque sorte, que Liane constate la différence avec celui qui suit, juste avant que Sunny et Sandy, enlevant leurs oreillettes géantes ne cassent d'un éclat de rire ce moment particulier. C'est Sunny qui parle la première :
– Alors ? Quelles sont vos impressions ?
Liane voudrait répondre, et elle s'attend à de nombreuses réactions, mais le silence continue. Sunny descend dans la salle, suivie de Sandy et elles discutent ensemble tout en choisissant deux sièges correspondant au milieu scène, où elles s'installent, au quatrième rang. Sunny met ses genoux sur le siège devant elle, pieds nus et jambes ballantes. Sandy est très droite dans son fauteuil.
Liane ne comprend rien, elle attend. Tout à coup elle

se lève pour aller chercher Ophélie qui attend devant le théâtre, assise au soleil sur un banc.
– Alors c'est fini ce délire ? demande-t-elle.
– Je ne sais pas, je crois que vous avez raison, il y a eu quelque chose. Venez, on va avoir l'explication peut-être.
Ophélie se lève en jetant dans la poubelle de rue le papier d'emballage du chocolat qu'elle est en train de manger.
– Allons-y, dit-elle.
Dans la salle, comme sur scène, le silence règne encore. Et c'est Sandy qui le rompt en expliquant :
– Voilà, vous avez eu, en étant conscients de participer à une expérience, la démonstration impalpable et inaudible de sons subliminaux que l'on pourrait qualifier de fréquences vibratoires adaptées pour obtenir sur le cerveau humain certaines réactions ou non-réactions correspondant à un but recherché.
Sunny enchaîne :
– Si nous avons décidé ensemble de faire cette expérience, c'est parce que la question a été posée, par les producteurs, d'inclure ou non à notre spectacle, à la fois sur scène à certains moments et dans la salle, à d'autres, en alternance, des sons subliminaux qui entretiendraient et provoqueraient des réactions et une adhésion positive des spectateurs quant au spectacle. Sandy et moi-même avons fait ensemble cette expérience, d'où nos oreillettes, mais nous sommes à même de vous dire aujourd'hui qu'oreillettes ou pas, ça passe car l'impact vibratoire se fait quand même avec les oreillettes qui, il est vrai, en atténuent la violence.
– Quand je vous disais qu'il y avait une merde là ?! lance Ophélie à Liane consternée.

Sandy enchaîne :
– Nous avons notre propre opinion sur ces techniques, Sunny et moi, mais nous tenions à vous inclure à la décision qui doit être une décision d'équipe. Il fallait donc vous mettre au courant comme nous le fûmes nous-mêmes pour pouvoir décider ensemble de notre réponse. Oui ou non, voulons-nous qu'une technique subliminale entre dans ce spectacle ? C'est simple. Maintenant vous avez les éléments. Nous allons déjeuner et nous y répondrons ensuite clairement. Les producteurs attendent de leur côté. Ils ont quand même l'honnêteté de nous tenir au courant…
Un technicien du son l'interrompt :
– Ils ne pouvaient pas faire autrement, ça passe par les moyens techniques du spectacle !
Tout le monde rit, ce qui détend l'atmosphère. Et, de façon rassurante, le brouhaha sain d'une pause reprend ses droits. Une table est dressée sur le plateau, ce que l'on ne fait en général pas, mais le sujet est assez interne à l'équipe et doit le rester, pour ne pas aller aujourd'hui, contrairement à l'habitude, au restaurant d'en face, prévu à cet effet. Le repas traversera donc la rue jusqu'à eux.
Liane toujours assise, est pensive, voire soucieuse. Comment savoir que l'on fait peut-être l'objet de méthodes subliminales ? À part Ophélie qui est sortie, elle-même et tous, ont subi… Bon, l'équipe était prévenue. Pas moi, pense Liane, mais je suis restée. Ça c'est terrifiant. Elle regarde Ophélie qui s'est levée pour rejoindre les autres.
– Pardonnez-moi, je suis arrivée en retard mais je n'en suis pas mécontente après ce que je viens

d'entendre, dit Ophélie à l'attention de tous.
Liane qui s'est levée, dit en avançant derrière elle :
– Elle a compris, Ophélie a compris d'entrée, dès qu'elle a eu mis un pied dans cette salle, que quelque chose se passait et elle a décidé de sortir parce que cela ne lui plaisait pas. En fait elle a entendu la réalité du subliminal lancé, sans le savoir, et y a répondu en s'extrayant de la manipulation. Ophélie, c'est tout à fait magnifique, je salue votre sage spontanéité.
– Merci, répond Ophélie, mais l'important je pense, est de se dire qu'on peut savoir, si on écoute en soi. Je ne sais comment l'expliquer. Je ne pouvais pas rester, c'est simple.
Puis, regardant Sunny et Sandy, elle rit pour dire :
– Si vous acceptez la proposition des producteurs, si vous répondez oui à leur question immonde, alors vu ma réaction, il faudra me trouver une remplaçante ! Si je suis obligée de sortir de scène en plein spectacle, ça fait désordre, non ?
Ophélie exprime ainsi la première opinion nette, la première réponse à la question posée à tous. Ce qui provoque un éclat de rire général. Elle continue :
– Et si en plus, vous avez des spectateurs comme moi, alors nous allons faire salle vide !
Tout le monde continue à rire.
Ophélie vient de démystifier le problème, d'en dédramatiser le mécanisme et de livrer la clé de l'avenir : ceux capables de réagir spontanément à ce genre de manipulation odieuse, véritable atteinte à l'intégrité de la personne humaine.
Lumineuse Ophélie dans ses énormes baskets, bien assise,

bien ancrée sur terre avec un bon sens soudé à la foi et un recul souverain que lui autorise une sensibilité hors du commun, comparable à un sixième sens.
Ophélie, maintenant très entourée, embrasse Thierry. Il vient d'arriver avec Pam, sa Mamita du jour, venue le chercher sur le terrain de foot pour déjeuner.
Sunny est dans une forme intéressante, se dit Sandy qui se sent un peu retournée par tout ça. Jean-Paul est reparti pour Paris mais son assistant Luc est plus que présent.
– Nous ne connaîtrons pas ses impressions… constate Sunny s'adressant à ce dernier.
– Bien sûr que si, il est reparti furieux d'une telle question ! Vous en aurez des échos, toi, et les producteurs à mon avis. Ah mais ! C'est que Gaultier est formidablement contre toutes ces magouilles et si ce n'en est pas une, tu m'expliques, dit Luc en levant un verre de Bordeaux à la santé du spectacle.
C'est lui aujourd'hui qui offre le vin.
L'ambiance est conviviale et à l'unanimité, Ophélie a été désignée pour présider, ce qu'elle a accepté simplement, souriante et charmante à son habitude.
Luc qui a voulu être à côté d'elle, lui dit en lui présentant le pain :
– Comment faites-vous Ophélie pour garder en tout, ce style étonnant, bien à vous… Ce n'est pas qu'une question de personnalité, c'est encore autre chose, et je m'y connais, précise-t-il.
Ophélie sourit, avant de répondre, elle se sert et tend son verre pour de l'eau.
– Point un, j'ai toujours écouté et en même temps pas écouté ceux qui m'aiment et les professionnels autour

de moi. Point deux, j'ai souvent été bien conseillée et parfois mal. Point trois je suis têtue et à la fois pas. Point quatre ce style correspond à une mode que je n'ai pas faite, que je ne suis pas et en même temps que j'anticipe un peu tout en la suivant un peu ! Elle rit… et enfin, termine-t-elle, j'ai un rythme, une coloration propre que je situe entre le blanc et le noir sur une ligne de notes où la mienne serait bleue avec une touche jaune et une légère dominante parme. Je vous parais folle ?
Puis elle éclate de rire.
Luc a suivi attentivement. Il répond :
– Tout est extrêmement paradoxal, vous vous en rendez compte je suppose ? Y aurait-il sous ces apparences-là une sagesse d'équilibre venue d'ailleurs et bien forte en ses racines ophéliennes ? Il sourit.
– Merci au Seigneur qui me surveille pour prendre soin de moi… et de cette image que vous trouvez paradoxale.
– Non, coupe Luc, ce n'est pas l'image que je trouve paradoxale. L'image est si cohérente ! Non, c'est ce qui fait ou contribue, d'après vous, à ce style très personnel qui vous est propre.
– Sorry! rectifie Ophélie, oui, ces paradoxes sont la vie elle-même et il y a vraiment une chose que j'apprécie à sa réelle et juste valeur, je crois, c'est la vie. De ses mouvements et de notre confrontation à eux coulent et surgissent les paradoxes. Du moins je crois, ajoute-t-elle d'un air léger en attaquant les carottes râpées…
– Vous, vous gagnez vraiment à être connue. Dites, vous avez enregistré votre dernier album en partie ici à Londres ?

C’est vrai que vous êtes moitié anglaise, non ?
Ophélie rit encore sans répondre parce que Sunny qui s’est installée à sa gauche l’accapare tout à coup sur le sujet brûlant de la manipulation mentale sur lequel Ophélie est tout à fait révoltée.
Un grain de passion, deux gouttes de colère, beaucoup d’humour et une conscience élargie à l’Humanité tout entière, voilà ce qui transparaît de ce qui suit. Jusqu’à ce que d’un commun accord, ils votent tous « non » à la question posée par les producteurs.
Le repas se termine dans l’euphorie générale et c’est Ophélie qui donne le mot de la fin :
– On va tous ensemble être tellement performants et si dynamisants qu’aucune manip subliminale ne serait à la hauteur. Nous allons, ensemble, faire la différence et ce sera un réel succès aussi sûr que the Lord, up there, is watching over us! Voilà, lance-t-elle.
Et toute l’équipe l’applaudit dans un état d’enthousiasme qu’elle vient de provoquer après avoir rendu avant le déjeuner, son verdict sans appel.
Puis les applaudissements se terminent en véritable ban pour Ophélie, le spectacle et eux tous.
– C’est vraiment sympathique, dit Thierry à l’oreille de Liane, parce que l’on ne s’entend plus. Elle est géniale Ophélie, conclut-il en applaudissant lui aussi.
C’est enfin et seulement à ce moment que Sunny leur conseille à chacun de noter leurs impressions, sensations à la suite des sons inaudibles, subliminaux de ce matin pour, dit-elle, que nous puissions explorer par les différences ainsi perçues les manifestations probables en cas de manipulation que nous n’aurions pas conscience

de subir. C'est un travail, ajoute-t-elle, qui aidera l'OCCM, dont Liane est devenue l'un des piliers. Après quelques questions et échanges concernant l'OCCM, chacun y consacre dix minutes avant de reprendre la répétition jusqu'à dix-huit heures ce soir.
– On a besoin de toi Ophélie pour ton enchaînement après *Je cours* et pour la deuxième prestation qui concerne directement l'ouverture du deuxième tableau. As-tu répété avec l'équipe de Jean-Paul ou pas encore ? C'est un costume imaginé par lui.
Sunny se retourne pour voir si quelqu'un va répondre. C'est Luc qui tenant Ophélie par la main lui dit :
– On y va, je te la ramène dans vingt minutes. Essayage d'abord, c'est dans la loge. Tu veux voir sa robe ? demande-t-il.
– Bien entendu, mais pas sur le plateau, tu me fais appeler. On y va, dit Sunny en tapant des mains. En place. Juste avant Ophélie, on reprend à la fin de *Je cours*. Envoyez !
Luc et Ophélie s'éloignent et disparaissent dans les coulisses. Liane s'esquive pour rejoindre son atelier. Sandy seconde Sunny et la musique est envoyée tandis que les trois danseuses se mettent en place pour enchaîner la partie chorégraphique consacrée à la structure énergétique du personnage incarné par Ophélie. Une sorte de mouvance spatiale où s'enchevêtrent les corps avant de trouver leur équilibre dans la globalité qu'ils représentent ici, avec tous les signes que peut en recevoir chacun dès que la connaissance de ces corps est maîtrisée par la conscience et la rigueur, la pureté, dixit la pièce musicale, qui ouvrent sur l'invisible et

s’en saisissent afin d’en rendre objectifs les principaux niveaux explorés artistiquement parlant par la conscience créative des auteurs, en l’occurrence Sunny et Sandy.
Il y a déjà dans les plis que revêt l’imagination quelques impressions tenaces dues aux diverses formations, repères, références qui se sont succédés dans ce que l’on appelle l’éducation ou du moins une bonne partie de ce qui la concerne. D’où l’étouffement de l’imagination fantasque qui impulse ses voies folles et/ou utopistes où la beauté mêlée d’inattendu et de force énergétique dynamique ouvre sur l’inconnu qu’une vertigineuse spirale infinie nous permet alors de relier terre et ciel.
Il y a dans cette spirale le véritable vortex d’une révolution intérieure qui, sans début et sans fin, ne cesse d’étonner par ce qui, émergeant, nous plonge avec bonheur dans l’évolution même.
Dans la force intense que procure l’ordonnance invisible de ces plis intérieurs qui donnent mouvement à l’imprévisible, comment se laisser aller tout en portant le vêtement que Dieu nous propose, sans en détériorer l’impeccable rectitude par l’inconscience que nous mettons à l’ignorer ? C’est que d’ignorance il est question à chaque fois que, ballottée par des pensées ou inductions tentaculaires, l’imagination se fige en images inconscientes qui se stockent et bloquent, de ses plus belles envolées, les réalisations claires du projet divin et collectif qui nous concerne autant tous que chacun dès que le mot spirituel est prononcé. Et comment ne le serait-il pas ? Puisqu’il n’est qu’une formulation succincte dont l’esprit vibre la conscience ainsi qu’une harpe adaptée aux tonalités éclairantes

de la lumière se dégageant pour symphoniser d'harmonie toutes les partances ainsi que des aubes nouvelles sur les plus beaux jours de la vie. Et chaque journée n'est-elle pas le prétexte imparable d'une telle aube ?
Cheminant aux côtés de Liane, Sunny a appris à chaque début l'importante nécessité de ne pas freiner, jamais, ce qui, là, est lové dans ce potentiel lumineux encore inaccessible mais dont chaque seconde, s'y ajoutant, permet l'exploration magnifique et enchanteresse de nos plus belles capacités à nous laisser aller en Dieu avec pour intention la Sienne, et pour volonté la Sienne.
N'y aurait-il pas dans toute vie un devoir de créativité à remplir ? Nous avons tant de droits et le libre arbitre est si douloureux parfois à mettre en œuvre… que ce devoir-là pourrait bien s'accomplir envers et contre soi-même et tous, dans la seule optique de se hisser, chacun, dans cette verticalité temporellement masquée par un environnement peu propice à l'infini qu'elle représente vers Dieu et Ses Œuvres.
Albert Einstein disait avec humour et/ou sérieux :
« Seules les idées de Dieu m'intéressent, le reste n'est que détail… »
Sunny ne sait pas trop si elle est exactement fidèle au grand savant, mais c'est à peu près ça : « Je ne veux connaître que les idées de Dieu, tout le reste n'est que détail… » En y pensant Sunny opte pour cette deuxième citation car elle porte dans sa mémoire le mot « connaître » qui, en le lisant, l'avait frappée. Comme quoi, nous marquent à jamais les éclairs qui, venant lumineusement d'une conscience, nourrissent la nôtre et nous font avancer, ensemble, dans cette

synergie calme et lente que met l'humanité à intégrer de chacun les notes précises qu'il, elle, viennent apporter au creuset de l'évolution collective.
Sunny trouve un manque à ne pouvoir échanger, avec tous ceux qu'elle rencontre, sur ces sujets intimement spirituels qui ne sont qu'aliments à travers les questions, les certitudes, les doutes et les curiosités qui nous mènent peu à peu à la découverte intérieure de ce maître : l'âme… Qu'est-ce que l'âme ? Sunny qui vient de passer, en coulisses, devant un grand miroir posé là en attendant sa place dans le décor, se regarde. « Je suis crevée », se dit-elle… Est-ce que l'âme est ce qui fait la qualité de cette forme, cette apparence ? Un lien entre l'Esprit et la matière ou bien ce qui résulterait de leur rencontre, de leur relation ?
Pam passe, une robe bleu électrique sur le bras, en riant à une plaisanterie de Luc qui la suit. Elle s'exclame en regardant Sunny :
– Tu en fais une tête ! T'es en pleine thèse métaphysique ou quoi ?
– Non, dit Luc en riant, elle est consciente… du boulot qui reste à faire et de celui qui risque de ne pas être fait... !
Ils sont passés sans plus s'attarder, sur l'air et l'humeur de Sunny qui pense : « Ils ont raison ! Mais qu'est-ce qui me prend de me prendre la tête à réfléchir aussi intensément entre deux… »
Mais Liane qui passe à son tour, accompagnée de Thierry, ne lui laisse plus le temps de continuer. Ils l'entraînent tous deux dans la loge réservée au maquillage où Ophélie essaye une nouvelle tendance

proposée par Diane, une artiste en la matière.
– Regarde ! s'exclame Thierry, mais c'est pas possible, on la reconnaît pas ! Tu peux pas faire ça ! Sunny, il ne faut pas faire ça !
Tout le monde rit. En effet, Ophélie la tête recouverte d'une perruque rouge du plus bel effet, cheveux longs et cascadants, telle une lionne, a de plus un véritable tableau peint avec une extrême minutie sur le visage. Des volutes de couleurs pastel se déploient du nez jusqu'aux oreilles comme les ailes d'un papillon et un soleil irradie ses rayons au-dessus du nez au centre du front, avec des paillettes argent mordorant le tout de façon lumineuse et éclatante selon la lumière.
Sunny s'approche, attentive, sans répondre à Thierry, elle demande :
– C'est bien. Qu'en penses-tu Ophélie ?
Un rire fuse de cette œuvre d'art…
– Ça m'amuse, mais en plus puisqu'il s'agit de l'album, en tout cas de certaines chansons, je me sentirai très bien avec cette tête-là pour chanter *Il va me rendre folle*. Tu sais pourquoi ? demande Ophélie.
– Vas-y, dis-nous, lance Thierry intéressé.
– Eh bien parce qu'il y a là, à la fois le côté fou, cette once de folie que l'on vit et ce changement que cela procure dans l'épreuve. Changement d'habitude invisible physiquement qui, avec ce maquillage et cette perruque, devient perceptible. C'est l'expression d'une vérité intérieure qui fait bouger, par la personnalisation de ce mouvement qui la produit et en même temps lui est soumis.
Ophélie qui a parlé d'un trait, s'arrête pour bouger la

tête, se lever, esquisser quelques pas de danse, sourire au miroir et enchaîner :
– Est-ce que je me fais bien comprendre ?
Et tandis que personne ne répond, elle chante quelques notes, paroles, a capella de *Il va me rendre folle* accompagnant, s'accompagnant au rythme des bras et des jambes.
– C'est super ! lance Thierry. Heureusement que tu sais quoi faire de ce maquillage, parce que moi, j'étais inquiet quand tu étais sur ton fauteuil, là ! Oui alors !
– Nous avons la réponse, me semble-t-il ? dit Sunny en souriant. D'accord, c'est bon pour cette chanson. Merci Ophélie. Vous gardez donc ça tel quel et vous me dites si vous avez le temps de la maquiller pendant le déroulement de la première partie ? Il faut que nous placions cette chanson en fin de première partie. Ophélie aura chanté *Je cours* en look normal, puis *This is how I'm gonna make 'U'mine* et fin de première partie *Il va me rendre folle*. Alors, je veux savoir si le timing pour ce maquillage est bon et je vais demander à Pam de vous dire exactement le temps que vous aurez. OK ?
– C'est bon, dit Diane. Compte tenu du fait que je saurai exactement quoi faire, ça ira plus vite. Aujourd'hui nous avons mis du temps car nous ne savions pas vraiment, même pour la perruque. Vous voyez... ?
Diane s'est retournée et sur une étagère, quelques dix têtes sont posées sous perruques plus folles et étranges les unes que les autres. Sunny les regarde et dit :
– Oh ! Diane, est-il possible de faire quelque chose avec la mauve lisse, là ?

Ophélie éclate de rire pour dire :
– C'est exactement ce que je lui ai demandé !
– Et que vois-tu avec ça ? Quel morceau ? demande Thierry.
– Je ne sais pas encore, il faut d'abord faire le maquillage et composer l'ensemble, mais je dirais pourquoi pas *Non stop* ? À voir… répond Ophélie.
– C'est une bonne idée, à voir. Bon tout va bien ici, nous terminons plus tôt ce soir à cause de la réunion de l'équipe sans les interprètes. Vous, ce sera demain, quand nous aurons mis au point tout ce qui ne vous concerne pas techniquement. À demain Ophélie. Diane, merci, à tout à l'heure.
Sunny est sortie tandis que Liane et Thierry s'attardent pour assister au démaquillage d'Ophélie.
– Tout ça pour tout défaire ! C'est trop éphémère ça, a dit Thierry d'un ton tel que les trois femmes éclatent de rire. Ce qui le met en joie.
Peu à peu le théâtre s'est vidé, ainsi que les coulisses, et le gardien a été prévenu qu'une réunion se tiendrait après dîner à dix-neuf heures trente dans la grande salle de répétition au premier. Chacun est rentré dans ses pénates et la pénombre propre à ce vide soudain s'est posée doucement dans le silence qui précède l'ébullition des premières où qu'elles aient lieu dans le monde. Ombres et lumières, le spectacle est partout, cet enchantement qui les fait vivre dans les reliefs de ces formes créatives que les imaginations peignent de leurs rêves tout en agissant concrètement. Et c'est pourquoi il faut, là, autant d'énergie matérielle, personnelle et collective, parce que tout

projet est un Himalaya à grimper ensemble et que rien ne peut se faire sans détermination, talent et moyens.
« Quelle énergie dans tout ça ! » Ce sera pour ce soir la dernière réflexion de Thierry, fasciné par ce mercredi passé tout entier au théâtre avec la troupe.

Où que se tourne son regard, Liane a la douce impression de voir un monde fou. Comme toujours, la générale attire beaucoup, sans compter les invitations, et ce spectacle intrigue d'autant que la mode y côtoie l'architecture, le tout avec le liant de la musique et d'une star franco-anglaise qu'adorent les jeunes qui ne forment pas forcément le public des deux premières disciplines. C'est donc toutes générations confondues que la foule se presse aux portes du théâtre pour découvrir cette première représentation dont personne n'a pu soulever le mystère, pas même la presse spécialisée qui n'a pu qu'interviewer les uns ou les autres sans qu'ils ne délivrent du spectacle la moindre clé. Ce qui est réellement différent de tout ce qui, dans ce domaine, se passe avant une première.
Il y a de tout ce soir. Des jeunes, des vieux, des moins vieux et des moins jeunes ! La presse européenne est présente et dans les groupes qui se forment, des gens s'adressent la parole. Ils ne se connaissent pas forcément, mais se découvrant la même curiosité ou/et la même passion pour l'une des composantes du spectacle ou pour l'un des acteurs… ils sont là, attendant de pied ferme le moment de vérité, quand le rideau se lèvera. Ils pourront alors se faire leur propre opinion de ce secret si bien gardé par tous ceux qui y ont participé et qu'ils aiment.

Contrairement à ce qu'Ophélie, pour sa part, connaît du show-business, un grand calme règne dans les coulisses en cette soirée de générale et la pondération, de toutes parts, remplace l'agitation bien connue de ces soirs-là. Une sorte de préparation à se mettre en état pour livrer de l'œuvre devenue collective, le meilleur de chacun, acquis avec tous, grâce à chacun. Et pour cela, un silence agréablement porteur de calme régénérant intérieurement, avec pour force celle des regards qui se croisent, se sourient, se soutiennent et se concentrent ensuite sur la partie de chacun qui a osé relever ce défi d'une cohésion collective où la moindre défaillance de l'un peut soit porter atteinte à tous, soit être portée par tous au point d'être prise en compte de manière à faire un plus du moins, le plus minime soit-il.
C'est une ambiance non pas électrique mais énergétique, tonique et tranquille.
Ophélie en est surprise et ravie. Car d'habitude, elle est obligée de faire tout cela dans sa propre loge alors que dehors règne le boxon, comme on dit... !
Si l'on devait donner une couleur à ce silence-là, à cette ambiance, peut-être serait-ce le bleu ? Agréable, reposante et tonique à la fois, alors une pointe de mauve luminescent qui sans s'y fondre, apporterait cette note nacrée par une conscience discrète pour en nimber le tout d'un parfum sacré.
C'est de cette teinte indéfiniment présente que sont parés les cœurs qui se croisent en coulisses. Dans la salle Thierry, au premier rang, en est auréolé aussi, et autour de lui le silence règne donc. Liane est là, imprégnée

comme lui par ce silence qui déborde du rideau qui les sépare de la troupe. Il y a une qualité particulière qui préside à l'entrée du public qui petit à petit emplit la salle. Les bruits ne sont pas ceux de voix. Ce sont des pas, des frôlements, des programmes dont les feuilles sont tournées. Même les ouvreuses sont silencieuses. C'est si peu normal que personne ne le remarque, si ce n'est pour s'accorder mentalement à se dire que là, règne une atmosphère propice au recueillement avec ce zeste de curiosité qui s'appliquant en silence, fait de ce dernier une densité plus intense encore qu'une simple absence de paroles.
Il y a ceux qui rêvent, ceux qui agissent et entre les deux, les créatifs dont les œuvres ne sont qu'action de talent en mouvement…
C'est un peu, ce soir, cette démonstration qui, de pluridisciples et de beauté variée en ses sources innombrables, déverse sur scène cette manne où l'artiste participe au monde par l'éclatante démonstration de cette aura que dégage, au bout du compte, le travail d'une équipe au service des autres, ce public pour lequel l'inspiration se pose comme l'aile d'un ange caressant de sa douce lumière toutes les consciences auxquelles s'adresse la Beauté mise en œuvre et réalisée formellement en ses variances légères dont l'impact est toujours de réenchantement.
Ophélie fait une prestation si étonnamment personnelle et originale, que tout à coup, il devient évident pour tous que le travail de chacun y a contribué créativement au point de la libérer dans sa propre interprétation qui n'est là que l'alchimie d'une intégration vécue intensément

par le groupe de travail tout entier. Et c’est vraiment magnifique.
Dans la salle, Liane est fascinée par l’impact reçu quand Ophélie, terminant *Je cours* disparaît en coulisses. Elle qui a vu cent fois ce passage, est émerveillée de constater à quel point Ophélie le vit là pour, dirait-on, à la fois l’ultime et la première fois… C’est durant tout ce passage ce qui la frappe le plus ! Ophélie n’est qu’une présence animée d’un souffle que l’interprétation fait sienne, tout en respectant la source venue d’ailleurs qui, en chacun, y compris le public, touche l’essence même de la sensibilité, parce que là, l’âme s’exprime de manière absolue, débordant les limites et les lignes qui lui sont assignées par le spectacle et le corps, et la voix d’Ophélie, pour déborder encore jusqu’à ces cœurs réceptacles prêts pour l’enchantement.
Liane est comme tous les spectateurs, subjuguée. Et le silence qui suit, et que Sunny a prévu aussi dans le spectacle, en est saturé. Un temps de silence, bien vu par la mise en scène, car les spectateurs, maintenant debout, font une ovation à ce passage, contre toute attente logique puisque l’enchaînement est, dans l’histoire, sans aucune interruption. Et Ophélie ne revient pas, laissant ces applaudissements à leur espace prévu par Sunny et Sandy, comme une contribution du public, en direct, à ce qui, rendant hommage au spectacle, en fait du même coup des participants. Et Ophélie, en courant vers sa loge pour se changer, glisse à l’oreille de Pam qui lui sourit, en applaudissant :
– En fait vous vous applaudissez, et c’est bien ! Je me

dépêche pour le maquillage.
Pam se retourne sur elle, mais Ophélie a déjà disparu, happée par le couloir menant à sa loge où l'attend Diane, la maquilleuse.

Ce sont maintenant les chœurs qui prennent la scène, en procession complexe architecturée par Sandy sur une musique originale d'un jeune compositeur de quinze ans qui accompagne, au violon seul, l'ensemble de ces hommes et femmes qui sont entrés massivement à la fin de *Je cours* pour symboliser la marche collective d'une société de consommation en quête d'elle-même.
L'enchaînement est certes inattendu, mais troublant parce que la violence du passage de l'individu, Ophélie, courant son destin, sa vie, avec la lenteur de cette marche qui en est le reflet collectif est à la mesure de la réflexion menée pour ce spectacle par Sunny et Sandy.
Les costumes, créés par Jean-Paul Gaultier pour ces chœurs, ajoutent à la brume de cette conscience collective subissant les archétypes d'un inconscient collectif qui est aussi le sien !
Dans l'enthousiasme, la joie et/ou le trouble, la rupture et l'inconnu dévoilé par une forme originale, chacun met, dans l'original, ce qui est en lui. Et c'est très étonnant de le voir si bien symboliser par la représentation qui en est faite ici, en scène, de manière magistrale.
Il faut à Liane beaucoup de retenue pour ne pas crier son enthousiasme, ce qu'elle fait finalement avec tous les spectateurs électrifiés par cette prestation où musique, voix et instrument ne sont dédiés qu'à la

conscience quand, collective uniquement, elle n'autorise pas la conscience individuelle à se manifester autrement que par une fuite en avant.
De J*e cours* aux chœurs d'une humanité dépendant d'elle-même, la voie tracée, ici, poursuit dans et par les lignes pures du spectacle, son évidence, sa profondeur, son exemple qu'en chacun la conscience individuelle propage et diffuse comme un rayon de ciel directement perçu depuis ce soleil spirituel central qui a animé et nourri, par chaque participant, l'équipe foudroyante de ce spectacle superbe.

Liane est tout à fait prise par cette évocation Ô combien poétiquement réaliste de la beauté que porte chacun dans sa participation à la société.
L'aube ici est nouvelle, s'il en est.
La vision est globale mais elle n'écarte pas l'individu qui lui donne, ajouté à tous, sa dimension humaine dans un processus d'évolution où destructions et constructions sont à la fois ses hauts et ses bas que l'intérêt pour le Bien Général équilibre de sagesse et de créativité.
La force des couleurs, la joie des personnages, la beauté qui les décadre en émanant d'eux, tout est si précisément juste que Liane, ce soir, découvre ce qu'elle n'avait encore jamais lu de cette surprenante étude de société dont la forme musicale est si belle, elle aussi.
Une sorte de mélange qui se fait une part belle des diversités pour en unir avec soin l'essentiel que rassemblent les cœurs à l'œuvre.
Œuvre d'unité dans la diversité, le spectacle est une

épreuve parfois pour la conscience qui assiste là à divers degrés lui correspondant si directement, jamais les mêmes pour chacun, que la prise de conscience en est parfois la gifle à laquelle spontanément l'on serait tenté de tendre l'autre joue.
Mission d'amour accomplie que celle où le tendre bourreau n'étant qu'amour et beauté, les victimes, joyeuses, en redemandent.
C'est que cette manne, tombée des cœurs et fertilisée par l'âme est source d'absolu, comme de temporel, et qu'à ces titres, elle rassemble sur les éclats précieux de lumière dont chaque pierre, précieuse en soi, fait le plein de sa propre lumière à intégrer pour rendre hommage, par la nature, à son Dieu bienveillant dont le regard a livré la vision, saisie par tous.
Liane ne s'est jamais sentie autant remise en cause et heureuse de l'être, comme si la magie du spectacle contribuait à la rendre spectatrice d'elle-même aussi, avec ce besoin d'identification qui fait de la part de tout public, le succès du spectacle ou du film… quelle que soit la forme.
Il est certain que la salle vibre et que ce courant qui passe fait, dans la joie qui les anime, l'unité d'une salle aussi diverse que possible, puisqu'il y a même un collège présent ce soir dans le public, en haut au poulailler. C'est un pincement au cœur, de bonheur, qui serre le plexus de Liane durant une fraction de seconde quand, entraînée par Ophélie, Sunny apparaît en scène pour saluer et remercier, suivie bientôt par Sandy et toute la troupe.
Sunny, longue silhouette bien nette dans sa robe

choisie ce soir à dessein chez Ventilo, pour ne pas avoir l'air de se faire sa propre pub, a-t-elle dit, non plus que celle de sa mère. Et puis, Ventilo, elle adore, Liane aussi aime.
Ophélie salue dans son dernier costume réalisé par Liane, celui-là, qui fait d'elle une femme-femme, un peu fatale, un peu tendre, un mélange de feu et de flammes où les bleus se disputent les mauves, teintés d'une touche de jaune. « C'est une symphonie en largeur exaltée, pour soirée d'exception quand le cœur rencontre un autre cœur dans l'unité de l'envol ». C'est ainsi qu'Ophélie a baptisé cette tenue qui lui va comme un gant et qu'elle aime, cela se voit.

Dans les coulisses, un monde fou se presse. Il y a là les familles, les spectateurs curieux, enthousiastes, qui voudraient bien manifester plus directement leur joie, leur émotion ; ils se collent à la porte, si bien que Liane est obligée de retourner dans la salle maintenant vide pour entrer dans les coulisses par une porte au premier, après les loges. Sunny et Sandy, avec Thierry, sont dans la loge qui sert de bureau. Des machinistes sont là, les remerciant. Tout le monde rit. Une sorte de décompression après la tension des derniers jours et la décontraction qui succède est si légère qu'une autre respiration s'installe ici, tandis que Liane qui entre, embrasse les deux femmes, responsables de cette merveille de spectacle. Jean-Paul n'est pas là, c'est le grand absent du jour, mais il présente sa collection à New York et ne pouvait rester. Cependant, il a déjà appelé.
Tout le monde s'embrasse depuis que Liane est arrivée.

Thierry lance après quelques minutes :
– Bon, vous arrêtez de vous sucer la poire, oui ?
– Dis donc, toi ! lui lance Sunny en lui bottant les fesses.
Ce qui le fait fuir en riant dans le couloir.
À côté des bruits venant de l'extérieur, la loge bureau est relativement calme. Après avoir embrassé et félicité tout le monde, Liane se retire pour aller respirer l'air du succès de Sunny, incognito. Elle fait le tour des coulisses, monte et descend des escaliers, pour se retrouver enfin sur la scène vide. Rideau levé, béant sur la salle, le plateau est si silencieux que Liane a l'impression d'être passée dans un autre monde. Demain ici même, ce sera la folie après la première. Mais pour la générale, c'est différent, la scène garde encore le secret de sa magie en partie révélée afin d'en saturer demain l'espace londonien jusqu'aux critiques qui seront présents, afin de leur donner le meilleur de tous.
Liane s'est assise dans un coin. La pénombre qui règne est reposante et la scène garde le souvenir de sa générale, saupoudrée par endroits, de paillettes, d'étoiles minuscules qui font briller ces nuques ou décolletés qu'habillent les maquillages givrants, destinés à refléter les lumières.
Liane a posé sa tête sur l'un des pans de rideaux d'une trouée donnant sur la scène, de là, elle voit tout le panoramique scène, salle, de biais, mais clairement, si l'on peut dire, se dit-elle, étant donné le peu de lumière en veilleuse, qui règne à présent.
Un frôlement imperceptible la fait se pencher. Mais elle ne voit rien d'autre que l'espace immense laissé

vide par la troupe. Tous sont dans les étages, les loges, certains ont dû quitter le théâtre déjà. Un second frôlement, tout aussi léger que le premier. Cette fois Liane ne bouge pas. Elle attend, consciente d'une présence et attentive à ne pas gêner l'imprévisible par un geste ou un mouvement qui le ferait fuir. Ce serait dommage. Et le silence à nouveau, comme l'ami d'un soir de fête, heureux de l'attention soudaine qu'on lui procure, enfin. Cette fois, un pas léger. Puis une ombre si longue sur le sol du plateau, qu'il est impossible d'y mettre un nom ou un genre ?! Rien qu'une ombre qui attend, statique, posée sur le rayon que fait un projecteur oublié, trace de lumière envahie de présence dans le silence épais qui règne maintenant parce que deux personnes au moins retiennent leur respiration. À moins que l'espace ne les retienne comme témoins de vide et de beauté par le souvenir au présent qu'est déjà devenu le spectacle de ce soir.

L'ombre s'est pliée pour se détendre, mouvement lent, « mais ce n'est pas un danseur », se dit Liane qui préside au secret de cet anonymat curieux que la présence est manifestement venue chercher là, en solitaire. Mais le monde est si petit que toute tentative de solitude est menacée par une autre inspiration de même nature où le calme nécessaire s'unit à celui de l'autre, sans même se consulter… juste parce que là, l'unité à trouver en soi trouve son écho dans celui ou celle qui s'y plonge aussi.

Quelques pas dans le rayon ont dévoilé une ombre plus mesurée en sa forme toute humaine qui peu à peu avance dans la mi-pénombre en quittant son rayon de lumière léger.

C'est la blondeur des cheveux d'abord, mais avec toutes ces blondes dans l'équipe, Liane ne peut encore deviner. D'autant que longues et fines toutes les silhouettes, ici, sont sœurs.
C'est en atteignant le milieu de la scène que Liane découvre Sunny. Très intériorisée, le regard dans la salle, elle est ailleurs, dans un monde d'enfance où l'on ne joue plus avec son papa pour cause d'absence et où tous les jeux sont prétextes à éclairer de leurs lumières les espaces troublants de la solitude qu'une petite fille découvre quand, très entourée, elle n'en demeure pas moins une orpheline.
Liane tout à coup a les larmes aux yeux.
Elle redécouvre cette profondeur du regard que Sunny posait sur elle, – sa mère – ou la vie quand, se détachant de la photo de son père, elle posait ses yeux dans ceux de Liane, du chat ou de sa grand-mère d'adoption.
Moment étrange que celui-ci où assise à terre sur une scène vide, en plein Londres, Liane se retrouve plongée dans une histoire de vie qui a contribué à cette soirée enchanteresse, grâce à Sunny, cette enfant pénalisée en son cœur par la vie.
Liane tout à coup se sent très lourde.
Le poids des années passées tombe brutalement sur son horizon par le regard de Sunny qui pénètre avec avidité la salle vide, comme si un fantôme allait y apparaître, avant que dans un sanglot étrange, Sunny ne murmure : « Papa, Dad… »
Et Liane ne se souvient pas avoir jamais entendu Sunny prononcer ce mot qui était évité soigneusement en toutes circonstances, c'était comme ça.

Ce soir une femme, à laquelle la gloire est en train de sourire, lance au passé l'appel du futur toujours frustré par l'absence d'un père qui n'a jamais répondu, ne répondra pas, et ne participera pas à la joie générale réduisant, par là-même, toute tentative de relativité de la part de Sunny, au désespoir de l'enfant que chacun demeure…

« Quelle injustice que cette chienne de vie ! » pense Liane qui n'a pas bougé. Regrettant immédiatement cette pensée trop bête…, d'après elle.

Sunny n'écrase même pas la larme qui coule sur sa joue. Elle sourit maintenant et joignant ses mains, elle lève les yeux vers le ciel en disant sur le souffle :

– Thanks to you that I'm here, ainsi qu'un murmure encore, un remerciement qui n'est pas triste, simplement réaliste.

Liane est gênée de se retrouver spectatrice involontaire d'un moment aussi intime. Mais les yeux fermés elle s'unit à son époux défunt par le biais de ce triste bonheur qu'éprouve Sunny ce soir.

Le silence les enveloppe à nouveau ainsi qu'une cape protectrice de souvenir. Liane a les yeux qui piquent. Quand elle les ouvre, Sunny, devant elle, lui sourit en lui tendant les mains pour l'aider à se relever. Liane accepte et une fois debout, prend Sunny dans ses bras tendrement. Rien à dire. C'est un espace que Sunny connaît, dont elle a besoin et qu'elle avait en partie oublié.

L'échange se fait ainsi, par le cœur, une prière qui monte et s'étale à la mémoire de ceux qui ne sont plus là mais dont l'absence compte encore plus au cours de

ces moments de la vie auxquels nous ne serions pas présents sans eux.
Quand Sunny et Liane ont quitté la scène, quelques instants après, toujours en silence, il y avait sur le plateau une présence de plus dont la soirée du lendemain se souviendrait, et dont le secret ne passera pas les cœurs de Sunny et Liane, unies par elle.
C'était dans l'ordre, sur les traces de l'abandon, Sunny venait de se remémorer le passé, parce qu'une fois n'est pas coutume et que cette générale, tout particulièrement, en était devenue le prétexte sentimental aigu.
Jamais cet instant ne fut évoqué par l'une ou l'autre, et Thierry qui les accueille en demandant : « Mais où étiez-vous donc ? » n'obtiendra d'elles qu'un sourire sans aucune autre explication qu'un clin d'œil entendu, auquel, ne comprenant rien, il répondra par un haussement d'épaules. C'est que le souper attend, et Thierry a très faim.
La suite de la nuit fut douce et gaie, pleine de promesses et d'avenir, pleine de lumière et de bonheur.
À trois heures, tout le monde dormait et Sunny avait décidé de rester chez Liane et Thierry, à leur grande joie. Une façon de ne pas clore le succès par une fin, mais d'en accorder la continuité à l'avenir que le lendemain annonçait déjà avec espoir.

Quand la pluie glisse le ciel des illusions, un mur de verre donne à quelques gouttes le relief fragile de nos peurs qui s'évaporent à la chaleur du monde de la Réalité dont il nous coupe. Il y a souvent, dans nos silences, des traces légères et effaçantes qui n'attendent que réflexion, voire méditation, pour disparaître leur sillage progressivement, lavant de nos plus intimes incertitudes, les beautés forcées de nos mirages secrets.
C'est ainsi que Sandy, dans la semaine suivant la première, s'est évertuée à digérer l'incompréhensible attitude de la presse londonienne qui a assassiné le spectacle, Sunny et elle, gardant à Ophélie toute la diatribe élogieuse dont elle était capable, sans comprendre que si cette dernière était ainsi brillamment mise en valeur, c'est qu'une équipe, au travail, une histoire et une mise en scène en avaient, ensemble, forgé les plus belles expressions ainsi que des joyaux, sertis et polis par l'ensemble. Ce que les spectateurs ont compris en le vivant, en l'aimant pour avoir été capables de suivre dans l'inattendu, l'inconnu, cette progression magistrale où l'artiste libéré par l'ensemble d'un travail collectif, trouve, dans et par le groupe, un écrin tout à fait exceptionnel pour son talent.
La presse, à l'unanimité, avait rejeté d'un bloc tout ce qui, de l'universalité, de la pluridisciplinarité, de

l’échange, de la recherche artistique, faisait de ce spectacle une synthèse étonnante et brillante à la fois de la mode, de l’architecture, de la peinture, de la musique, du chant, bref, de l’inventivité d’une nouvelle écriture théâtrale, ouvrant à la scène des espaces qui d’habitude ne passent pas le seuil de la spécialisation… pour en faire une véritable œuvre d’art.
Trop de choses sans doute, profusion de talents avec ce zeste d’originalité par l’ouverture au monde, à la rue, au quotidien, ici transmutés par le jeu intérieur de la prestation artistique, qu’elle soit d’écriture, corporelle ou encore de lumière ou de sonorités, par une mise en scène époustouflante de beauté. C’est dans l’unité que se retrouvent les plus belles richesses de la diversité, à la fois, des disciplines et de ceux qui s’étaient accordés à y croire au point d’y engager toutes leurs compétences et tout leur amour du travail au service du beau.
Bien sûr Sandy était très déçue par l’attitude, jugée ici incompréhensible, d’une presse si rigide et conservatrice, que rien ne laissait prévoir. En effet, à Londres, tout a sa place dès que talent et innovation, beauté et magie se partagent l’écho qui touche, enflamme, soulève, par l’expression artistique, des hommes et des femmes qui répondent à cet appel, y trouvent leur part et adhèrent ensemble jusqu’à la réponse qu’ils donnent, faisant collectivement, un succès de la pièce ou/et comédie musicale qui les réunit.
La salle ne désemplit pas. Ils viennent, toutes générations confondues, et pourtant la critique acerbe et destructrice, injuste et de parti pris, a démoli en un soir toutes les espérances mises en œuvre par la troupe.

– Cela n’a rien changé au succès, a dit Sunny à Sandy, c’est ce qui compte. Si la presse n’a rien compris, où est le problème, c’est encore une première ça, ça marche quand même. La magie, la beauté, les talents font salle comble, tu le vois bien ? Alors ! Où est le problème ?

Mais Sandy n’est pas complètement délivrée de cette pensée horrible que la presse aurait pu achever ce spectacle, le leur à tous, en quelques articles. Heureusement, ce n’est pas le cas, mais ça aurait pu l’être. Et devant le succès grand public que connaît leur show, elle tremble rétrospectivement, en se disant que tout cela aurait pu être anéanti, tout ce travail, cette recherche, cette entente et ce partage, d’un coup, par quelques articles, comme ça, des opinions, des goûts, même pas une réelle critique, ce qui est de bon aloi et constructif, non ! Un assassinat en règle. Pourquoi ?

Sandy, depuis ce matin fatidique, il y a quinze jours, ne peut s’y faire et sans cesse lui trottent dans la tête ces idées qui tournent en rond avec un entêtement épuisant à la longue.

George, journaliste lui-même, a bien essayé de la sortir de ce manège infernal où elle s’enfonce, sans succès. Il croyait sa compagne d’une force à toute épreuve, et, surpris de la constater aussi vulnérable, il s’évertue, en ne mettant l’accent que sur le succès public, à la sortir de ses idées noires, sans succès aucun.

Mais Sandy, depuis quinze jours, est devenue une autre femme. Elle est absente, ne peut se concentrer sur rien, passe au théâtre, ou pas, le soir, avec cette même absence dans ses yeux, « ce regard qui regarde à travers », comme dit Thierry, en la croisant juste

avant la matinée de dimanche… Sandy, somnambule, ne semble plus de ce monde, ce qui a inquiété Liane. George et elle en ont parlé lorsqu'ils ont travaillé ensemble pour l'OCCM, ils sont soucieux quant à Sandy qui se comporte de façon inattendue, incompréhensible.

– Il faudrait qu'elle consulte, a même dit Liane, car cela me semble exagéré, ça ne peut pas être cette histoire de presse seulement. Peut-être y a-t-il autre chose ? Et la presse est devenue le prétexte, le révélateur d'une autre problématique plus ancienne qu'elle avait réussi à dominer jusque-là ? Qu'en penses-tu ?

– Je ne sais pas, je ne la reconnais pas, a répondu George. Elle a un comportement totalement étranger à elle-même. J'ai comme l'impression que quelque chose en elle est mort. C'est affreux. Je ne comprends pas. Mais comment la faire consulter ? Tout ça est si insensiblement là, c'est curieux, et en même temps, rien d'excessif ou d'aberrant.

– Justement, répond Liane, ça, c'est inquiétant. Elle est transparente. Et on ne peut que vivre son état actuel, si on te demandait des faits précis, il y en a peu. Elle continue à vivre, mais autrement ! Et est-ce là une cause ? Un diagnostic ?

George songeur a simplement ajouté :

– Oui, son « atmosphère » est curieuse, mais je vais demander un avis, quand même. Il n'y a plus de joie en elle. Il n'y a plus de tendresse en elle. Il n'y a plus là que quelqu'un qui vit machinalement. Et ça ne peut pas être que la presse, tu as raison, cela semble incohérent. Sandy est plus forte que ça !

– La preuve que non ! a lancé Liane, il faut faire quelque

chose. Prends un avis médical, on ne sait jamais.
Puis ils se sont mis à travailler, mais pas comme d'habitude. Le regard absent de Sandy planait dans la pièce comme une question sur la vie, trop précise pour être formulée, trop silencieuse pour être entendue et trop tragique pour ne pas être remarquée. Une question, en somme, à laquelle personne ne pouvait répondre seul, mais dont chacun portait le poids ainsi qu'une charge de la société étouffant de la vie ces petits riens qui lui permettent ses plus belles réalisations. Il était temps de ne plus rester sourd à cet appel venu de Sandy, la muette, qui ne savait plus que dire bonjour et salut, au revoir et ça va, que comme une automate dont la conscience serait perdue entre elle-même et les autres, à la recherche d'un lieu où ne pas tomber dans la dérision et/ou l'inutilité de la vie. À quoi ça sert, vraiment, d'être là, de vivre, et pourquoi s'obstiner dans l'incompréhension et le vide ?
Les protagonistes du spectacle, tout occupés au succès public réel de la pièce musicale, dans l'expérience d'une exigence scénique quotidienne, n'avaient, eux, pas de temps pour Sandy dont ils n'avaient pas noté, à ce point, le comportement inquiétant, juste « un peu rêveur » et « ça ne lui ressemble guère ! »... avait dit un soir Luc. Ophélie avait approuvé sa réflexion, mais pressée par son maquillage, elle n'avait pas poursuivi…
Sandy, entre George et Liane, qui, eux, étaient réellement inquiets, ne voguait plus sa galère intérieure que comme une esclave du quotidien cherchant à s'en débarrasser et incapable de trouver la moindre sortie à

ses obsessions vides qui l'envahissaient dans le silence d'une intériorité fermée sur elle-même. « On dirait une autiste ! » avait dit George à un ami médecin auquel il avait confié le problème.
Puis ils avaient convenu que Clark viendrait déjeuner dimanche et passer l'après-midi chez Sandy et George, et que Liane serait là. Clark avait dit qu'en un premier temps, c'était le mieux. Comme Sandy ne le connaissait pas, George avait présenté Clark comme un pote pas vu depuis longtemps qu'il était heureux de retrouver. Il est vrai que Clark, absent de Londres, venait de passer trois ans en Inde, en poste à Delhi. Marqué par son séjour dans ce pays, il avait confié à George les bienfaits du bouddhisme, cette philosophie applicable à la vie par de constants efforts sur soi comme une voie de perfectibilité résolvant nombre de problèmes par une curieuse auto-thérapie psychologique dont il était surpris et qui l'avait conquis.
Rendez-vous donc était pris pour le dimanche suivant.
La maison de George ne résonnait plus que du silence de Sandy et dans l'oppressante atmosphère ainsi créée et vécue, George avait tendance à rentrer un peu plus tard pour partir un peu plus tôt et se plonger dans son travail avec fougue, comme pour fuir cette entité de l'union libre qu'ils vivaient et se faire son propre territoire pour s'y sécuriser mentalement.
Ainsi Sandy, seule, avait toute latitude pour se remodeler une vie sans heurts, avec une silencieuse application qui lissait de chaque instant les plus légers détails du quotidien, comme les plus lourdes interrogations où seuls les points sensibles résonnaient en elle

douloureusement. Car Sandy, si absente aux autres, ne l’était pas à elle-même, loin de là !
Très douloureusement présente, elle « cotonnait » ses douleurs lancinantes que le passé n’avait pas gardées comme elle le croyait, mais qu’il s’était mis à déverser, d’elle et de George, avec une force si inattendue et surprenante que la seule issue, pour elle, était de ne pas y faire de vagues afin d’en contenir les assauts répétés.
Sandy faisait le ménage et/ou la cuisine, rangeait, allait et venait, en se cautérisant intérieurement en permanence. Il était difficile pour elle de parler ou de communiquer tant elle avait l’impression que rien ne pourrait passer ce mur qu’elle avait mis entre elle et son passé, à part, hélas, les souvenirs. Ainsi que des aiguilles terriblement douloureuses, ils entraient la chair de son cœur, accélérant en elle-même ces regrets qu’elle croyait absents, et ternissant du présent tout ce qu’elle en aimait, dont George !
Dans ce piège, insensiblement refermé sur elle, elle opérait vingt-quatre heures sur vingt-quatre, des sortilèges désespérants pour tenter de passer ce cap qu’elle supposait temporaire. Depuis trois mois maintenant, elle fuyait le succès du spectacle, le théâtre et ses amis, pour se réfugier dans son espace de survie où, sans enfant parce que George n’en avait pas voulu, elle reconsidérait avec pitié et horreur la manière dont elle avait survécu aux côtés d’un homme qui, selon son âme actuelle, n’avait vécu que pour lui. Avec elle, certes, mais sans aucun de ses espoirs, de ses envies, de ses priorités aussi, comme cet enfant qu’elle n’aurait plus.
Dans une maison immense, désespérément vide en ce

moment, Sandy marchait dans le coton de ces pansements que tentait de mettre son mental sur son cœur, sans succès aucun. Il y avait des moments d'angoisse où le moindre bruit la terrorisait, au point de s'enfermer dans sa salle de bains ou une autre pièce parfois… et de ne plus en bouger pendant des heures, aux aguets. Intelligente, Sandy le demeurait, ces moments-là étaient donc pour elle un calvaire dont elle subissait l'envahissante austérité intérieure avec rancœur vis-à-vis du monde et d'elle-même, laissant toujours George en dehors, afin de ne pas l'accueillir une fois de plus dans un sens unique qu'elle avait un mal fou à effacer d'elle, de son corps et de chacune de ses cellules.

Sandy, épuisée, avait perdu cinq kilos en trois mois. Beaucoup trop. Mais comment manger ou même assimiler ce qui se pressait en permanence, jour et nuit, à la porte béante d'un avenir aveugle, dont le moindre écho intérieur lui faisait horreur. Elle ne saurait pas, elle ne pourrait pas continuer ainsi. Il fallait que quelque chose se passe, mais quoi ? À part la mort, la fin de cette situation impossible, Sandy ne voyait aucune issue au présent. Rien, pas l'ombre d'une solution à ce parcours cauchemardesque. Rien.

Quand George a appelé pour lui dire qu'un ami viendrait déjeuner avec Liane dimanche, Sandy a failli lui dire que c'était au-dessus de ses forces. Mais elle n'a fait que « faillir »… Elle n'a rien dit d'autre que « d'accord », ne répondant pas, une fois encore, à sa propre évidence mais adoptant immédiatement, dans un serrement de cœur, celle de George. Comme d'habitude, Sandy fera ce que George attend d'elle. Et ce déjeuner, aussitôt,

devient le prétexte à cette roue qui tourne ses souvenirs sans répit. Ces actes acquis à George, manqués pour elle, ce système qu'elle a auto-généré, qu'elle a installé et dont elle ne sait plus sortir.
Geôlière de sa propre prison, Sandy s'autocritique, analysant à rebours les mille et un détails de vie qui l'ont menée jusqu'à ce néant auquel, s'identifiant, elle ne peut échapper.
Sandy n'a pas raccroché, inconsciente du bruit de la ligne qui sonne occupée depuis que George a appelé. Le récepteur dans la main droite, elle prend conscience tout à coup que la ligne, à sa propre image, est occupée sans rien au bout. Souriant pour la première fois depuis trois mois, elle raccroche avec application, range le téléphone qu'elle avait attiré à elle avec un soin extrême, pensive, et décide ensuite de prendre un bain.
Pour ce faire, elle allume toutes les bougies de la maison, pendant que coule le bain qu'elle camomille d'un peu d'espoir de détente en y versant une huile ainsi parfumée. Puis fermant le mur de verre pour se couper de la nature et du regard indiscret de l'absence de regard, cette ouverture potentielle qu'elle sait ne pouvoir supporter, elle se glisse dans l'eau chaude qui l'habille d'apesanteur et c'est ce dont elle a le plus besoin.
Les yeux au plafond, dans ce blanc immaculé qu'elle a voulu nacré et scintillant, Sandy se laisse aller à tout ce qui se présente en elle. Il y a foule. Et c'est avec cette foule, dans le silence d'une maison apparemment vide, qu'elle rejoint sans trop d'angoisse, ce regard qu'elle avait oublié, qui se rappelle brutalement à elle, comme une invite à sourire, à relativiser, à prendre un

peu de bon temps sans s’en faire et à se détacher assez de soi pour ne pas devenir la prisonnière d’une autre. Sandy, sur le dos, fait la planche dans cette petite piscine ronde d’une baignoire qu’elle a dessinée pour George et elle, leurs ébats et leur détente. Mais aujourd’hui George, absent, laisse au passé tout le loisir de se rappeler à elle, à travers les yeux absents d’une autre absence, d’un autre silence, qu’elle croyait intégrés depuis longtemps et qu’elle retrouve comme si, hier encore, elle l’avait vu, entendu, aimé, comme il y a si longtemps, avant George, en d’autres temps, ou bien était-ce une autre vie ?

Il était espagnol, il voulait un enfant, il voulait l’épouser, il l’a laissée tomber pour une autre. Rien que de très banal et médiocre en vérité. Mais tout ce qui fait cette histoire-là, résumable en deux lignes, tout ce qui se passe entre ces deux lignes, tout ce qui a écrit ce présent révolu, tout, absolument tout, revient à la mémoire de Sandy comme l’histoire la plus magique du monde. Depuis la rencontre dans un bus jusqu’à la rupture finale, tout est là, disponible, électriquement vibratoire, dans son corps et dans son cœur. Et c’est si beau soudain que des larmes coulent doucement pour se mêler de camomille, déchargeant des années d’affects ainsi qu’une source que l’on croyait tarie. Sandy fait recouler un peu d’eau chaude. Totalement détendue dans cette onde apaisante, elle se vide de cet hidalgo qui appartient à l’histoire de sa vie, avec l’extrême souci d’en épurer les tentacules d’une liaison, qui ne l’ont pas quittée, elle s’en rend compte, la privant un peu d’elle-même et de ce

qu'elle y a mis, pour empêcher au présent la pleine et libre expression de la suite de sa vie et mettant des racines dans les rencontres qui suivirent. Les rencontres ? Non, la rencontre. Et ce fut George.
Et tandis que coule passé et que glisse cette pluie de larmes s'écrasant de camomille, la détente se fait peu à peu dans l'intériorité aussi qui, ne s'accrochant plus à un souvenir inconsciemment proposé comme un regret, efface en elle les plurielles intentions, toujours inconscientes, ayant présidé, depuis, à toutes ses relations.
Sandy pleure toutes les larmes de sa baignoire ! Et cette pensée la fait sourire, une deuxième fois depuis trois mois. Cette journée est à marquer d'une pierre blanche. Un petit caillou du Petit Poucet de la vie sur un trajet à suivre pour éviter le pire.
Dimanche lui paraît soudain une renaissance possible et la présence de Liane un augure heureux. L'eau a encore refroidi et Sandy rajoute une fois de plus de l'eau chaude. Ce bain thérapeutique est si important pour elle qui n'a finalement pas l'impression de se soigner mais d'évacuer d'elle-même des trop-pleins en insensibilisant ainsi toutes les tensions provoquées par des années d'attente, de frustrations, de refoulements affectifs si grands, au bout du compte, que Sandy n'imagine même pas pour l'instant qu'elle puisse sortir un jour de cette baignoire !
Barricadée dans la salle de bains, Sandy n'a pas entendu George rentrer. Il l'appelle, elle n'a aucune envie de répondre. Son silence est envahi par l'agression d'appels renouvelés. Il tente d'ouvrir, en vain, la porte. Sandy ressent jusque dans ses cellules, la panique qu'il crée

en prononçant son nom puis :
– Ouvre, Sandy, tu es là ?
Sandy est sortie du bain, a enfilé son peignoir rose, a ouvert la porte et pour la première fois depuis trois mois, a dit :
– Évidemment que je suis là, qui d'autre aurait pu fermer cette porte ? George la regarde comme une revenante, encore sous le coup de la peur qu'il a eue de ne pas la trouver vivante.
– Mais pourquoi t'es-tu enfermée ? Tu ne le fais jamais !
Dans cette phrase, toute la pression d'un soulagement mêlé de peur et saupoudré d'un zeste de culpabilité. Il est vingt-deux heures. Il n'est jamais rentré aussi tard sans la prévenir. Mais elle ne fait aucune réflexion, sensible au fait qu'il a eu très, très peur.
Pourquoi ?
Telle est la question de Sandy.
À laquelle personne ne répondra.
Pourquoi se culpabiliser ? Autant, s'entend.

La journée s'annonce magnifique, il y a là le bleu pur du ciel, c'est magnifique, les chants d'oiseaux, la brillance éclatante de la verdure et la pelouse charnue qui rayonne dans sa vive couleur printanière.
Il fait vraiment beau. Sandy toujours en apesanteur depuis son fameux bain, a fait la fête à la maison parce que cette dernière, réalisée par ses bons soins d'architecte n'y est pour rien, au fond. Et qu'il est dommage, à part le silence qui lui sied, de lui faire supporter d'autres dommages pour lesquels elle n'a pas été faite.
C'est un beau dimanche.
Certes, le cœur de Sandy n'en est pas imprégné comme il devrait, mais elle se sent un peu moins mal depuis l'autre soir, ce qui fait dire à George qu'elle se sent mieux. Ce à quoi Liane a répondu : « Je me méfie de ton appréciation… ». George n'était pas content et le lui a dit, il a tant envie que tout cela s'ordonne à nouveau, comme avant.
– Plus jamais ce ne sera comme avant, a dit Liane, ce qui l'a mis hors de lui.
Et ce dimanche matin, avec Sandy dans la cuisine, il contrôle sa mauvaise humeur provoquée par le coup de fil de Liane qui voulait savoir à quelle heure venir. Conversation qui a dégénéré... lamentablement.

Sandy, qui a tout perçu, ne va pas à la pêche à l'information. Elle prépare les carottes râpées avec beaucoup d'application, trop, se dit George qui l'observe, l'air de rien, tout en préparant le vin. « Pourquoi du vin ? », se dit-il, personne n'en boit. Mais George a besoin de s'occuper et de le faire à côté de Sandy. Cette dernière, toute à sa tâche, ne manifeste rien qu'un silence recueilli sur sa cuisine, sans commentaire autre que « Peux-tu me passer le sel ? » qui désespère George. En lui passant ce foutu sel, il tente une approche qu'elle esquive, comme la veille au soir lorsqu'ils se sont mis au lit.

Il n'insiste pas et sort de la cuisine pour aller fumer une cigarette, la première depuis vingt ans. « C'est fou, pense-t-il, quand un grain de sable se met dans un processus, c'est fou ce que l'ensemble en prend un coup ! Plus rien ne fonctionne. »

« Mais comment réparer ? On ne peut pas réparer », lui dit une autre voix en lui. « On ne peut pas, on peut juste sauver les meubles, et encore ! Mais réparer dans ce domaine humain, alors non, on ne le peut pas, ce serait trop facile, voyons. Nous ne sommes que des âmes en quête d'amies, que des cœurs en quête d'amour. »

La voix continue :

« Je suis un salaud. Pas d'enfant. Égoïste. Je suis un médiocre. Mais merde, on était heureux comme ça, non... ? Qui « on ? »

D'une voix tonitruante, George qui vient de se brûler le doigt avec son mégot hurle : « Merde ! »

Aucun écho ne répond. Le silence seul accueille cette exclamation.

« Le monde entier s’en fout et Sandy aussi », se dit-il.
« Et Sandy aussi », dit la voix.
C’est dans la poubelle de la cuisine qu’il jette son mégot pour lequel Sandy ne fait aucun commentaire, elle qui déteste la fumée. Mais elle se dirige vers la poubelle où elle prend le mégot qu’elle enferme, pour l’odeur, dans un papier d’aluminium, avant de la refermer. Elle n’a rien dit. George est sorti, déprimé.
Ils sont arrivés l’un après l’autre vers treize heures. D’abord Liane, puis Clark.
Les présentations faites, tout s’est déroulé à merveille, sans que rien dans l’attitude de Sandy ne prête à aucune observation particulière. Égale à elle-même dans ses meilleurs moments de sa vie avec George, Sandy s’est montrée une hôtesse parfaite avec une certaine note de nostalgie, peut-être indétectable par Clark, mais évidente pour George, et que Liane dans sa finesse a perçue aussi.
George cherchait le regard de Liane mais cette dernière n’était attentive qu’à Sandy et à Clark, ce dont cette dernière, consciente du manège de George, remerciait Liane en silence, les yeux dans les yeux, simplement reconnaissante d’exister dans le cœur de cette amie-là.
Après un déjeuner délicieusement simple et bio, Sandy, à la demande de Clark lui a fait visiter la maison, laissant George et Liane sur la terrasse devant leur café.
– C’est incroyable, a dit George.
– Il se passe quelque chose d’important, a répondu Liane.
– Que Dieu t’entende ! a répliqué George en ajoutant :
– J’ai fumé à nouveau ce matin ! Merde alors !

– Tu as vraiment un problème ! Liane a ri.

Dans la maison, Sandy et Clark échangent dans chaque pièce, l'une ses motivations créatives, l'autre son émerveillement devant la beauté simple des lignes qui avaient fait la renommée de Sandy et qu'il avait déjà pu observer dans la maison de l'un de ses amis dont Sandy avait aussi dessiné la demeure.
C'est en arrivant dans la salle de bains de la chambre des maîtres, que Sandy, après avoir hésité une fraction de seconde, s'est lancée pour dire :
– Je sais que vous n'êtes pas là par hasard. Et je sais que George vous a demandé de me diagnostiquer. Je sais que je passe un moment très difficile. Je sais que je suis la seule à pouvoir en sortir. Je sais que ce sont des poids en moi que je ne soupçonnais pas. Je ne l'ai compris qu'hier soir, voyez-vous, et j'aimerais être aidée si toutefois vous pensez que c'est possible.
Clark s'est assis sur le bord de la baignoire ronde, à terre, en tailleur, l'invitant du geste à en faire autant, ce que Sandy a fait, tout naturellement.
– Il est vrai que George est inquiet et qu'il vous aime. Il m'a demandé, c'est vrai, de venir aujourd'hui. Mais vous n'êtes pas malade. Je le vois bien, vous avez mal à l'âme, à la vie, votre sensibilité s'est refermée sur vous, quête de survie, avec pour pansement le silence. Bien sûr vous pouvez être aidée. Mais je ne sais pas si c'est la solution, voyez-vous. Parce que vous me semblez très bien gérer tout cela, finalement. Et que ces moments-là sont de véritables rampes de lancement, à la fois pour la créativité et l'évolution.

Un silence durant lequel les yeux de Sandy plongés dans ceux de Clark ont refait le point du moment.
Puis ils ont parlé du séjour de Clark en Inde, des préceptes bouddhistes et de cette tranquillité qu'ils ont à faire au jour le jour ce qui est à faire sur soi d'abord, pour que le monde aille mieux. Cette sagesse qui préside à l'évolution. Cette joie à chaque millimètre parcouru et cette humilité à se remettre en question dans l'impermanence du mouvement de la vie.
Sandy, pour la première fois depuis toujours, a communié avec un homme, spirituellement, sans autre intention que l'échange et le bonheur de partager une expérience, une réflexion ne concernant pas seulement une personne mais toute l'humanité.
– Il y a dans ces lois et dans ces règles que la nature nous enseigne, une continuité qui se renouvelle sans cesse avec la sérénité placide que le temps met à se parcourir lui-même lorsque, entrant dans sa durée, nous en devenons les acteurs d'un moment où l'espace recueilli en chacun ouvre ses horizons les plus denses à l'intériorité qui doit s'y ouvrir.
Comment ne pas aimer ce que dit Clark ? Comment ne pas être conquise par cette bouffée d'oxygène à domicile d'intériorité dans ce que l'on attend de plus surprenant sans en imaginer du tout l'essence indicible pourtant formulée ?
Clark a pris les mains de Sandy dans les siennes. Depuis combien de temps demeurent-ils ainsi en silence ? Ils ne le savent plus tant la qualité en est intense.
C'est la voix de Liane qui les sort de cette unité profonde où ils sont délicieusement plongés.

– Eh là ! Vous deux, ça va ? dit-elle avant de les découvrir dans la salle de bains après avoir exploré les autres pièces.
Sans se lâcher les mains, ils lui sourient. Et Liane de se dire qu'elle savait que quelque chose d'important se passait.
Puis ils se sont levés pour rejoindre George qui, ayant fini la cafetière, s'était allongé à même le sol, avec ce pincement que connaissent les cœurs lorsqu'ils se savent remis en question par la vie, le sens et la responsabilité.
Puis le calme, succédant au calme, une autre forme de silence s'est emparée d'eux durant l'heure qui a suivi. Pour chacun différente, cette heure s'est synthétisée pour élaguer les forces conflictuelles présentes parce que chacun d'entre eux a fait ce trajet vers l'autre dont le centre demeure en soi. Et de ce centre dépend absolument l'équilibre ambiant, comme une ouverture à mettre en cause à chaque fois que bloque, en nous, une intériorité faite au gré des rencontres dans ces relations qui ne sont après tout que les clés de la vie que nous tendent les autres pour ouvrir nos propres prisons.
Une heure de beauté pure pour laver de pluie douce les traces laissées par soi dans d'autres moments afin d'en soulager l'âme du poids invisible qu'accuse le quotidien.
Une heure méditative, de prière sans mots avec ce souci d'ouvrir du ciel, en soi, des plénitudes à accepter pour la suite comme autant de fines gouttes de cristal en résonance de notes et de purification dans le tintement que fait tout silence qui tombe sur la joie de le recevoir.
Une heure de bonheur en somme.

Pourquoi le nier ? Une heure de bonheur où, de soi aux trois autres, passe un courant d'amicale cordialité dont le respect et l'amour sont les privilèges compris et partagés.
Le goûter ensuite, servi par Liane et George tandis que Clark avec Sandy faisaient le tour du domaine en voiture. Une façon de prendre la route ensemble, compagnons de beauté d'une unité de soi retrouvée en l'autre.
George un peu étonné par la tournure que prend cette journée, le confie à Liane qui l'encourage à n'y voir qu'un sens tout positif. Ce dont il n'est pas persuadé. Il se demande s'ils ont rêvé ou non ? Sandy a l'air si normale et posée, tout à coup, que George a l'impression de vivre un mauvais rêve, de sortir d'un mirage de la vie que lui aurait construit son imagination et ne reposant sur aucune base.
Mais Liane ne répond rien, se contentant de faire le thé, de sortir le chocolat noir, leur péché mignon à Sandy et elle, et de préparer cakes et cookies qu'elle a apportés pour ce moment, toujours apprécié par les citadins, que représente le goûter à la campagne. Sunny et Thierry qui reviennent du théâtre les rejoignent juste à temps pour se régaler avec eux. Thierry porte en plus une glace au chocolat – il a insisté pour l'acheter – et c'est lui qui la prépare et la présente dans une coupe de cristal après l'avoir découpée avec la cuillère à glace en boules et y avoir ajouté des fruits confits et du coulis de framboise, ce qui est une drôle d'idée, constate Sunny en riant.

Le goûter commence sans Sandy et Clark, Sunny a « la dalle » comme elle dit et Thierry est impatient de savourer son invention. George et Liane n'y résistent pas non plus. Le tout dans un joyeux brouhaha, comme lorsqu'un enfant se joint aux adultes avec toute la fraîcheur de sa spontanéité.
Puis Sandy apparaît, lisse comme un galet que la mer aurait à nouveau caressé de son écume douce, Clark sur ses talons, tous deux rayonnants de cette complicité indicible que trouvent ensemble les cœurs sans pouvoir s'en expliquer, ne sachant pas eux-mêmes, encore, si cette unité est conquise ou non par l'ensemble de la personne et/ou du couple relationnel ainsi formé avec bonheur. « Qui sait ? » se dit Sunny en les regardant arriver, « si ces deux-là ne sont pas faits l'un pour l'autre. Ils sont si harmonieux ensemble… »
La voix bien grave de George les accueille :
– Ah ! Vous voilà ! Dis-donc Clark, c'est moi qui étais content de te voir et c'est Sandy qui en profite.
Ce qui fait sourire les deux arrivants.
La phrase est lourde de sens pour Liane et Sunny qui, sans le montrer, rient à Thierry qui lance :
– Qu'est-ce que tu fais dans la vie Clark, à part draguer notre Sandy ?
Le rire détend une atmosphère déjà détendue, il y a de la joie dans l'air, de cette joie comme une sagesse particulière qui ne donne d'elle que ce que personne ne parvient à saisir intellectuellement.
– On ne se prend pas la tête et on goûte à la glace, crie Thierry se précipitant pour servir Sandy et Clark.
« C'est une journée à la Tavernier », se dit Sunny qui

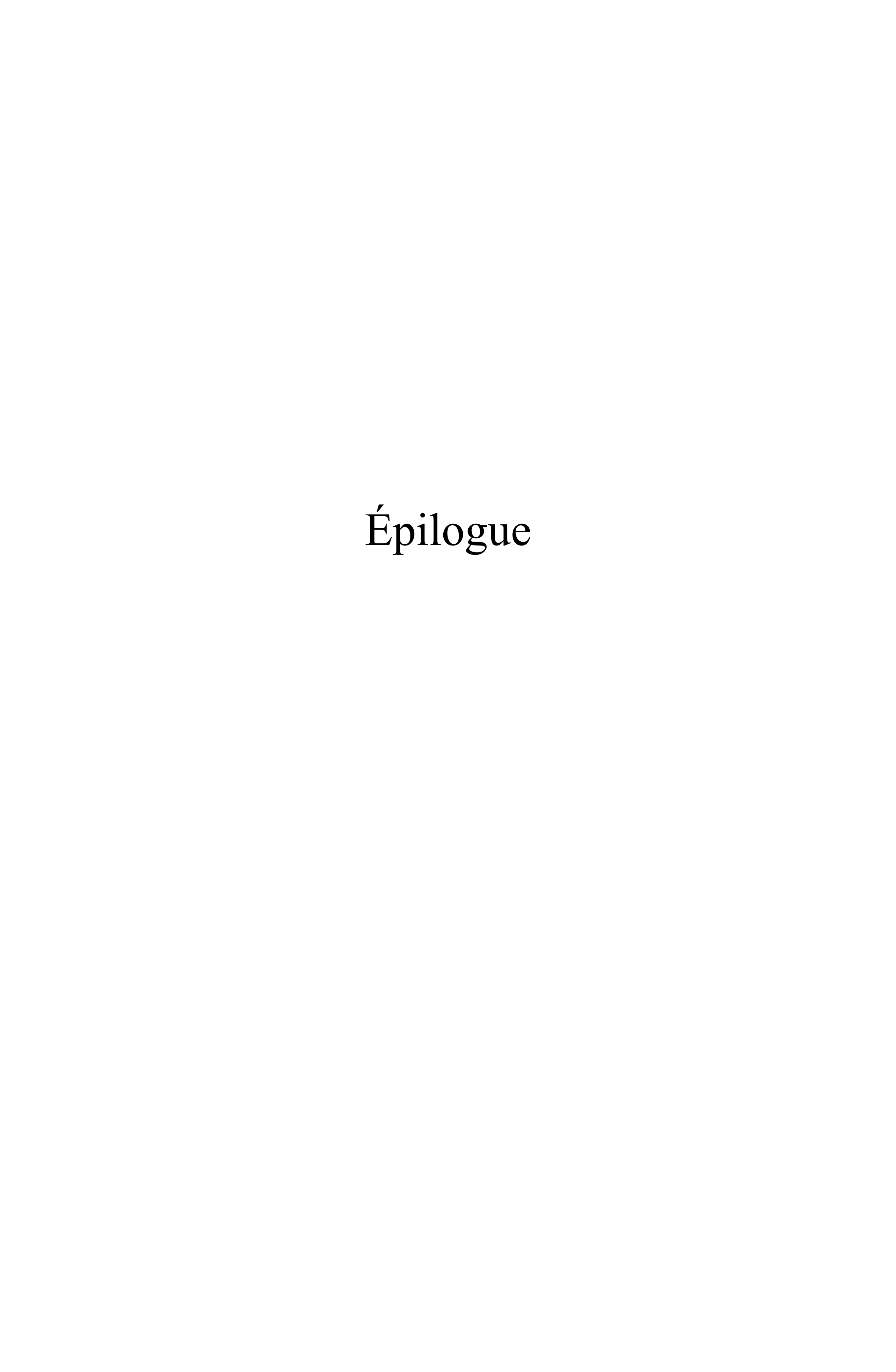
prend son rôle d'amie au sérieux tout en s'effaçant un moment pour livrer à la nature le fond de sa réflexion sur les méandres curieux du labyrinthe qu'ouvre la vie à la sottise d'analyser sans cesse les moindres détails sans pour cela parvenir à résoudre les problèmes que l'on y pêche… d'un mental complexe.
Sunny qui se promène seule afin de laver sa mémoire, elle aussi, de tout ce qui ne l'encombrant pas en devient, aussi, problématique. Il y a des manques qui ne trouvent jamais de quoi combler les vides qui les composent. Celui du père en est un, pour elle. Consciente, elle s'en accommode en essayant de ne pas en charger les épaules de ses amants. De quoi ne pas flipper tout en flippant, sans pour cela en faire un fromage…
Thierry dans un coin du parc.
Il joue à jouer, en composant un personnage de théâtre qui s'adresse à tous ceux qui passent. C'est à la fois gai et grave. Un message ainsi déclamé, porteur de soi et de secrets que l'on dévoile un peu afin d'éveiller l'attention sur ce qui ne désemplit pas d'un cœur ouvert sur la vie.
Une fête pour Thierry qui se crée sa propre scène faisant de lui la vedette de ce moment de paix dont résonne la campagne dans l'écho de sa jeune voix.
George est un peu désemparé, rien ne va comme il le pensait. Débordé par son choix pour ce dimanche pas comme les autres, il erre à la quête de quelque secours dans son bureau, ouvrant un livre, en retirant une citation qui ne lui convient pas. George, en demande, ne rencontre que silence d'autrui et film défilant sa vie sur les années passées à ne pas aimer Sandy autant qu'elle le mérite.

Mais c'est fait, n'est-ce pas ?
Alors il n'y a plus qu'à laisser se poser le résultat de cette journée pour entrevoir peut-être, une fin et/ou une suite. De qui ? À quoi ? Tout cela était trop beau. Tout cela est trop complexe pour ne pas engendrer questions et prises de conscience un peu dures, un peu bêtes, un peu rien…
Chaque exode de soi étant un retour, en quelque sorte, à soi-même, il y a là dans cette agitation intérieure de George, une manière de tenter de se débarrasser des choses gênantes que le passé avec Sandy rend si exacerbantes maintenant que flanche le présent, que le mode de vie est remis en question, que l'amour est remis en question, pour lui, sa façon d'aimer et celle de sa compagne Sandy qui, se rend-il compte, a complètement alimenté la sienne. C'est une forme de constat, difficile à gérer du fait qu'ils sont tous deux responsables de ce qu'ils ont fait de leur couple jusqu'à cette crise.
George sombre donc, en ce dimanche de renaissance pour Sandy, dans les affres de ses propres questions aux impossibles réponses, en se demandant si la sortie du gouffre de l'un ne précipite pas l'autre dans le néant laissé là béant comme un appel à l'autre !
Ni les uns ni les autres hormis Clark, ne se sentent inclus à ce conflit entre époux non mariés certes mais compagnons de vie. Clark est en plein dedans. Parce qu'en quelques heures, il est tombé amoureux fou et qu'ils savent maintenant tous deux, Sandy et lui, que c'est réciproque.
« Et les problèmes ne font-ils pas que commencer ? » se demande Liane qui a suivi les événements de ces

dernières heures avec beaucoup d'attentive amitié et de perplexité. « Qui aurait pu croire à un tel dénouement ? Et n'est-ce qu'un début ? »
Ce soir-là, en effet, après leur départ à tous, Sandy est partie, avec une valise, rejoindre Clark. George ne pouvait pas le croire, mais le silence de la grande maison, investi par ses doutes a été le seul à ne pas y répondre. Tout le reste et le départ de Sandy ne lui laissaient que peu de doute quant à sa solitude nouvelle née, lui qui avait fui depuis quelque trois mois le face-à-face avec les problématiques de Sandy et de leur couple.
George n'a pas dormi. Il a allumé toutes les pièces, et dans l'espace de lumière artificielle ainsi créé, il a parcouru sa vie et leur vie de couple sans arriver à savoir comment ni pourquoi tout cela était arrivé si imperceptiblement pour que ce départ-là lui fende ainsi le cœur. Le déchirement était si fort et si insupportable que George ne pouvait même pas aller au lit. Leur lit. C'était impossible. Il aurait préféré être veuf ou mort, au choix impossible de ses interrogations qui se pressaient en lui pour comprendre ce qu'il n'avait pas ou trop évalué à sa juste mesure d'une femme qu'il aimait, certes, mais comment ?
Dans la force rédemptrice de cette épreuve que posait le départ de Sandy, avec Clark, de surcroît, il ne pouvait penser à rien d'autre qu'à leur couple. Même Clark n'était pas en cause.
À ce moment de sa réflexion, le téléphone a sonné, le sortant brutalement de sa réalité. Hésitant à répondre, il était trois heures du matin, il décroche quand même.

C'était Clark.
– George, elle n'est pas avec moi. Elle est à l'hôtel, j'ai pensé qu'il fallait te le dire. Nous n'avons pas pensé que ce soit une bonne idée qu'elle vienne ici. Nous sommes aussi stupéfaits que toi, et je ne suis pas très à l'aise quoique immensément heureux.
– Tu l'aimes ? a demandé George.
– Je l'aime. Et c'est réciproque. Mais nous t'aimons aussi. Alors nous allons prendre le temps de ne pas agir n'importe comment. Il ne s'est rien passé physiquement. Je veux que tu le saches. Même pas un baiser, a ajouté Clark.
– Je te remercie, vieux. Pour des retrouvailles, ce sont des retrouvailles, mais pas comme on aurait pu le penser. La vie a inversé les donnes. Je suis sous le choc, a dit George, se confiant doucement.
– Nous aussi. Sous le choc ! Mais il va falloir vivre ça au mieux. Sans plus de dégâts, si tu es d'accord, a demandé Clark.
– Je suis d'accord, a répondu George, les larmes aux yeux. Je suis d'accord.
Et ils ont raccroché pour retourner chacun à leur cœur dans l'unité d'une amitié forte que rien ne peut ébranler plus fort que le fort de l'amour et toujours de manière positive.
Cette fois-ci, ce n'est pas facile !
Pourtant, calmé en son âme par cet appel, George a pu s'endormir enfin d'un sommeil lourd, il est vrai, sans rêve, jusqu'à six heures du matin où, dans les traces de Sandy, il s'est fait couler un bain de détente à la camomille dont elle avait laissé le tube de gel sur

le bord de la baignoire.
Bain fleuve de pensées ainsi déversées, bain de reconquête de lui-même dans cette maison qui vivait avec lui, leur premier matin sans Sandy. Une façon de renouer le fil fragile de la vie laissé par l'un dans cette histoire de couple où l'avenir n'avait plus de sens qu'unique pour l'autre, lui semblait-il.
Triste constat sur un lundi pas comme les autres.
Tandis qu'il prenait son café, Sandy a appelé pour lui dire qu'elle l'aimait... autrement… que leur histoire demeurait belle et qu'il était de leur devoir de la garder intacte, sans s'en vouloir, parce que la vie est ainsi et que l'on n'y peut rien. Et puis, le monde continue de tourner. Ce qui, évidemment, n'a rien arrangé pour George.



Épilogue

Comment se satisfaire de la tournure que prennent les événements quand ils vous échappent au point de faire de vous des étrangers au pays du quotidien ?
Et peut-on mettre une fin à ce qui ne fait que changer, évoluer, devenir, nous poussant vers d'autres horizons sans jamais nous couper de ces liens passés qui ne font que se dénouer, se libérer du matériau que la vie continue à tisser avec beaucoup d'obstination à nous faire comprendre que rien ne se termine même quand, avec beaucoup de bonne volonté à le faire, nous ne sommes finalement que les instruments d'une continuité à la fois merveilleuse et terrifiante, dépendant du fait que nous sommes ou non des artisans de paix et d'harmonie ou de conflits et de lentes morts. C'est ainsi.
N'être à jamais qu'humains, signifie pour chacun que rien ne se termine et que le jour même de notre départ pour d'autres contrées plus subtiles, nous ne ferons que suivre le fil de vie se détachant de ces loques de chair afin de nous en libérer pour mieux continuer, revenir peut-être ? Qui sait ! Il y a tant de merveilles à découvrir dès que la conscience s'anime de continuité que nous serons capables un jour sans doute d'en transmettre les singuliers atouts avec une telle précision que la vie en sera redécouverte d'autant avec un autre plaisir : celui de passer derrière le miroir.

Il y a dans ces fins qui n'en sont pas, des acquis à jamais nécessaires dès que, parlant de continuité, l'on est prêt à en faire les frais. Et c'est pourquoi, tous les personnages de ce roman vivront à jamais par l'imagination attentive que garde le souvenir, dans le cœur de ces nuages qui passent sur l'humanité, déversant la pluie fertilisante des choses connaissables que les artistes mettent en mots, couleurs et sons.

Ces personnages faits un peu de nous, de moi ou d'autres, qui répondent à nos aspirations ou les frustrent, c'est selon, sont, la preuve éternelle de cette continuité que nous tramons d'invisible avec tant de constance que rien, ni personne, ne peut y échapper. Nous sommes des gouttes éternellement évaporées aux cieux de la continuité et chaque fin, quelle qu'elle soit, n'est qu'un accent de rien qui se régénère au tout.

Étant un peu de ce rien, j'espère avoir pu, ici, alimenter le tout, ce réservoir de nous que chacun garde en lui, prêt à être visité pour loger dans le cœur, l'éternel appel d'une aspiration qui nous est commune, l'évolution, cette voie si personnelle et unique qui recoupe la voie de tous dans le chant cosmique qui nous résonne dans l'univers.

Étant un grain du tout, je n'aspire à rien d'autre que de partager de nous cet échange intime que représente entre le lecteur et l'auteur, son livre.

Intimité capricieuse qui soulève les bonnes raisons, des questions et parfois des rejets qui en disent toujours très long si, sans s'en départir, nous tentons de continuer ensemble, ce que chacun de son côté en aura donné et compris, fait sien et transmis.

Cette chaîne humaine qui se résout à nous tous est le lieu que j'ai tenté d'approcher sans lâcher, du destin, la main et d'une imagination sans frein, j'ai parcouru avec vous les tendresses lointaines de ces vies de personnages qui nous relient maintenant au temps d'être qui s'en prend ou se méprend à et de chacun, c'est selon.
La fin n'est qu'un moyen de quitter le temps pour entrer dans d'autres moments qu'il continue pourtant.
La fin n'est qu'une ouverture à l'inconnu que je décide de ne plus cerner de mots et de phrases afin de vous donner l'opportunité de réinventer ce qui me fut inspiré ici, comme une autre histoire, la vôtre et un peu la mienne puisque plus jamais, après avoir lu un roman, l'on est comme avant d'en rencontrer les personnages et leur contexte.
Il y avait ici de l'amour, et tant d'autres choses à faire vôtres.
En vous les donnant, pour vous les offrir, j'ai puisé au réservoir commun de l'inspiration vibrante que nous représentons en tant qu'humanité.
C'est donc avec joie que je ne termine pas ce roman pour vous permettre de vous interroger sur ces personnages restés là où nous les avons regardés vivre une dernière fois, questions qui se posent d'elles-mêmes, à moi l'auteur, à vous le lecteur, faisant de nous l'avenir de ces amis rencontrés ici, avec cette note familière qui les résonne dès que l'intériorité en accepte le cadeau.
Et afin que l'avenir ne soit pas un fardeau, je me permets de vous souhaiter, comme à eux, ces personnages devenus familiers, une excellente non fin de

parcours sur cette voie éternelle de l'évolution où la vie refleurit de soi, des autres, du ciel et de la terre, avec en prime, l'humour sans lequel le cheminement serait insupportable.
Et parce que Clark et George ont pu dédramatiser une situation pour le moins difficile, à notre tour tentons de garder de toute fin, qu'elle soit de rupture, de divorce ou autre, le meilleur, et l'amour qui lui, jamais ne rompt.
À bientôt.

LC

Table des Matières

Du même auteur

1. Romans

Sur les Traces du Nazaréen
Les liens invisibles (érotique)
Histoire puissance trois
Catherine la solide Insolite
Ouergane
Rama
L’œil de cristal
Chronique d’une Approche Théorique
Au fil des modes et aux toi de la vie
L’Ampli-Roman
En passant par Mimizan
La Gouve
Conte de Jor
Samia et demie
Un Couple en marge
D’ici et D’ailleurs
Octave à Tanger
Vivelle
Dans les creux de la vie
Marouerg
La Maison des non-dits
L’émeraude de Fès
En attendant Aïda
Le voyage d’Amina
Parenthèse à Malte
Set de femmes - Chronique tangéroise
Romantissime
On n’en Meurt pas…
La Ville
Cristal de femme
Rencontre à Madrid
Sur le pont d’un Maroc arc-en-ciel
Une femme au Sud
Une île au bout du Cœur

Asma/Chaïbia - une + une = Une
Tanja la magique
La Nuit du devenir
Face à Face à Tanger (érotique)
Masque Démasque
Un Jour Une Vie
Sur les voies du deuil
La vie en pointillé
Générations
Nadia
Thaïe

2. Contes

Contes de Portes marocaines (gratuit)
Contes d'éthérique et de Vie
Venusia The Lady on Venus
La Branche Magique
Contes Planétaires

3. Pièces de théâtre

Mano
L'Amour en Question

4. Témoignages

L'Infini côté Cœur ou Gary/chellabi
L'amant d'un jour
Hommage à Sri Aurobindo
Lettre d'ailleurs
Codes codés encodés
Un jour en Asie
J'ai le Maroc au cœur
Sous sub conscient
Autoscan
Silence Solitude Service
Dialogue en Solo
L'enfer en technicolor
Chambre 137
De Bric et de Vrac
Mon Actuscan 1 (gratuit)

« De la médecine entre autres… »
Mon Actuscan 2 (gratuit)
« Du temps des gilets jaunes etc… »
Mon Actuscan 3 (gratuit)
« Pour de plus justes relations humaines »
Mon Actuscan 4
« Médecine/Politique - Vie citoyenne - Évolution »
Mon Actuscan 5
« Nos Frères de l'espace, Les mondes et nous… »
Mon Actuscan 6
« L'Amour inconditionnel »
Mon Actuscan 7
« Transformation - Âmes sœurs - Service - Covid 19 »
Mon Actuscan 8
« Feu mon Ami »
Mon Actuscan 9
« Les Hauts de Hurletemps »

5. Essais sociopolitiques

D'une citoyenne - réflexions sur le la les politique(s)
De Shamballa à Rabat
2001 : Les citoyens la politique
Manuel citoyen
Il sera une fois la citoyenneté
Citoyenneté : l'Avenir du Futur
Face : Gouvernance - Pile : Citoyenneté (gratuit)
Rêve pragmatique, Engagement Citoyen
Entre nous commentaires et opinion (gratuit)
Toi l'Enfant (droits de l'enfant) (gratuit)
Supramental Mon Ami (spirituel)
Haut et Clair Sur le fil politique

6. Essais philosophiques

Essai sur la Beauté
Essai sur la Pensée libre
Liberté Bonheur
Pourquoi ? Comment ?
Roman Vie Fiction
Des éclats de diamants dans la boue (social)

7. Enseignement Christique et Énergétique humaine

Le sang du calice de Morya (gratuit)
À Nos disciples
Le Maître en incarnation Les groupes et Shamballa
Christ en soi, Christ en tous, Christ en Vie
Du Silence de Dieu au Principe christique
Le cœur ouvert
… de Shamballa… aux Caraïbes
Livre d'or
Maîtrise initiatique dans l'incarnation
Les Saisons de la Transformation
Expérience et Maîtrise
Sur les pas de Christ et au-delà
La Source et le moyen
La Mère le monde et vous tous
Du rêve ou de son Absence
De l'Esprit au sexe
Unité de synthèse et Magie Divine
L'Envol
Ange ô mon Ange
La 7ème étape
Énergétiquement Vôtre
Réponse aux « channelings »
Transition et Vie
« … de la Cellule … »
Le Nomade de l'Amour
Cœur au mon Cœur
Le Yoga du feu
Devas
D'un Point de Vie ésotérique
Cendres de glace - Poussière d'étoiles
Le couple gnostique
Prophètes et Médiateurs
Connexions - Devas Violets
Cœur Kaléidoscope

Originally written in English

Paddy’s World (gratuit)
My word again
The Sacred Journey through Empowerment

Translation into English

On the tracks of the Nazarene
The blood of Morya’s Chalice (gratuit)

Traducido al español

Una pareja al margen

Couverture LC
ISBN 978-2-36633-082-3

LCenteur
leïla chellabi
contactlc2020@gmail.com

Écrit en août 1999
Première édition papier septembre 2003